SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC

UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES,

ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS;

Le tout terminé par une Table générale.

A PARIS,

CHEZ Mme Ve DABO, LIBRAIRE,

rue Hautefeuille, n° 16.

dent, et même nécessaire, de s'assurer si le duc de Monmouth n'avait pas quelques instructions pacifiques ; enfin, que le seul moyen de s'en instruire, était de lui députer un parlementaire. Morton se chargea de cette mission périlleuse, à la satisfaction des deux partis. Les fanatiques furent charmés d'être débarrassés de lui, et les modérés se flattèrent qu'il obtiendrait du général ennemi des conditions avantageuses.

Muni des instructions du conseil, et suivi d'un seul domestique, il partit pour le camp des royalistes, s'exposant à tous les périls ordinairement attachés au rôle délicat de médiateur dans les discordes civiles. Il n'était encore éloigné du camp des insurgés que de trois à quatre milles, quand il s'aperçut qu'il allait déjà rencontrer l'avant-garde de l'armée royale. Étant parvenu sur une hauteur, il vit toutes les routes couvertes de troupes, s'avançant dans le

1213
S93
1822
SMRS
V.10

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

10.

(Lemercier)

comparer le Clovis de Lemercier à celui de Soumet

AGAMEMNON,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. LEMERCIER,

MEMBRE DE L'INSTITUT ROYAL DE FRANCE,

ET DE L'ACADÉMIE DE CAEN;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre dit de la République, le 24 avril 1797.

NOTICE

SUR M. LEMERCIER.

—

L'esprit éminemment calculateur de l'époque actuelle, où l'égoïsme est si commun, ne permet pas au vulgaire de croire qu'il est des hommes généreux qui, non-seulement ont une opinion à eux qui n'a pas de rapport à leur intérêt personnel, mais qui sont capables d'y sacrifier leur fortune et leur repos. Les profonds raisonneurs que le matérialisme des doctrines de quelques philosophes, et les progrès du système commerçant ont multipliés depuis quelque tems, ne manquent pas de traiter de fou l'homme rare qui, semblable à Caton, lutte presque seul contre les envahissemens et la corruption du plus fort; son dévouement leur paraît le comble du ridicule, et son désintéressement une marque de démence. Le littérateur recommandable dont les chefs-d'œuvres tragiques composent ce volume, serait certainement l'objet de la pitié de ces ames froides et de ces esprits étroits

qui ne conçoivent ni la vertu ni le courage. Il a osé résister aux volontés de l'homme si puissant qui a dicté des lois à l'Europe, et n'a pas craint de lui faire connaître combien il improuvait son ambition et ses desseins à une époque où cet autre Cromwel, déjà revêtu d'une autorité sans bornes, regardait cependant comme un ennemi dangereux celui qui exprimait une opinion défavorable à ses vues usurpatrices, si faible qu'il fût. La ruine de sa famille et la sienne propre furent pendant de longues années le seul fruit que l'auteur d'Agamemnon recueillit de sa généreuse, mais inutile opposition.

Népomucène-Louis LEMERCIER naquit à Paris en 1773. Son père était, avant la révolution, secrétaire des commandemens, tout-à-la-fois, du comte de Toulouse, de l'infortunée princesse de Lamballe et du vertueux Penthièvre. Resté fils unique par la mort tragique de son jeune frère, tué d'un coup de pierre au milieu des jeux où il prenait part avec les enfans de son âge, le jeune Népomucène devint l'objet de la sollicitude de ses parens, qui ne négligèrent rien pour lui faire faire d'excellentes études dont il profita au-delà de leurs espérances. Ils ne le destinaient pourtant pas à la littérature, car

ils lui firent apprendre le dessin : il y fesait de grands progrès, et était déjà au nombre des élèves du célèbre David. Toutefois il quitta cet art, non par dégoût, mais parce que les études qu'il exigeait lui affectaient trop la poitrine.

La poésie a gagné amplement en lui ce qu'a pu y perdre la peinture. D'ailleurs il avait dès l'enfance manifesté un goût particulier pour la première, car, n'ayant encore que quinze ans et demi, il composa une tragédie intitulée *Méléagre*, qui fut jouée sur un ordre exprès de la Reine, et qui fut retirée par la volonté prononcée de l'auteur qui, quoique dans un âge aussi tendre, ne se laissa point enthousiasmer par un succès qui, au reste, ne pouvait être qu'éphémère.

Il n'avait que dix-sept ans lorsqu'il donna *Clarisse Harlove*, drame en vers qui eut huit représentations. Quelque tems après il fit jouer le *Lévite d'Ephraïm*, tragédie en trois actes, qui eut dix-sept représentations. Ensuite parut son *Tartuffe révolutionnaire*, comédie en trois actes. Quelques années après il donna la *Prude*, comédie en cinq actes, qui a eu du succès, et qui sans doute reparaîtra un jour avec des améliorations.

Toutes ces pièces n'avaient encore fait que

révéler un grand talent, et ne donnaient que des espérances; mais la tragédie d'*Agamemnon* plaça M. Lemercier au premier rang des auteurs contemporains. Dans une de ces fêtes dites nationales, que le directoire donnait au Champ-de-Mars, cette belle pièce fut proclamée la meilleure qui eût été faite depuis les grands maîtres du dix-huitième siècle, et cela d'après un jugement solennel de l'Institut. En effet, parmi les ouvrages dramatiques qui ont paru depuis 1789, il n'en est guère qui pût rivaliser avec celui-là; et dans le théâtre de Chénier même, *Tibère* seul pourrait soutenir la comparaison; on y trouve réellement le goût des grands modèles et le cachet de l'antiquité.

Ophis suivit *Agamemnon* à quelque distance : il lui est bien inférieur. Les caractères n'y sont pas assez prononcés. Les deux frères qui en sont les principaux personnages, ne sont pas, l'un assez ferme dans la route du crime, et l'autre assez décidé à sacrifier à la vertu. Néanmoins, malgré ces défauts, *Ophis* renferme de belles scènes et des passages très-pathétiques.

La tragédie de *Charlemagne* est celle qui marquera s ns doute le plus dans la vie de son auteur, non qu'elle surpasse ou même

égale *Agamemnon*, mais parce qu'elle a été une des causes des malheurs de M. Lemercier et de sa famille. Buonaparte avait recherché M. Lemercier à cause de ses talens; il paraissait l'avoir pris en amitié; si toutefois il eut jamais d'amitié pour un seul homme, celui qui fesait si peu de cas de la totalité de l'espèce humaine; mais il espérait qu'il le déterminerait à employer sa plume à le chanter et à le célébrer. Le tyran exigea impérieusement que M. Lemercier introduisît dans sa nouvelle pièce une demande de couronnement, au moyen d'une députation de Romains, qui, au nom du pape et du peuple, seraient venus le prier de prendre le titre d'*Empereur d'Occident*. L'auteur, secondant les manœuvres ambitieuses du nouveau chef de la France, aurait par là préludé à la nouvelle dignité que convoitait le destructeur de la liberté publique. Il s'y refusa énergiquement. En vain Buonaparte voulut-il l'y déterminer, et employa-t-il les promesses et la menace, il ne put ébranler le poëte, digne par là d'être assimilé au père de notre théâtre. Deux raisons le retenaient dans sa noble résistance : il ne voulait pas se rendre complice d'un usurpateur qui cherchait à asseoir un pouvoir sans bornes sur les ruines san-

glantes de la monarchie et de la république, et le goût littéraire lui défendait d'introduire dans sa pièce un morceau de placage tel que cette ridicule demande de couronnement, ce qui n'était bon que pour l'Opéra, où toutes les absurdités sont admises au moyen de la musique et des décors.

Buonaparte dissimula; mais il promit de s'en venger. Ce ne fut pas seulement ce refus d'obéir à ses volontés qui l'irrita contre M. Lemercier. Celui-ci ayant cherché à le détourner de ses projets d'érection d'un trône impérial, et lui ayant sans succès représenté combien il allait obscurcir sa gloire et s'exposer aux mépris de la postérité, lui déclara qu'il lui renverrait sa croix de la légion-d'honneur le jour même, où nouveau César, il se mettrait le diadême sur la tête; et il tint sa promesse. Alors Buonaparte, devenu *Napoléon*, lui voua une haine bien conditionnée. Sous un Néron, M. Lemercier eût éprouvé le sort de Lucain ou de Sénèque; mais les cruautés physiques ne sont pas de notre siècle, et les maîtres des nations trouvent bien les moyens de nuire à ceux qui leur déplaisent sans verser de sang.

M. Lemercier ne fut ni étranglé ni exilé; mais un beau jour une compagnie de maçons

vient fondre dans une maison que possédait son père rue de Rivoli, et qui composait les deux tiers de sa fortune, et se mettent à la démolir. Les locataires n'avaient pas eu le tems de l'évacuer; à peine s'ils en eurent la faculté. La maison disparut pour élargir la voie publique, et le gouvernement ne voulut pas accorder la moindre indemnité au propriétaire. Ainsi, par les ordres secrets du vainqueur d'Arcole et de Marengo, on dépouillait un malheureux vieillard de son patrimoine, parce que son fils, imitant Philoxène, était envoyé aux carrières par celui qui marchait trop fidèlement sur les traces de Denys. La perte de cette propriété entraîna la misère entière de la famille Lemercier, et força notre auteur à ne plus chercher de ressource que dans son talent. Son puissant et vindicatif ennemi lui ôta encore cette ressource, car il empêcha toutes les pièces qu'il voulut donner depuis, d'être jouées, à l'exception de *Plaute* et de *Christophe Colomb*. Cette double vengeance fut prompte comme la tempête. On devait donner *Isule* et *Orovèse*, que M. Lemercier venait d'achever. Admis à St.-Cloud avec l'Institut, Napoléon lui demanda si ce n'était pas *Charlemagne* qu'on allait donner le lendemain. *Non, Sire*, répondit

M. Lemercier, *c'est Isule. Ah!* répliqua militairement le vindicatif empereur, *vous donnez cette pièce demain; eh bien, demain vous tomberez.*

Le lendemain, dès le début de la pièce, on fit un tapage infernal, et une cabale montée par le préfet de police, fidèle exécuteur des volontés de son maître, la fit tomber sans qu'elle eût été entendue.

Christophe Colomb eut un grand succès à la première représentation, et fut proscrite à la seconde par les mêmes moyens.

Plaute fut jouée quelque tems sans trouble; mais enfin d'officieux conseillers y firent voir à Buonaparte des allusions qui lui avaient échappé, et elle fut défendue.

La pièce de *Charlemagne* a été enfin jouée après le retour du roi; mais la partialité de certaines gens contre l'auteur, à cause de ses opinions, a nui aux succès qu'elle méritait d'obtenir.

Clovis avait été également défendu par la police de Buonaparte; il aurait été joué depuis sa chute, sans les discordes des comédiens à ce sujet.

Louis IX était composé aussi depuis longtems, et de même interdit.

La *Démence de Charles VI*, est après *Aga-*

memnon; la meilleure tragédie de M. Lemercier, la représentation en a été interdite par décision des ministres du Roi en 1820. En général, il est fort difficile de mettre aujourd'hui un sujet quelconque sur la scène sans encourir l'improbation de la censure dramatique.

Nous regrettons de ne pouvoir mettre ici *Frédégonde,* et M. Lemercier regrette aussi de ne l'y pas voir; mais le libraire qui a la propriété de cette pièce, mu par des considérations de commerce mal fondées, n'a pas permis que cet hommage fût rendu à la gloire littéraire de l'auteur.

M. Lemercier n'a pas, par bonheur, été toujours victime de sa conduite noble et courageuse sous le consulat. En 1813, pendant que Buonaparte était à Moscou, il a obtenu le remboursement d'une somme, au moyen de laquelle il a recouvré à peu près la moitié de la fortune de son père. Le moderne Darius revenant de la Scythie, n'a point révoqué les ordres de son conseil à cet égard; c'était déjà assez de faire oublier à l'opinion publique ses désastres et le passage de la Bérézina.

En 1810, l'Institut avait admis M. Lemercier dans son sein, malgré la haine bien connue

de Buonaparte; ce qui prouve que cette société n'était pas tombée dans le même avilissement que le Sénat. En outre, cet estimable poëte est aujourd'hui de l'Athénée.

Outre les ouvrages dont nous venons de parler, on a de M. Lemercier le *Faux Bonhomme*, comédie jouée en 1817, et *Ismaël au désert*, scène épisodique en vers.

Voici quels sont ses autres ouvrages :

Homère et Alexandre, poëme qui a paru en 1801.

Un de mes Songes, 1802.

Les Ages français, poëme en quinze chants, 1803.

Hérologue, ou *Chants du poëte-roi*, 1804.

Traduction des vers dorés de Pythagore, et de deux *Idylles de Théocrite*. 1806.

Epître à Talma, 1807.

Essais poétiques sur la théorie newtonienne, 1808.

Ode sur les philosophes accusés d'athéïsme, 1813.

Ode à Buonaparte sur son projet d'écrire ses Commentaires, 1814.

La Panhypocrisiade, poëme.

Il a de plus publié un Cours analytique de littérature générale, qui renferme une multitude d'aperçus neufs et ingénieux sur l'art dramatique et la littérature, et qui supplée avantageusement à celui de Laharpe.

—

PERSONNAGES.

AGAMEMNON, roi de Mycènes et d'Argos.
ORESTE, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre.
ÉGISTHE, fils de Thyeste, sous le nom de Plexippe.
STROPHUS, roi de Corinthe, et gouverneur d'Oreste.
PALLÈNE, confident d'Égisthe.
ARCAS, confident d'Agamemnon.
CLYTEMNESTRE, épouse d'Agamemnon.
CASSANDRE, prêtresse, fille de Priam.
ARGIENS de la suite d'Agamemnon.
SOLDATS.
PEUPLE.
GRECS dévoués à Égisthe.

La scène est dans le palais d'Agamemnon, à Argos.

Nota. On a observé, dans l'impression, l'ordre des places des personnages, en commençant par la gauche des spectateurs (ce qui est la droite des acteurs). Les changemens de places qui ont lieu dans le cours des scènes, sont indiqués par des renvois au bas des pages.

Les noms imprimés en petits caractères, indiquent ceux des personnages qui ne sont pas sur le devant de la scène.

On a fait précéder d'un astérisque (*) ce qui ne se dit pas à la reprsésentation.

AGAMEMNON,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ÉGYSTHE, PALLÈNE.

ÉGISTHE.

Fidèle ami d'Égisthe, apprends-moi, cher Pallène,
Le succès de tes soins, de ta course lointaine.
Qu'il tardait à mes vœux d'en recueillir le fruit !
Du retour de ces Grecs sème-t-on quelque bruit?
Agamemnon, chargé des dépouilles de Troie,
De revoir son Argos goûtera-t-il la joie?
Ou Neptune l'a-t-il englouti dans les eaux?

PALLÈNE.

J'ai couru l'Hellespont qu'ont franchi ses vaisseaux;
Des rives de Sigée aux rives de la Grèce,
Je n'ai rien découvert de ce qui t'intéresse.
Si des peuples voisins j'en crois les vains rapports,
Le navire argien s'est montré dans leurs ports;

Et sur d'affreux écueils, battu d'un long orage,
Il a bientôt laissé les traces du naufrage.
Mille douteux récits démentant ces discours
Égaraient mon espoir et m'abusaient toujours.
Les golfes du Bosphore et les îles d'Ægée,
Aux pieds du mont Athos la Thrace interrogée,
La florissante Épire, Athènes et Délos,
Corinthe, que deux mers assiégent de leurs flots,
Ignorent de quels vents sa flotte fut poussée;
Même on dit que Pallas, dans Pergame offensée,
Venge sur tous les Grecs son temple ensanglanté,
Et les livre au trident de Neptune irrité.
Des débris des vainqueurs l'onde au loin est couverte;
Déjà du grand Ajax et du fils de Laërte,
L'un est errant, ou mort, dans des pays déserts,
L'autre, atteint de la foudre, a péri dans les mers.
En proie au même sort, Agamemnon sans doute
T'épargnera l'instant que ta haine redoute;
Et sa mort, te livrant Mycène et tous ses droits,
Met dans tes mains sa veuve et le sceptre des rois.

ÉGISTHE.

Sa mort, ou son retour, que tu crois si funeste,
Changerait peu mon sort : je suis fils de Thyeste.

PALLÈNE.

Égisthe, je t'entends; c'est témoigner assez
Combien à son trépas tes vœux intéressés....

ÉGISTHE.

S'il n'est plus, je reprends tous mes droits à l'empire;
S'il rentre dans Argos....

PALLÈNE.

Eh bien! parle....

ÉGISTHE.

Il expire.
Ma vengeance implacable a juré son trépas.

PALLÈNE.

D'un projet si hardi tu ne frémirais pas?

ÉGISTHE.

Je frémis du repos où languit ma colère,
Des soupirs qu'ont poussés les mânes de mon père,
De ce nom emprunté qui cache dans ces lieux,
Sous une humble infortune, Égisthe furieux.

PALLÈNE.

Ainsi l'opinion que nos soins ont nourrie,
Ne voit toujours en toi qu'un prince d'Illyrie;
Et le nom de Plexippe?...

ÉGISTHE.

Oui, Pallène, ce nom
Trompa jusqu'aujourd'hui la cour d'Agamemnon.
Te dirai-je combien, révoltant mon courage,
Cette lente imposture est pénible à ma rage!
Combien, dans ce palais, je dévore d'ennuis!....
Il est tems qu'un forfait révèle qui je suis.

PALLÈNE.

Ainsi donc tes desseins sont inconnus encore?

ÉGISTHE.

Clytemnestre les sait, et sa cour les ignore.

PALLÈNE.

Aux transports d'une femme, à son cœur indiscret,
Fallait-il confier ton nom et ton secret?

ÉGISTHE.

J'en devais à ses feux l'utile confidence.

PALLÈNE.

L'amour aveugle-t-il à tel point ta prudence,
Que trahissant Égisthe en des lieux ennemis?....

ÉGISTHE.

Penses-tu qu'à la reine en esclave soumis,
Usé des longs chagrins où vécut ma jeunesse,
J'adore de son joug la honteuse mollesse?
On croit que ses faveurs, me fixant à sa cour,
Seules m'en font chérir le tranquille séjour;
Tandis que, secondant mon seul amour du trône,
Arrive à pas certains l'instant qui me couronne :
J'écarte, en nourrissant moi-même cette erreur,
Le soupçon des complots conçus par ma fureur.
Tu sais si Clytemnestre, aux passions livrée,
Naquit digne de vivre avec le fils d'Atrée :
Vaine, farouche, extrême en tous ses sentimens,
Elle ne met nul frein à ses emportemens,
Fatale épouse autant que mère courageuse,
Enfin, elle est amante, et cette ame orageuse,
Qui de son chaste hymen était fière autrefois,
A son crime attachée, est fière de son choix;
Et, fille de Léda, sans peine tu peux croire
Qu'à l'exemple d'Hélène elle en fera sa gloire,
Et, de toute contrainte abjurant les détours,
Remplira l'univers du bruit de ses amours.
Du fond de son palais où ma haine conspire,
Je saisis chaque jour les rênes de l'empire;
Je peins Atride absent comme un prince insensé,
Immolant tout l'État à son frère offensé;
Je plains la Grèce en deuil pour sa cause coupable.
Voilà, dis-je, comment, moi, proscrit, misérable;

Sans états, sans refuge, aux affronts réservé,
Au faîte des honneurs maintenant élevé,
Ainsi qu'Agamemnon je règne dans Mycène.
De son autorité l'on s'entretient à peine,
Et l'on oublie enfin que, prêt à revenir,
Il peut, comme les Dieux, et paraître et punir.

PALLÈNE.

En ton aveuglement, l'oublirais-tu toi-même ?
Si ce roi, confondant son épouse qui t'aime,
Revenu dans Argos où tu crois dominer,
T'apportait le trépas que tu veux lui donner ?
Si l'un de ces flatteurs, dont la cour t'environne,
Reconnaissant Égisthe...

ÉGISTHE.

Aucun ne me soupçonne ;
Strophus, mon ennemi, voit mes nœuds clandestins,
Mais ne sait mon projet, mon nom, ni mes destins :
Toutefois son aspect renouvelle ma crainte.

PALLÈNE.

Le soin de ses états qui l'appelle à Corinthe
Semblait de jour en jour annoncer son départ ;
Quel sujet en causa l'incroyable retard ?
N'a-t-on pu sans péril avertir sa prudence
Que de son fils Pylade il négligeait l'enfance,
Et que de Clytemnestre il offensait les yeux ?

ÉGISTHE.

J'ai voulu, mais en vain, l'exiler de ces lieux ;
Il donne tous ses soins aux jeunes ans d'Oreste.
L'âge encore, ajoutant à son crédit funeste,
De ses tristes vertus le langage affecté,
L'ont armé d'un pouvoir durable et respecté.

A sa vieille amitié Clytemnestre attachée
Éprouve en sa présence une honte cachée,
Un trouble que n'ont pu surmonter mes efforts.
L'aspect d'un tel censeur éveille ses remords.
Pour lui, qu'a trop instruit ce trouble involontaire,
Il nourrit loin de nous son chagrin solitaire,
Craint et fuit ma rencontre, et ne me voit jamais
Qu'un reproche insultant n'éclate dans ses traits.

PALLÈNE.

Du retour de son maître il garde l'espérance.
Lui crois-tu de ton sort une entière ignorance?
Je crains....

ÉGISTHE.

Rassure-toi; le trépas qui l'attend
Lui fera payer cher ce doute inquiétant.
S'il a pu deviner quel dessein je médite,
Il ira m'accuser aux rives du Cocyte.
Thyeste! tu verras Agamemnom puni :
Qu'Oreste même expire à ses destins uni!
Chère ombre! apaise-toi : calmez-vous, Euménides!
Vous avez au berceau proscrit les Pélopides.
Oreste n'est-il pas l'héritier de son rang?
Périssent lui, son fils, Electre, et tout son sang!...
Ils mourront sous ce fer, que l'exécrable Atrée
Remit dès mon enfance à ma main égarée,
Lorsqu'un affreux serment, de ma bouche obtenu,
M'arma contre Thyeste, à moi-même inconnu.
Un dieu seul me ravit à ce noir parricide.
O mon père!.. pourquoi ton spectre errant, livide,
Assiége t-il mes pas? Il me parle, il me suit,
Sous ce même portique, au milieu de la nuit.

Ne crois pas qu'une erreur dans le sommeil tracée,
De sa confuse image ait troublé ma pensée :
Je veillais sous ces murs, où de son souvenir
Ma douleur recueillie osait s'entretenir ;
Le calme qui régnait à cette heure tranquille,
Environnait d'effroi ce solitaire asile ;
Mes regards sans objet dans l'ombre étaient fixés ;
Il vint, il m'apparut les cheveux hérissés,
Pâle, offrant de son sein la cicatrice horrible ;
Dans l'une de ses mains brille un acier terrible ;
L'autre tient une coupe... ô spectacle odieux !
Souillée encor d'un sang tout fumant à mes yeux.
L'air farouche, et la lèvre à ses bords abreuvée :
« Prends, dit-il, cette épée à ton bras réservée ;
» Voici, voici la coupe où mon frère abhorré
» Me présenta le sang de mon fils massacré ;
» Fais y couler le sien que proscrit ma colère,
» Et qu'à longs traits encor ma soif s'y désaltère. »
Il recule à ces mots, me montrant de la main
Le Tartare profond, dont il suit le chemin.
Le dirai-je ! sa voix perçant la nuit obscure,
Ce geste, et cette coupe, et sa large blessure,
Ce front décoloré, ses adieux menaçans...
J'ignore quel prestige égara tous mes sens.
Entraîné sur ses pas vers ces demeures sombres,
Gouffre immense, où gémit le peuple errant des ombres,
Vivant, je crus descendre au noir séjour des morts.
Là, jurant et le Styx et les dieux de ses bords,
Et les monstres hideux de ses rives fatales,
Je vis, à la pâleur des torches infernales,
Les trois sœurs de l'enfer irriter leurs serpens,
Le rire d'Alecton accueillir mes sermens ;

Thyeste les reçut, me tendit son épée,
Et je m'en saisissais, quand à ma main trompée
Le vain spectre échappa poussant d'horribles cris.
Je fuyais... je ne sais à mes faibles esprits
Quelle flatteuse erreur présenta sa chimère.
Il me sembla monter au trône de mon père;
Que, de sa pourpre auguste héritier glorieux,
Tout un peuple en mon nom brûlait l'encens des Dieux:
Je vis la Grèce entière à mon joug enchaînée,
La Reine me guidant aux autels d'hyménée,
Et mes fiers ennemis consternés et tremblans,
Abjurer à mes pieds leurs mépris insolens.
De tant d'objets divers quel est donc le présage?

PALLÈNE.

N'y vois que le succès promis à ton courage.
Peut-être en son tombeau Thyeste est outragé
De tant de soins tardifs qui ne l'ont pas vengé.

ÉGISTHE.

Il le sera!

PALLÈNE.

Je crois qu'ici Strophus s'avance.

SCÈNE II.

STROPHUS, ÉGISTHE, PALLÈNE.

ÉGISTHE.

C'EST lui! tous mes secrets commandent ta prudence.
(A Strophus.)
Qui de Strophus ainsi précipite les pas?
Quelle joie en ses yeux...

STROPHUS.

Je ne la cèle pas.
Je cours en faire part à la Reine, et lui dire
Qu'on croit avoir d'Atride aperçu le navire.

ÉGISTHE.

Que dis-tu?

STROPHUS.

Si la mer ne trompe notre espoir,
Agamemnon revient; et tu pourras le voir
Réparer tous les maux de sa trop longue absence;
Oui, Plexippe, il fera, par sa seule présence,
Triompher la vertu, muette en ce séjour,
Et trembler tout pervers, s'il en est dans sa cour.

ÉGISTHE, à Pallène.

Interrogeons ce bruit; sortons d'ici, Pallène.

(Il sort avec Pallène.)

SCÈNE III.

STROPHUS, seul.

Qu'il en sorte à jamais.... Nous, entrons chez la reine;

SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE, STROPHUS.

STROPHUS.

Mais la voici.

CLYTEMNESTRE.

Mon cœur cherchait ton entretien,

Sage Strophus, il veut s'épancher dans le tien :
Clytemnestre aime à voir ton amitié fidèle
Devancer ses désirs et te guider vers elle.

STROPHUS.

Princesse, je venais t'annoncer que les Dieux
Vont rendre à nos transports ton époux glorieux.

CLYTEMNESTRE.

De Délos, où ma fille interroge l'oracle,
Écrit-on que des mers il ait franchi l'obstacle?

STROPHUS.

Un rapport moins douteux vient de nous l'assurer.

CLYTEMNESTRE.

Sur la foi de quels bruits pourrions-nous l'espérer,
Nous, de qui tant de fois l'attente fut déçue?
Non, sa flotte....

STROPHUS.

Elle approche, et vient d'être aperçue..
Ce Grec, dont l'œil au loin observe nuit et jour
L'horizon de nos mers que domine la tour,
Dit avoir reconnu ses voiles blanchissantes;
Mais l'aquilon rugit, les vagues menaçantes,
Cachant soudain Atride en leur sein soulevé,
Font craindre qu'au naufrage il ne soit réservé.
Reine, viens de nos dieux implorer la justice,
Viens sur leurs saints autels offrant un sacrifice....

CLYTEMNESTRE.

Moi, Strophus!... de quels dieux puis-je implorer l'appui?

STROPHUS.

Qu'entends-je!... craindrais-tu de les prier pour lui?

CLYTEMNESTRE.

C'est au prix de ton sang, ma fille, que l'Aulide
Ouvrit enfin nos mers à sa flotte homicide!
Me faut-il, ô mon fils! acheter de ta mort
Le silence des vents qui l'écartent du port?

STROPHUS.

Clytemnestre, quel est ce souvenir funeste?

CLYTEMNESTRE.

Mes malheurs m'ont appris à trembler pour Oreste.

STROPHUS.

Cet amour de ton fils étouffe-t-il en toi
La tendresse vouée à qui reçut ta foi?
Plains les dangers présens d'Atride et de l'armée.

CLYTEMNESTRE.

Le barbare! a-t-il plaint ma tendresse alarmée
Quand il ravit ma fille à mes bras maternels?
Ce bandeau, ces apprêts, et ce fer des autels,
Ce Calcas, tout baigné du sang d'Iphigénie,
Ses souhaits pour son père en exhalant sa vie,
Et lui, froid à nos pleurs, et sourd à tous les cris,
Voilà les seuls objets présens à mes esprits.
Avant qu'il abjurât le nom sacré de père,
Dieux! vous savez combien son amour m'était chère;
Que, fidèle à l'hymen, soumise à son pouvoir,
Je n'eusse osé franchir les bornes du devoir;
Mais, à son sceptre affreux voir sa fille immolée,
Moi, pâle, à ses genoux, en pleurs, échevelée,
Et frapper d'un seul coup toutes deux à la fois,
Ce fut rompre nos nœuds, et perdre tous ses droits.

STROPHUS.

Les Dieux lui demandaient cette chère victime.

CLYTEMNESTRE.

Non, mais l'orgueil d'un rang qu'il a payé d'un crime.

STROPHUS.

Vois-le, couvert de gloire, entrer dans ses foyers.

CLYTEMNESTRE.

Je vois le sang trop cher qui rougit ses lauriers.

STROPHUS.

Et moi, le triste effet des conseils qu'on te donne.

CLYTEMNESTRE.

Arrête.... Quels conseils?... Ami cruel!...

STROPHUS.

Pardonne,
Oui, pardonne au vieillard qui tombe à tes genoux....

(Il veut se jeter aux genoux de Clytemnestre; elle le retient.)

O Reine! je te plains, et j'aime ton époux.
Si de quelque péril mon audace est suivie,
N'importe; à ton bonheur j'immolerai ma vie,
Content de déposer ce fardeau de mes ans
Que l'âge et mes chagrins ont rendus si pesans.

CLYTEMNESTRE.

As-tu lieu de penser.... Ah! Strophus, ah! dissipe
Ce doute affreux....

STROPHUS.

Ma voix n'accuse que Plexippe.

CLYTEMNESTRE, troublée.

Plexippe!

STROPHUS.

C'est à lui que je veux adresser
Un soupçon, qui ne peut ni ne doit te blesser.

CLYTEMNESTRE.

Qui nous a pu trahir?

STROPHUS.

Toi seule. A ce langage
Une prompte rougeur colore ton visage....
Ne puis-je interroger, sans te faire un affront,
Cette noble pudeur qui se peint sur ton front?
Les Dieux font dans ton cœur parler leur voix suprême,
Pour qu'elle te rappelle à ta gloire, à toi-même;
Ces mêmes Dieux jamais ne laissent impunis
Les crimes des époux dans leurs temples unis:
Eux seuls ont de l'hymen formé la chaîne austère;
Et la haine des fils, présens de l'adultère,
La discorde, le meurtre, et les remords rongeurs,
Suivent l'oubli des nœuds dont ils sont les vengeurs.
Songe aux excès d'Atrée, à sa fureur jalouse;
Songe au destin fatal d'Ærope son épouse,
Qui laissa de sa mort l'exemple menaçant;
A cette Hélène enfin qu'on nomme en rougissant;
Et que tant de combats, dont vivra la mémoire,
Condamnent à l'éclat de sa coupable gloire.
Sois toujours Clytemnestre; ah! te lasserais-tu
Du fidèle sentier que suivit ta vertu?
Brave, si tu m'en crois, Vénus et sa puissance;
Reprends ce chaste orgueil qui sied à l'innocence,
A ton sexe adoré, dont les sages rigueurs
S'attachent le respect et l'empire des cœurs.

CLYTEMNESTRE.

Poursuis.... Ai-je besoin, prince, qu'à ma mémoire
Tu retraces ces tems de ma première gloire?
Qu'oubliant le respect.... N'importe: ma fierté

Souffre de ces discours la noble liberté ;
Que dis-je! elle fait plus, elle daigne y répondre.
Eh! qu'ont-ils en effet qui puissse me confondre?
Ce prince, qu'on noircit de doutes si cruels,
Proscrit et menacé des Dieux et des mortels,
Remit entre mes mains sa fortune et sa vie :
J'admirai sa constance en tous lieux poursuivie,
Affrontant les périls contre lui rassemblés ;
Je connus ses malheurs à ma foi révélés :
Il est vrai, ses revers, son grand cœur, son courage
Qui des destins flottans a combattu l'orage,
Son respect pour les Dieux, dont il est oublié,
Ont entraîné mon cœur plus loin que la pitié.
Confuse, j'en conviens, qu'un mortel m'ait su plaire,
Mais fière, en lui prêtant mon appui tutélaire
Contre les Dieux, le sort, les hommes en courroux,
De le dérober seule à leurs injustes coups.
Lui, touché des malheurs de ma triste famille,
Il gémit avec moi du meurtre de ma fille :
D'un soin tendre et fidèle essuyant tous mes pleurs,
Il partage, console, ou charme mes douleurs.
Et quoi! de mon penchant on m'ose faire un crime!
Plus qu'on ne croit peut-être il sera légitime.
Déjà dix mois entiers ont achevé leur cours
Depuis que Troie en flamme a vu tomber ses tours,
Sans que de notre flotte une seule nouvelle
Dise le sort du Roi qu'aucun bruit ne révèle.
Sans doute un faux espoir cause ici tes transports.
S'il est vrai que du Styx il ait franchi les bords,
De mes jours, de mon cœur, rendue enfin maîtresse,
D'un autre œil pour ce prince on verra ma tendresse.
Aujourd'hui criminelle, innocente demain,

Atride mort, je mets le sceptre dans sa main,
Je l'épouse; et des Dieux nos chaînes consacrées
Seront sur leurs autels à jamais resserrées.

STROPHUS.

Ciel! donner un tel maître à ton fils, à sa sœur!....

CLYTEMNESTRE.

Il en sera le père.

STROPHUS.

Ou plutôt l'oppresseur.

CLYTEMNESTRE.

Un héros!...

STROPHUS.

Un proscrit que tu ne peux connaître.

CLYTEMNESTRE.

Ce proscrit est d'un sang égal au mien.... peut-être.

STROPHUS.

Que me dis-tu?...

CLYTEMNESTRE, troublée.

Le sais-je?... Où m'égare l'amour!
Lorsque d'Agamemnon tu m'apprends le retour,
A croire son trépas follement obstinée,
Je poursuis le projet d'un coupable hyménée....
Suis-moi; viens au rivage, et sachons si les eaux
Vers le port qui l'attend ramènent ses vaisseaux.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CLYTEMNESTRE, ÉGISTHE, PALLÈNE.

CLYTEMNESTRE, à Égisthe.

Je t'attendais : c'est moi qui te fais appeler ;
Nous avons peu d'instans peut être à nous parler ;
La colère des vents tout-à-coup dissipée
Laisse approcher la flotte à l'orage échappée.
Arcas lui-même, Arcas, sur nos bords descendu,
Précède Agamemnon à ses peuples rendu ;
Par ma garde introduit dans la chambre prochaine,
Il demande à me voir.

ÉGISTHE, à Pallène.

Fais-le venir, Pallène.

(Pallène sort.)

SCÈNE II.

CLYTEMNESTRE, ÉGISTHE.

CLYTEMNESTRE.

Unis dans ces momens par des dangers pareils,
Ta présence m'importe ainsi que tes conseils....

ÉGISTHE.

Taisons-nous.

SCÈNE III.

CLYTEMNESTRE, ARCAS, ÉGISTHE, SOLDATS.

ARCAS.

A tes yeux qu'il m'est doux de paraître,
Auguste Reine! Apprends le retour de mon maître.
Argos va le revoir, ce roi victorieux,
Marchant vers le palais de ses nobles aïeux;
Révéré, digne en tout de sa haute fortune,
Vainqueur de ses revers, de Troie et de Neptune.
C'est moi qu'il a chargé, Reine, de t'exprimer
Les doux empressemens qu'il va te confirmer.
Son vaisseau touche au port, je le quitte, et mon zèle
S'est hâté, dans ces murs, d'en porter la nouvelle.

CLYTEMNESTRE.

Clytemnestre rend grâce à ce soin empressé.

ARCAS.

Qu'il plaise à son amour, je suis récompensé.

CLYTEMNESTRE.

Mille feux allumés, messagers de sa gloire,
Nous ont, de rive en rive, annoncé sa victoire.
Mais, depuis qu'Ilion a vu son dernier jour,
Quel obstacle ennemi retarda son retour?

ARCAS.

Le courroux mérité des dieux de la Phrygie.

C'est peu de tout le sang dont elle fut rougie,
De Troie ouverte aux Grecs de vengeance animés,
Portant l'effroi, la mort, dans ses murs enflammés.
Le soldat, énivré d'excès et de carnage,
Souilla les temples saints des horreurs du pillage ;
Et les Dieux ont puni ces transports inhumains.

CLYTEMNESTRE.

Quel fut le sort d'Hélène?

ARCAS.

On la remit aux mains
De son premier époux, dont la lâche indulgence
Laisse à ses seuls remords le soin de sa vengeance.
Oserai-je le dire? on murmure tout bas
Du pardon qu'à son crime accorde Ménélas.
On pleure les héros que coûte à notre terre
L'irréparable affront de sa fuite adultère.

CLYTEMNESTRE.

Arcas, pense qu'ici tu parles à sa sœur.

ARCAS.

Non, j'ai dû l'oublier ; et son vil ravisseur
N'eût jamais sur ses pas égaré ta sagesse :
Clytemnestre est l'exemple et l'orgueil de la Grèce.
Elle doit s'applaudir que la mort de Pâris
Ait à ses feux impurs payé leur digne prix ;
Qu'aujourd'hui son époux jusque sur cette rive
Traîne du vieux Priam une fille captive,
Et sur sa race entière, aux bords du Simoïs,
Ait enfin de l'hymen vengé les nœuds trahis.

CLYTEMNESTRE.

Quelle est la prisonnière à son char enchaînée?

ARCAS.

Une princesse illustre autant qu'infortunée,
Qui de l'hymen encor n'a pas subi les lois.
Si de la renommée on écoute la voix,
Dans les destins futurs son regard savait lire :
Apollon l'instruisit au grand art de prédire ;
Mais le dieu, la privant de ce don signalé,
Éteignit le flambeau de son esprit troublé.
Elle, quand sa raison cède à sa frénésie :
D'un prophétique accès se croit encor saisie ;
Incurable démence! ouvrage des malheurs
Dont l'image la suit, et fait couler ses pleurs.

ÉGISTHE.

Eh quoi! cette Cassandre, et si jeune et si belle,
Le suit au sein d'Argos ?...

ARCAS.

Le roi vient avec elle.
La tristesse pensive est empreinte en ses traits ;
Ses sanglots étouffant ses timides regrets,
Son silence au milieu des cris, du bruit des armes,
Son rang, son sort, les pleurs où sont noyés ses charmes,
Ses yeux, pleins d'épouvante, ou chargés de langueurs,
Des plus farouches Grecs ont attendri les cœurs ;
Ils la plaignent, et tous, à l'envi secourables,
Consolent de ses fers les rigueurs déplorables.

CLYTEMNESTRE.

Il suffit ; lorsqu'Atride et nos Grecs rassemblés
Marcheront vers ces lieux, qu'on m'avertisse : allez.

(Arcas et les soldats sortent.)

SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE, ÉGISTHE.

ÉGISTHE.

Que résout Clytemnestre?

CLYTEMNESTRE.

Ah! de crainte glacée,
Cent projets différens occupent ma pensée;
Le trouble de ce cœur, qui ne se connaît plus,
Pousse, arrête, confond mes vœux irrésolus.
Quel parti dois-je prendre en ce combat funeste?...
Il revient, ce tyran d'un cœur qui le déteste!
Ah! déjà les remords dont j'étouffais la voix,
D'un époux outragé me rappellent les droits...
Le croiras-tu? ce prince, ambitieux, barbare,
Qui de mes pleurs, hélas! ne fut jamais avare,
Dont tous mes souvenirs attestent les forfaits,
Ce roi que j'offensai, que je crains, que je hais,
Me semble un dieu vengeur qui vient d'un front sévère,
Surprendre, interroger, punir une adultère.
Oui, mes ressentimens cessent de colorer
Des parjures qu'en vain je voudrais ignorer;
Tout me dit : rougis, tremble, et vois dans la mémoire
Les crimes de son sang effacés par sa gloire.
C'est à toi de voler entre ses bras vainqueurs,
Et ton cœur doit vers lui devancer tous les cœurs.

ÉGISTHE.

Eh bien! pourquoi faut-il que ta frayeur balance?
De nos communs transports suivons la violence.

Ces respects si profonds que tu montres pour lui,
Furent à mon amour cachés jusqu'aujourd'hui :
Mon ame se fût-elle attachée à la tienne,
Si ta colère alors n'eût épousé la mienne?
Rends-lui ta foi, ton cœur, engagés à l'autel.
Pour moi, dont les sermens d'un courroux immortel,
En des nœuds aussi saints ont engagé la haine,
Comme toi j'obéis au devoir qui m'enchaîne.
Et puissé-je, ô Thyeste! envoyer sous mes coups
Son ombre ensanglantée à ton ombre en courroux!

CLYTEMNESTRE.

Où s'emporte avec moi ta fureur téméraire?
Ah! pardonne à mon trouble, il est involontaire.
De ce cœur, partagé de mille sentimens,
Dois-je dissimuler tous les secrets tourmens?
N'ajoute point encore à l'effroi qui m'agite;
En ce premier péril, crains Atride et l'évite;
Consens à te cacher, à fuir les yeux du Roi,
Les miens même... il le faut; l'honneur t'en fait la loi.

ÉGISTHE.

Errer, fuir, c'est le sort d'un enfant de Thyeste.
Avili, dépouillé, fils obscur d'un inceste,
Égiste n'a ni biens, ni puissance, ni rang,
Tandis qu'Agamemnon, qui déteste mon sang,
Qui du butin de Troie a grossi son p rtage,
Vient enrichi de gloire et d'un double héritage.
Lui dirai je mon nom à sa haine suspect?
Ou, caché dans sa cour, ennemi trop abject,
Sera-ce à ses mépris que je devrai la vie?
Tu m'aimes, et tu peux vouloir cette infamie!
S'il me voit, prétends-tu déguiser nos liens?

Nos pleurs, nos soins cachés, nos secrets entretiens,
Nos soupirs qui feraient parler notre silence,
Nos yeux, tout l'instruirait de notre intelligence.
Encor, si mon trépas alors trop mérité
Était le seul danger de ma témérité!
Mais il faudra l'entendre accuser tes parjures,
De son courroux superbe endurer les injures,
Et mourir tous les deux punis d'un fol amour,
Vils objets des mépris d'une insolente cour.
Non, non, n'attendons pas que le soupçon s'éveille.

CLYTEMNESTRE.

Penses-tu que l'on ose en troubler son oreille?

ÉGISTHE.

Ce Strophus qui me hait...

CLYTEMNESTRE.

Lui! mon accusateur!
Est-il fait au métier d'un lâche délateur?
Que redouter du Roi? Je le craindrais peut-être,
S'il savait ta naissance, et qu'il pût te connaître.
Mais qui la sait? moi seule!... Attends que mon appui
Fasse naître l'instant de te montrer à lui.
Ton aspect va du peuple éveiller le murmure,
Et servira de preuve à me croire parjure.
Cède un tems à mes vœux. Si tu cours un danger,
Je saurai t'en défendre, ou bien le partager.
Mais d'un refus nouveau ne me fais pas l'injure;
Cède, ô mon cher Égisthe.

ÉGISTHE.

Eh bien! je te le jure.

SCÈNE V.

STROPHUS, CLYTEMNESTRE, ÉGISTHE.

STROPHUS, à Clytemnestre.

Pardonne à mes conseils ; mais quels retardemens
Te retiennent encore en de pareils momens,
Reine, quand tous nos Grecs accourant au rivage
D'Agamemnon en foule inondent le passage ?
Quand mille cris de joie, allant frapper les cieux,
Annoncent que ses pas approchent de ces lieux.
Son épouse en nos murs est la seule qui reste !
Mon zèle aurait guidé vers lui son jeune Oreste ;
Mais j'ai craint que sitôt me hâtant de le voir,
Tu ne fusses trop lente à l'aller recevoir.
Ton fils t'attend tout prêt à marcher vers son père ;
Le soin de le conduire appartient à sa mère.

CLYTEMNESTRE.

O combats imprévus ! ô moment redouté !
O de dix ans d'oubli folle sécurité !
Dans ma confusion il lira mon supplice...
Ah ! n'importe ! je hais celles dont l'artifice
Sait défendre à leurs yeux, à leur bouche, à leurs traits,
De révéler leur ame et leurs troubles secrets !
Qu'il me voie, et se venge.

(Bas à Égisthe.)

Et toi, de ta promesse,
Égisthe, souviens-toi.

ÉGISTHE.

Ne tardez plus, princesse.

STROPHUS, à Clytemnestre.

Plexippe oserait-il paraître à tes côtés?

ÉGISTHE.

Plexippe en tout ici suivra ses volontés.

(Clytemnestre et Égisthe sortent.)

SCÈNE VI.

STROPHUS, seul.

Audacieux!... tu vas rentrer dans la poussière;
Ce jour abaissera ton insolence altière.
Bientôt Agamemnon, triomphant, redouté,
Brisera ton injuste et frêle autorité,
Et seul, fesant régner sa grandeur souveraine,
Défendra de ton joug et l'empire et la reine.
Mais qu'entends-je?.... l'on ouvre, on accourt à grand bruit
Agamemnon paraît, et le peuple le suit.

SCÈNE VII.

STROPHUS, CLYTEMNESTRE, AGAMEMNON, ORESTE, CASSANDRE, Argiens de la suite d'Agamemnon; Soldats portant des trophées, Peuple.

(Cassandre descend lentement vers le côté droit de la scène, et demeure dans l'abattement.)

AGAMEMNON.

Salut, ô murs d'Argos! ô palais! ô patrie!
O terre, où de Pélops la race fut nourrie!
Recevez, amis chers, et vous, augustes lieux,

Ces pleurs qu'un saint transport fait couler de mes yeux,
Tributs de mes respects et de ma tendre joie,
Les Dieux seuls ont permis qu'enfin je vous revoie.
Si le grand Jupiter qui me rend à ces bords,
N'a pas joint ma dépouille à tant d'illustres morts;
S'il a de mille exploits payé dix ans d'absence,
D'un solennel hommage honorons sa puissance.
Qu'aux yeux de tous les Grecs dans le temple assemblés,
Coule à longs flots le sang des taureaux immolés;
Que, sur l'autel chargé de fruits et de guirlandes,
Les prêtres en leurs chants consacrent nos offrandes,
Et sur les trépieds d'or brûlent un pur encens
Qui porte aux Immortels nos vœux reconnaissans.
Déposons ce trophée aux pieds de leurs images.

STROPHUS.

Si d'un prince fidèle accueillant les hommages,
Un vainqueur se souvient...

AGAMEMNON.

C'est toi, digne Strophus,
Toi, qui dus à mon fils enseigner tes vertus,
Approche de ce cœur assuré de ton zèle.
Après les longs travaux d'une guerre cruelle,
Au sein de ma patrie, et pressé dans vos bras,
Que j'aime à respirer éloigné des combats!

ORESTE.

Mon père!

AGAMEMNON.

Mon cher fils! espoir de ma famille,
Mais quoi! que fait Électre? où peut être ma fille?

CLYTEMNESTRE.

Ta fille, dont les pleurs te demandaient aux flots,

Consulte sur ton sort les prêtres de Délos.

AGAMEMNON.

Puissent-ils rassurer sa pieuse tendresse !...
Mais d'où vient sur ton front cette morne tristesse,
Clytemnestre? pourquoi dans de si doux momens
Ton trouble répond-il à mes embrassemens?

CLYTEMNESTRE.

La crainte de ta mort sur de vains bruits semée,
Fut cent fois démentie, et cent fois confirmée;
De tourmens si divers j'éprouvais la rigueur.
Que le bonheur est lent à passer dans mon cœur !

ORESTE.

Oui, mon père, nos vœux et nos tendres alarmes
Ont suivi tous tes pas dans le péril des armes;
Moi, que dans ce palais tu laissas tout enfant,
Je brûlais de connaître un père triomphant !
Fier de tous les succès dont la gloire t'honore,
Je me les fis cent fois dire et redire encore.
Je comptais, tous les mois loin de nous écoulés,
Le nombre des héros par ta main immolés;
Je me fesais tracer pour toi plein d'épouvante,
Les bords du Simoïs, les rivages du Xante,
L'enceinte de nos camps, et Troie, et ses remparts.
J'imaginais te voir au travers des hasards,
Allant vaincre, et soudain je demandais des armes,
Ou tombant sous les coups, et je versais des larmes.

AGAMEMNON.

Douce ivresse, qu'un père a peine à déguiser!

ORESTE.

Ces redoutables mains, laisse-moi les baiser.

AGAMEMNON.

Pieux et tendre amour !

ORESTE.

Est-ce là cette épée
Que du sang ennemi ta valeur a trempée ?...
Permets que je la touche, et d'un respect sacré
Que je laisse un garant sur ce fer révéré.

AGAMEMNON.

Mon fils, je le réserve à ton jeune courage.

ORESTE.

Quel éclatant honneur m'a dérobé mon âge !
Tout poudreux et sanglant, marchant à tes côtés,
Quels triomphes mon bras n'eût-il pas remportés ?
Oreste eût partagé ta fortune guerrière :
Peut-être, comme Achille, il eût dans la poussière
Traîné ce fier Hector, Hector même...

CASSANDRE.

O douleur !

AGAMEMNON.

Arrête, mon cher fils, cette femme est sa sœur.
Épargnons-lui l'aspect d'une joie importune ;
Comme un arrêt des Dieux révérons l'infortune.
Malheureuse Cassandre, approche sans effroi, (*)
Ne redoute mon fils, ni sa mère, ni moi ;
Qui ne respecterait ton illustre disgrâce,
Ton âge, tes chagrins, et l'éclat de ta race ?

CLYTEMNESTRE.

La fille de Priam, d'un maître impérieux

(*) Strophus, Clytemnestre, Oreste, Agamemnon, Cassandre, etc.

N'aura point à souffrir l'orgueil injurieux.
Ses droits me sont sacrés, je veux qu'on les respecte...

(Cassandre recule avec effroi.)

Quels regards! notre foi serait-elle suspecte?
Pourquoi cet air affreux qui me glace d'horreur?
Dépouille toute haine, et parle sans terreur...

(Cassandre montre la même crainte.)

C'en est trop.

CASSANDRE.

Cette femme importune ma vue...
Tous mes sens ont frémi.

AGAMEMNON.

Quelle horreur imprévue
T'inspire Clytemnestre? et d'où naît ce transport?

CASSANDRE.

Je touche enfin la terre où m'attendait la mort.

AGAMEMNON.

Contre tous les périls ta vie est assurée.

CASSANDRE.

Tu n'en crois pas le dieu dont je suis inspirée...
A l'oracle trop vrai par ma bouche dicté,
Il attache le doute et l'incrédulité.
Amante d'Apollon, à sa flamme immortelle
Depuis que ma froideur se montra si rebelle,
Ce dieu me retira son favorable appui;
Il m'accabla dès maux que je pleure aujourd'hui :
Mes yeux ont vu périr ma famille immolée...
Que suis-je? Une ombre errante aux enfers appelée.
L'heure fatale approche... Adieu, fleuves sacrés!
Ondes du Simoïs, sur vos bords révérés
Vous ne me verrez plus, comme en nos jours propices,

Parer de nœuds de fleurs l'autel des sacrifices;
Et ma voix, chez les morts où bientôt je descends,
Au bruit de l'Achéron mêlera ses accens.

AGAMEMNON.

Exempte des frayeurs qu'inspire l'esclavage,
Est-ce à toi d'écouter un désespoir sauvage?
Qui pourrait menacer ton repos ou tes jours?

CASSANDRE.

Hélas! des Phrygiens tels étaient les discours.
Vainement j'annonçai le terme de leur gloire,
La chute de leurs murs, qu'ils n'ont pas voulu croire;
Cependant et leur gloire et leurs murs ne sont plus.

CLYTEMNESTRE.

Pourquoi t'entretenir de chagrins superflus?
Tes pleurs nous font injure, et ce jour...

CASSANDRE.

Oui, Cassandre,
Vois Ilion fumant, et chante sur sa cendre:
Suis-les au temple, unis ta voix à leurs concerts,
Chante Troie expirée et ses enfans aux fers!
Ah! je vous vois encore... insensés! c'est la veille
De cette nuit fatale où la mort les réveille...
Vous entraînez ce monstre, ouvrage de Pallas,
Dont les flancs habités recélaient le trépas.
Moi seule, l'œil en feu, saisie, épouvantée,
Respirant l'avenir dont j'étais agitée;
J'accours soudain, je vole, et crie: Ah! malheureux!
Quels tems vous choisissez pour ces hymnes, ces jeux?
Vous vous couvrez de fleurs, vous couronnez vos têtes,
Quelle torche funèbre accompagne vos fêtes?...
Le piége est prêt... voyez le sang rougir ces bords;

Ces flammes éclairant la nuit, l'onde, et nos ports...
Inutiles discours! ils ont fermé l'oreille ;
Ils m'osaient dédaigner... ton erreur est pareille,
Oui, ce jour met un terme aux horreurs de mon sort.
Je touche enfin la terre où m'attendait la mort.

AGAMEMNON.

Sa raison l'abandonne... hélas! Troie embrasée
Est présente à ses yeux, et trouble sa pensée.
Entrons, laissons au tems à calmer ses regrets,
Et de la pompe sainte ordonnons les apprêts.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CLYTEMNESTRE, seule.

Ou porté-je mes pas et mon inquiétude?...
D'un cœur épouvanté cruelle incertitude!
Tout vient porter le doute en mes esprits flottans...
Dans ce supplice affreux c'est mourir trop long-tems;
Allons trouver le Roi... L'oseras-tu perfide?
N'est-il point de pudeur dont la voix t'intimide?
Et veux-tu, par ton trouble éclairant un époux,
Allumer en son cœur un indigne courroux?
Ne rougirais-tu pas que sa bonté facile
A l'amant qui l'outrage accordât un asile?...
Crois-tu du faux Plexippe à son œil pénétrant
Toujours cacher le nom et le destin errant?
Que dis-je?... il faudra donc, fertile en impostures,
De voiles odieux couvrir tous mes parjures;
Joindre la ruse au crime, et, dans tous mes discours,
De mensonges hardis emprunter le secours!
O honte, à qui la mort mille fois préférée...

SCÈNE II.

STROPHUS, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Strophus, ah! rends le calme à mon ame égarée,
J'implore tes conseils; que ta sage amitié
De mon trouble fatal prenne quelque pitié.
Le prince d'Illyrie a, par ma loi secrète,
Cherché loin de mes yeux une prompte retraite.
Ses jours, s'il reparaît, sont-ils en sûreté?
Plexippe enfin peut-il?

STROPHUS.

Plexippe est arrêté.

CLYTEMNESTRE.

Dieux vengeurs!... Ah! c'est toi, Strophus, qui m'as trahie.

STROPHUS.

Moi, Reine, me noircir de cette perfidie!
Lié par tes aveux, aimé de ton époux,
Est-ce à moi d'appeler la discorde entre vous?

CLYTEMNESTRE.

Quel autre a désigné... Plexippe à sa vengeance?

STROPHUS.

Suis-je en ces lieux le seul que blesse sa présence?

CLYTEMNESTRE.

Sa liberté, ses jours, seraient-ils en danger?

STROPHUS.

J'ignore tout, le Roi le doit interroger.

CLYTEMNESTRE.

Ah! d'un infortuné sans défense et sans armes,
S'il n'accorde la vie à mes cris, à mes larmes,
Et si d'un nouveau sang il marque son retour,
Mourons... Vain désespoir! c'est moi de qui l'amour
A tout seul contre lui soulevé cet orage;
A m'éviter, à fuir, j'ai contraint son courage;
Un infidèle effroi doit-il l'abandonner
Au supplice où l'on va peut-être le traîner?
L'amour dont m'embrâsaient mes nœuds illégitimes,
M'a vouée au malheur, et peut-être à des crimes.
Qu'il craigne cet amour ardent, tumultueux,
Du cœur de Clytemnestre enfant impétueux!...
D'un héros opprimé respecte la misère.
Roi cruel! si ma voix ne fléchit ta colère,
Je vengerai sa mort, dussé-je en t'immolant
Tourner contre mon sein mon bras encor sanglant.

STROPHUS.

Reine, où t'égares-tu? prends, prends un sage empire
Sur le vain désespoir que ce moment t'inspire;
Rappelle ta raison: tes différens desseins
De tes périls douteux font des périls certains.
Quoi! pour un étranger follement alarmée,
Tu cours tout immoler, rang, devoir, renommée!...
C'est en suivant sans frein ton aveugle transport,
Qu'au lieu de le sauver, tu vas hâter sa mort.
Demeure; quelque bruit qu'on ait osé répandre,
Ma voix de toute injure est prête à te défendre;
Mon amitié constante, au défaut des discours,
Risquerait pour ta vie un reste de vieux jours;
Mais, autant pour mon cœur cette cause est sacrée,

Autant ma juste haine, à Plexippe jurée,
Portera la clarté sous le voile imposteur
Qui couvre les complots dont je le crois l'auteur.
Si l'on a craint d'un traître une sourde menée,
Qui t'a dit que du roi ta foi fût soupçonnée?
Ses cris calomnieux dans Argos répandus,
Sur tant de grands combats que la Grèce a rendus,
Les amis qu'en nos murs ont séduits ses largesses,
Son rapide crédit acquis par tes faiblesses,
Ses brigues menaçant et le prince et l'État,
L'ont pu faire accuser d'un public attentat;
Et, s'il voulut s'armer contre un héros que j'aime,
A tous, pour l'accabler, je me joindrai moi-même.
Tous nos doutes vont être éclaircis à l'instant.
Le Roi doit en ce lieu se rendre, je l'attend;
Il a même ordonné que Plexippe à sa vue...

CLYTEMNESTRE.

Et moi, je soutiendrais leur fatale entrevue!
Irai-je, ô ciel! m'armant de ce courage affreux,
Placer ou mon opprobre, ou mon audace entre eux?
Rougissant à la fois de parler, de me taire,
N'osant lever mes yeux attachés à la terre,
Sans craindre qu'à ma vue, un époux furieux
Du coup dont je frémis n'ensanglante ces lieux!
Il vient! laisse-moi fuir; et, si ma flamme est sue,
De tout leur entretien tu m'apprendras l'issue.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

AGAMEMNON, STROPHUS, Suite d'Agamemnon; les Gardes qui le précèdent, traversent le fond de la scène, et sortent.

AGAMEMNON.

Enfin nous sommes seuls! Des devoirs importans
A nos premiers transports m'ont ravi trop long-tems.
Ma tendresse envers toi s'est à peine acquittée :
Voici, Strophus, voici l'heure tant souhaitée,
Où ma pure amitié te rend le juste prix
Du zèle et des leçons prodigués à mon fils.
Ce soin, qui dans ma cour a fixé ta présence,
De tout ce qui s'y passe instruisit ta prudence.
Informe-moi de tout, c'est à toi d'éclairer
Les désordres secrets que je puis ignorer;
Que librement ici ta franchise s'explique.
Quel est cet étranger dont la haine publique
Dénonce dans Argos le dangereux séjour?

STROPHUS.

Un prince qui reçut un asile en ta cour,
Que jeta sur nos bords le courroux de Neptune,
Qui se dit accablé des coups de la fortune.

AGAMEMNON.

Mais au peuple d'Argos qui le rend odieux?

STROPHUS.

Son sort et ses complots se voilent à mes yeux.
Sitôt que devant toi tu le feras paraître,

Il te sera, je pense, aisé de le connaître :
Tes regards perceront les replis de son cœur.

AGAMEMNON.

Que craint en ses états Agamemnon vainqueur ?
Lui que la Grèce a vu, d'un courage tranquille,
Triompher d'Ilion et des fureurs d'Achille ?
Chef de ses rois, pasteur de ses peuples nombreux,
Je serais des mortels, Strophus, le plus heureux,
Si d'un souci nouveau mon ame inquiétée
De l'accueil de la Reine était moins tourmentée.
Son trouble, dont soudain tu m'as vu m'étonner,
Décéla ses froideurs qu'il me fit soupçonner.
D'abord l'aspect d'un fils, ses naïves tendresses,
Et le plaisir si pur de goûter ses caresses,
Et ma vue attachée à dévorer ses traits,
Tout calma mes esprits heureusement distraits.
Cependant son maintien, ses regards, son silence,
Cette invincible horreur qu'elle a de ma présence,
Mieux observés depuis, n'ont fait que me troubler.
Tantôt triste, confuse, elle n'ose parler ;
Tantôt ses vains discours, déguisant ce supplice,
D'un sentiment forcé laissent voir l'artifice.
Toi-même, quand j'ai mis mon Oreste en ses bras,
N'as-tu pas remarqué son secret embarras ?
A-t-elle fait paraître aux regards de son père
Et l'amour d'une épouse et le cœur d'une mère ?

STROPHUS.

Celui qu'au rang des Dieux la gloire a pu placer,
A d'indignes soupçons voudrait-il s'abaisser ?
Si la Reine, étrangère à la publique ivresse,
N'a pas de ton retour partagé l'allégresse,

A son cœur maternel pardonne un souvenir
Que dix ans de regrets n'ont fait qu'entretenir,
Dont nos soins et le tems ne l'ont point consolée.
Le dirai-je? elle pleure une fille immolée,
Iphigénie...

AGAMEMNON.

O Dieux! devant Agamemnon
Strophus n'a pas frémi de prononcer ce nom!

STROPHUS.

Hélas! c'est à regret que je te le rappelle.

AGAMEMNON.

Pourquoi réveilles-tu ma douleur paternelle?
Ah! depuis que l'Élide a vu son sang couler,
C'est la première fois qu'on ose m'en parler.
Ma chère Iphigénie, en ses regrets vivante,
A mes yeux comme aux siens n'est-elle pas présente?
Je détestai l'arrêt qui condamna mon sang.
Est-ce l'orgueil du sceptre et d'un superbe rang,
Est-ce une armée en vain contre moi rugissante,
Et ses chefs révoltés, et leur voix menaçante,
Qui purent me contraindre à dicter son trépas?
Vous seuls, Dieux redoutés que fit parler Calchas,
Vous seuls avez forcé ma piété cruelle
D'outrager la nature à vos décrets rebelle.
Pourquoi ce souvenir renaît-il, et pourquoi
Jusqu'aux champs phrygiens l'emportai-je avec moi?
Il me fit abhorrer la gloire de mes armes.
La nuit, aux bords des mers, sans témoin de mes larmes,
De mes chagrins muets me laissant consumer,
J'oubliais le sommeil trop lent à les calmer.
L'aurore et les combats écartaient son image,

Mes yeux la retrouvaient au sortir du carnage,
Et, retraçant sa mort à mes sens effrayés,
Je pleurais mes exploits si chèrement payés.

STROPHUS.

Apprends sur ton exemple à mieux juger la Reine;
Que tes pleurs...

SCÈNE IV.

AGAMEMNON, STROPHUS, ÉGISTHE; SUITE, GARDES.

STROPHUS.

Mais voici Plexippe qu'on t'amène.

AGAMEMNON, assis, à Égisthe.

Approche; éclaircis-moi le soin mystérieux
Qui te tient dans Argos éloigné de mes yeux.
Pourquoi mille soupçons, trop injustes peut-être,
Sont-ils les premiers bruits qui me font te connaître?
Plexippe, c'est ainsi que tu te fais nommer,
Déclare-moi ton sort; réponds sans t'alarmer.
Quel est ton rang?

ÉGISTHE.

Le tien. La Grèce est ma patrie;
Mes frères m'ont chassé du trône d'Illyrie.
Proscrit par eux, jouet du destin et des flots,
Clytemnestre a daigné m'accueillir dans Argo
Tu sais tout.

AGAMEMNON.

Il fallait t'offrir à ma présence.

ÉGISTHE.

J'aurais cru, sans ton ordre, offenser ta puissance,
Et ne m'attendais pas, sur un doute léger,
Qu'aussitôt en coupable on dût m'interroger.

AGAMEMNON.

Telles sont du pouvoir les rigueurs nécessaires,
Prince; si cependant tes aveux sont sincères,
Mes secours te donnant vaisseaux, armes, soldats,
Rétabliront tes droits, instruiront tes états
Que, généreux appui des causes légitimes,
Agamemnon vécut pour venger tous les crimes.
Mais si la perfidie inspire tes discours,
Redoute-moi, connais le péril que tu cours :
L'enfer est moins affreux à mon ame oppressée,
Qu'un mortel dont la bouche a trahi la pensée.
Détruis donc les soupçons élevés contre toi.

ÉGISTHE.

Moi? répondre à des bruits indignes de ta foi,
A de vils courtisans dont la haine est jalouse
Des honneurs qu'à mon rang accorda ton épouse?

STROPHUS.

Un doute aussi fondé veut être combattu,
Plexippe, et ce mépris ne sied qu'à la vertu.
La tienne aurait, je pense, éclaté davantage,
Si, dans l'ame du Roi prévenant tout ombrage,
Sans attendre qu'aux lieux où tu crus te cacher,
Ses soldats par son ordre allassent te chercher,
Tu n'avais point pâli de l'ordre qui t'appelle;
Si tu fusses venu, par un serment fidèle,
Lui jurer sans retard un zèle obéissant,

Et t'offrant pour otage, au premier bruit naissant,
Te livrer en ses mains et remettre tes armes.

ÉGISTHE.

S'il suffit pour calmer tes injustes alarmes,
Prends.

(Il donne son fer à Strophus qui le présente à Agamemnon.)

AGAMEMNON, se levant.

Quelle est cette épée?

STROPHUS.

Eh quoi?

ÉGISTHE.

Dieux!

AGAMEMNON.

Tu frémis.
Entre les mains d'Atrée autrefois je la vis:
Égisthe la reçut de son courroux funeste,
Lui-même il me l'a dit, pour immoler Thyeste...
C'est Égisthe!

ÉGISTHE.

Qui?

AGAMEMNON.

Toi.

STROPHUS.

Lui!

(Il reçoit le fer des mains d'Agamemnon et le remet à l'un des gens de la suite.) *

ÉGISTHE.

Ciel! qui me poursuis,

---

* Strophus, Agamemnon, Égisthe, etc.

(A Agamemnon.)

Je m'abandonne à toi ! Frappe donc, je le suis.
Aussi bien j'étais las d'une telle imposture.
Fruit d'un crime, exécrable à toute la nature,
Maudit, traînant l'opprobre à ma naissance uni,
Dépouillé de mes biens, de mes états banni,
Et dérobant ma tête aux piéges de mes frères...
Car sous un autre nom tu connais mes misères,
Et si je t'abusai, ce n'est pas quand ma voix
Accusa les cruels d'envahir tous mes droits.
Si, trahi par les Dieux, leur fatale inclémence
Pour ma perte avec eux semble d'intelligence,
Achève, et punis-moi de ce déguisement
Qui trompa leur poursuite et leur ressentiment.
Punis-moi d'avoir cru que, comme un port tranquille,
Ta cour en cet orage était mon seul asile;
Qu'Agamemnon puissant, vainqueur, et généreux,
Protégerait lui-même un prince malheureux.
Prends ce fer, verse un sang, objet de tant de haines,
Que nos mêmes aïeux ont transmis dans mes veines.

AGAMEMNON.

O ciel! dont la faveur seconda mes travaux,
Réserves-tu ma vie à des soucis nouveaux?
Lorsqu'à peine sauvé des fureurs des tempêtes,
La mort, dans chaque flot, a paru sur nos têtes;
Après dix ans passés en d'horribles combats,
A prévoir, éviter, et donner le trépas,
Ai-je à me préserver de piéges que j'ignore?
Et dois-je en mes foyers craindre et punir encore?

(A Égisthe.)

Qu'oses-tu dire, Égiste?... ah? peux tu, sans trembler,

Attester nos aïeux et me les rappeler?
N'as-tu donc pas connu l'inimitié fatale
Par les Dieux inspirée au noir sang de Tantale?
Jamais crimes suivis de tels amas d'horreurs,
Ont-ils mieux signalé les humaines fureurs?
Et jamais, en des fils, les haines paternelles
Ont-elles pu trouver des cœurs aussi fidèles?
Si d'un piége ennemi tu veux te préserver,
Est-ce dans mes états que tu dois te sauver?
Est-ce en ma cour? n'as-tu de plus douce retraite?
Et pour toi cette enceinte est-elle donc muette?
Les murs de ce palais ne te disent-ils pas
Dans quels tourmens Thyeste y reçut le trépas?
Que mon père, jaloux de venger son outrage,
En tous lieux y marqua les traces de sa rage?
Là, sous les premiers coups de son glaive fumant
Mourut Ærope, aux yeux de son coupable amant.
Là Thyeste, flatté par ses sermens perfides,
En crut un faux pardon scellé des Euménides.
C'est là que de son fils Atrée ouvrit le flanc,
Et du festin, c'est là qu'on fit l'apprêt sanglant.
Ce seuil, qu'osa toucher ton pied trop téméraire,
Ce seuil même est souillé du meurtre de ton père.
Si j'ai cru voir Thyeste et ses crimes en toi,
Soutiens-tu mon aspect, sans retrouver en moi
Les traits, les traits vivans du redoutable Atrée?...

ÉGISTHE, épouvanté.

O ciel!

AGAMEMNON.

Épargnons-nous une vue abhorrée.

ÉGISTHE, avec fureur.

Thyeste!... que veux-tu?

AGAMEMNON.

De quel transport soudain...

ÉGISTHE.

Le vois-tu, pâle, horrible, et la coupe à la main,
Celle où son sang versé... Qu'ai-je dit? Je m'égare.

AGAMEMNON.

Ah! cruel, malgré toi ta fureur se déclare.

ÉGISTHE.

Les mânes de mon père, à ta voix révoltés,
Ont saisi tout-à-coup mes sens épouvantés!...
D'Égisthe infortuné qu'ordonne ta vengeance?

AGAMEMNON.

Qu'il me fuie.

ÉGISTHE.

Et quel est son crime?

AGAMEMNON.

Sa naissance.

ÉGISTHE.

Les Dieux pour le malheur puniront tes mépris.

AGAMEMNON.

Les Dieux ne s'arment pas pour ceux qu'ils ont proscrits.

ÉGISTHE.

Ainsi de leur courroux tu te rends le ministre!

AGAMEMNON.

Ainsi, me délivrant de ton aspect sinistre,
En t'ordonnant l'exil, je te laisse échapper
Au juste châtiment d'avoir pu me tromper.

ÉGISTHE.

Non, une même terre, et mon courroux l'atteste,
Ne peut porter les fils d'Atrée et de Thyeste.

AGAMEMNON.

Demain de ton aspect purge donc mes états.
Fuis, ou tremble.

ÉGISTHE.

Demain tu ne m'y verras pas.

(Il sort. Strophus sort en même tems ; il est suivi des gardes.)

SCÈNE V.

AGAMEMNON, suite.

Va, rejeton impur d'une race ennemie,
Rends grâce à ma bonté qui te laisse la vie ;
Porte de mers en mers le malheur et l'effroi
Que les Dieux irrités font marcher avec toi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

CLYTEMNESTRE, ÉGISTHE.

ÉGISTHE.

Non, non, laisse-moi fuir ce séjour odieux;
Clytemnestre abandonne un amant furieux.
Ne te joins pas au sort qui déjà le menace;
Crains les yeux ennemis attachés sur ma trace,
Les périls dont ici je suis environné :
Crains que soudain le Roi sur tes pas ramené,
Que Strophus, par son ordre, accourant nous surprendre....

CLYTEMNESTRE.

Tous deux au sacrifice, ils viennent de se rendre;
Moi, qu'un rang importun forçait à m'y montrer,
Auprès d'Agamemnon je n'ai pu demeurer.
Tremblante pour tes jours, à ma douleur en proie,
Je n'ai pu soutenir ces cris, ces chants de joie.
Que crains-tu? Si le roi, par mon absence instruit,
Soupçonne en ce moment quel dessein me conduit,
Du moins je n'entends pas, dans ce concours funeste,
Élever jusqu'aux cieux un nom que je déteste.

ÉGISTHE.

Retourne vers Atride, et reçois mes adieux.

CLYTEMNESTRE.

Quel discours?

ÉGISTHE.

Le cruel m'a chassé de ces lieux.

CLYTEMNESTRE.

Cher Égisthe, je sais jusqu'où sa barbarie
Des haines de son sang a poussé la furie.

ÉGISTHE.

Tu le sais?... mais sais-tu que mes emportemens
N'ont pas craint de braver ses fiers ressentimens?
Sais-tu que de nos cœurs les bouillantes colères
Ont en nous signalé la haine de nos pères?
Sais-tu que, de la mort rompant tous les liens,
Thyeste présidait à ces noirs entretiens?
Que ces horribles lieux sont pleins de nos offenses?
Qu'ils ont même frémi du serment des vengeances?...
Prévenons-les. Pourquoi me suis-je abandonné
Au timide conseil que ton cœur m'a donné?
D'un exil éclatant je fuyais l'infamie,
Maintenant on me chasse avec ignominie.
N'importe, mon amour n'en a pas murmuré:
Il dévore un affront pour toi seule enduré:
Mais te fuir, mais traîner de rivage en rivage
La douleur de te perdre unie à cet outrage,
Expirer loin de toi consumé de regrets;
Mais de ce roi barbare....

CLYTEMNESTRE.

Et je m'y soumettrais!
Non. Connais Clytemnestre. A toi seul enchaînée,
Elle a juré de suivre en tout ta destinée.
On t'accable, on t'exile, et voici le moment,

Au mépris du danger, de remplir mon serment.
Les supplices, la mort, la honte plus cruelle,
N'intimideraient pas ce cœur qui t'est fidèle.
Ordonne....

ÉGISTHE.

Égisthe, hélas! ne connaît rien d'affreux
Qui ne cède à l'horreur de voir briser nos nœuds.
Mais que peuvent pour moi ta faiblesse et tes larmes?
Atride a contre nous de plus puissantes armes;
Tes efforts te perdraient, et seraient superflus.
La force nous soumet à ses vœux absolus.

CLYTEMNESTRE.

On ne peut les braver, mais on peut s'y soustraire.
Quel tems à ton départ prescrit sa loi sévère?

ÉGISTHE.

Demain, au jour naissant, Clytemnestre, je fuis.

CLYTEMNESTRE.

Et demain, loin d'Argos, Égisthe, je te suis.

ÉGISTHE.

Quoi?....

CLYTEMNESTRE.

Tel est mon dessein.

ÉGISTHE.

Quel trouble te l'inspire?

CLYTEMNESTRE.

Est-ce à toi de t'en plaindre?

ÉGISTHE.

Est-ce à moi d'y souscrire?

CLYTEMNESTRE.

Égisthe, en me fuyant, serait-il sans effroi?

ÉGISTHE.

O Dieux ! si mon vaisseau t'emportait avec moi,
Sur tes jours menacés serais-je plus tranquille ?
Qui nous protégerait ? Quel bord ou quel asile
Au fier Agamemnon déroberait nos pas ?
L'enfer à son courroux ne nous ravirait pas :
Dût-il nous y chercher, sa poursuite jalouse
Y descendrait bientôt demander son épouse.
N'as-tu pas sous les yeux l'exemple de ta sœur ?
Que lui servit, dis-moi, qu'un puissant ravisseur,
Aux prix des flots de sang qu'Hélène a fait répandre,
Au milieu de sa cour tentât de la défendre ?
Ni tous ces demi-dieux pour sa cause ligués,
Ni les bras des héros et leurs jours prodigués,
Ni ces tours, où veillaient tant d'hommes intrépides,
N'ont pu la dérober au pouvoir des Atrides.
Des cendres, des débris, et des bords ravagés,
Attestent et sa honte et leurs affronts vengés.
Pâris même, puni sous les remparts de Troie,
S'est vu ravir le jour, et l'empire, et sa proie.
Moi, sans dieux, sans pays, sans armes, sans soldats,
Que puis-je contre un roi vengeur de Ménélas ?
La Grèce, déplorant le sort de ma victime,
Apprendrait mon supplice aussitôt que mon crime.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! la fuite peut seule....

ÉGISTHE.

Eh ! dis-moi quels climats
Nous mettraient l'un et l'autre à l'abri du trépas ?
Qui sait quelle fureur lui serait inspirée ?
Qui sait alors, instruit par les leçons d'Atrée,

Quels tourmens inconnus oserait inventer
Sa race ingénieuse et prompte à l'imiter?
Prévenons les forfaits que ma crainte envisage.
Épouvanté pour toi de ce cruel présage,
J'ai tout lieu de frémir qu'il ne découvre enfin
Quels nœuds ont si long-tems uni notre destin;
Son orgueil offensé le rendrait implacable :
Me suivre, c'est chercher ta perte inévitable,
C'est courir follement à des dangers honteux :
Embrasse en nos malheurs un parti moins douteux.

CLYTEMNESTRE.

En est-il?

ÉGISTHE.

Le trépas est le seul qui me reste :
Mais toi, qu'épargne encor la colère céleste,
Rentre aux bras d'un époux, sous la loi du devoir;
Combats tous les soupçons qu'il pourra recevoir;
De ma vue à jamais laisse-là l'espérance;
Je pars.

CLYTEMNESTRE.

De tes mépris enfin j'ai l'assurance.
Cruel, il me suffit! pars, quitte ce palais;
Tu le veux; consens donc à ne me voir jamais :
Paie ainsi nos beaux jours et ma flamme insensée;
De moi, de mes bienfaits perds jusqu'à la pensée;
Ignore si je vis, si je meurs loin de toi;
Pars, te dis-je, et me livre aux vengeances du Roi.
Quand tu vins implorer mon assistance utile.
Que n'avais-je pour toi cette froideur stérile?
Que n'ai-je donc frémi, quand tu t'osas nommer,
D'accueillir ton malheur, et surtout de t'aimer?

Mon ame, tu le sais, ouverte à ta prière,
Au-devant des périls a volé la première;
J'ose encor embrasser tes projets, tes malheurs;
Je fuis, si tu veux fuir; et, si tu meurs, je meurs.
N'use pas en discours une vaine éloquence;
Sers notre amour, Egisthe, et non pas ma prudence.
Quel moyen plus puissant reste-t-il à m'offrir?
A quel autre parti devons-nous recourir?

ÉGISTHE.

Il n'en est qu'un.

CLYTEMNESTRE.

Lequel?

ÉGISTHE.

Effrayant.

CLYTEMNESTRE.

Parle.

ÉGISTHE.

Horrible.

CLYTEMNESTRE.

Mais certain?

ÉGISTHE.

Trop certain.

CLYTEMNESTRE.

Eh! quoi de plus terrible
Que d'être encor soumise aux détestables lois
D'un mortel dont nos feux ont blessé tous les droits?
Que pouvons-nous après des injures si grandes?
Réponds.

ÉGISTHE.

Rien.

CLYTEMNESTRE.

Tu te tais.

ÉGISTHE.

Et toi, tu le demandes!

CLYTEMNESTRE.

Quelle affreuse lumière!.... Ah! mon sang s'est glacé!
D'où vient ce mouvement dont mon sein est pressé?
Qui doit donc nous ravir, Égisthe, à sa puissance?

ÉGISTHE.

Je ne le sais.

CLYTEMNESTRE.

Sa mort?

ÉGISTHE.

Qui l'a dit?

CLYTEMNESTRE.

Ton silence.

ÉGISTHE.

Frémis; il est trop vrai. Si contre un tel danger
Les Dieux avaient daigné tous deux nous protéger,
Le fer l'eût moissonné dans les champs du Scamandre:
Aux rivages d'Argos l'eussent-ils fait descendre?
La mer n'eût-elle pas, l'abîmant dans ses flots,
Empêché son retour fatal à ton repos?
Son trépas te rendrait la paix qui t'est ravie:
Nos maux sont, tu le sais, attachés à sa vie;
Mais qui peut, dans sa gloire, attaquer ce vainqueur?
Mais quel fer s'ouvrirait un passage à son cœur?

CLYTEMNESTRE.

Juste ciel! nous souiller d'un lâche parricide!...
Tu me fais trembler....

ÉGISTHE.

Oui, que ce mot t'intimide,
De ta vaine pitié tu recevras le prix.
Attends que ton époux de sa Cassandre épris
(Captive, que son choix destine au rang suprême,
Et dont il est l'amant et l'esclave lui-même)
Attends et souviens-toi que je l'aurai prédit,
Qu'il lui donne à ta honte et son trône et ton lit;
Que, te laissant tes pleurs, l'oubli pour ton partage,
Il dépouille ton fils de son juste héritage.

CLYTEMNESTRE.

Quoi! de tant de travaux pour ma race entrepris,
Quoi! de tous nos malheurs, Cassandre aurait le prix!
La fille de Tyndare, ainsi répudiée,
Pour elle, aux yeux des Grecs, serait humiliée!...
Ne te souvient-il plus, barbare, que tu dois
Leur conquête à mes pleurs, à mon sang tes exploits?
Ton cœur me trahirait! ton lâche amour préfère
A la mère d'Oreste une femme étrangère!...
Penses-tu que, tranquille à ce mortel affront,
Je te laisse placer mon bandeau sur son front?
Crois-tu qu'ainsi du trône on me fasse descendre?
Meurent plutôt les Grecs, moi, toi-même, et Cassandre!
Tombe Argos et ses murs, et que mille vengeurs
D'Ilion en son sein réveillent les fureurs!

ÉGISTHE.

De ton époux encor tu méconnais l'adresse,
Si tu crois qu'il avoue une indigne faiblesse;
Mais le moment viendra que, de ma flamme instruit,
Il usera du droit d'en répandre le bruit;
Que, chargeant à jamais ta mémoire de crimes,

Ses parjures amours deviendront légitimes.
Heureuse, si ta mort, servant son feu secret,
Ne fait plaindre ton juge et chérir ton arrêt;
Ou, si bientôt après ce nouvel hyménée,
Sous les lois de Cassandre, au fuseau condamnée...
Oui; ce sont tes périls. Agis; et les préviens :
Arme contre un perfide ou mon bras... ou le tien.
Confonds dans son espoir ta rivale punie.
Frappe, qui? le bourreau de ton Iphigénie.
Ne souffre pas qu'un autre usurpant tes droits...

CLYTEMNESTRE.

Non.

ÉGISTHE.

Si tes jours te sont chers, périsse Agamemnon!

CLYTEMNESTRE, effrayée.

Comment...

ÉGISTHE.

Cette nuit même.

CLYTEMNESTRE.

Et quelle main?

ÉGISTHE.

La mienne,
Punira tout ensemble Atride et sa Troyenne...
Mais que dis-je? à mes coups tout ferme le chemin,
Et les plus assurés partiront de ta main.
Il faut nous séparer, ou qu'un barbare meure;
Prononce : mourra-t-il? ou dois-je fuir?

CLYTEMNESTRE.

Demeure.

ÉGISTHE.

Ah! je tombe à tes pieds! Clytemnestre, reçoi,

Pour prix d'un tel serment, mes jours, mon sang, ma foi!
C'en est fait. Que ce coup te venge et nous unisse,
Sans attendre qu'ici lui-même nous punisse!

CLYTEMNESTRE.

Sors, dérobe tes pas, on marche vers ce lie
Sors.

ÉGISTHE.

Songe à nos dangers, à notre amour; adieu.
(Il sort.)

SCÈNE II.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Ou fuir?... C'est mon époux!

AGAMEMNON.

En ces lieux retirée,
Pourquoi te dérober à la pompe sacrée?
Pourquoi, dans l'appareil de ces solennités,
N'as-tu donc pas voulu marcher à mes côtés?
Quoi! dans un jour si beau, Clytemnestre craint-elle
De joindre aux vœux publics ceux d'un amour fidèle?

CLYTEMNESTRE.

L'injuste Agamemnon peut-il l'imaginer?

AGAMEMNON.

Ta retraite du moins me l'eût fait soupçonner:
Cette douleur profonde en ton visage empreinte,
Cet embarras qu'en vain me déguise la feinte....

CLYTEMNESTRE.

Moi, prince!...

AGAMEMNON.

Oui, tes regards, ton maintien affecté,
Tout m'alarme, et Strophus m'a dit la vérité.

CLYTEMNESTRE.

Strophus! que t'a-t-il dit? par quel affreux langage
A-t-il osé noircir?...

AGAMEMNON.

Ne lui fais pas outrage.
Strophus, entre les rois soumis à mon pouvoir,
Seul de ma confiance a rempli tout l'espoir :
A la tendre amitié, comme aux vertus fidèle,
Chaque instant m'a donné des marques de son zèle.
Lui-même, pour mes jours craignant quelques hasards,
N'a-t-il pas sur Égisthe éclairé mes regards?

CLYTEMNESTRE.

Égisthe!... il est banni.... quelle crainte l'alarme?

AGAMEMNON.

Un si faible ennemi que ma rigueur désarme,
Ne peut troubler long-tems son esprit ni le mien.
Toi seule, unique objet d'un premier entretien,
De doutes affligeans tiens mon ame obscurcie :
Il dit que, m'accusant du sort d'Iphigénie...

CLYTEMNESTRE, à part.

Je respire!...

AGAMEMNON.

Ton cœur cherche encore à nourrir
Sa blessure profonde et trop lente à guérir.
Mais quoi! cette douleur à tous deux fut commune.
La Grèce entière, hélas! plaignit mon infortune.
Cet arrêt que du sort dicta l'inimitié,

De mes plus durs soldats a touché la pitié.
Est-il vrai qu'une épouse, envers moi plus sévère,
Veuille encore ajouter aux souffrances d'un père?
Doit-elle, se livrant à ses ressentimens,
M'envier la douceur de calmer ses tourmens?
Clytemnestre, en mon sein viens épancher tes peines;
Connais mieux de l'hymen les consolantes chaînes.
Que ce moment est cher où ses devoirs pieux
Rapprochent des époux qu'avaient unis les Dieux!

CLYTEMNESTRE, à part.

Malheureuse!

AGAMEMNON.

Que dis-je? à ce lien durable
Nous devons un bonheur solide, inaltérable;
Ces fruits d'un chaste amour, chers objets de tes soins,
Ont pu dans tes malheurs te consoler du moins.
Mon Électre est pour nous une autre Iphigénie;
Oreste, dont l'amour à sa tendresse unie,
Acquitte en t'adorant un devoir bien sacré....

CLYTEMNESTRE, à part.

O serment homicide à jamais abjuré!
O crime!

AGAMEMNON.

Mais pourquoi détournes-tu la vue?

CLYTEMNESTRE.

Ah! cesse des bontés dont je suis confondue,
Prince, tous les remords qu'elles me font sentir...

AGAMEMNON.

Je demande un regret, et non un repentir;
Ne me hais point; reçois le fortuné présage...
Ciel! que vois-je? les pleurs inondent ton visage!

CLYTEMNESTRE.

Je ne m'en défends pas : ils viennent de trahir
L'horreur que je ressens de t'avoir pu haïr.
Quoi ! mon époux... Ma honte à mes yeux éternelle...
Aurais-je pu ?... Jamais. . Que j'étais criminelle !
Souffre qu'à tes genoux....

(Elle se jette aux genoux d'Agamemnon.)

AGAMEMNON, la fesant relever.

Lève-toi. Que fais-tu ?

CLYTEMNESTRE.

Ah ! pardonne un soupçon à mon cœur combattu...
La fille de Priam, captive infortunée,
Que jusque dans Argos ta victoire a traînée,
Aurait-elle en effet asservi tous tes vœux ?...

AGAMEMNON.

Quoi ! ce doute jaloux... Serais-je assez heureux
Pour que d'un tel soupçon ta tendresse altérée !...

SCÈNE III.

STROPHUS, AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE.

AGAMEMNON.

Je vois Strophus : bientôt tu vas être éclairée.
(A Strophus.)
J'invoque en ce moment ton zèle officieux :
Ami, daigne guider Cassandre dans ces lieux.

(Strophus sort.)

SCÈNE IV.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE.

AGAMEMNON.

Qu'un tendre amour renaisse en ton ame calmée,
Reine, de ton époux tu fus toujours aimée.
Lorsqu'Ilion tomba sous les coups du destin,
Nos Grecs, se partageant leur immense butin,
Tout prêts à tendre aux vents leurs voiles fugitives,
Des seuls arrêts du sort reçurent leurs captives.
Cassandre me suivit : dès lors je lui jurai
D'adoucir son malheur en ma cour honoré,
De sauver sa pudeur d'un criminel outrage;
Ainsi, la protégeant dans son triste esclavage,
Mon joug qu'elle craignait devint son seul appui.

SCÈNE V.

STROPHUS, CASSANDRE, AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE.

AGAMEMNON.

Mais je revois Strophus, et Cassandre avec lui.

CASSANDRE.

Qui me rappelle au jour? qui me ravit encore
A l'éternelle nuit que ma douleur implore?
Ne puis-je attendre en paix l'instant de mon trépas?
Prince, que me veut-on? où conduis-tu mes pas?

AGAMEMNON.

Devant Agamemnon, qui confie à la Reine
Le soin de soulager ta misère et ta chaîne.
Son joug, comme le mien facile à supporter,
N'aura pas de rigueurs qui soient à redouter,
De ton sort à jamais elle devient maîtresse.

CASSANDRE.

Apollon! prends pitié de ta triste prêtresse!
Dieux! justes Dieux!

STROPHUS.

Pourquoi leur adresser tes cris?

CASSANDRE.

Apollon!

CLYTEMNESTRE.

Quelle haine enflamme tes esprits?...
Ne saurais-tu me voir sans frémir d'épouvante?

CASSANDRE.

Où suis-je?

AGAMEMNON.

Chez Atride.

CASSANDRE.

O demeure sanglante!
Murs qu'a souillés le meurtre! exécrable séjour,
Dont l'aspect fit pâlir et reculer le jour.

CLYTEMNESTRE, troublée.

De ses esprits émus le délire s'empare.

CASSANDRE

Quels cris! quels hurlemens, quel appareil barbare,
Des femmes, des enfans, tombant sous les couteaux...
Que vois-je autour de moi... Que des pères bourreaux.

Des parjures époux, des frères parricides?

AGAMEMNON.

Hélas! contre le sang des tristes Pélopides
Qui t'anime aujourd'hui? par quelle déraison
Rappeler les malheurs de toute ma maison?

CASSANDRE.

N'apercevez-vous pas ces fantômes livides,
Dans ce palais assis, monstres de sang avides?
L'œil arrêté sur nous, ils portent dans leurs mains
De palpitantes chairs et des lambeaux humains...
Effroyable repas dont se nourrit un père.

AGAMEMNON, irrité.

Veux-tu du ciel vengeur réveiller la colère?

CASSANDRE.

Toi, qui de ces forfaits me défends de parler,
Prévois-tu qu'ils sont prêts à se renouveler?
Ignores-tu le coup que médite la rage?...
Écoute. Chez Pluton je vais fuir l'esclavage.
Tremble que le destin ne t'y pousse avec moi.
Déjà sa main de fer s'appesantit sur toi.

CLYTEMNESTRE, à part.

Dieux!

STROPHUS.

Je cède à l'horreur que ce discours m'inspire:
Qu'il soit ou non l'effet des songes du délire;
Ou que l'esprit divin lui prête son secours,
Atride, il m'est permis de craindre pour tes jours.
Toi, prêtresse, éclaircis la cause de ton trouble...
Tu ne me réponds point, et ton effroi redouble...
Des présages affreux paraissent te glacer?....

CASSANDRE.

Oui, je sens sur mon front mes cheveux se dresser...
Mon corps transit et brûle, et mon ame obsédée
Ne contient plus le dieu dont elle est possédée...
Il me presse, il m'embrasse, et la mort m'apparaît.
La victime s'approche, et le fer est tout prêt...
O vous tous, arrachez-le aux coups qu'elle lui porte...
Tous les mânes en foule assiégent cette porte...
Dans un chant funéraire éclatent leurs transports!
Oubliait-on qu'ici les déesses des morts
Sont du dieu des banquets les compagnes cruelles,
Et que dans le carnage il s'énivre avec elles?

AGAMEMNON.

De quelle obscurité tes discours sont voilés!

CASSANDRE.

Ne m'entendez-vous pas?

STROPHUS.

Explique-toi.

CASSANDRE.

Tremblez!

STROPHUS.

D'où naît de tous tes sens l'horreur involontaire?
Réponds.

CASSANDRE.

Ne pouvez-vous percer ce noir mystère?

AGAMEMNON.

Sommes-nous d'un malheur menacés par les cieux?

CASSANDRE reculant.

Quel sang, quel air impur respiré-je en ces lieux?

AGAMEMNON.

Celui qu'au prochain temple exhale l'hécatombe.

CASSANDRE.

Non; le souffle infecté, la vapeur de la tombe!

AGAMEMNON.

Grands Dieux! et quel péril?....

CASSANDRE.

O déplorable Roi!

AGAMEMNON.

Qui te l'annonce?

CASSANDRE.

Un dieu.

AGAMEMNON.

Qui doit on frapper?

CASSANDRE.

Toi.

AGAMEMNON.

Moi! quand de mon retour le triomphe s'apprête!

CASSANDRE.

Ilion a péri dans la nuit d'une fête.

AGAMEMNON.

Quand mes vœux, mon encens, reçus des immortels...

CASSANDRE.

On égorgea Priam embrassant leurs autels.

CLYTEMNESTRE courroucée.

De Troie et de Priam chasse l'image vaine.

CASSANDRE.

Je puis voir une Troie où je vois une Hélene.

CLYTEMNESTRE.

Téméraire!

CASSANDRE.

Est-ce à toi de m'oser outrager!
Quelle main dans son flanc brûle de se plonger!
Qui conjure sa mort? quels ennemis perfides
Vont tendre sous ses pas leurs piéges homicides!
O patrie! ô Troyens! pardonnez à ces pleurs
Qu'arrache à ma pitié le sort de vos vainqueurs.
La sombre Némésis guide ce couple infâme:
Nuit perfide!... un poignard dans la main d'une femme,
De son époux trahi prête à trancher les jours....

AGAMEMNON à Clytemnestre.

Quoi! Reine, tu frémis!

CLYTEMNESTRE.

De ses affreux discours.
Triomphe, applaudis-toi de ce rare avantage,
Prince, qui t'a donné cette esclave en partage!
C'est le plus beau présent que, pour venger leurs bords,
T'auront fait les Troyens en fuyant chez les morts.
Sa noire inimitié, que révolte sa chaîne,
Secoue entre nous deux les flambeaux de la haine...
C'est toi qui fis ses maux: c'est toi dans Ilion
Qui portas le ravage et la destruction.
Il tarde à son courroux que ton épouse meure
Victime dévouée à ces morts qu'elle pleure,
Et nos divisions sont ses derniers moyens.
Mais qu'attendre en effet des filles des Troyens?
Ils leur ont en mourant laissé pour héritage
La soif de notre sang, le désespoir, la rage;
Et, lorsqu'elle monta, prince, sur tes vaisseaux,
Voilà quelles fureurs la suivaient sur les eaux.

Avec elle aujourd'hui sois donc d'intelligence;
Crois ces prédictions que dicta la vengeance,
Ces rêves imposteurs qui noircissent ma foi;
Couronne une ennemie, Atride, et frappe-moi.

CASSANDRE.

Quoi! les avis du ciel accusés d'imposture
Auront en vain....

AGAMEMNON.

Renferme un criminel augure.
Je pardonne à l'excès de ton adversité,
Ce délire effrayant d'un esprit irrité.
Mais, si dans ces discours ta fureur persévère,
Alors, peut-être armé d'un courroux plus sévère,
Il me serait aisé d'éclairer le dessein
Qu'a pu former la haine enfermée en ton sein.

CASSANDRE.

Ah! la fatalité sur nous deux étendue
Épaissit le bandeau qui te couvre la vue.
Le cruel Apollon, qui me poursuit toujours
Rend ainsi les mortels à mes oracles sourds.
Que me sert de porter ces voiles, ces symboles,
Attributs d'un pouvoir qu'il ôte à mes paroles?
Dieu terrible! il est tems enfin de dépouiller
Ces ornemens sacrés que ma mort va souiller.
J'ai voulu te sauver; je vais périr moi-même.
La parque a de tous deux marqué l'heure suprême;
Tous deux on nous immole, et mes restes errans
Flottent sans sépulture, en proie aux noirs torrens.
Déjà, prêt à lever sur nous ses mains impies,
Le crime en ce moment nous dévoue aux Furies.
Demain tu dormiras au lit de tes aïeux;

Souviens-toi de ces mots. — O toi, du haut des cieux,
Dérobe à leurs forfaits ta lumière adorée!
Divin soleil! exauce une femme éplorée;
Punis nos meurtriers, et fais luire sur eux
Le jour de la vengeance accordée à mes vœux.
(Elle sort.)

SCÈNE VI.

STROPHUS, AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Agamemnon croit-il qu'à ce point criminelle...

AGAMEMNON.

Non; mes justes rigueurs ont su te venger d'elle,
Puisse la mort m'atteindre, avant de soupçonner,
Qu'une épouse jamais veuille me la donner!
(Clytemnestre sort.)

SCÈNE VII.

STROPHUS, AGAMEMNON

STROPHUS.

Me préserve le ciel de soupçonner la reine!
Mais je crains la prêtresse et le dieu qui l'entraîne:
Ses menaçans avis par son effroi dictés,
Peut-être sans justice étaient-ils rejetés:
Je n'ose envisager un présage si triste;
Je redoute pour toi... te l'avouerai-je? Égisthe.

Il te hait : un forfait serait digne de lui.

AGAMEMNON.

Demain il quitte Argos.

STROPHUS.

Il y reste aujourd'hui.
Ah! par l'amour d'un fils si cher à ta pensée,
Par la crainte, en un mot, dont mon ame est glacée,
Qu'un ordre rigoureux, le chassant de ces bords,
Fasse au vaisseau d'Égisthe ouvrir soudain nos ports.

AGAMEMNON.

Eh bien! qu'il parte donc, Strophus; dispose, ordonne;
A ton zèle prudent ton ami s'abandonne.

(La nuit vient pendant l'entr'acte.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Le théâtre est dans l'obscurité, et n'a d'autre lumière que celle que donnent deux candélabres qui ont été allumés pendant l'entr'acte.)

SCÈNE I.

STROPHUS, ORESTE, AGAMEMNON.

STROPHUS.

Il conspirait ta perte, et l'ame d'un héros
Avait imprudemment méprisé ses complots.
Cette nuit eût couvert un forfait de son ombre.
Aux cris de ses amis j'ai reconnu leur nombre:
Il était tems pour nous que ton ordre absolu
Vînt hâter son exil sagement résolu.
J'ai de ce prompt départ surveillé la conduite,
Et, d'Égisthe au rivage accompagnant la fuite,
J'ai vu la rame enfin l'emporter loin d'Argos.
Livre-toi sans alarme aux douceurs du repos.

AGAMEMNON.

Comment d'un digne prix acquitter tant de zèle?

ORESTE.

Qu'entends-je? et quelle était sa trame criminelle?...

AGAMEMNON.

Rassure-toi, mon fils, les Dieux, dans les combats
Ont cent fois de mon sein écarté le trépas,
M'ont-ils jusqu'à ce jour couvert de leur égide,
Pour me faire tomber sous le bras d'un perfide?
De ces momens si doux qui peut troubler la paix?
A former tes vertus consacrant désormais
Les ans, nombreux encor, que mon âge me laisse,
Je ferai de mon fils un héros pour la Grèce.
Qu'il sache, ne prenant que le ciel pour appui,
Et vivre pour son peuple, et s'immoler pour lui;
Et si la guerre un jour réclame sa vaillance,
Que la gloire le guide, et surtout la clémence.
Apprends, ce que mes torts m'ont à moi-même appris,
A ne point prodiguer de superbes mépris.
De ces hautes leçons j'instruirai ta jeunesse;
Et, de soins paternels t'environnant sans cesse,
Je veillerai, fidèle à mes devoirs nouveaux,
La nuit à ton sommeil, le jour à tes travaux.
Adieu, Strophus. Oreste, accompagne ton père.
Fatigué si long-tems de courses et de guerre,
Je suis impatient, après dix ans entiers,
De reposer ma tête au sein de mes foyers.

(Il entre dans sa chambre avec Oreste.)

SCÈNE II.

STROPHUS, seul.

A l'abri des périls sommeille en assurance!
D'Égisthe qui nous fuit j'ai trompé l'espérance;
Heureux, si je ravis, l'éloignant à jamais,

Avide à ses fureurs, la Reine à des forfaits!
C'est moi qu'en ses chagrins elle accuse peut-être,
Et son premier courroux...

SCÈNE III.

CLYTEMNESTRE, STROPHUS.

STROPHUS.

Mais je la vois paraître.
Quelle sombre douleur obscurcit son regard.
Reine...

CLYTEMNESTRE.

Que me veux-tu? Sors, malheureux vieillard;
Sors, cruel artisan du chagrin qui me ronge.

STROPHUS.

Je respecte le trouble où son excès te plonge.
Je me tais.

CLYTEMNESTRE.

Laisse-moi.

(Strophus sort.)

SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE, seule.

Dieux cruels! Dieux jaloux!
Vous m'avez donc rendue au joug de mon époux!
Faut-il ainsi toujours que je lui sacrifie
Les nœuds dont la douceur m'attachait à la vie!

Égisthe a pu me fuir ! Égisthe !... il a douté
Du courage d'un cœur à qui rien n'eût coûté.
Il me fuit ; il me laisse à l'hymen asservie,
Traîner dans les regrets une odieuse vie...
Misérable ! eh ! quel est ton coupable transport ?
N'as-tu pas d'un époux osé jurer la mort ?
Ces Dieux, que tes chagrins accusent d'injustice,
T'ont peut-être arrêtée au bord du précipice.
Qui sait où la fureur aurait pu m'entraîner ?
Qui sait à quels remords j'allais me condamner ?
Et d'opprobre et de pleurs quelle source éternelle !
Femme alors redoutable autant que criminelle,
Mon complice lui-même, après le coup porté,
Eût craint un lit fatal d'un meurtre ensanglanté.
Mais moi, que deviendrai-je en ma douleur farouche,
Si l'époux que je hais me rappelle en sa couche ?
Sa détestable vue irrite mes regrets ;
De l'amant que je pleure elle embellit les traits :
Aux bras d'Agamemnon désormais étrangère,
Nos nœuds seront pour moi les serpens de Mégère :
Ne frémirai-je pas lorsqu'il viendra presser
Mon cœur près de ce cœur que j'ai voulu percer ?
A ses côtés, la nuit, veillant épouvantée,
Ou d'un sommeil affreux tristement agitée,
Je croirai voir ce lit, trahi par mes noirceurs,
S'éclairer aux flambeaux des infernales sœurs...
Ah ! que n'ai-je plutôt, jouissant de mon crime,
A mon coupable amour immolé sa victime !
Quel tourment plus cruel, ô Dieux ! que d'hésiter
A commettre un forfait qu'on osa méditer ;
De brûler du désir de se rendre homicide ;
De subir le remords avant le parricide ;

D'en regretter les fruits ; et, d'un cœur combattu,
De passer, de flotter du crime à la vertu ;
Et d'éprouver, parmi ces troubles exécrables,
La peur des châtimens qui sont dus aux coupables !

SCÈNE V.

ÉGISTHE, dans le fond, CLYTEMNESTRE.

(Égisthe est accompagné de Grecs qui lui sont dévoués ; il leur parle bas, et ils s'éloignent.)

CLYTEMNESTRE.

Mais qui marche dans l'ombre ?... Ou mon œil est trompé,
Ou c'est lui.

ÉGISTHE, à voix basse, en s'approchant.

C'est moi-même

CLYTEMNESTRE.

O ciel !

ÉGISTHE.

L'as-tu frappé ?

CLYTEMNESTRE.

Que me dis-tu ?

ÉGISTHE.

Reponds : Agamemnon respire ?

CLYTEMNESTRE.

Égisthe...

ÉGISTHE.

Adieu !... Je meurs !.. Tu n'as plus rien à dire.

CLYTEMNESTRE.

Arrête!... Mais comment, ici, toi dans la nuit,
Quel guide, quel chemin, ou quel dieu t'a conduit?

ÉGISTHE.

L'enfer; oui, trop crédule en ton serment perfide,
A la faveur de l'ombre, une barque rapide,
Me remit sur le bord d'où partit mon vaisseau;
Et, m'engageant pour toi dans un péril nouveau,
D'une escorte suivi, j'aborde le rivage;
Des soldats y veillaient, me fermaient tout passage;
Mes coups, qui dans le port les ont soudain surpris,
Dans leurs derniers soupirs ont étouffé leurs cris.
Ceux que j'avais gagnés m'ont ouvert cet asile,
Aux portes du palais, à celles de la ville,
J'ai placé les amis dont je suis assuré;
Et, quand tu me revois, quand tout est préparé,
C'est toi seule qui rends ma perte inévitable!
Si j'osai reparaître en ce lieu redoutable,
Qui put m'y ramener? Ingrate, ce fut toi.
Son trépas fut juré, j'y revins sur ta foi;
Pour toi seule tremblant, j'accourais te soustraire
Aux périls attachés à ce coup nécessaire;
Il l'est! n'en doute pas. Si ta timide main
Hésite avant le jour à frapper l'inhumain,
Tu te livres toi-même aux tourmens qu'il t'apprête.
C'est pour t'en avertir que j'expose ma tête;
Et j'en fus trop instruit en échappant aux bras
Qu'il avait sur les eaux chargés de mon trépas.

CLYTEMNESTRE.

Est-il vrai?

ÉGISTHE.

De nos feux il a su le mystère.

CLYTEMNESTRE.

Justes Dieux ! de quel voile il couvre sa colère !

ÉGISTHE.

N'attends pas qu'elle éclate, et préviens par sa mort...

CLYTEMNESTRE.

Je tremble...

ÉGISTHE.

Hâte-toi.

CLYTEMNESTRE.

Retiens ces cris... il dort.

ÉGISTHE.

Il dort ?

CLYTEMNESTRE.

Ici.

ÉGISTHE.

Sa vie est en notre puissance...
Tu meurs en l'épargnant, qu'attends-tu ?

CLYTEMNESTRE.

Sa vengeance.
Non, dût-il me punir, ne crois pas qu'en son sein
Clytemnestre jamais plonge un fer assassin.

ÉGISTHE.

Ce mot seul a dicté l'arrêt de mon supplice.
Je vole de ce pas lui livrer ton complice.
A ma fuite en effet quels chemins sont ouverts ?
Mon audace me livre, et m'a fermé les mers.
Rencontré dans ces lieux, ma trame est avérée.
De la chambre du Roi, si j'aborde l'entrée,
Qu'importent les périls que j'aurais à courir !
Mais un coup imprudent te condamne à mourir :

Il faut oser, mais vaincre, et non pas que ma rage
Cède aux fougueux transports d'un aveugle courage.
Que j'entre, et qu'il s'écrie, à ma vue alarmé,
On viendra le ravir à mon bras désarmé;
D'un attentat sans fruit, toi-même alors victime...

CLYTEMNESTRE.

Où suis-je?... Un dieu fatal veut m'entraîner au crime...
Égisthe... épargne-moi... Mes sens, pleins de terreur,
N'ont jamais éprouvé cette invincible horreur...
Mais quoi? de nos liens qui donc osa l'instruire?...

ÉGISTHE.

Sa Cassandre, et Strophus si jaloux de nous nuire.
Prends ce fer, entre, et frappe, et sauve notre amour.
(Il lui présente un poignard.

CLYTEMNESTRE.

Jamais.

ÉGISTHE.

De la clarté n'attends pas le retour.
En vain il t'a nié son crime et ta rivale...
Elle va triompher.

CLYTEMNESTRE.

Que faire?... O nuit fatale!

ÉGISTHE.

Tu balances? Eh bien! cruelle, dans mon flanc
Enfonce ce poignard, et traîne-moi sanglant,
Pâle et mort, mais percé par un coup moins sensible,
Traîne-moi sous les yeux de ton juge inflexible;
Que mon corps palpitant, à ses regards livré,
Soit de ton innocence un témoin assuré.

CLYTEMNESTRE.

Non, tu ne mourras point.

ÉGISTHE.

Que l'un de nous périsse :
Agamemnon, ou moi; que ta haine choisisse.
Quel bruit?... Est-ce la mort qui vient t'envelopper?

CLYTEMNESTRE.

Donne ce fer.

ÉGISTHE, l'armant d'un poignard, et la poussant dans la chambre d'Agamemnon.

Échappe au coup qu'on veut frapper...
Va, cours, le péril presse, et ce poignard te reste.
(Clytemnestre entre dans la chambre d'Agamemnon.)

SCÈNE VI.

ÉGISTHE, seul.

Sors du fond des enfers, sors, ombre de Thyeste!
Viens repaître tes yeux du sang prêt à couler,
Viens saisir l'ennemi qu'elle court t'immoler...
Sa tête est maintenant sous le fer parricide.
D'une épouse en fureur c'est la main qui le guide;
Sa haine et nos périls rendent le coup certain...
Mais quoi?... qui peut causer ce tumulte soudain?
Je n'entends pas le coup qui doit trancher sa vie...
Dieux!... oh! si ma victime allait m'être ravie!
Courons moi-même...

AGAMEMNON, douloureusement, dans sa chambre.

Arrête!

ÉGISTHE, triomphant.

Il meurt, et je suis roi!...

Elle revient.

SCÈNE VII.

CLYTEMNESTRE, ÉGISTHE.

CLYTEMNESTRE.

Ou vais-je? où suis-je?... Ah! soutiens-moi.
N'as-tu pas entendu?...

ÉGISTHE.

Quoi?

CLYTEMNESTRE.

Dans cette demeure...

ÉGISTHE.

Eh bien!

CLYTEMNESTRE.

On a parlé.

ÉGISTHE.

Moi seul.

CLYTEMNESTRE.

Quand?

ÉGISTHE.

Tout à l'heure.

CLYTEMNESTRE.

O forfait! dans son sein mon bras s'est donc plongé!
(Elle jette le poignard, Égisthe le saisit avec empressement.)

ÉGISTHE, le poignard à la main.

Voilà le sang d'Atride, et Thyeste est vengé!

CLYTEMNESTRE.

A ses cris expirans Oreste se réveille...

Oreste... il est entré, si j'en crois mon oreille...
Dans l'ombre... moi... j'ai fui ces exécrables lieux.

ÉGISTHE, souriant.

Voilà le sang d'Atride!... Ah! je respire.

CLYTEMNESTRE.

Dieux!
Le rire est sur sa bouche, et le sang coule encore!

ÉGISTHE.

Dois-tu?...

CLYTEMNESTRE.

Je te connais enfin, et je m'abhorre.

SCÈNE VIII.

CLYTEMNESTRE, ÉGISTHE, PALLÈNE, GRECS du parti d'Égisthe.

PALLÈNE.

Prince, accours, montre-toi. Cassandre, à ses clameurs,
Éveille le palais agité de rumeurs.
Cependant elle touche à son heure suprême :
Le poison, à ton ordre, apprêté par moi-même
Dans ses veines déjà fait pénétrer la mort.
Les cris d'Agamemnon m'ont instruit de son sort.
Règne. Qu'à ton pouvoir tout cède, tout s'enchaîne;
Fais taire la révolte, et parais.

ÉGISTHE.

Oui, Pallène,
J'y cours; et ce poignard, teint d'un sang odieux,
Va leur montrer qu'Égisthe est maître dans ces lieux.
(Il sort avec Pallène et les Grecs.)

SCÈNE IX.

CLYTEMNESTRE, ORESTE.

CLYTEMNESTRE.

Qu'aperçois-je?.... Mon fils! Où me cacher?

ORESTE, pâle, et en désordre.

Ma mère!...
Oh! viens voir de quel coup on a frappé mon père...
Viens donc!

CLYTEMNESTRE.

Arrête, enfant, et détourne tes pas
Loin des lieux qu'ont souillés le crime et le trépas.

ORESTE.

Il inonde de sang et le marbre et sa couche.
Au travers des sanglots qui sortaient de sa bouche,
Il m'a crié : « Ta mère!...» Ah! tout près de mourir,
Sans doute il t'appelait pour l'aller secourir.

CLYTEMNESTRE.

Terre, ouvre-toi!

ORESTE.

Crois-tu qu'au jour on le rappelle?

CLYTEMNESTRE.

Plût aux cieux!

ORESTE.

Je t'entends.

CLYTEMNESTRE, à part.

O mère criminelle!

ORESTE.

Eh bien! du ciel vengeur invoquons le courroux
Contre un lâche assassin qui lui porta ses coups.

CLYTEMNESTRE.

Ah! puisse l'accabler la colère céleste!

SCÈNE X.

Le théâtre est éclairé.

CLYTEMNESTRE, ORESTE, STROPHUS, CASSANDRE, ARGIENS, SOLDATS portant des torches.

CASSANDRE.

STROPHUS, il en est tems, sauvez, sauvez Oreste.

STROPHUS.

Mon fils, quitte un séjour de carnage et d'effroi.

ORESTE.

Ma mère nous suit-elle?

STROPHUS.

Oreste, éloigne-toi,
Si du fer meurtrier tu crains d'être victime.
Égisthe hautement a publié son crime...
O cher enfant! suis-moi. Qu'un sanglant souvenir
Te retrace un forfait que ton bras doit punir.

ORESTE.

Oui, j'en prends à témoin les filles du Tartare.

CASSANDRE.

Courez, fuyez, cachez-le aux fureurs d'un barbare...
Il rentre, et la menace étincelle en ses yeux.

(Strophus emmène Oreste, accompagné d'Argiens et de soldats portant des torches.)

SCÈNE XI.

CLYTEMNESTRE, ÉGISTHE, PALLÈNE, CASSANDRE, ARGIENS, GRECS dévoués à Egisthe, et SOLDATS portant des torches.

ÉGISTHE.

Argiens! retenez ces cris séditieux,
Ou, sans peine, aux transports d'une vaine insolence,
Les fers, l'exil, la mort, imposeront silence.
Reine, sèche tes pleurs. Atride a justement
De ses longs attentats reçu le châtiment :
Sa tendre Iphigénie, offerte à son passage,
Déjà, pour l'embrasser, l'attend au noir rivage.
Pallène, fais remettre Oreste en mon pouvoir.
Cours.

CLYTEMNESTRE.

Oreste!

CASSANDRE, à Égisthe.

Abandonne un sanguinaire espoir....
Il est loin.

ÉGISTHE, avec effroi et fureur.

Que dis-tu?

CASSANDRE.

Ce que ton cœur redoute.

Du crime ainsi toujours le crime ouvre la route.
Au sang d'Agamémnon c'est peu d'être baigné,
Si pour monter au trône, Oreste est épargné.

CLYTEMNESTRE.

Que crains-tu pour ses jours protégés par sa mère?...
Rends-moi, rends-moi mon fils.

CASSANDRE, hors d'elle-même.

Et toi, rends-lui son père.

ÉGISTHE.

Apprends-nous sa retraite, ou, t'arrachant le jour,
Crains...

CASSANDRE.

D'un couple adultère il a fui le séjour.

ÉGISTHE, à ses soldats.

Volez; que le trépas...

CLYTEMNESTRE, à part.

Mon fils!... O monstre!

CASSANDRE, mourante.

Arrête...
La lumière à me fuir est déjà toute prête...
Mais que la foi promise à mes derniers avis
Te livre à la terreur dont ils seront suivis.
Cet Oreste vengeur, que j'ai sauvé moi-même,
Reviendra t'arracher ton sanglant diadême.
Aux meurtriers nombreux sur sa trace attachés,
Tremble! déjà ses pas par les dieux sont cachés....
Un jour... il punira l'assassin de son père.
Un jour lui-même, enfin poignardera sa mère.
Fuyez tous le tyran qui commande en ce lieu...

Laissez-le à ses fureurs, à ses remords.... Adieu!...
Je précède aux enfers... Égisthe et sa complice...
Et je vais à Minos demander leur supplice.

(Elle tombe dans les bras des Grecs.)

FIN D'AGAMEMNON.

CHARLEMAGNE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. LEMERCIER;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 27 juin 1816.

PERSONNAGES.

CHARLEMAGNE, ou CHARLES-LE-GRAND, Empereur d'Occident.
THEUDÉRIC, général de ses armées.
ASTRADE, comte de Thuringe.
THÉODON, fils du duc de Bavière.
GÉROLDE, écuyer d'Astrade, concierge des prisons du palais.
ALCUIN, savant.
HUGUES, fils de Régine.
RÉGINE, sœur d'Astrade.
Un ÉCUYER.
COMTES, BARONS, DUCS ET PRÉLATS, etc., SOLDATS.

La scène se passe au château d'Héristal, sur les rives du Wéser.

CHARLEMAGNE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ASTRADE asssis, GÉROLDE sortant d'une tour dont la porte s'ouvre dans l'intérieur du palais,

ASTRADE, assis.

Que du trône abattu Charlemagne périsse,
Est-ce un coup dont la terre ou le ciel retentisse?
Mon neveu lui succède, et l'empire réglé
Du vain bruit de sa chute est à peine troublé.

GÉROLDE.

Seigneur, j'ai vu la tour à ma garde commise.

ASTRADE, à part.

Sa perte est leur espoir, ma haine l'a promise;
Il mourra. (A Gérolde.) Que dis-tu?

GÉROLDE.

L'épaisseur de ces murs
Cache une voûte humide et des chemins obscurs.

Une lampe y répand sa tremblante lumière
Sur de vieux ossemens blanchis dans la poussière.

ASTRADE, à part.

Habite de ce lieu le silence et la nuit,
Toi qu'environne au loin tant d'éclat et de bruit!
Sous ces portes d'airain quitte sceptre et puissance;
Fais ici tes adieux à la cour qui t'encense;
Au bord de ce tombeau laisse-nous tes trésors,
Comme font tous les rois en passant chez les morts.
(A Gérolde.)
Gérolde, sur ton front pourquoi cette tristesse?

GÉROLDE.

De mon frère expiré le souvenir m'oppresse.

ASTRADE.

Il gardait cette tour qu'on remet à ta foi.
Ce changement nous sert.

GÉROLDE.

Il est mort plein d'effroi;
Couché, la croix en main, à son heure suprême,
Aux ministres du ciel il s'accusait lui-même
Des maux qu'ont en secret injustement soufferts
Les tristes prisonniers retenus dans ses fers:
Dieu juste, disait-il, que je crains ta vengeance,
Moi qui frappai sans choix le crime et l'innocence!

ASTRADE, à part.

« Cet homme est-il lui-même ému de repentir?
(A Gérolde.)
» Aux peines de ton frère as-tu su compâtir?

GÉROLDE.

» Les saints qu'il invoquait plaindront dans leur clémence
» Les rêves d'un mourant et sa faible démence.

» Je n'ai pu sans pitié voir le honteux combat
» Que nous livre la mort lorsqu'elle nous abat.

ASTRADE, à part.

» Son cœur est né féroce, et je n'ai rien à craindre.
» Ces esclaves grossiers ignorent l'art de feindre.
(A Gérolde.)
Le prince Théodon enfin est-il venu?

GÉROLDE.

Seigneur, en ce palais est un clerc inconnu.
Du roi Charle il attend l'audience prochaine.

ASTRADE, à part.

C'est lui-même! O retour favorable à ma haine!
Oui; ses ressentimens aux miens se vont unir :
Charles, nos bras armés sont prêts à te punir
(A Gérolde.)
Que fait le Roi?

GÉROLDE.

Le Roi, contre un taureau sauvage
Exerce, dans les bois aux leçons du courage
Hugues, ce noble enfant que mes soins ont instruit
A dompter sans frayeur les coursiers qu'il conduit,
Le Roi semble chérir les grâces dont il brille.

ASTRADE, à part.

Enfant dont la naissance avilit ma famille,
Fruit secret des amours de Charle et de ma sœur,
Du sceptre paternel tu seras possesseur;
Oui, tu partageras l'empire de tes frères...
De ceux qui survivront... O terribles mystères,
Que mon cœur plein de trouble enferme en ses replis,
Loin des yeux du soupçon restez ensevelis!
(A Gérolde.)
Ma sœur vient; laisse-nous.

SCÈNE II.

ÉRGINE, ASTRADE.

ASTRADE.

Ne doute plus, Régine,
Des suprêmes honneurs que le ciel te destine.
Couronnant ton amour, Charles, notre empereur,
De ton cœur alarmé va détromper l'erreur.
» Cesse de redouter qu'il tarde à reconnaître
» De légitimes droits que le tems a fait naître.
» Ta constance éprouvée alors que de sa cour
» Fastrade, son épouse, exila ton amour,
» Ton pardon, à la mort de cette reine altière,
» Tout rappelle vers toi sa tendresse première.
» En vain les courtisans, à sa suite attachés,
» Ont noirci mes discours sur vos nœuds mal cachés :
» Au grand jour, disaient-ils, j'aimais à les produire
» Pour forcer un hymen où j'ai cru vous conduire.
» De leurs traits envieux ma franchise se rit,
» Et cette lâche adresse est loin de mon esprit.
J'ai fait de vos penchans éclater le mystère ;
Mais pouvais-je, ma sœur, les souffrir et les taire,
Sur la foi de mon prince élever un soupçon,
Lui prêter le dessein de ternir ma maison,
Et de déshonorer notre antique noblesse
En vous laissant porter le nom de sa maîtresse?
Non : d'un pareil outrage il sait trop le danger.
Quels frères, quels époux, ne voudraient le venger?
De Bysance aujourd'hui, la souveraine aspire
A le faire régner sur l'un et l'autre empire,

Et veut, en l'épousant, sceller leur union ;
Mais de ce vain traité la folle ambition
Ne mettra pas obstacle à l'heureux hyménée
Par qui, de votre amant, vous serez couronnée.
Il vient ; déjà, ma sœur, en m'éloignant de vous,
Je pense vous laisser auprès de votre époux.

SCÈNE III.

CHARLEMAGNE (1), RÉGINE, HUGUES ; suite d'écuyers et soldats.

CHARLES.

Alcuin est ici, faites qu'on l'introduise :
Des succès de Louis j'ai besoin qu'on m'instruise ;
Ce docte et saint prélat, révéré dans ma cour,
D'Aquitaine à l'instant m'annonce son retour :
Il a dû voir mon fils ; ma juste impatience
Veut consulter son zèle et son expérience.

(La suite du roi se retire.)

Soyez prompts, je l'attends. Régine, sous vos yeux
J'ai voulu ramener Hugues victorieux ;
Sur un monstre des bois sa javeline heureuse
A signalé l'essai de sa main valeureuse.

RÉGINE.

Ah ! si sa jeune audace a déjà combattu,
C'est qu'un père guerrier lui transmit sa vertu.

HUGUES.

De l'auteur de mes jours je n'ai pas connaissance ;
Il fait, m'avez-vous dit, la gloire de la France,

(1) Ou Charles.

Il efface l'éclat de ces héros fameux
Dont j'apprends les hauts faits....

RÉGINE.

C'est qu'il est grand comme eux,
Magnanime, clément, pieux, sage, intrépide;
Du divin Salomon la lumière le guide;
Il tient le juste en paix, le méchant dans l'effroi.

HUGUES.

Il semble, à tous ces traits, que vous peigniez le roi.

RÉGINE, à part.

O trouble!

CHARLES, à part.

O sentimens que j'ai peine à contraindre!

RÉGINE.

A l'égaler jamais vous ne pourrez atteindre.

HUGUES.

Quand pourrai-je le suivre? A quel âge, Seigneur,
D'être armé chevalier obtiendrai-je l'honneur?

CHARLES.

Aimable et digne enfant! je te ceindrai l'épée,
Quand du respect des lois ta jeune ame frappée
Connaîtra leur sagesse, et pourra concevoir
Quel est des nobles preux le sévère devoir.
Pour eux ce fer n'est point une vaine parure;
Il ne doit pas armer la licence et l'injure,
Enhardir la vengeance où le cœur est enclin,
Assassiner le faible, égorger l'orphelin;
Mais il doit protéger le pauvre qu'on offense;
Mais il doit de la veuve assurer la défense,
Secourir l'amitié, la timide pudeur,

Garantir des traités la loyale candeur;
Appuyer la vertu, l'honneur et la vieillesse:
Tel est cet ornement de la haute prouesse.
Le Français que ma main ceint du glaive sacré
Qu'au sang des ennemis j'ai teint et consacré,
Je l'appelle à servir l'autel et la patrie,
Et c'est de ce grand jour que commence sa vie!

HUGUES.

Puisse bientôt sur moi luire ce jour serein!
Les chevaux sont déjà dociles à mon frein;
Gérolde m'accoutume à l'usage des armes,
Et m'apprend à braver les périls, sans alarmes.

CHARLES.

Cet homme est de ses soins récompensé par moi,
La clef de cette tour est remise à sa foi.

HUGUES.

Gérolde a le cœur bon; il ne pourra sans peine
Voir des infortunés gémissans de leur chaîne.
Il faut pour les veiller des hommes endurcis...
De leur sanglante mort on fait mille récits:
Par le fer et le feu si l'on ne les immole,
On leur ôte à jamais la vue et la parole.

CHARLES.

Écartez, cher enfant, ces tableaux criminels
Qui souillent votre esprit des fureurs des mortels.

HUGUES.

Le cœur en y songeant est plein d'inquiétude...
Mais mon corps qui fléchit cède à la lassitude;
Ma course matinale...

RÉGINE.

En mon appartement

Allez au doux sommeil vous livrer un moment.

CHARLES.

Avant de nous quitter, viens que je te bénisse.
Oui, que du dieu vivant la bonté protectrice
Consacre tous tes jours à faire des heureux :
Vœu que les plus grands rois forment en vain pour eux !
(Hugues sort.)

SCÈNE IV.

RÉGINE, CHARLES.

RÉGINE.

Hélas ! vous lui parlez le langage d'un père ;
Vous aimez à le voir, et n'aimez plus sa mère.
Ah ! d'un coupable nœud le gage infortuné
Fait les maux éternels du sein dont il est né !
Sa vie est le témoin d'une flamme honteuse ;
Jamais ce rejeton n'a de racine heureuse ;
Et les fruits d'un hymen paisible, vertueux,
Élèvent fièrement leur front majestueux :
Tels sont les autres fils qui, dans votre héritage,
Reçurent de vous-même un si noble partage.
Mon amour se flattait, je ne m'en cache plus,
Que le mien pour toujours n'en serait pas exclus.
De cet orgueil de mère excusez l'imprudence ;
Dans l'espoir des grandeurs j'ai bercé son enfance,
D'augustes vérités j'ai nourri sa raison :
Votre exemple éclatant lui servit de leçon ;
J'ai pris soin de graver dans sa tendre mémoire
Les fastes que ce siècle a promis à l'histoire :

Il sait par quels efforts on rend son nom fameux;
Que c'est peu d'être roi, si l'on n'est vertueux.
Lorsque de vos exploits je contais les merveilles,
Souvent pour m'écouter il prolongeait ses veilles:
Et cent fois je surpris des pleurs délicieux
Qu'un noble étonnement fit couler de ses yeux.
Les miens interrompaient un récit plein de charmes...
A ces larmes de joie ont succédé les larmes
Que mon amour blessé répand sur son destin:
Douloureux châtiment de mon feu clandestin!
N'importe: son arrêt dût-il être plus rude,
Dût-il languir caché près du fils d'Himiltrude,
De ce même Pépin qui vous est odieux,
Il n'élèvera pas de cris injurieux,
Et, sans mêler sa brigue à des partis rebelles,
Il saura respecter les rigueurs paternelles:
Et moi, vous dérobant mon sort enseveli,
J'irai pleurer au loin ma flamme et votre oubli.

CHARLES.

Régine, quel soupçon! Moi! trahir ma tendresse!
D'un enfant qui m'est cher délaisser la jeunesse!
Ignorez-vous pour lui tout ce que j'ai d'amour?
Ce château d'Héristal qui, resserrant ma cour,
D'un cortège importun m'épargne la présence,
Est l'asile où mes soins cultivent son enfance.
On m'a vu, respirant de mes graves soucis,
Le tenant dans mes bras, sur mes genoux assis,
Occuper mes loisirs aux doux jeux de son âge.
La nature souvent m'émut à son langage,
Et flatta mon oreille avec plus de douceur
Que la voix de la gloire, idole de mon cœur.
Hugues n'a point de droit qui l'élève à l'empire:

C'est un arrêt du sort, ma tendresse en soupire ;
Mais, quoi? perdant l'état et mes soins triomphans,
Sèmerai-je la haine entre tous mes enfans?
Ceux qui de leur royaume ont déjà pris les rênes,
Les verraient-ils ravir à leurs mains souveraines,
Sans détester un prince à leur mère étranger?
De leurs débats futurs méditez le danger.
Régine, est-ce l'aimer que le rendre victime
D'une folle amitié qui produirait un crime?
De Mérovée assez les cruels successeurs
Ont des haines du sang étalé les noirceurs.
Frémissez aux périls d'une guerre intestine
Qui peut de ma maison entraîner la ruine,
Embrâser l'Occident, lever mille étendards...
Ah! les peuples diraient, s'armant de toutes parts :
Est-ce à toi d'occuper un trône sur la terre?
Tombe, toi, qui ne sais être, ni roi, ni père.

RÉGINE.

Mais ce double devoir, pensez-vous le remplir
En formant d'autres nœuds qui me vont avilir?
En épousant, seigneur, une femme ennemie
Que l'enfer en courroux dans la Grèce a vomie,
Démon ambitieux, de vos grandeurs jaloux,
Qui, dit-on, massacrant son fils et son époux,
Marchant de crime en crime à l'empire suprême,
De leur tête arracha son sanglant diadême,
Irène, qui bientôt, punissant mes avis,
Ramenera les jours des neveux de Clovis?
Le poison et le fer sont ses affreux ministres...
Votre perte est peut-être un de ses vœux sinistres.
Qui de ce noir esprit connaît les profondeurs?

O mon maître! oubliez Régine et nos ardeurs;
Exilez ma constance au fond d'un monastère;
Mais croyez aux conseils d'une bouche sincère.
Gardez de recevoir Irène en votre lit.
Redoutez les malheurs que le ciel vous prédit.
J'ignore quelle foi méritent des prestiges....
On répand que dans Aix éclatent cent prodiges.
On a vu tout-à-coup les astres éclipsés;
De trois images d'or les fronts se sont baissés;
Le Christ a dans son temple exhalé quelques plaintes.
Les lettres de vos noms, par le tonnerre atteintes,
Selon que dans le peuple un bruit en a couru,
De vos arcs triomphaux ont même disparu.

CHARLES.

Vos frayeurs ont produit ces traits imaginaires;
D'Irène je connais les trames sanguinaires:
Tout est prévu.

RÉGINE, avec émotion.

Déja, Sire!

CHARLES.

Mes sentimens
Rejettent le secours des vains déguisemens.
Vous savez quels devoirs m'impose ma fortune.
Je me donne à moi-même une chaîne importune:
Irène, dont le cœur est au meurtre aguerri,
Objet fatal que l'âge et le crime ont flétri,
Ne peut charmer mes sens, ni régner sur une ame
Qu'embrâsèrent vos yeux de sa dernière flamme.
Irène, croyez-moi, captive en mes liens,
Respectera mes jours pour conserver les siens:
Un hymen protecteur est toute son envie;

Sa propre sûreté me répond de ma vie,
Et ses projets n'ont dû m'inspirer nul effroi :
Rompre nos nœuds, voilà le seul malheur pour moi.
J'aime à vous confier mes succès, mes alarmes ;
De vos doux entretiens qui me rendra les charmes ?
Qui pourra dans mon cœur mieux calmer, mieux prévoir
Les chagrins soupçonneux attachés au pouvoir ?
Privé de votre aspect, de vos soins pour me plaire,
Sur le trône j'éprouve un ennui solitaire
Au milieu des mortels, rampans, intéressés,
Me vendant leurs respects à mon rang adressés:
En leur abord contraint je démêle la feinte ;
Je vois dans tous leurs traits leur avarice peinte :
L'imposture, mon sort, ces tems, m'ont trop appris
Combien est rare un cœur de l'honneur seul épris !
Est-ce à vous de vous faire un affront chimérique
D'un hymen que prescrit la froide politique ?

RÉGINE.

Non, ce barbare hymen ne s'accomplira point.
Un lien éternel à votre sort me joint.
Délivrez mon amour de toute inquiétude....
Ou plutôt à mon cœur laissez l'incertitude....
O tendresse ! ô regrets !... En quel trouble je suis !
On vient.... Répondez-moi.... Non, je sors ! non, je fuis !
Je veux tout ignorer.... Je vous conjure encore
D'épargner, s'il se peut, un cœur qui vous adore.

SCÈNE V.

CHARLEMAGNE, ALCUIN.

CHARLES.

Respectable Alcuin, approche et rends la paix
A l'ame de ton roi plein de soins inquiets.
Parle-moi de Louis.

ALCUIN.

J'arrive d'Aquitaine,
Sire, heureux d'apporter la nouvelle certaine
Des exploits des Français contre les Sarrasins.
De l'illustre Roland punir les assassins,
Aider le chaste Alphonse à délivrer l'Espagne,
Sont les succès d'un fils digne de Charlemagne.

CHARLES.

» Il soutiendra ma race!

ALCUIN.

O père fortuné!
» Louis enfant s'égale à Charles son aîné.
» Bientôt, à ses progrès si le ciel ne s'oppose,
» Devant lui tomberont les remparts de Tortose.
Du sang des ennemis Saragosse a fumé;
Et, par la cour d'Alphonse aujourd'hui réclamé,
L'appui de vos soldats et de votre génie
Peut chasser les émirs dans la Mauritanie.

CHARLES.

Alphonse doit les vaincre, et sa noble valeur
De l'Espagne sans moi vengera le malheur.

ALCUIN.

Le conseil de Louis, dont je suis l'interprète,
Vante l'honneur pour vous d'une telle conquête.

CHARLES.

Il faut à la victoire un plus solide éclat;
Toute conquête vaine appauvrit un état.
Poursuivrais-je une palme au fond de l'Hespérie,
Tandis que, des Français inondant la patrie,
Les barbares voisins, que je tiens comprimés,
Désoleraient nos champs de carnage semés?
Bientôt mille partis, que ma présence effraie,
Du royaume attaqué viendraient rouvrir la plaie.
Devenu moins jaloux d'exploits ensanglantés,
J'agrandis mes états par de sages traités:
Mon zèle, conservant ce que j'en puis défendre,
Songe à les affermir bien plus qu'à les étendre;
Et, sans chercher vers l'Èbre un succès imprudent,
Ma force en paix s'accroît au cœur de l'Occident.
A mon règne par-là donné-je moins de lustre?

ALCUIN.

O grand prince, achevez votre carrière illustre!
Défenseur de la foi, qu'en tous lieux vous servez,
Vos desseins de mon cœur doivent être approuvés:
Mais j'admire bien plus votre vœu pacifique.
Souvent je condamnai la rage fanatique
Qui, de tous vos soldats enflammant les esprits,
Alla planter la croix au milieu des débris.
Le fer ne convainc point: le Dieu par qui nous sommes,
A sa douce morale a subjugué les hommes.
Puisqu'enfin il vous plaît qu'avec sincérité
D'un ministre du ciel parle la charité:

Je ne puis m'étonner, j'oserai vous le dire,
Que d'inquiets esprits agitent votre empire;
Que, déchus de leurs droits, quelques princes guerriers
S'efforcent d'obscurcir l'éclat de vos lauriers;
Et que des fiers Saxons la valeur courroucée
S'arme contre une loi que leur sang a tracée.

CHARLES, avec gravité.

Écoutez, Alcuin, et vous jugerez mieux
De ce que m'ordonnaient et les tems et les lieux.
On a vu tour-à-tour l'Europe assujétie
Aux peuples vagabonds d'Afrique et de Scythie,
Jusqu'aux jours glorieux où mon aïeul Martel
Aux Maures, sous Poitiers, donna le coup mortel,
Et sur les bords du Rhin frappa l'idolâtrie,
Que des enfans du nord ramenait la furie.
Le ravage suivit leurs pas dévastateurs;
Leurs mains sur nos autels mirent des dieux menteurs:
La France était sans lois; et le tems, qui les change,
Du vrai culte et du faux n'y laissait qu'un mélange:
Quand mon père soumit ses deux fils, en mourant,
Au malheur de régner sur un peuple ignorant,
Les superstitions, les barbares usages,
Entretenaient ses lois gothiques et sauvages;
Et les grossières mœurs des Gaulois, des Germains,
Avaient défiguré la Thémis des Romains.
Mon regard, se tournant sur Rome et sur Bysance,
De l'empire en lambeaux vit la dépouille immense
Que des brigands titrés déchiraient sous leurs coups.
Des comtes assassins, tyrans vils et jaloux,
Horreur de leurs vassaux, ministres du pillage,
Rançonnaient l'industrie et taxaient le passage:

Il fallut, de l'Europe assurant le repos,
Percer dans cette nuit, éclairer ce chaos :
Je sentis ma raison, de Dieu même poussée,
Qui plus haut que mon siècle élevait ma pensée,
Et, dans mon entreprise inspiré par la foi,
D'abord je sus parler, agir et vaincre en roi ;
Le paganisme avait ses prêtres à combattre,
Et l'hydre des erreurs était lente à s'abattre :
Les vertus, que ma voix ne put persuader,
Le cimeterre en main, je vins les commander.
Du sanglant Irminsul tombe alors la statue ;
La révolte renaît, et vingt fois je la tue !
Je pousse dans leurs bois, je chasse en leurs marais
Ces ours, effroi du nord, ces lions des forêts,
Qu'autrefois Attila nourrissait de carnage.
Qui les aurait vaincus ? la foi paisible et sage,
La douce charité ? non ; la flamme et le fer,
De ces monstres cruels pouvaient seuls triompher.
Enfin, dirai-je plus ? la fraude et l'hérésie
Présentaient aux humains la loi sainte obscurcie,
Quand par les princes grecs le pape humilié
Du trône des Césars me donna la moitié :
Il voulait de mon sceptre appuyer sa tiare ;
Moi, du sang des soldats devenu plus avare,
Je contracte un hymen qui livre à mon destin
Le double empire uni sous le grand Constantin.
Ce nœud va, de nos mers par de là le Bosphore,
Aux peuples d'occident joindre ceux de l'aurore,
Et, du sang des martyrs scellé dans l'univers,
Un seul culte succède à vingt cultes divers.
On célèbre partout ses fêtes magnifiques ;
A de nouveaux accords j'ai soumis vos cantiques.

Le magnanime Aaron, calife des persans,
Fait de tous les Chrétiens tomber les fers pesans;
Dans ses états parvint mon peu de renommée;
Et me donnant Sion et la terre Idumée,
Épris de mon estime, il permit à mes lois
D'étendre autour de lui l'empire de la croix.
Peut être l'avenir saura le nom d'un homme
Qui seul fonda les droits du pontife de Rome,
Et les yeux du Français, et les yeux du Germain,
Retrouveront partout l'ouvrage de ma main.
Voilà par quels efforts je traçai ma carrière.
Venez; l'heure du jour m'appelle à la prière;
Implorons pour mes fils le grand Dieu des combats,
Qui donne de longs jours aux frêles potentats.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CHARLEMAGNE, ASTRADE, THÉODON, à l'écart et sous l'habit monastique, THEUDÉRIC, ALCUIN, DUCS, COMTES, BARONS et PRÉLATS.

CHARLES.

Vous tous, nobles amis et fidèles sujets,
Prenez place, et soyez instruits de mes projets.
(Il s'assied.)
Au trône des Césars, la reine de Bysance
A de votre empereur demandé l'alliance;
Mais, avant d'en parler, dites-moi quels lauriers
Sur nos confins encor ont cueillis mes guerriers.
Theudéric, avez-vous repoussé les Abares?

THEUDÉRIC.

La Pannonie au loin a vu fuir ces barbares:
Leurs ravins et leurs murs les ont mal défendus.
Un grand nombre a péri; les chefs se sont rendus.
Vos lois ont rassuré les villes alarmées.

CHARLES.

Salut et gloire au Dieu qui conduit nos armées!

THEUDÉRIC.

Votre fils a rompu les ligues des Lombards;
Tous ont fui leurs drapeaux et quitté leurs poignards.

Cet enfant a paru des Alpes à l'Ofante,
Où vos soldats portaient leur marche triomphante.

CHARLES.

Ainsi par mes trois fils mon empire agrandi,
Voit l'aîné vaincre au Nord, ses frères au Midi!
Astrade, a-t-on soumis sur les bords Armoriques
Ceux qui s'affranchissaient de leurs tributs antiques?

ASTRADE.

De ces comtes puissans l'orgueil humilié,
Sire, par vos soldats est enfin châtié.
Les troupes des Saxons, aux vôtres réunies,
Dans le sang ont lavé ces noires félonies.

CHARLES.

Repousse-t-on enfin les pirates du Nord?

THEUDÉRIC.

Sur nos rivages, Sire, ils n'ont plus aucun port;
Et vos premiers vaisseaux, que ce siècle contemple,
De l'art navigateur lui donneront l'exemple.

CHARLES, se levant.

Salut et gloire au Dieu qui tient tout dans ses mains!
Français, soyons rivaux des antiques Romains,
Pour qu'à jamais l'histoire et les arts pacifiques
Consacrent notre règne et nos froides reliques,
Et dérobent nos noms à l'éternelle nuit
Où les âges des Goths s'engloutirent sans bruit.
Le tems vient qui dans Aix ouvre nos assemblées;
Traçons-y de l'état les bornes reculées:
Et là, mes grands vassaux, les ducs et nobles pairs,
Diront quelle discorde a rompu leurs concerts.
(Il s'assied.)
Je leur demanderai quelles farouches haines

Les divisent entre eux, ravagent leurs domaines;
Pourquoi sur la frontière, à l'armée, en tous lieux,
Ne se tendent-ils pas des bras officieux?
Pourquoi, tyrans du peuple au lieu d'être ses juges,
A des vassaux mutins offrant mille refuges,
Font-ils toujours parler au gré de leur courroux
La voix des tribunaux dont ils sont si jaloux?
Comment les envoyés élus par ma puissance
N'ont-ils pu sans péril châtier la licence?
Toujours s'environnant de châteaux sourcilleux,
Ces petits souverains, de ma pourpre envieux,
Veulent-ils opposer leur grandeur usurpée
A des droits que je tiens de Dieu, de mon épée?
» Du royaume français belliqueux fondateur,
» Accusa-t-on Clovis d'une molle lenteur?
» Tant qu'il régna lui seul, vit-on troubler le monde
» Par une Brunehaut, par une Frédégonde,
» Qui de leurs descendans à-la-fois couronnés
» Ont fait des rois rivaux tour-à-tour détrônés?
» Le jour que s'écroula sa haute monarchie,
» Entre les souverains vit naître l'anarchie.
Je saurai si l'audace et de vils intérêts
Doivent régler l'Empire et lui ravir la paix!

ASTRADE.

Souffrez qu'ici pour tous je tente de répondre.
Ni vos droits ni les leurs ne peuvent se confondre.
Ces comtes, vos sujets, furent de tous les tems
Au sein de leurs états maîtres indépendans.
Ils vous prêtent leurs bras, vous rendent leurs hommages;
Cette dette à leur cœur plaît comme à leurs courages;
Mais, sans servir les rois en esclaves soumis,
Ils tiennent librement le glaive de Thémis.

Vos ancêtres n'osaient blesser leurs priviléges.

CHARLES.

Moi, j'en abolirai les abus sacriléges :
J'oserai plus encore, et le premier des rois,
J'affranchirai le peuple et fonderai ses droits :
Les cités béniront ce bienfait d'âge en âge.
Le peuple est-il sans poids pour être sans suffrage?
C'est peu ; dans un concile appelant près de moi
Les apôtres choisis pour enseigner la foi,
Empêchant que leur temple, inviolable enceinte,
Assure aux criminels une impunité sainte,
Je leur demanderai s'il convient que toujours
Leur intérêt se mêle aux intérêts des cours.
Est-ce obéir au ciel, est-ce quitter le monde
Que de trahir leur vœu d'humilité profonde,
» De cacher sous le lin un implacable orgueil,
» De vendre à des mourans le repos du cercueil ;
» De souffler la terreur en des ames crédules,
» Pour hériter de l'or qu'on arrache aux scrupules?
Je ne veux plus enfin qu'un prêtre révéré
D'un appareil guerrier se montre décoré :
Les ministres de paix doivent quitter les armes.
Un seul suivra l'armée au milieu des alarmes.

ASTRADE.

Eh! pourquoi, si le ciel nous aide à triompher,
Aux lévites, Seigneur, arrachez-vous le fer?
En nos jours belliqueux, n'est-ce pas une injure,
Que des rangs des guerriers prétendre les exclure?
A nos regards d'abord avilis et souillés,
De leurs trésors enfin ils seraient dépouillés.
Sur le respect de tous leur richesse est assise.

Votre aïeul alarma leur fortune indécise;
Et, lorsque de sa tombe on troubla le repos,
On y vit un dragon qui dévorait ses os.

THEUDÉRIC, vivement.

Votre fidélité, comte, vous permet-elle
D'affecter en ce lieu ce fanatique zèle?

CHARLES.

Qu'il parle : un sage roi souffre de tels débats;
La vérité l'éclaire et ne le blesse pas.

THEUDÉRIC.

La vérité... Je vais la révéler moi-même.
Souvent, dans les conseils, cette chaleur extrême
Trahit, en s'exhalant, un art insidieux
Qui cherche à s'attirer l'amour des factieux.
Croit-on que nos guerriers, exerçant la rapine,
Des pasteurs consacrés méditent la ruine?
Non, non, leur vœu secret ne dispute aux prélats
Que l'honneur périlleux de marcher aux combats.

CHARLES, à Alcuin.

Et vous, ne gardez plus un silence modeste.
La raison vous conduit à son flambeau céleste :
Votre roi, sans vouloir se choisir un flatteur,
Fut pour vous un ami plutôt qu'un protecteur.
Parlez, sage Alcuin.

ALCUIN.

Si ma foi n'est trompée,
Qui porte l'encensoir ne peut porter l'épée.
Est-ce aux mains d'un prélat teint du sang des mortels
A toucher le calice et le pain des autels?
Au milieu des combats, les enfans de l'Église,

Levant leurs bras au ciel, comme autrefois Moïse,
Servent mieux Israël contre ses ennemis
Que ne ferait le glaive entre leurs mains remis!
Leurs secours sont des vœux, leurs armes des prières;
Leur doctrine aux enfans doit prêter ses lumières,
Grossir des livres saints le dépôt précieux;
Transmettre aux tems futurs les faits de nos aïeux;
Faire entendre aux remords des voix consolatrices;
A l'indigence infirme ouvrir de doux hospices:
Tel est notre devoir; et moi, sans m'effrayer
De la perte des biens qu'on peut nous envier,
Vains trésors dont le soin mêlé d'inquiétude
M'enlève à ma retraite, à ma paisible étude,
Je viens faire à l'état, qu'enrichira ce don,
D'un trop vaste domaine un utile abandon.

CHARLES se levant.

Exemple généreux, qui confond l'avarice
Des prêtres qu'enrichit une avide justice!
(Il aperçoit Théodon.)
Théodon, quel sujet vous fait paraître ici?

THÉODON.

Sur mes timides vœux daignez être éclairci:
Je viens à vos genoux vous parler de mon père.

CHARLES.

De Trève il a, dit-on, quitté le monastère.

THÉODON.

Oui, Sire...

CHARLES.

Ses complots ne trompent point mes yeux.
Qu'il tremble!

THÉODON.

Pour otage il m'envoie en ces lieux.

CHARLES.

Qu'il retourne à l'instant au fond de sa retraite.

THÉODON.

Est-ce ainsi que toujours votre rigueur le traite !
Après tant de malheurs et sa longue prison.....

THEUDÉRIC.

La mort devait punir sa lâche trahison.

THÉODON, au Roi.

Tassillon repentant implore enfin sa grâce.

CHARLES.

Mes pardons ont deux fois enhardi son audace.

THÉODON.

Ne puis-je encor fléchir votre sévérité ?

CHARLES.

Qu'il reste en son exil, telle est ma volonté.

THÉODON, impatiemment.

Le désespoir souvent irrite un cœur fidèle,
Ébranle sa constance, et peut.....

CHARLES.

Tais-toi, rebelle !
Que le cloître à jamais cache ses jours proscrits :
Qu'il y rentre..... ou bientôt sa tête est mise à prix.
Toi, porte-lui demain mon ordre irrévocable.

ASTRADE.

O rage !

(Théodon veut parler encore au Roi, qui se détourne de lui. Théodon sort du conseil.)

CHARLES, après un moment de silence.

Enfin, cédant au fardeau qui l'accable,
Irène, et dans ma cour est son ambassadeur,
Veut, en m'offrant sa main, affermir sa grandeur.
De cet heureux hymen j'ai voulu vous instruire;
En voici le traité, que je viens de souscrire;
(Un officier porte le livre sur lequel est l'écrit.)
Revêtu de mon nom, qu'on aille le porter.
(Il pose sur l'écrit le cachet royal gravé sur le pommeau de son épée.)
(Présentant la lame.)
Voilà mon sceau; voilà qui le fait respecter.
Demain allons dans Aix, et montrons à l'envie
Par combien de travaux brille un moment la vie.
Rendons son lustre antique au trône des Césars,
Donnons la vie aux lois et la lumière aux arts;
Suivons tous les sentiers que la fortune m'ouvre,
Et marchons sans pâlir dans la nuit qui les couvre.
(Il sort accompagné des membres du conseil.)

SCÈNE II.

ASTRADE seul.

Superbe et fol hymen qui flattes son orgueil,
Hymen, que tes flambeaux éclairent son cercueil!
» A mon ambition prétexte favorable,
» Hymen qui, flétrissant ma sœur inconsolable,
» Fais entrer aujourd'hui dans mes ressentimens
» Les princes effrayés de ses emportemens,
J'attendais ton injure à mon neveu propice!....
Je vengerai ton sang qu'avilit ton caprice,

Oui, Charles, , dans le rang d'où tu l'exclus en vain,
Hugues partagera ton trône avec Pépin,
Et, remise à mes soins leur auguste tutelle
Promet à ma famille une splendeur nouvelle.

SCÈNE III.

RÉGINE, ASTRADE.

RÉGINE.

Quoi, mon frère! au mépris de nos engagemens,
Le roi d'un autre hymen a scellé les sermens?

ASTRADE.

Il te quitte : à vos nœuds l'orgueil met une entrave.
De sa propre grandeur c'est le premier esclave;
Tu n'es qu'une vassale, indigne de son choix;
L'hymen ne peut t'unir au plus altier des rois.

RÉGINE.

O ciel, toi qui confonds ma crédule espérance,
Tu vis mon cœur, tu sais si ma persévérance
Eut pour but des honneurs pleins de trouble et d'ennuis!
Aspirai-je à sortir de l'état où je suis?
Ces trônes, admirés par les yeux du vulgaire,
Toujours sont teints de sang, disputés par la guerre;
Des princes vertueux ils ont fait le malheur;
Sur la pourpre est souvent assise la douleur.
Un héros couronné m'a dit cent fois lui-même
Combien au front des rois pèse le diadême;
« Et dans leurs nobles mains à peine déposé,
» De leurs pleurs en secret leur sceptre est arrosé.
» Non, ce pompeux fardeau ne me fait pas envie;

» Je voulais de mon fils légitimer la vie!

ASTRADE.

» Votre cruel amant veut cacher son destin
» Dans le rang où languit le difforme Pépin.
» Ces deux tristes enfans, repoussés de leur père,
» Traîneront dans l'opprobre une égale misère. »
Avez-vous ce matin vu les grands de sa cour?

RÉGINE.

Aucun, depuis que Charle a trompé mon amour :
Sa faveur attirait leur foule adulatrice,
Et fuyant ma disgrâce, on en craint le caprice :
Si bientôt par le Roi mes pleurs sont essuyés,
Tous ces humbles flatteurs reviendront à mes pieds.

ASTRADE.

Il est d'autres mortels touchés de ton outrage....
L'Empereur sur sa tête enfin grossit l'orage.

RÉGINE.

Mon frère, je suis loin de vouloir aujourd'hui
Que des partis vengeurs s'élèvent contre lui.
Je l'aimai de tout tems, Astrade, et ma tendresse
A bravé les périls qui l'assiégeaient sans cesse :
J'endurai de son cœur les caprices fougueux :
Ses courses, ses projets, ses travaux belliqueux,
Tout, jusqu'à ses loisirs, excitait mes alarmes.
Tantôt de son trépas le bruit causait mes larmes ;
Tantôt mes prompts regards, qu'un traître avait frappés,
Épiaient d'un complot les signes échappés.
Souvent j'étudiais les visages sinistres
De ceux qu'avaient blessés ses lois ou ses ministres :
Souvent, de mon accueil redoublant la bonté,
J'adoucissais du sien la muette fierté.

Mes soins, mes dons séchaient les pleurs de ses victimes,
De sa gloire sanglante ils réparaient les crimes;
Ma voix le fléchissait lorsqu'il voulait punir,
Et partout je me plus à le faire bénir.
Il me fallait lutter contre la calomnie,
Habitante des cours dont elle est le génie.
Je tremblais, frémissais, et le ciel m'est témoin
Que, d'un faible crédit si je pris quelque soin,
Ce ne fut dans l'espoir de couronner ma race;
Mais au cœur d'un héros je disputais ma place.
Nous croyait-on heureux, l'un de l'autre occupés!
De piéges ennemis tous deux enveloppés,
Sans cesse il méditait leur attaque imprévue.
Absente de son cœur et présente à sa vue,
J'attendais que ce roi, de tous soins délivré,
Pût sourire à l'amour en son ame rentré.
Lui, de sa gloire épris plus que de sa maîtresse,
Du poids de ses secrets accablait ma faiblesse,
Ou, s'absorbant en soi, rêveur, silencieux,
Il passait sans me voir ses jours laborieux.
Mes heures s'écoulaient à l'attendre, à tout craindre;
Auprès du trône admise, étais-je assez à plaindre!
C'est à moi d'envier ces nœuds obscurs et doux,
Qui rendent plus heureux et font moins de jaloux.
Dans le cœur d'un amant je vais tenter encore
Ce que ma voix, mes pleurs...

ASTRADE.

Eh quoi! ma sœur ignore
Que demain, avant l'aube, il quitte ce palais?

RÉGINE.

Non, et j'attends bien peu de mes derniers essais.

Apprends qu'au Roi... (je puis à ta foi me commettre),
Au sortir du conseil j'ai fait rendre une lettre.
J'en obtiendrai ce soir un entretien secret.

ASTRADE.

Ce soir?

RÉGINE.

Et, redoutant qu'un témoin indiscret
N'éveillât quelque intrigue attachée à me nuire,
J'ai demandé que seul il daignât s'introduire,
Quand l'ombre cachera son passage en ces lieux.
Son enfant sera là, prêt à frapper ses yeux.
Ses pleurs mêlés aux miens attendriront un père.

ASTRADE.

Que t'a-t-il répondu? viendra-t-il?

RÉGINE.

Oui, mon frère.

ASTRADE.

Lui seul, dis-tu?

RÉGINE.

Lui seul.

ASTRADE.

Cette nuit?

RÉGINE.

Cette nuit.
Astrade, mes efforts seraient-ils donc sans fruit?
Crains-tu que dans ses vœux ma tendresse déçue?...

ASTRADE.

J'espère de tes soins la plus heureuse issue.

RÉGINE.

Occupé de la guerre, il revoit ses soldats:

Mais j'enverrai mon fils au-devant de ses pas.

ASTRADE.

S'il changeait de dessein, sois prompte à me le dire.

RÉGINE.

Ah! que me tardera l'heure que je désire!

ASTRADE.

Sera-t-elle moins lente à mes souhaits ardens!

RÉGINE.

Réponds-moi; je me fie à tes avis prudens.
Penses-tu que de Charle Irène abandonnée?..

ASTRADE.

Oui, crois moi, cette nuit rompra son hyménée.

RÉGINE.

Puisse le ciel t'entendre et me le conserver!

ASTRADE.

Rentre; songe à ton sort, et me laisse y rêver.

RÉGINE.

Adieu; j'achèverai ce jour en ma demeure,
Et tu m'y trouveras solitaire à toute heure.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

ASTRADE, seul.

Attends en paix que l'ombre amène ton amant.
Ma main pour le punir choisira ce moment.
Conjurés, armez-vous! Éclate, ô ma vengeance!
Grâces au ciel... voilà Théodon qui s'avance.

SCÈNE V.

ASTRADE, THEODON, DEUX ÉCUYERS, GÉROLDE.

THÉODON.

Astrade, tout est prêt; j'ai revu nos amis.

ASTRADE.

Eh! qui donc suit vos pas?

THÉODON.

Deux écuyers soumis,
Dont le zèle discret passe encor le courage.
L'un t'est connu; ne prends de l'autre nul ombrage.

ASTRADE.

(Gérolde paraît.)
Gérolde!... ce mortel né dans un rang obscur
Est de nos confidens peut-être le plus sûr.
D'un seigneur inhumain désertant la province,
Ce brave et fier vassal me choisit pour son prince:
Je protégeai ses jours contre un maître irrité;
En me les dévouant son cœur s'est acquitté.
(A Gérolde.)
Va, mets soudain un garde à la porte prochaine,
Dans l'asile du Roi ce vestibule mène:
Fais qu'on y veille encore, et rentre sans retard.
(Gérolde sort avec un écuyer, et reparaît bientôt.)

THÉODON.

Charle, au soleil nouveau, doit hâter son départ.
Pour servir vos projets le destin me ramène.

ASTRADE.

Avez-vous de Pépin interrogé la haine?

THÉODON.

Oui, prince, et tourmenté de ses dépits rongeurs,
Il livre un père injuste à nos glaives vengeurs;
Ses deux frères régnans, que proscrit sa colère,
Tomberont aussitôt qu'aura tombé son père.
Moi, je venge le mien, que Charle a dépouillé,
Qui, vêtu d'un cilice, et d'opprobre souillé,
Du cruel souverain dont nous portons les chaînes
A racheté sa tête au prix de ses domaines.
Charles, s'agrandissant à force d'attentats,
Vit ainsi la Bavière unie à ses états;
Et sa fausse clémence, à Tassillon offerte,
Sembla lui faire grâce en achevant sa perte;
D'un insolent pardon accabla sa fierté;
Pardon qu'à ce tyran dicta la cruauté,
Et dont un juste orgueil repousserait l'outrage,
S'il ne laissait une arme et du tems à la rage.

ASTRADE.

Notre arme est un poignard, et le tems est venu.

THÉODON.

L'aveu de tous les grands, l'avez-vous obtenu?

ASTRADE.

Entre eux et l'Empereur terminons cette lutte
Fatale à leur pouvoir, que sauvera sa chute.

THÉODON.

Tous les droits qu'il veut rendre aux juges des cités,
Contre les nobles pairs arment leurs libertés.

ASTRADE.

« Son téméraire orgueil ne sait plus se contraindre;

» Il dépouille, il proscrit ceux que leur nom fait craindre.

THÉODON.

» Vous êtes tributaire, et dans vos mains rendus,
» La Thuringe et vos biens vous sont même vendus.

ASTRADE.

L'Europe est toute en proie à ses soldats avares :
Il veut encor d'Asie appeler les Tartares.
Nous ne saurions trop tôt précipiter sa fin ;
Ou l'astre dangereux qui veille à son destin,
Pourrait, versant sur nous de funestes lumières,
Éclairer d'un soupçon nos ligues meurtrières.
Thendéric n'a-t-il pas des doutes sur ma foi ?

THÉODON.

Ta fougue te trahit, même devant le Roi ;
Tu laisses éclater, avec trop d'imprudence,
De ton inimitié la prompte véhémence,

ASTRADE.

Théodon, mes transports, qui semblent insensés,
Me déclarent pour chef aux partis courroucés ;
Par-là j'en suis connu, par-là je les attache ;
Plein de ressentimens, faut-il que je les cache ?
Tout mon zèle enflammé, mes fiers emportemens,
Sont l'art mystérieux de mes déguisemens.
Alors qu'en liberté mon ame impétueuse
S'exhale en vain courroux, en plainte infructueuse,
Je voile d'autant mieux mes sentimens secrets,
Qu'on les croit épanchés en accens indiscrets.
La feinte paraît loin de tant de violence,
Et mes soudains éclats, trompant la surveillance,
Portent le jour dans l'ame, et percent les détours
Des muets ennemis qu'agitent mes discours.

L'artifice souvent n'est qu'un soin malhabile :
S'il endort un soupçon, il en éveille mille.

THÉODON.

Est-ce donc en cédant à mes divers transports
Que de nos intérêts j'ai tendu les ressorts?
Il m'a fallu ramper, souffrir et me contraindre.
La puissance est le prix de qui sait le mieux feindre.
Un superbe ennemi croit en vain échapper
A qui peut lui sourire en voulant le frapper.
» Instruit chez les Lombards aux ruses politiques,
» J'ai vu la cour de Rome exercer leurs pratiques.
» Le traité qui nous lie ainsi fut achevé ;
» Il n'est plus entre nous qu'un obstacle élevé :
» Mon père, lorsque Charle aura perdu la vie,
» Rentre dans la Bavière, et veut la Lombardie.
» Pépin aura le trône à son frère enlevé,
» Le sceptre d'Austrasie, à sa main réservé,
» La fertile Aquitaine et la Septimanie,
» Vous, les champs Neustriens, la Haute-Germanie...,

ASTRADE,

» Moi! maire du palais, tuteur de mon neveu,
» L'affermir dans son rang est mon unique vœu.

THÉODON.

» Des maires du palais on sait la destinée :
» La mollesse des rois fut par eux gouvernée;
» Ces ministres tenaient leurs sceptres absolus.
» Par un lâche sommeil de leurs trônes exclus,
» Des enfans couronnés, fantômes de monarques,
» De leur sang usurpé ne gardaient que les marques.
» Ainsi l'heureux Martel, mis au-dessus des lois,
» Dédaignait de régner, et régna sur ses rois.

ASTRADE.

» Quand je punis Martel, en détrônant sa race,
» Ce n'est pas à dessein d'imiter son audace.
» Pour vous, qui prétendez...

THÉODON.

Je ne prétends à rien.

ASTRADE.

» De s'élever sans titre habile et sûr moyen!
» Le pouvoir qu'on reçoit a des bornes prescrites,
» Le pouvoir qu'on se fait souvent est sans limites.

THÉODON.

» Moi, je veux être juste, et non impérieux.

ASTRADE.

» Moi, ce que fut un maire au tems de mes aïeux.

THÉODON.

» Mon père a reconnu que sa faible puissance
» Contre ses fiers voisins a besoin de défense.

ASTRADE.

» Se doit-il agrandir aux dépens du Lombard?

THÉODON.

» Aux dépouilles de Charle il réclame une part.

ASTRADE.

» On ne peut lui céder ce débris de l'empire.

THÉODON.

» C'est pourtant à ce prix qu'avec vous il conspire.

ASTRADE.

» Délivrons-nous du joug, et ne nous vendons pas.

THÉODON.

» Astrade!...

ASTRADE.

» Théodon!...

THÉODON.

» Où tendent nos débats?
» Quoi! tous deux en péril dans la même entreprise,
» Pour de futurs confins l'intérêt nous divise!
» C'est ainsi que des rois, par la haine aveuglés,
» Les plus vastes desseins furent souvent troublés.
Ne balançons donc plus, il faut que Charles tombe :
Où, comment le frapper?

ASTRADE.

Qu'ici même il succombe.
Déjà l'instant est pris, mes desseins arrêtés;
Ce n'est pas tout encor, mes amis, écoutez:
Le peuple, qu'éblouit la splendeur des monarques,
Du suprême pouvoir révère en eux les marques,
De leur trône élevé l'éclat majestueux
Vient frapper de si haut son œil respectueux,
Qu'en tremblant il les sert, les contemple et les nomme;
Faible et crédule, il fait son idole d'un homme.
Si l'on ose immoler ce demi-dieu mortel,
Il venge après le coup sa chute et son autel.
Des défenseurs du Roi diminuons le nombre;
N'ayons pas sur sa tombe à redouter son ombre.
Que son sang répandu soit prompt à s'effacer;
C'est en l'avilissant qu'il le faut renverser.
Arrachons de lui-même un écrit qui l'accuse;
Ce sera son arrêt, ou du moins notre excuse.

THÉODON.

Non, dans les grands périls il n'a jamais pâli :
Qui voit la mort sans peur ne peut être avili!

ASTRADE.

Par l'horreur des tourmens quelle ame n'est émue?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, sur le devant de la scène, HUGUES, sortant de l'appartement de Régine sans être encore aperçu des acteurs.

ASTRADE, aux conjurés.

Jadis au noble Hertrade il fit ôter la vue;
Privons-le comme lui de la clarté du jour,
Et qu'aveugle et muet il vive en cette tour.

HUGUES, en reculant.

Qu'entends-je!

ASTRADE.

Que la mort frappe le téméraire
Qui, sachant nos complots, ne saurait pas les taire.

THÉODON.

Achève.

ASTRADE.

Cette nuit, il tombe en notre main;
Il vient seul chez ma sœur, et voilà son chemin.

THÉODON.

Seul, de nuit?

ASTRADE.

De nuit, seul.

THÉODON.

Qui te l'a dit?

ASTRADE.

Régine.

Armés, nous veillerons dans la chambre voisine;
Ce profond vestibule est le piége fatal
Où seront nos amis attentifs au signal.
Toi, Gérolde...

GÉROLDE.

Seigneur?

ASTRADE.

Montre-nous ton courage;
Que son air, son maintien, son superbe visage,
De respect ou d'effroi ne glace point ton cœur;
Porte sans t'étonner la main sur l'Empereur.

HUGUES, épouvanté.

Sur l'Empereur!

ASTRADE.

O ciel!

HUGUES.

Où fuir?

ASTRADE.

Ah! misérable!
On m'écoutait!...

HUGUES

Grand Dieu!... Je ne suis pas coupable.

ASTRADE.

Réponds-moi....

THÉODON.

D'où sors-tu?

ASTRADE.

Comment! de chez ma sœur!...

L'oubli de ce passage... Ah Gérolde!....

THÉODON.

O terreur!

GÉROLDE, avec pitié.

Audacieux enfant !

HUGUES, se jetant dans les bras de Gérolde.

Grand Dieu !...

ASTRADE, à Gérolde.

Crains qu'à ma vue
Ma sœur même à l'instant... Va, ferme toute issue....

HUGUES.

Grand Dieu!

ASTRADE.

Retiens tes cris...

HUGUES.

Ah! ne m'immolez pas!

ASTRADE.

Régine peut vers nous porter aussi ses pas...
La voici!...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, RÉGINE.

RÉGINE.

Quels accens et quel bruit m'ont frappée?
(A Théodon.)
Pourquoi dans votre main vois je luire une épée?...
Ah! mon fils!

HUGUES.

Vous, ma mère!

RÉGINE.

En quel pressant danger?...

ASTRADE, furieux.

Rentrez....

RÉGINE.

Moi, qu'en ces lieux je le laisse égorger!
Ah! que plutôt du jour votre rage me prive....

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, UN ÉCUYER.

L'ÉCUYER.

Comte, de l'Empereur un ordre vous arrive;
Theudéric vous l'apporte, et marche accompagné.

THÉODON.

Dieu! ta foudre....

ASTRADE.

Tenons cet enfant éloigné.

GÉROLDE.

Hâtez-vous.

RÉGINE.

Rendez-moi mon fils, ou ma colère....

HUGUES.

Madame, sauvez-moi!... Je m'attache à ma mère.

ASTRADE, à Régine.

On approche... Va, fuis, ôte-le de ces lieux:
Qu'il soit dans le silence; et loin de tous les yeux:
Il y va de tes jours, des miens et de sa vie.

SCÈNE IX.

ASTRADE, THÉODON, GÉROLDE, DEUX ÉCUYERS, THEUDÉRIC, ET SA SUITE.

THEUDÉRIC.

Je vous trouble peut-être, et n'en ai pas l'envie :
Nos rares entretiens ne font pas soupçonner
Que je cherche souvent à vous importuner,
Princes ; je suis content de vous trouver ensemble.
(A Astrade.)
Vous, l'Empereur vous mande.

ASTRADE.

Il me mande ?

THEUDÉRIC.

Oui.

THÉODON, à part.

Je tremble.

ASTRADE, bas à Gérolde.

Suis-je pâle, dis-moi, comme l'est Théodon ?

GÉROLDE, bas à Astrade.

On a les yeux sur nous.

THEUDÉRIC, à Théodon.

Vous, fils de Tassillon,
Préparez-vous demain à quitter cette ville ;
On vous conduit à Trève où le Roi vous exile.

THÉODON.

Je reçois humblement ses ordres rigoureux.

THEUDÉRIC, à Astrade.

Le Roi non loin d'ici nous attend tous les deux;
Comte, sans plus tarder, rendons-nous près de Charle.

ASTRADE, bas à Gérolde.

Garde ma sœur, son fils; empêche qu'on leur parle.

THEUDÉRIC.

Partons... Si d'autres soins ne vous arrêtent....

ASTRADE.

Moi!
Mes soins sont d'obéir aux volontés du Roi.

(Ils sortent.)

SCÈNE X.

THÉODON, GÉROLDE, ÉCUYERS.

THÉODON.

Amis, dans ce palais veillons avec mystère,
Et retenons captifs et l'enfant et la mère.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

THEUDÉRIC, THÉODON.

THEUDÉRIC.

L'EMPEREUR, dont mes pas devancent le retour,
Sera dans Héristal avant la fin du jour;
A vos plaintes, Seigneur, il prêtera l'oreille.

THÉODON.

Votre zèle éclairé l'appuie et le conseille;
Du sort qu'il me réserve il doit vous informer.
Ai-je de son courroux sujet de m'alarmer?

THEUDÉRIC.

De tous ses sentimens s'il m'eût dit le mystère,
Théodon, mon devoir serait de vous le taire.

THÉODON.

Souvent il vous consulte?

THEUDÉRIC.

Oui, prince, et ses secrets,
Renfermés dans mon sein, n'en sortirent jamais.

THÉODON.

Astrade, qui le suit, va paraître, je pense?

THEUDÉRIC.

Vous l'attendez, Seigneur, avec impatience.

THÉODON.

J'ai d'apprendre son sort un juste empressement ;
Nos cœurs furent toujours unis étroitement ;
Il prend part à mes maux, je console ses peines :
Le Roi, qui de l'hymen va reprendre les chaînes,
A de la sœur d'Astrade affligé les amours....

THEUDÉRIC.

Astrade a vu le Roi, dont les nobles discours
Ont dû rendre le calme à sa fierté blessée.

THÉODON.

Comte, leur entrevue à vos yeux s'est passée ?

THEUDÉRIC.

Charles, qui l'a comblé d'honneurs et de présens,
Lui remet les tributs qu'il payait tous les ans ;
Et prenant soin encor de s'excuser lui-même,
Je renonce, a-t-il dit, à votre sœur que j'aime ;
Le zèle du devoir est ma première ardeur,
Et je m'immole aux lois que me fait ma grandeur.
Pour vous, ne craignez pas, Astrade, que j'oublie
La solide amitié qui tous les deux nous lie.
Cessez donc de m'offrir ce visage attristé,
Où l'injuste reproche a souvent éclaté.
L'intrigue ni le tems n'auront droit de vous nuire :
Je ne vous ai mandé que pour vous en instruire.
Jamais nul changement ne tarira pour vous
La source des faveurs que j'épanche sur tous.
Astrade, en rougissant, a salué mon maître,
Et son morne silence a trop parlé, peut-être.
Il voulait que sa sœur montât au premier rang ;
Sa disgrâce fait honte à l'orgueil de son sang.

THÉODON.

Si de l'abaissement dont sa fierté murmure
Ces marques de tendresse ont adouci l'injure,
Astrade, plus prudent, bien loin de s'irriter,
En nos respects soumis devrait nous imiter.
Charles règne sur nous; je subis ses caprices;
Et je n'ose accuser même ses injustices :
Frappés du grand éclat qu'ont jeté ses exploits,
Aux clameurs des partis mêlerions-nous nos voix?

THEUDÉRIC, froidement.

Quels sont les mécontens dont l'audace l'accuse?

THÉODON.

En tous leurs jugemens la haine les abuse.
» Astrade, disent-ils, ne peut qu'avec horreur
» Voir sa sœur étrangère au lit de l'empereur.
» Ainsi ses voluptés souilleront nos familles :
» Heureux, quand les regards de nos sœurs, de nos filles;
» Attirent son penchant séduit de leurs appas,
» Si l'honneur de son choix ne les menace pas.
» En ses vœux absolus a-t-il rien qui l'arrête?
» Nos jours sont dans ses mains, et nos droits sa conquête.

THEUDÉRIC.

N'est-on pas étonné que nous portions ses fers?

THÉODON.

Qui peut fermer l'oreille à tous les bruits divers!
Quoi! disent-ils souvent, la noblesse opprimée
Souffre qu'il tyrannise et l'état et l'armée,
Et que toujours, formant d'ambitieux projets,
Il place ses égaux au rang de ses sujets!

THEUDÉRIC.

Ses égaux!... Qui sont-ils?

THÉODON.

Quelquefois on vous nomme.

THEUDÉRIC.

Moi!

THÉODON.

Vous-même, Seigneur; ami de ce grand homme,
Qui moissonnez partout, lui prêtant votre appui,
Des lauriers dont l'éclat ne rehausse que lui.
Theudéric, disent-ils, dont le bras invincible
Rend au loin par ses coups Charlemagne terrible,
Aurait seul emporté la gloire de nos jours,
Si des travaux d'un maître il n'eût aidé le cours.
Mais, quoi! sans agrandir son nom, ni sa province,
L'honneur de ses exploits rejaillit sur son prince.
Si, par le ciel frappé, Charles tombait demain,
Theudéric soutiendrait l'empire de sa main.
Si le règne présent brille quelques années,
Theudéric traînera d'obscures destinées,
En noble ambassadeur pompeusement banni,
Ou de mille hauts faits peut-être un jour puni.
Ce sont là les discours qu'on s'efforce à répandre.

THEUDÉRIC.

C'est la première fois qu'on me les fait entendre.

THÉODON.

Je le crois : le malheur où languit Tassillon
Tient chacun dans la crainte et la soumission.
» Ce prince, d'un vil joug voulant briser l'entrave,
» Montra qu'un souverain n'était pas un esclave.
» Lui seul, disent encor ceux qu'un juste intérêt
» Pour les maux de mon père attendrit en secret;
» Lui seul, de ses tributs soulageant la Bavière,

» A l'envahissement eût mis une barrière.
» Tassillon de sa chute a dû s'énorgueillir!
» Il aima mieux tout perdre, et ne point s'avilir.
C'est ainsi qu'on le plaint, qu'on l'excuse, peut-être.

THEUDÉRIC.

C'est une trahison que d'excuser un traître.
Croyez-en un guerrier qui vous parle sans fard :
Élevé dans les cours, j'en ai méprisé l'art.
Qu'a donc fait Tassillon? Prétend-il qu'on le loue
Des sermens qu'il prodigue, et dont sa foi se joue?
Lorsqu'aux bords du Danube il régnait autrefois,
Des Huns et des Lombards s'alliant les deux rois,
Des états de mon maître accueillant les transfuges,
Aux fils de Carloman présentant des refuges,
Sans cesse il renouait le fil insidieux
Qui de loin, à sa cour, liait les factieux :
Sa lâche politique est justement punie.
Est-ce ainsi que long-tems, aux forêts d'Hercinie,
Witikind enhardit le Saxon révolté
A défendre ses dieux, ses mœurs, sa liberté?
Il n'alla point fléchir un vainqueur en colère,
Sous l'ombre de la paix n'éveilla point la guerre;
Toujours trahi du sort, et jamais abattu,
Il fit dans ses revers redouter sa vertu.
Allez au mont Sintal voir les sanglans vestiges
Qu'a laissés sa valeur, si féconde en prodiges;
De si dignes rivaux sont toujours respectés,
Et non ces vils serpens de poison infectés,
Qui répandent leur fiel et les secrets murmures....
Pour moi, sans m'engager dans leurs routes obscures
Je crois que, si le ciel frappait Charles demain,
Je ne soutiendrais pas l'Empire de ma main;

Au trône de ses fils je n'oserais prétendre :
C'en est assez pour moi du soin de le défendre,
De guider sur ma trace et de faire mouvoir
Tout ce peuple soldat qu'enchaîne le devoir ;
Qui, dès le premier coup que reçoit la patrie,
Semble avoir un seul cœur palpitant de furie ;
Qui lui donne son sang ; qui lui tend tous ses bras ;
Qui venge, accroît, défend et soutient les états ;
Vaste corps, dont la tête est un chef qui l'enflamme,
Dont l'honneur est l'instinct, et dont la gloire est l'ame.
Satisfait qu'un grand roi s'assure en mon appui,
Je l'aime, et je combats pour la France et pour lui.
Adieu : je vois Astrade, et tous deux je vous laisse.
(Il sort.)

SCÈNE II.

ASTRADE, THÉODON.

ASTRADE.

Theudéric vous parlait ?

THÉODON.

Oui, comte, et mon adresse
A su l'interroger dans un long entretien :
Il te craint, il me hait, mais ne soupçonne rien.
L'Empereur, m'a-t-il dit, te comblant de caresses,
A voulu t'enchaîner par ses fausses tendresses.

ASTRADE.

Il n'a point vu ma sœur ?

THÉODON.

J'ai surveillé leurs pas.

ASTRADE.

Je l'ai fait appeler ; ami, ne tarde pas ;
D'un enfant indiscret il faut qu'on la sépare ;
Durant nos entretiens, va, dis qu'on s'en empare,
Si l'on peut sans éclat l'écarter doucement,
Et... Mais Régine sort de son appartement.

(Théodon se retire.)

SCÈNE III.

RÉGINE, ASTRADE.

RÉGINE.

Sommes-nous, seuls, Astrade? et ma bouche et mes larmes
Peuvent-elles parler sans vous causer d'alarmes?
Reste-t-il en ces lieux où vous m'emprisonnez
De dangereux témoins dont nous soyons gênés?
Peut-on de vos secrets surprendre les indices?
Les coupables ont peur même de leurs complices.

ASTRADE.

De quel nom insultant osez-vous m'appeler?

RÉGINE.

Quoi! noble conjuré, ce mot vous fait trembler!
Comment, si la fortune, à vos desseins contraire,
Trompe de votre cœur le désir téméraire,
Comment soutiendrez-vous les rigueurs de la loi
Jugeant un criminel armé contre son roi?
» Verrez-vous, d'un œil calme et d'une ame affermie,
» Les apprêts d'un supplice où se joint l'infamie;
» D'un sombre tribunal l'appareil menaçant;
» Des soldats irrités, un peuple rugissant,

» Qui, partout à grands cris demandant votre tête,
» Feront de votre mort une exécrable fête?
» Et lorsqu'un vil bourreau ..

ASTRADE.

» Vous m'outragez enfin;
» A d'indignes terreurs votre sexe est enclin;
» Il se fait du trépas une effrayante image :
» Un homme tel que moi sans crainte l'envisage;
» Au-dessus des revers, et maître de son sort,
» De la main des bourreaux il n'attend pas la mort.

RÉGINE.

Si l'aspect du trépas n'a rien qui t'intimide,
Crains le titre abhorré de sujet parricide;
Crains les remords cruels qui viendront t'agiter;
Mon frère! crains les pleurs que tu vas me coûter.
Crois-moi, retiens tes pas sur le bord de l'abîme;
Vois les crimes nombreux qu'entraînera ton crime...
Déjà ta main barbare eût immolé mon fils,
Si je ne fusse en hâte accourue à ses cris :
Le glaive a de son front menacé l'innocence.

ASTRADE.

Je voulais effrayer son indiscrète enfance :
Elle eût mis nos projets, nos amis en danger,
Si tout autre que vous eût pu l'interroger.
De nos plus chers secrets il est dépositaire;
Instruit de nos desseins, a-t-il su vous les taire?

RÉGINE.

Ah! n'en redoutez rien... J'ai pris soin de vos jours;
J'ai trompé son esprit crédule à mes discours :
De ces impressions subites et légères
Cet âge garde peu les traces passagères.

Au silence surtout j'ai su le disposer.
Son oreille, ai-je dit, avait dû l'abuser :
Un roi perdra bientôt la vue et la couronne ;
Mais c'est un ennemi de Charle et de son trône,
Que la nuit dans un piége on veut envelopper ;
L'Empereur vous donna l'ordre de le frapper.
De mon fils, à ces mots, l'aimable confiance
A, pour me croire en tout, repoussé l'évidence.
Puissiez-vous, abjurant vos complots ennemis,
Recevoir mes conseils d'un cœur aussi soumis !
Rompez des conjurés la trame criminelle,
Et ne vous souillez pas d'une tache éternelle.

ASTRADE.

En mes desseins vengeurs bien loin de m'enhardir,
Vous, de qui le courroux me devrait applaudir,
Vous qui, par un ingrat aujourd'hui méprisée,
De sa cour qui vous fuit devenez la risée ;
Vous, mère de son fils, qu'il ose abandonner,
Et qu'à vivre sans gloire il prétend condamner ;
Vous suspendez mes coups, vous retardez sa chute !
L'entreprise est formée, il faut qu'on l'exécute...
Ne crois pas que, jaloux de laver les affronts
Dont ton amant perfide a fait rougir nos fronts,
Mon vain dépit l'immole à mes propres injures ;
De l'état déchiré je venge les blessures.
» Eh quoi ! laisserons-nous ce sanglant oppresseur,
» Des droits des souverains injuste ravisseur,
» Sur les débris de tous s'asseoir avec audace ?
» De son frère et d'Astolphe il proscrivit la race ;
» Il se fit l'héritier de leurs biens envahis ;
» Enleva l'Aquitaine à ses princes trahis.

» Contemple des Saxons la liberté punie,
» Qu'avec tant de rigueur frappa sa tyrannie;
» Vois leurs tribus en pleurs qu'il vient de séparer,
» Et qu'en d'autres climats ses ordres font errer;
» Vois les asiles saints peuplés de ses victimes,
» Les mers portant au loin ceux qu'exilent ses crimes,
» Et les rebellions prêtes à soulever
» Les provinces des rois qui voudraient le braver.
» On abhorre ses fers; mais sa grandeur étonne :
» L'appareil de ses camps, l'éclat qui l'environne,
» Les intérêts trompeurs l'un à l'autre opposés,
» Enchaînent les partis muets et divisés.
» Il fallait qu'un complot unît nos justes haines.
» Contre un tyran armé toutes les lois sont vaines :
» Le salut de l'État qui veut un défenseur
» Ote à la trahison ce qu'elle a de noirceur.
» Si Charle est un géant qu'on tremble de combattre.....
» Mais non, ce n'est qu'un homme et ma main va l'abattre.
Assez le monde en proie à cet usurpateur
A de sa fausse gloire admiré la hauteur :
Qu'elle s'écroule enfin! et qu'après sa ruine,
Éclairant de leurs droits la diverse origine,
Les premiers possesseurs rentrent dans leurs états,
Et règnent à l'abri des jaloux attentats.
Désormais enfermés dans leurs bornes prescrites,
Les royaumes entrent eux garderont leurs limites;
Leurs lois les atteindront de l'un à l'autre bout;
Leurs chefs mieux obéis seront présens partout;
Et du pays des Francs jusqu'au-delà de Rome,
L'Europe, assujétie aux caprices d'un homme,
Sous son autorité colosse chancelant
Qu'animent les ressorts d'un pouvoir faible et lent,

Sous quatre rois égaux, du Rhin jusques au Tibre,
Recevra de ma main un durable équilibre.
Voilà les grands desseins que je veux accomplir.
Eh bien! parle, crois-tu qu'ils puissent m'avilir?

RÉGINE.

J'admire avec quel art votre haine colore
Le projet qu'elle enfante, et qui vous déshonore!
L'intérêt de l'état fut toujours la raison
Que pour frapper son chef donna la trahison :
Sous le prétexte vain de zèle pour l'empire,
La fureur des partis, l'ambition conspire.
Que prétends-tu?

ASTRADE.

Finir l'opprobre de nos tems.

RÉGINE.

Charlemagne respire, et ses travaux constans
Réparent les malheurs de nos jours mémorables.
Vous sied-il d'accuser ses rigueurs déplorables,
Impérieuse loi de la nécessité?
Souvent le peuple ingrat leur dut sa sûreté.
En ce que fait un roi tout alarme et tout blesse :
Punir est cruauté, pardonner est faiblesse.
N'écoutez point la voie de vos ressentimens,
Comme l'âge futur jugez ses monumens,
L'esprit législateur de ses capitulaires,
Tant d'états réunis dans ses mains tutélaires,
Par d'injustes fardeaux le peuple moins pressé,
Des ordres envieux le pouvoir balancé;
Deux fleuves qui, joignant leurs courses détournées,
Déjà tendent leurs bras aux deux mers étonnées;
Le commerce, les arts, la guerre, les autels,

Tout promet à son nom des honneurs immortels.
Portant la main partout sur son empire immense,
Il remplit l'Occident de sa seule présence :
Et les commandemens prompts et pleins de vigueur,
De lui seul émanés, arrivent sans langueur.
Quel désordre caché trompa sa surveillance ?
Quel revers condamna sa lâche négligence ?
Si dans l'Europe entière on ne le craignait pas,
Tendrait-on en secret des piéges sous ses pas ?
De ses soins vigilans qui doit mieux vous convaincre ?
Il faut l'assassiner, ne pouvant pas le vaincre !
Mon frère à sa fureur veut le sacrifier,
Non pas en ennemi, mais en vil meurtrier.
Ciel ! et qui dirigea cette odieuse trame ?...
Pépin, né de son sang... O parricide infâme !
On y mêle mon fils, on s'en loue à mes yeux ;
On vante avec orgueil un crime audacieux !
Est-ce par des forfaits qu'on achète la gloire ?
A son noble avenir Charle ose à peine croire :
Ce héros vertueux craint, après mille exploits,
De se perdre inconnu dans la foule des rois ;
Et par un attentat tu crois te rendre illustre !
O Dieu, par qui ce roi brille d'un si grand lustre ;
Toi, qui l'as envoyé pour régir les humains,
Ah ! si dans ton saint temple, aux regards des Romains,
Tu lui donnas les noms et d'Auguste et de Père ;
S'il tient du ciel le droit de gouverner la terre ;
Adorez ses décrets, mortels ! prosternez-vous ;
Et vous, qui conspirez, tombez à ses genoux !

ASTRADE.

J'excuse les transports dont votre ame est troublée :
Ce sont là les discours d'une amante aveuglée.

Pour moi, qui d'un tyran n'admire pas le sort....

RÉGINE.

» Mon frère, en vos complots vous trouverez la mort ;
» Ma tendresse vous doit cet avis salutaire.

ASTRADE.

» Ah ! ma sœur, l'avenir est pour nous un mystère.
» Du roi, que vous aimez, respectez les décrets ;
» Il défend aux devins d'en lire les secrets.

RÉGINE.

» Par des mépris railleurs pensez-vous me confondre ?

ASTRADE.

» A vos prédictions puis-je autrement répondre ?

RÉGINE.

Ah ! si les nœuds du sang vous peuvent émouvoir....

ASTRADE.

Non, je ne trahirai l'État ni mon devoir ;
L'ingrat, qui t'avilit, m'outrage et nous opprime,
Au fond de cette tour....

RÉGINE.

J'ai prévenu ton crime.

ASTRADE, effrayé.

Comment ?....

RÉGINE.

A ses dangers il échappe aujourd'hui :
Un billet de ma main a passé jusqu'à lui.

ASTRADE.

Qu'as-tu fait ?... Prétends-tu m'entraîner au supplice ?...

RÉGINE.

D'un si lâche soupçon faut-il qu'on me flétrisse !
Je n'ai rien révélé : j'ai pris soin seulement
D'écarter de ce lieu les pas de mon amant,
Afin que seul ici, venant chercher ma vue,
Il ne rencontrât pas une mort imprévue.

ASTRADE.

Malheureuse !...

RÉGINE.

Mon cœur ne frémit que pour vous.
Cédez à mes conseils...

ASTRADE, apercevant Gérolde qui lui fait signe en entrant.

Il suffit. Laissez-nous.

(Régine se retire, en les regardant avec inquiétude.)

SCÈNE IV.

ASTRADE, GÉROLDE.

ASTRADE.

Parle.

GÉROLDE.

De votre sœur une lettre surprise
Entre les mains du Roi devait être remise.
Son messager secret m'était déjà vendu,
Et cet écrit, Seigneur, vient de m'être rendu ;
Le voici.

ASTRADE.

Va, ton zèle aura sa récompense.
(Après avoir lu.)
Ainsi, rien n'est changé, grâces à ta prudence !

Le tyran en mon piége est soudain retombé.
(Il cache la lettre sur sa poitrine.)
Mais aux regards de tous Hugue est-il dérobé?

GÉROLDE.

Cet enfant à ma voix s'est montré moins docile,
De sa mère il n'a point encor quitté l'asile.

ASTRADE, après un moment de silence.

Gérolde, écoute-moi : né d'un vulgaire sang,
Ton courage te met au-dessus de ton rang.
Avec zèle tu sers un maître qui t'estime...
Je veux te confier un projet qui m'anime...
Tu n'es point un esclave, et ton prince aujourd'hui
Ne croit pas s'abaisser en t'approchant de lui.

GÉROLDE.

Seigneur, vous ajoutez à ma reconnaissance.

ASTRADE.

Mes bienfaits l'accroîtront, reçois cette assurance;
Et, soit que le tems marche à pas tardif ou prompt,
Tes destins malheureux tôt ou tard changeront.
A la vengeance il faut sans retard me soustraire.

GÉROLDE.

Eh bien! qu'ordonnez-vous, Seigneur? que faut-il faire?

ASTRADE.

Je crains ces murs, cette heure, et l'astre qui nous luit.
Ce mystère a besoin d'une profonde nuit.

GÉROLDE.

Comment?

ASTRADE.

Si tu pouvais en mon sein le surprendre,
Le lire en ma pensée, en mes regards l'entendre,
Par ton silence ici me répondre à ton tour,

Mon cœur ne craindrait plus de s'ouvrir au grand jour...
A tes seuls sentimens mon amitié se fie.

GÉROLDE.

Parlez, et je vous sers, fût-ce au prix de ma vie.

ASTRADE.

Eh bien!... si le billet que tu m'as fait tenir
Entre les mains de Charle avait pu parvenir,
Mon entreprise était vainement concertée...
Que d'un nouveau retard elle fût arrêtée,
Cet enfant... qui sait tout ce qu'il nous faut céler,
Si le roi ne périt, demain peut lui parler.

GÉROLDE.

Votre sœur, mes discours, ont trompé son jeune âge.

ASTRADE.

Tantôt, dans le transport de ma subite rage,
Ce fer l'allait percer... N'aurait-on pu soudain
Accuser un hasard du crime de ma main?

GÉROLDE, ému.

Dans cet appartement qui lui sert de retraite,
Il ne parlera point.

ASTRADE.

La mort seule est muette.

GÉROLDE.

Seigneur... jusqu'à la nuit je saurai le garder,
Et du Roi plus long-tems la mort ne peut tarder

ASTRADE.

Enfermons-le ce soir, si Charles ne succombe,
Dans un lieu plus caché...

GÉROLDE.

Quel autre lieu?

ASTRADE.

La tombe!

GÉROLDE, après avoir balancé.

Telle est donc votre loi, Seigneur?....

ASTRADE.

Viens; obéis:
Tes services nombreux auront enfin leur prix.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(Il est nuit pendant l'acte.)

SCÈNE I.

RÉGINE, seule, un poignard à la main.

Tout passage est fermé par des gardes nombreux
Immobiles au fond de réduits ténébreux.
Dans le repos ici maintenant tout sommeille;
Mais ce calme est un piége, et la vengeance veille.
Mon frère a détourné ma lettre, utile effort
Qui préservait le Roi d'approcher de la mort...
A mon avis pressant j'attendais sa réponse :
Il ne l'a pas reçu, son silence l'annonce...
Astrade en sa fureur m'a promis le trépas,
Si j'osais rien tenter, si j'osais faire un pas...
Le barbare! Son roi, marchant en assurance,
De la paix en ce lieu trouvera l'apparence ;
Et cette solitude et ces libres chemins
Vont, dès qu'il paraîtra, se peupler d'assassins !
Plus de retour pour lui s'il franchit cette enceinte;
La mort l'attend... Marchons et surmontons ma crainte.
Ciel ! tu sauvas mon fils de ce péril fatal ;
Sauve encore son père!... On n'attend qu'un signal...
O des vils conjurés odieux stratagème!

Parmi ses meurtriers me verra-t-il lui-même?
A mes pieds expirant, il va, dans son erreur,
D'un lâche parricide accuser ma fureur...
En ses derniers regards je lirai ce reproche....
Ah! plutôt... nuit horrible!.... Allons... l'instant approche.
A l'un des surveillans il faut me présenter...
L'or et le fer en main que ne puis-je tenter!
Quel homme à leur aspect n'est facile à conduire?
Et quel cœur ne se laisse effrayer ou séduire?
Je l'aperçois! O ciel! tout prêts à l'immoler,
Les as-tu retenus? les as-tu fait trembler?
Est-il sauvé?

SCÈNE II.

CHARLEMAGNE, RÉGINE.

CHARLES.

SAUVÉ?

RÉGINE, laissant tomber son poignard.

Qu'ai-je dit?

CHARLES.

Ce langage,

(On entend du tumulte.)

Ce poignard?... Mais quel bruit!...

RÉGINE, hors d'elle-même.

C'est l'instant du carnage.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ASTRADE, GÉROLDE, THÉODON, suivis de leurs gens, entrent par une porte au même instant que THEUDÉRIC, escorté des grands, paraît aussitôt à l'autre issue; la surprise arrête les deux partis en présence.

CHARLEMAGNE, mettant la main sur la garde de son épée.

Que vois-je? Sur mes pas qui vous a tous conduits?
Pourquoi ces glaives nus?

THEUDÉRIC.

Nous venons d'être instruits
Que la vengeance ici cherchait à vous surprendre,
Sire; nous accourons, ardens à vous défendre.

CHARLES, après avoir regardé Astrade.

Prends ma main, Theudéric.

ASTRADE

Je pourrais contre lui
Dire que j'accourais offrir un même appui:
Sans votre ordre tous deux venus sur votre trace,
On doit également suspecter notre audace:
Notre crime est pareil; mais à ces vils détours
Pour me justifier je n'aurai pas recours;
Jamais contre un mortel ma voix accusatrice
N'apprit à s'élever sans preuve et sans indice.

THEUDÉRIC, montrant le poignard de Régine.

Ce fer est un témoin,... ne t'accuse-t-il pas?

CHARLES, regardant la princesse.

Vous vous trompez... Ce fer armait un autre bras.

THEUDÉRIC, avec indignation

Quoi! Madame?

RÉGINE, à part.

Faut-il ou parler ou me taire?
Si j'instruis mon amant, je fais périr mon frère.
(Haut.)
Sire, que vous dirai-je en ce comble d'horreur?
Tout me confond, hélas! vos dangers, ma terreur,
Ce fer même... ou plutôt tout me ferme la bouche.
Qui, moi! vous m'imputez une haine farouche?
Malheureuse!... Ce fer que vous venez de voir,
Ainsi qu'à la vengeance il sert au désespoir...

ASTRADE, l'interrompant vivement.

C'est assez; ta vertu qu'un soupçon humilie,
A se défendre encor paraîtrait avilie.
Si Theudéric, jaloux de nous flétrir tous deux,
S'essaie à nous charger d'un attentat douteux,
Laisse flotter sa haine en cette incertitude;
Moi, vengeant ta fierté d'une atteinte si rude,
De notre égale injure ardent réparateur,
Appelant au combat cet infâme imposteur,
Je périrai pour toi, si mon bras ne le domte,
Ou verserai son sang pour laver notre honte.
Souffrez, Sire, souffrez que de ma triste sœur
Aux yeux de votre cour je sois le défenseur,
Afin que l'insolence et que la calomnie
N'ait pas souillé son nom d'une offense impunie.
Dieu sera notre juge; à ce vil chevalier
Je jette devant vous le gage meurtrier.

THEUDÉRIC, ramassant le gant.

Ah! Sire, permettez que, relevant ce gage,
Je lui donne la mort que demande sa rage.
Près de vous dès long-tems le voyant à regret,
Mon œil observateur l'examine en secret.
Pour tous vos ennemis ses perfides caresses,
Aux partis irrités ses flatteuses promesses,
Excitent mes soupçons qu'il s'efforce à braver.
J'aperçois ses complots... et ne puis les prouver.
Prêt à quitter ces murs, et plein de mes alarmes;
J'apprends qu'Astrade ici se cache avec des armes;
Et que même avec lui retirés et muets
Théodon et les siens errent dans ce palais;
Redoutant qu'une main, au meurtre préparée,
Ne frappât dans la nuit votre tête sacrée,
Vers vous au même instant mon zèle m'a guidé:
Sire, qu'auraient-ils fait, si nous eussions tardé?
Mon ame devant Dieu, mon sang devant les hommes,
Attesteront au ciel, à la terre où nous sommes,
Qu'Astrade avait formé des desseins factieux:
Ordonnez que ce fer le punisse à vos yeux.

CHARLES, froidement.

Astrade, expliquez-vous: quelle est votre défense?

ASTRADE.

Il ne m'est plus permis de garder le silence.
Ce n'est pas sans rougir que je vais révéler
Des chagrins qu'à jamais l'oubli devait céler.
Un reste de pudeur et me trouble et m'arrête.
Ma sœur, pardonne-moi, si, pour sauver ma tête,
Et me justifier devant notre empereur,
Je trahis le secret d'une affligeante erreur.
Ma fierté s'indigna dès qu'elle en fut instruite,

Qu'un amour sans hymen te traînât à sa suite...
Oui, Sire, nous venions l'enlever de ce lieu,
Pour mettre ses destins sous la garde d'un dieu,
Afin que, dans la paix d'un heureux monastère,
Son malheur s'adoucît à l'ombre du mystère;
Aidé de Théodon, sur ma trace accouru :
Tels étaient mes projets quand vous avez paru.
Que n'ont-ils mis obstacle au désordre funeste,
Aux fureurs.... Quel besoin de rappeler le reste?

(A Theudéric.)

Toi, calomniateur, qui sans honte et sans foi
M'accuses de complots tramés contre le roi,
Tu ments; tu vas payer ce crime de ta vie.

THEUDÉRIC.

S'il faut que par la mort le parjure s'expie,
Perfide chevalier, qui te dis innocent,
Tu ments; tu vas payer ce crime de ton sang.

CHARLES.

A quel excès, ô ciel! vous porte la furie!
Arrêtez! réservez ce sang à la patrie.
Laissez à des mortels non encore illustrés
Tenter en se vengeant des exploits ignorés;
Et, du gladiateur méprisant la victoire,
Des coups de votre épée attendez plus de gloire.
Faut-il que votre roi vous ouvre tout son cœur?
D'un jugement du ciel je craindrais la rigueur :
Heureux qu'un doute au moins me voile encor le crime,
Mon courroux n'aura pas à frapper de victime,
Et du glaive des lois ne sera point armé
Contre un objet ingrat que mon cœur ait aimé.

RÉGINE, à part.

C'est donc moi qu'il accuse! ô fatale injustice!

CHARLES.

De l'arbitre éternel clémence protectrice!
A l'heure sur où mon sein le fer était levé,
Prompte à me secourir, l'amitié m'a sauvé.
Suivez tous les leçons du Dieu qui vous pardonne;
Abjurez vos débats, comtes, je vous l'ordonne.

ASTRADE, se mettant aux genoux du roi.

» J'implore le combat contre un homme odieux
» A qui mes yeux partout feraient baisser les yeux.

THEUDÉRIC, se mettant aux genoux du roi.

» Mon roi, vous entendez son insolente audace:
» D'un éternel opprobre elle souille ma race,
» Si la loi du combat, réclamée à vos pieds,
» N'acquitte ces affronts par le glaive payés.

CHARLES.

» Vengez donc, j'y consens, votre propre querelle;
» Mais sans rien prononcer pour Régine ou contre elle:
Je le redis encor: il me plaît d'ignorer
L'auteur d'un attentat que je crains d'éclairer.
Dans son coupable cœur peut-être ma clémence
Fera naître un remords, et c'est là ma vengeance.

(Régine s'évanouit dans les bras de la suite d'Astrade; on l'emporte chez elle.)

» On l'entraîne.... et c'est moi qui me sens émouvoir
» A l'aspect de sa honte et de son désespoir!

(Il se sépare des personnes qui l'entourent, et s'avance de quelques pas à l'écart.)

» Inhumaine! qui peut suspendre ma colère?...
» Osais-tu de ton fils assassiner le père?
» Rends-moi ce jeune enfant... à son aspect si doux,
» Un tendre souvenir éteindra mon courroux....
» Mais, non, sa vue encor... Ah! ton frère, lui-même,

» De sa perfide sœur prévit la rage extrême,
» Lorsque, de ce palais accourant t'enlever...
» Que dis-je? si mon œil a bien su l'observer,
» Sa première surprise, et même son langage....
» Ah! d'un soupçon injuste épargnons-lui l'outrage,
» Et périssons plutôt sous un coup meurtrier
» Que de faire rougir l'honneur d'un chevalier.

(Il se rapproche des grands de sa suite.)

THEUDÉRIC.

» Sire, de vos périls, mon ame consternée....

CHARLES, souriant.

» Quels sont mes périls? Dieu veille à ma destinée.

(A Astrade, en le tirant à part.)

Votre sœur est coupable, Astrade; mais j'absous
Un parricide vœu né d'un amour jaloux:
» Quand du plus grand forfait l'évidence l'accuse,
» Je crains de la punir et lui cherche une excuse.
» Mon amitié gémit qu'un aveugle débat
» De votre honneur blessé sollicite un combat.
Theudéric avait droit de poursuivre, peut-être,
Un homme qui, la nuit, se cache avec un traître....
On parle de complot que Pépin ose ourdir....
Je sais.... Mais Éginhard va tout approfondir.
Des partis impuissans je frapperai les têtes.
La mienne qui brava tant d'affreuses tempêtes,
Est hors de leur atteinte, et je dois mépriser
Des ennemis obscurs.... qu'un mot peut écraser.
Plus ma grandeur s'accroît, plus leur haine redouble.
Qu'espèrent-ils? Je veille.

ASTRADE, embarrassé.

Ah! Seigneur....

CHARLES, à part.

Il se trouble.

(Haut.)

J'ai vu. Qu'aucun des grands n'abandonne ma cour.
Rentrons. Que le palais soit fermé jusqu'au jour.

(Il sort avec tout son cortége.)

SCÈNE IV.

ASTRADE, THEODON, GÉROLDE, ÉCUYERS.

THÉODON.

Pensez-vous être enfin échappé de l'orage?

ASTRADE.

Non, de l'esprit de Charle écartons tout nuage.
Il soupçonne ma sœur, qui ne court nul péril;
L'Empereur bornera sa vengeance à l'exil.
» O conspiration! reprends ta douce feinte,
» Voile ton front hardi de respect et de crainte;
» Déguise ton espoir, avance à pas cachés,
» Et ne crois pas les yeux sur toi seule attachés!
Tu sais, en ce moment, ce qu'il faut que je fasse?

THÉODON.

Si par un tel forfait, comblant notre disgrâce....

ASTRADE.

A nos dangers pressans il faut nous dérober;
Si cet enfant ne meurt, nos têtes vont tomber.
Sors; veille autour de nous.

SCÈNE V.

ASTRADE, GÉROLDE

ASTRADE.

Ma sœur évanouie,
De son fils, resté seul, nous livre enfin la vie.
Demeure dans ces lieux : je vais te l'envoyer ;
Mais prends soin toutefois de ne pas l'effrayer,
Jusqu'à ce qu'un soldat, paraissant à ta vue,
T'annonce que sa voix ne peut-être entendue ;
Alors, sans redouter tous les cris superflus,
Traîne-le dans la tour... et qu'il n'en sorte plus.
Ce témoin nous perdrait. Déjà ma prévoyance
A trouvé des raisons, Gérolde, à son absence.
(Il entre chez Régine.)

SCÈNE VI.

GÉROLDE, seul.

Jeune enfant, de la vie il te faut donc sortir !
Tes grâces, ta beauté, se vont anéantir...
Qui croirait, à te voir, que ta bouche innocente
Glaçât d'effroi les chefs d'une ligue puissante !
O jeu fatal du sort ! étrange châtiment !
De leur ambition, toi, l'utile instrument,
Tu surprends leur secret, quand pour toi l'on conspire,
Et leur propre danger les force à te détruire !
» Tes yeux, fermés bientôt dans ce lieu redouté,

» Ont de leur dernier jour vu briller la clarté.
» Cette nuit, qui s'achève, est pour toi la dernière...
» Une nuit, que ne peut dissiper la lumière,
» De son ombre éternelle environne les morts.
» Mon frère, il te joindra dans l'asile où tu dors!...
» Pourquoi t'ai-je entendu, plein de remords timides,
» Confesser en mourant tes nombreux homicides?
» Quand le fil de mes jours sera prêt à s'user,
» Ce redoutable enfant viendra-t-il m'accuser?
» Non... un maître commande, il faut que j'obéisse...
» Je suis son instrument et non pas son complice...

SCÈNE VII.

HUGUES, GÉROLDE.

HUGUES.

Vous voilà! dissipez mon épouvante... Ami,
Je sens auprès de vous mon cœur plus affermi...
Quoi donc! ne veut-on plus que de ces lieux je sorte?
Le comte m'a suivi jusque vers cette porte.
On m'observe, on m'entoure, ô ciel! quelle raison
De cet appartement me fait une prison?
La princesse Régine... ah! que dis-je? ma mère!
Oui: je lui dois ce nom qui me la rend plus chère!
J'ignorerais encor que je suis né son fils,
Si le destin, lui seul, ne me l'avait appris...
Pourquoi si promptement m'a-t-on éloigné d'elle?
Quel mystère! d'où naît cette rumeur nouvelle?
Pourquoi vous-même aussi vous vois-je consterné?
Vous ne répondez rien... Vous avez frissonné,

Gérolde ! en ce moment vous changez de visage...
Déclarez-moi vos maux pour que je les soulage.

GÉROLDE.

Noble enfant, est-ce à vous d'être si généreux !

HUGUES.

Le suis-je en consolant un ami malheureux ?
A mon attachement seriez-vous insensible ?
Non ; et lorsqu'en sa rage Astrade si terrible
M'allait punir tantôt de ses secrets surpris,
Une prompte pitié vous émut à mes cris.

GÉROLDE.

Plût au ciel qu'un démon, qui vous servait de guide,
Ne vous eût pas jeté dans ce piége perfide !

HUGUES.

Ah ! lorsqu'au nom du Roi... Devais-je le penser?...
Hélas ! quel autre sang allez-vous donc verser ?

GÉROLDE, à part.

Que tarde-t-on ? sa voix et sa candeur me touche.

HUGUES.

Frapperez-vous du Roi quelque ennemi farouche ?

GÉROLDE.

Non, c'est un innocent qu'atteint l'arrêt mortel.

HUGUES.

De quoi le punit-on, s'il n'est pas criminel ?

GÉROLDE.

Sa vie est redoutable... On veut qu'elle finisse.

HUGUES.

Ce matin, j'entendais prononcer son supplice...
Pourra-t-il exister en ces horribles lieux ?

C'est de la mort, dit-on, le séjour odieux.

GÉROLDE.

Vous vous trompez...La paix règne dans cette enceinte :
Avec moi pour la voir veuillez marcher sans crainte...
(A part.)
Étouffons ma pitié.

HUGUES, approchant de la tour.

La nuit couvre le seuil.
Approchons... Il me semble entrer dans le cercueil.

GÉROLDE, à part.

(Haut)
Que dit-il? Sous ces murs hâtons-nous de nous rendre.

HUGUES.

J'en sortirai bientôt?

GÉROLDE, à part, et hors de lui-même.

Oserai-je y descendre?

HUGUES.

(Jetant un cri.)
Vous pâlissez... Ah ciel! vous voulez me tromper...
Vous retenez des pleurs tout prêts à s'échapper.

GÉROLDE.

Silence! suis mes pas... viens dans cette demeure.

HUGUES.

Ah! je le vois!... Astrade ordonne que je meure....
En ces noires prisons pourquoi m'assassiner?
Ce sont les scélérats qu'on y doit entraîner...
Peux-tu vouloir ma perte?... Écoute ma prière :
Ah! respecte ma vie, et laisse la lumière
A ces yeux qui toujours aimèrent à te voir!

GÉROLDE.

Malheureux! l'amitié dût-elle m'émouvoir,

Envoyé contre toi par un ordre suprême,
Un soldat va paraître et te saisir lui-même....
Je l'entends.

HUGUES, se pressant sur le sein de Gérolde.

Juste Dieu!... J'implore ton secours.
J'obéis, je me tais, je te livre mes jours;
J'irai, je te suivrai tel qu'un agneau timide;
Épargne-moi l'aspect de ce monstre homicide:
Éloigne ce barbare.

GÉROLDE, marche vers la porte où se présente un soldat.

Empêchons un vain bruit:
(Au soldat.)
Cet enfant abusé sans murmure me suit:
Dites au comte, ami, que mon obéissance
Exécute son ordre; allez en diligence.
(Le soldat se retire.)

HUGUES, avec véhémence.

Si quelque ange du ciel, trompant votre dessein,
M'eût dit: « Gérolde un jour sera ton assassin! »
Mon cœur eût démenti cet avis exécrable:
Non, ne commettez pas un crime irréparable!
Dieu vous en punirait.... J'embrasse vos genoux;
Ah! rendez-moi l'ami que je cherchais en vous!

GÉROLDE, impétueusement.

Lève-toi, cher enfant; vis! tu n'as plus à craindre.
Oui, j'affronte pour toi la mort qui peut m'atteindre.
O mon ami! jamais, dût couler tout mon sang,
Mon bras dénaturé ne percera ton flanc.
Viens; si l'on nous arrête, ouvrons-nous un passage.
(Il prend un poignard, et lui en donne un autre.)

HUGUES.

Ah! que le ciel!...

GÉROLDE.

Suis-moi sans tarder davantage.
Tu sais de nos complots quelle était la fureur?
Charle est menacé.... Viens.

HUGUES.

Où donc

GÉROLDE.

Chez l'Empereur.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

CHARLEMAGNE, et sa suite.

CHARLES.

« De ce combat fatal je suspends les apprêts ;
» Mon ame sur Astrade a des soupçons secrets.
» O ciel ! conserve-moi le vainqueur du Norique :
» Éteins de ces guerriers le courroux frénétique,
» Ou, si la mort choisit une victime entre eux,
» Protége le héros pour qui penchent mes vœux.
» Si Theudéric vaincu cesse aujourd'hui de vivre,
» Où trouverai-je un cœur à qui le mien se livre ?
» Lorsque tout me trahit, maîtresse, amis, parens,
» Vivrai-je triste et seul, ainsi que les tyrans ?
Il est donc vrai ! Pepin au diadême aspire.
Les lettres d'Éginhard m'assurent qu'il conspire....
Si j'épargne à l'ingrat un juste châtiment,
De mon mépris des lois je laisse un monument ;
J'enhardis l'orgueilleux qui, si je lui pardonne,
A ses frères un jour disputera leur trône :
Mais l'abandonnerai-je au glaive rigoureux ?
Va-t-on de Chilpéric revoir le tems affreux,
Ce vieil âge souillé par les féroces guerres

Des pères et des fils, et des sœurs et des frères?
Et détournera-t-on ses yeux épouvantés,
De mon règne encor plein des mêmes cruautés?
O ma gloire! apprends-moi quelle borne sépare
L'inflexible équité de la rigueur barbare,
Ce qu'un roi peut absoudre et ce qu'il doit punir,
Et soutiens ton éclat si facile à ternir!

(A un garde.)

Qu'on amène soudain Régine en ma présence.
Pour la dernière fois, mon cœur veut.... Qui s'avance?

SCÈNE II.

CHARLEMAGNE, ALCUIN, suite de l'empereur.

ALCUIN.

Sire, de vos sujets le plus respectueux....

CHARLES.

Ah! dites le plus cher et le plus vertueux.

ALCUIN.

Ah! Seigneur, au sortir de ce réduit tranquille
Que, grâce à vos faveurs, j'habite en votre asile,
Mon regard étonné vit un homme éperdu
Qui cachait un enfant et m'avait attendu.
De ces tristes prisons c'est le garde sévère;
Hugue est ce tendre enfant: tous deux, avec mystère,
Demandent à venir révéler à vos pieds
Un crime et des périls dont ils sont effrayés:
Ils n'osent, m'ont ils dit, abandonnant ma porte,
Traverser le palais sans l'appui d'une escorte.

CHARLES, à sa suite.

Gardes, qu'ils soient ensemble amenés devant moi.

(Des soldats se détachent.)

Qu'ont-ils à déclarer? Qui produit leur effroi?
Mon esprit flotte en vain de pensée en pensée....
Hugues, ta faible enfance est-elle menacée?
L'amour que je te porte, ô soupçon plein d'horreur,
A-t-il de la vengeance allumé la fureur?
Punirait-on en toi celui qui t'a fait naître?
Un même sort tous deux nous attendait peut-être.
C'était peu de ma mort, et ton sang répandu
Peut-être avec le mien eût été confondu.

ALCUIN.

Ah que m'apprenez-vous? quelles mains sacriléges....

CHARLES.

Le crime, cette nuit, m'avait tendu ses piéges.

ALCUIN.

Quoi donc! c'est entouré de périls odieux
Que vous vîntes sans trouble interroger les cieux,
Et méditer vos lois sur leurs lois éternelles!
Vouliez-vous surmonter vos alarmes cruelles,
Ou de votre grand cœur nulle atteinte jamais
Ne peut-elle émouvoir l'inaltérable paix?

CHARLES.

Ne crois pas que mon cœur, s'il paraît insensible,
Aux troubles orageux de l'heure inaccessible,
Ni que ma fermeté supporte sans effort
L'horreur des trahisons et l'aspect de la mort :
Des chocs tumultueux ce cœur a l'habitude,
A se jouer du sort il a mis son étude.
Au milieu des revers offrant des traits sereins,

Sous un calme apparent je voile mes chagrins.
« Si je laissais parler mon geste ou mon visage,
» Cent témoins à l'envi rediraient leur langage.
» Tiens, ami, d'Éginard je reçois un avis,
» Qui de nouveaux forfaits accuse un de mes fils :
» Pépin, d'un premier nœud ce gage illégitime,
» De détrôner son père a médité le crime ;
» Et ton roi, s'il n'accorde un généreux pardon,
» Comme autrefois David, va pleurer Absalon.
(Régine paraît.)
Je vois Régine.... Ici, demeurez en silence.

SCÈNE III.

LES MÊMES, RÉGINE.

RÉGINE.

Eh bien! me venez-vous prononcer ma sentence?

CHARLES.

Après vos attentats, c'est vous qui me bravez!

RÉGINE.

Seigneur, punissez-les puisqu'ils vous sont prouvés.

CHARLES.

Ah! justifiez-vous d'une action si noire.

RÉGINE.

Je n'ai plus qu'à mourir, si vous pouvez la croire.

CHARLES.

Non, non, je n'y crois pas : je ne peux oublier
De quels nœuds le destin se plut à nous lier ;
Tout dément de mes yeux les cruels témoignages.

Vous le savez, du sort j'essuyai mille orages;
Eh bien! de tous ses coups le plus affreux pour moi,
C'est d'avoir pu, Régine, accuser votre foi.
Non, je ne pense pas qu'un crime vous noircisse....
Des fureurs de Pépin vous n'êtes point complice:
Vous n'eussiez pas voulu soulever ma maison;
Mais tout confond ici mon cœur et ma raison.

RÉGINE.

Complice de Pépin! moi! qui vous l'a pu dire?

CHARLES.

Je sais ce qu'il médite: Éginhard vient d'écrire
Que mes plus chers amis trempent dans son dessein
Et qu'une main s'apprête à me percer le sein...

RÉGINE.

S'il reste à la vertu quelque droit sur la terre,
Sire, c'est de garder son noble caractère...

CHARLES.

Le remords vous fait-il délaisser votre fils?
Il n'est point avec vous!... Quoi? vos sens interdits...

RÉGINE.

Un funeste hasard, qui trompa ma prudence,
Lui révéla tantôt sa coupable naissance.
Et mon frère, Seigneur, de ma honte effrayé,
Vers les murs de Paris l'a, dit-il, envoyé.

CHARLES.

Votre frère?

RÉGINE.

Oui, Seigneur, ce fils, ma seule joie!...
Il tarde à mon amour que bientôt je le voie...
Que sais-je?... tous les maux semblent le menacer...
Depuis que je ne peux le voir et l'embrasser.

Souffrez que je le suive, et que dans la retraite...

(Hugues et Gérolde paraissent escortés.)

CHARLES.

Voici qui vous dement.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, HUGUES, GÉROLDE.

RÉGINE.

Quelle trame secrète,
Quel artifice, ô ciel! me plongeaient dans l'erreur?

CHARLES.

Gérolde, et vous, enfant, approchez sans terreur.

GÉROLDE, se jetant aux pieds du roi.

Ah! sauvez de la mort cette tendre victime,
Sire; ce jeune prince est instruit d'un grand crime,
Et l'on veut étouffer ce secret dans son sang.

RÉGINE, hors d'elle-même.

Qu'entends-je? quoi! sur lui, sur mon fils innocent,
Leur fureur... Ah! périsse un exécrable frère!
Je ne suis plus ta sœur, barbare! je suis mère.
Prosterne-toi, mon fils, aux genoux de ton roi...
Parle... atteste le Dieu de notre sainte foi,
Que sans détour, sans peur, sur tout ce qui nous touche
La simple vérité parlera par ta bouche.

HUGUES.

Oui, par tous les périls dont Dieu m'a fait sortir,
Oui, je jure à vos pieds de ne vous point mentir.

CHARLES, assis.

Apaisez ces transports que je ne puis comprendre,
Madame... Laissez-moi l'interroger, l'entendre.
Toi, rassure ton cœur, et dans cet entretien
Dis-moi ce que tu sais, et ne déguise rien.
Quel est ce grand forfait dont tu me dois instruire?

HUGUES.

Au fond de cette tour on voulait vous conduire.

CHARLES.

Moi!

HUGUES.

Vous-même, Seigneur.

CHARLES.

Pourquoi?

HUGUES.

Ces furieux
Ont voulu vous priver de la clarté des cieux.
Mon oreille a surpris leurs discours redoutables?

CHARLES.

Et connais-tu les noms et les traits des coupables?

HUGUES.

Le chef de qui la bouche exhortait leur courroux,
Celui qui s'apprêtait à conduire leurs coups,
C'était Astrade.

CHARLES, à Régine.

Lui! votre frère; Madame!...
(A Hugues.)
Quels autres ennemis, compagnons de sa trame?...

HUGUES.

Un clerc était du nombre.

ALCUIN vivement.

Est-il bien vrai?

CHARLES.

Son nom?

HUGUES.

C'était, il m'en souvient, le prince Théodon.

ALCUIN.

Innocent, gardez-vous d'une erreur homicide!
Vous dictez des arrêts.

CHARLES, à Hugues.

Que rien ne t'intimide.
(A Alcuin.)
Laissez-lui faire en paix ses aveux ingénus.
(A Hugues.)
Les autres, qui sont-ils?

HUGUES.

Ils m'étaient inconnus.

CHARLES.

Qui leur a découvert pour quel soin, à quelle heure,
J'arriverais la nuit, seul, en cette demeure?

HUGUES.

Par la princesse même Astrade en fut instruit.
(Charles jette un coup d'œil irrité sur Régine.)

RÉGINE.

Ah! quand vous apprendrez comment tout fut conduit,
Vos injustes regards deviendront moins sévères....

CHARLES, à Régine.

Que ne sont-ils fermés sur ces affreux mystères!
Ne l'interrompez point par vos pleurs superflus.
(A Hugues.)
Ne sais-tu rien encor?

HUGUES.

Non, Seigneur, rien de plus.
J'ai, par un cri soudain, troublé leurs confidences,
Quand Astrade, dictant l'arrêt de ses vengeances,
A dit : Sur l'Empereur mets la main sans effroi.

CHARLES.

Qui recevait cet ordre?

HUGUES, embarrassé.

Il s'adressait....

GÉROLDE.

A moi,
Sire ; dans les tourmens que mon crime s'expie :
J'ai mérité la mort.

HUGUES, avec véhémence.

Il m'a sauvé la vie !

CHARLES.

Ton maître, en te chargeant de ce coup assassin,
T'informa-t-il du but où tendait son dessein?

GÉROLDE.

Humble esclave à ses yeux, il me parlait à peine.

CHARLES.

Ignores-tu l'espoir, l'intérêt qui l'entraîne?

GÉROLDE.

Oui, Sire.

CHARLES.

Est-il le chef du parti conjuré?

GÉROLDE.

Pour votre fils Pépin mon maître a conspiré.
Il m'a caché le reste.

CHARLES.

O crime!... ô perfidie
Par un sujet ingrat dans ma famille ourdie!
Je tiens donc le secret de tous leurs attentats!
(A Gérolde.)
Est-ce le repentir qui désarma ton bras?

GÉROLDE.

Hélas! c'est moins l'horreur d'un coup abominable,
Qu'une tendre pitié pour cet enfant aimable,
Qui devant vos regards conduit un malheureux.

CHARLES.

A qui de l'égorger donna-t-on l'ordre affreux?

GÉROLDE.

Je le reçus d'Astrade.

RÉGINE.

O lâche barbarie!

CHARLES, à Gérolde.

Si ta main eût frappé cette tête chérie,
Le plus cruel supplice aux enfers inventé
Eût expié ce meurtre et ta férocité.
Ne crains plus pour tes jours; va, fais croire à ton maître
Que son ordre est rempli : ne laisse rien paraître.
(Aux gardes.)
Vous, amenez les grands en mon nom rappelés :
Qu'on avertisse Astrade et Théodon; allez.
(Gérolde sort avec quelques soldats.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, excepté GÉROLDE.

CHARLES.

O mortels nés obscurs dans la foule commune,
Qui dédaignez la paix de votre humble fortune,
Pleurez sur les douleurs dont je me sens presser,
Et voyez quel poignard fut prêt à me percer!
C'est peu que les partis se demandent ma tête,
Qu'en mes plus beaux desseins l'inimitié m'arrête;
Puissans par ma faveur, enrichis de mes dons,
Mes premiers confidens forment des trahisons!
Mon fils dénaturé s'arme contre son père!
O forfaits! une main, hélas! cruelle et chère,
Lève sur moi, dans l'ombre, un homicide acier....
(Régine veut parler.)
Madame, quel discours peut vous justifier?
Tout ce qui s'est passé reste dans ma mémoire;
Je ne m'aveugle pas, et n'ai garde de croire
Que vos frayeurs, de Hugue ordonnant le trépas,
Voulurent par sa mort couvrir vos attentats.
Surprise des périls qu'a courus son enfance,
Votre effroi maternel parle en votre défense.
Astrade vous trompait; et ces atrocités
Ne se mêlèrent pas à vos complicités:
Mais, toutefois, prêtant vos secours à la haine,
Aspirant à briser mes nœuds avec Irène,
Vous seule aux conjurés prîtes soin de marquer
Le lieu, l'heure, l'instant, propres à m'attaquer.

Vous demandâtes même un entretien perfide :
Vous dressâtes le piége et vous fûtes leur guide ;
Et vous aviez permis qu'on écartât au loin
De toutes leurs fureurs ce dangereux témoin ;
N'en est-ce pas assez pour vaincre la constance
D'un cœur dont on s'obstine à lasser la clémence ?

RÉGINE.

Avant d'être clément, soyez juste, Seigneur,
Et de qui vous sauva ménagez mieux l'honneur.
Mon courage a long-tems dévoré vos injures ;
Je n'ai plus à garder de timides mesures.
En son cruel espoir mon frère confondu,
A force d'attentats, lui-même s'est perdu ;
Et le danger d'un fils, soulevant ma tendresse,
Allait faire éclater ma fureur vengeresse....
Même avant qu'il parût, quand vous l'avez nommé,
De quel effroi subit mon sein fut opprimé !
Peu crédule aux discours de mon frère perfide,
Je craignais, pour mon fils, sa prudence homicide...
En proie à ce tourment, j'ai su le déguiser....
Grand Dieu ! de quel courage il me fallait user !
Et vous, et vous, ingrat, vous ignorez les larmes
Que de ce triste jour me coûtent les alarmes !
En vain, jusques à vous, en vain, pour vous sauver,
Mes lettres et mes pas s'efforçaient d'arriver ;
Des gardes assidus, veillant sur les passages,
Ont assiégé ma porte, arrêté mes messages ;
J'errais, courais.... La nuit m'amena dans ces lieux....
Eh ! sais-je où m'entraînait mon esprit furieux ?
Que je méritais peu votre injuste reproche !...
Ce fer que de ma main fit tomber votre approche,
Ce fer, je l'avais pris pour m'ouvrir un chemin....

Je croyais prévenir le signal inhumain;
J'allais vous demander la grâce de mon frère....
Il parut : la pitié me força de me taire.
Qu'ajouterai-je encor? Quoi! vous vous détournez!....
Eh bien! cruel, frappez si vous me condamnez!
Je veux la mort; la mort n'a rien que j'appréhende.
Croyez, ou donnez-moi la mort que je demande.

CHARLES.

J'ai besoin de vous croire, et tremble à vous juger.
Ce silence pourtant prolongea mon danger.
Le coup que j'évitai pouvait m'atteindre encore....
Ah! si votre secret eût moins tardé d'éclore....

HUGUES.

Tantôt de la princesse il était ignoré.

CHARLES, vivement.

Explique-toi.

HUGUES.

J'en suis le garant assuré.
Lorsque ces inhumains m'allaient ôter la vie,
Elle vint m'arracher à son frère en furie;
Moi, je lui découvris leur mystère échappé;
Hugues, répondit-elle, une erreur t'a trompé,
Un roi perdra bientôt la vue et la couronne;
Mais c'est un ennemi de Charle et de son trône,
Dont l'Empereur lui-même a prononcé l'arrêt.
Préserve-toi surtout d'un langage indiscret.

CHARLES, à Régine.

Eh bien, perfide! eh bien! qu'aurez-vous à répondre?

RÉGINE.

Quel étrange destin se plaît à me confondre,
Et tourne contre moi les moyens que j'ai pris

» De conserver leurs jours également proscrits

CHARLES, à Hugues.

» Achève.... enfant, parlez.

HUGUES, versant des larmes.

Qui, moi? contre ma mère?...
» Sais je ce que je dis, et quel mal je puis faire?

CHARLES.

Ah! cessons, n'entrons plus dans ces obscurités :
Je renonce à chercher d'odieuses clartés.
Embrasse-moi! je suis moins un juge.... qu'un père.
(Il fait passer Hugues près de Régine.)
Jamais ni vous, ni toi, ne craignez ma colère.

RÉGINE.

Tous vos doutes, Seigneur, se doivent éclaircir.
Il nous importe....

CHARLES.

On vient; hâtez-vous de sortir,
Suspendons nos discours... Hugues, rentre avec elle;
Attendez en ces lieux que ma voix vous rappelle.

SCÈNE VI.

CHARLEMAGNE, ASTRADE, THÉODON, ALCUIN, THEUDÉRIC, COMTES, BARONS, PRÉLATS, suite.

CHARLES, à part.

Les voici! de quel front tous deux insolemment
Viennent de leurs forfaits braver le châtiment!
Ton heure approche enfin, ô justice divine!

(Les grands se rangent autour de Charlemagne

Français, de votre prince on trame la ruine :
Germains, de cet empire on veut changer les lois ;
Chrétiens, on veut abattre un soutien de la croix ;
Guerriers, de votre chef on menace la vie.
Éclairez, confondez cette entreprise impie.
Si j'en crois Éginhard, les traîtres sont cachés
Au milieu des amis à ma cour attachés.

THÉODON, bas à Astrade.

Il est instruit.

ASTRADE, bas à Théodon.

Tais-toi.

CHARLES.

Les témoins, les indices
M'assurent que ce crime a de nombreux complices ;
Et que, de leurs projets en faveur de Pépin,
Un lâche parricide était l'illustre fin.

ASTRADE, surmontant son trouble.

Quelle preuve en a fait éclater l'évidence ?
Qui vous les dévoila, Seigneur ?

CHARLES.

La Providence,
Qui, par des coups subits s'annonçant ici-bas,
Étonne le méchant, qui ne la connaît pas.

THÉODON.

J'oublie en ce moment votre rigueur sévère ;
Les dangers imprévus d'un roi que je révère,
Épouvantent mon cœur pour ses jours alarmé.
De toute l'entreprise êtes-vous informé ?
A-t-on pu dans les fers mettre tous les coupables ?

CHARLES.

Ils ne sauraient plus fuir mes yeux inévitables.

THÉODON.

Le repos de l'état tient à votre grandeur.
Des desseins ennemis sondez la profondeur :
Que d'adroits surveillans, qu'une recherche prompte
Dans les replis des cœurs....

CHARLES.

Ah! j'aurais trop de honte
Qu'épiant mes amis, attristant leur séjour,
D'infâmes délateurs vinssent troubler ma cour.
Ce moyen du soupçon sied à la tyrannie ;
Moi, qui me sens guidé par un autre génie,
Je n'ai que mes regards et les avis des cieux,
Pour voir au fond des cœurs pervers et factieux.
En vain avec effort, l'homme, sur son visage,
Veut de ses sentimens voiler la vive image :
J'interroge ses yeux et ses mobiles traits,
Interprètes vivans de ses pensers secrets ;
Là, les troubles sont peints ; là, se découvre en face
(Il regarde Theudéric et Alcuin.) (Il regarde Astrade et Théodon.)
La vertu, le courage, et le crime et l'audace.
Le scélérat confus qui tremble ou qui pâlit,
Se livre en trahissant la peur qui l'avilit.

ASTRADE.

Daignez enfin nommer tous les chefs qu'on soupçonne.

THEUDÉRIC, avec véhémence.

Oui, livrez à la loi ces ennemis du trône.

CHARLES.

Leurs forfaits sont prouvés ; quel doit être leur sort?

(A Astrade.)

Vous-même prononcez, vous, Astrade.

ASTRADE.

La mort.

CHARLES, à l'assemblée.

Vous tous, enfin?

TOUS.

La mort.

CHARLES.

Cet arrêt unanime
Seconderait trop bien ma rigueur légitime,
Si, jaloux d'effrayer mes ennemis nombreux,
Mon cœur laissait agir sa colère contre eux :
Mais jamais ces complots ne sont cus du vulgaire :
Le crime qu'on lui tait lui semble imaginaire,
Et tout conspirateur en recueille ce fruit
Que, s'il ne nous renverse, en tombant il nous nuit.
Ces mêmes scélérats, dont la ligue perfide
Contre leur souverain servait un parricide,
Ne se disaient-ils pas les appuis respectés,
Les défenseurs des lois et de vos libertés?
Que veulent-ils? régner?.... Eh! peuvent-ils connaître
Tous les devoirs d'un roi qui sait et qui veut l'être?
Novices dans son rang, auraient-ils comme lui
Ce vieil amour des lois dont son sceptre est l'appui,
Un cœur désabusé du faste despotique,
Et brûlant pour l'état d'un feu patriotique,
Fidèle à son pays, jaloux de ses confins,
Triste de ses revers, fier de ses beaux destins,
Et n'aspirant, pour prix de la publique gloire,
Qu'à l'hommage éloigné de l'équitable histoire?

Quelles sont vos vertus, monstres ambitieux,
Qui jetez sur ma pourpre un regard envieux;
Qui, d'abord par le meurtre ouvrant votre carrière.
Formâtes le dessein de m'ôter la lumière?
Qui du sang d'un enfant, seul témoin des complots,
Vouliez en cette tour faire couler les flots!
Voilà ton crime, Astrade, et je ne puis l'absoudre.

ASTRADE, égaré.

Qui m'accuse?

THÉODON, se séparant d'Astrade.

Cruel! tu provoquas la foudre!
Sire, j'avais mon père et mes droits à venger.
J'osai dans son parti contre vous me ranger;
Mais mon cœur eût frémi de prendre pour victime
Un malheureux enfant instruit de notre crime.
L'excès de sa fureur me détrompe aujourd'hui,
Et je hais les liens qui m'attachaient à lui.

ASTRADE, furieux.

Eh quoi! ta lâcheté me pousse au précipice?

THÉODON.

Dois-je de tes noirceurs partager le supplice?

ASTRADE.

Dois-tu mêler ta voix à mes accusateurs?

CHARLES, à l'assemblée.

Jugez les cœurs affreux de ces conspirateurs!
Se trahissant l'un l'autre en leur lâche entreprise,
Le crime les unit, et la peur les divise.
(A Théodon.)
Va rejoindre ton père en son bannissement,
Et du prochain synode attends ton jugement.
(On emmène Théodon.)

(A Astrade.)

Toi, scélérat! subis la mortelle sentence
Qui de ta barbarie est la moindre vengeance.

ASTRADE, égaré.

D'un enfant dangereux si le sang a coulé....
S'il est mort.... qui vous dit que je l'aie immolé?

CHARLES.

Aux hommes vainement un meurtrier se cache :
La justice éternelle à sa suite s'attache;
Sur les coups ténébreux que sa rage a portés,
Toujours de quelque preuve échappent les clartés.
Si le pâle remords ne trahit sa furie,
C'est la tombe qui s'ouvre, ou c'est le sang qui crie.
(Au Conseil.)
Sa victime a parlé; si ce n'est point assez,
Pour le confondre mieux, jeune enfant paraissez.
(Régine rentre, tenant son fils par la main.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, RÉGINE, HUGUES.

CHARLES.

Tigre, reconnais-tu ton innocente proie?

ASTRADE, jetant un cri.

O ciel!

CHARLES.

A ton salut Dieu ferme toute voie.

ASTRADE, épouvanté.

Malheureux, des enfers as-tu fui le séjour?

CHARLES, aux soldats.

Entraînez ce cruel, qu'il meure dans la tour.

(On entraîne Astrade.)

SCÈNE VIII.

CHARLEMAGNE, RÉGINE, HUGUES, ALCUIN, THEUDÉRIC, SUITE ET GARDES.

CHARLES.

Suis ses pas, Alcuin; son repentir, peut-être,
Te fera des aveux utiles à connaître.

(Alcuin entre dans la tour.)

RÉGINE.

Ne tranchez pas ses jours, Sire, et que la prison...

CHARLES.

Je venge cet enfant, et non sa trahison.

THEUDÉRIC.

Seigneur, il accusa ma bouche d'imposture:
Sa vie est engagée à payer cette injure:
Souffrez que de son sort je lui sauve l'affront;
Qu'il se rende au combat, mes coups le puniront.

CHARLES.

Non, vaillant Theudéric, pour cet homme exécrable!
La mort des chevaliers serait trop honorable.
Ne vous étonnez point de ma sévérité:
Absoudre un scélérat, c'est trahir l'équité.

HUGUES.

Ah! Seigneur, accordez sa vie à ma prière!...

CHARLES.

Non, laisse du méchant abréger la carrière.
En voulant me fléchir, ton aimable bonté
Le rend plus odieux à mon cœur irrité.
Je hais une pitié molle et pusillanime ;
Qui n'ose pas punir encourage le crime.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, ALCUIN.

ALCUIN.

» SIRE, mes yeux ont vu le comte furieux
» Expirer, plein de rage, en blasphémant les cieux.
» Ma foi sainte n'a pu l'éclairer de sa flamme ;
» Vainement aux enfers j'ai disputé son ame :
» Il demandait la mort qu'il a reçue enfin.
Vos gardes ont trouvé ce billet sur son sein.
(Il donne l'écrit à l'Empereur.)

CHARLES, à Régine.

Il est de vous.

RÉGINE, précipitamment.

Lisez... c'est la lettre arrêtée
Que mon frère empêcha de vous être portée.

CHARLES, après avoir lu.

Ai-je pu méconnaître un cœur si généreux ?
O de votre fierté silence courageux,
Qui, vous exposant seule à toute ma colère,
Mit vos jours en péril pour un coupable frère !
Je rougis des soupçons cruels, injurieux...

RÉGINE.

Oublions-les, Seigneur; recevez mes adieux.

CHARLES.

Quoi! Régine?...

RÉGINE, d'un ton sévère et solennel.

Je fuis votre cour et le monde,
Et vais des saints autels chercher la paix profonde
Hugues, si jeune encore, a vu le sort des rois
Ces maîtres des humains, ces arbitres des lois,
Par d'injustes erreurs sont aveuglés eux-mêmes :
De jaloux ennemis des puissances suprêmes
Habitent leurs palais, siégent dans leur conseil;
Leurs jours sont sans repos, et leurs nuits sans sommeil,
Des premiers des mortels si telle est la misère,
Que regretterions-nous? Hugues suivra sa mère.

CHARLES, majestueusement.

Je ne puis de vos cœurs gêner la piété,
Ni disputer vos vœux à la Divinité :
Mais, si le roi des rois prolonge mes années,
Mes yeux surveilleront vos chères destinées.
Rendons grâce au Seigneur dont les foudres lancés
Frappent mes ennemis en tous lieux terrassés.
Grand Dieu! fais que toujours, sans crainte et sans caprice,
Je sache d'un cœur droit exercer ta justice!
Puisse enfin ma vertu si bien se signaler,
Que l'orgueil des grands cœurs se borne à l'égaler,
Et que la foi, l'honneur, ces vertus de la France,
Aux deux bouts de l'Europe étendent sa puissance;

FIN DE CHARLEMAGNE.

LA DÉMENCE
DE CHARLES VI,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES;

PAR M. LEMERCIER,

Qui devait être représentée sur le second Théâtre-Français, le 25 septembre 1820.

Ah! quittez d'un censeur la triste diligence
RACINE.

AVERTISSEMENT.

C'est une étrange fatalité pour moi que la succession des entraves qui arrêtent mes ouvrages, et me réduisent toujours à les faire imprimer avant que de les faire représenter. Je m'afflige aujourd'hui qu'une volonté supérieure, exprimée par la décision du *conseil des ministres*, m'ait empêché d'exposer, dans ma tragédie sur *Charles VI*, le tableau des malheurs de ce monarque et des désastres de son règne: cette peinture, tracée dans une intention à la fois monarchique et patriotique, eût montré que les discordes civiles ne tendent jamais en définitive qu'à l'aliénation des droits héréditaires de la couronne, et qu'au démembrement ou à la perte totale du pays, vendu par les factions à l'étranger. Il suffit, en relisant l'histoire de ces tems, de comparer les portraits de *Charles VI* et de son fils *Charles VII* avec les figures que j'en ai faites, pour reconnaître que je ne me suis permis de farder nos annales qu'en l'hon-

neur de ces deux princes. Ces personnages sont les plus nobles, les plus moraux et les plus intéressans de ma pièce. C'est du fond de leurs ames royales que j'ai fait éclater les plus purs sentimens de la France malheureuse et trahie : c'est à la race du père et du fils que j'ai rattaché l'espoir de la monarchie régénérée par LES LOIS. Une si grande leçon n'avait rien que d'utile et de favorable aux principes fondamentaux de l'État.

Je n'ai point considéré le *duc de Bourgogne* comme prince du sang royal, et moins encore *Isabeau de Bavière* comme reine de France, puisque ces deux monstres ont livré la patrie, et leur famille, et la couronne à l'usurpation étrangère. Les Muses sont chastes et sévères; la mienne n'a point traduit scandaleusement cette reine en adultère, mais en criminelle d'état : nous en devons répudier avec horreur jusqu'à la mémoire.

Je ne pensais pas, lorsque je ne m'occupais, soit dans la solitude, soit dans le monde, qu'à peindre les grandeurs ou les adversités de mon pays, pour inspirer à mes concitoyens l'enthousiasme de leur gloire ou le courage dans leurs infortunes, que je serais arrêté dans mon projet de leur donner *un théâtre national*, par tous les gouvernemens,

et par les mêmes genres d'obstacles. On m'arrache toujours la seule récompense que je veuille de mes travaux, celle d'avoir le public assemblé pour juge.

Une de mes privations, très-sensible cette fois, c'est de n'avoir pu faire jouir les spectateurs du développement des talens extraordinaires que déployait M. Joanny dans le rôle touchant du Roi Les créations propres à son art secondaient celles du mien, de manière à exciter la plus vive surprise et les émotions les plus pathétiques. Je n'aurai de long-tems l'occasion de lui fournir tant de moyens de prouver qu'en certaines parties importantes d'exécution, personne aujourd'hui ne lui est supérieur sur la scène.

Si le premier théâtre français avait redouté une concurrence, ou quelque acteur une rivalité de succès, il n'aurait pu choisir une meilleur moment d'agir par des influences pour nuire au second théâtre, si nécessaire aux écrivains dramatiques.

J'espère que l'autorité sera détrompée sur les effets présumés qu'on a paru craindre des hautes et touchantes moralités de mon sujet. Les conséquences n'en peuvent être que bonnes, et politiquement et littérairement.

Élisabeth d'Angleterre, qui régna dans les

troubles, et qui sut manier le levier des partis catholique et protestant, n'arrêta point l'essor du génie de Shakespeare, qui mit sur la scène les personnages des cours voisines, de la sienne, de sa famille, et même son propre père; ses ministres, qui n'étaient changés ou renversés que par elle, ne s'alarmèrent point des tragédies où l'Eschyle anglais nous attaquait avec une licence à laquelle l'urbanité française ne se permit jamais d'opposer d'égales représailles.

C'est servir la royauté et la patrie que de présenter au public l'image des attentats et des trahisons qui les perdent toutes deux ensemble. Ce n'est point dégrader la souveraine majesté des trônes que d'attendrir généralement sur les profondes misères qui les font quelquefois chanceler. Les rois sont hommes; et comme tels, ils ont besoin de trouver du secours dans le cœur des hommes. Il est pour eux de si grands revers, que la compassion leur devient souvent plus salutaire que les froideurs d'un feint respect. C'est cette naturelle sympathie qui les lie à l'humanité. Commander la pitié, c'est encore exercer le pouvoir, et le meilleur de tous, puisqu'elle agit sur les hommes que ne pourraient gouverner ni les cupidités ni la crainte.

Les vers marqués, dans cette édition, d'une astérisque (*), feront discerner au lecteur les ratures faites par la censure. Ces mutilations peu nombreuses, auxquelles je m'étais résigné, n'en eussent pas rendu la représentation impossible.

PERSONNAGES.

CHARLES VI, roi de France.
CHARLES, DAUPHIN, comte de Ponthieu.
ISABELLE DE BAVIÈRE, reine de France.
JEAN, DUC DE BOURGOGNE, prince du sang, oncle du roi.
TANNEGUY DUCHATEL, gentilhomme du dauphin.
WARWIK, ambassadeur de Henri V, roi d'Angleterre.
ODELLE, dame d'honneur de la reine, attachée au service de Charles VI.
COURTISANS.
MAGISTRATS.
GARDES du duc de Bourgogne.
GARDES du Dauphin.
GARDES de la Reine.

La scène se passe dans un château près de Montereau.

LA DÉMENCE
DE CHARLES VI
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle d'audience ; un dais royal y est dressé.

SCÈNE I.

BOURGOGNE, WARWIK.

(Les gardes du duc se placent aux portes.)

BOURGOGNE.

Malheur à l'imprudent de qui la confiance
Attend de l'étranger quelque sûre alliance !
L'ennemi de l'État, qu'il croit s'associer,
Le punit du désir de s'en faire appuyer ;
* Et l'achetant au prix des traités qu'il réclame,
* Ne lui vend qu'une erreur et que le nom d'infâme
* Qui, donnant à chacun le droit de le haïr,

L'arrache au seul parti qu'il n'eût pas dû trahir.
Oui, je ressens, Warwik, un repentir sincère
D'avoir ouvert la France au roi de l'Angleterre.
Les défenseurs des lis sont mes vrais compagnons;
Né du sang de leur roi, prince des Bourguignons,
Était-ce à moi d'unir mes faisceaux héroïques
Au menaçant éclat des armes britanniques?
Est-ce mon intérêt que Londres veut servir?
Ou se sert-on de moi pour mieux tout asservir?
Votre illustre Henri n'est pas si magnanime,
Que de marcher sans ruse au projet qui l'anime;
Ses ambassadeurs même ont vu, sans mon aveu,
Ce dauphin prétendu, fils du roi mon neveu.
Le sang dont j'ai rougi tous les bords de la Seine
Pour cet enfant de Charle atteste assez ma haine;
Et mes nobles vassaux ont proscrit dès long-tems
L'ami des Armagnacs, le parti d'Orléans.

WARWIK.

Il est à vos soupçons facile de répondre,
Seigneur, et vos traités avec la cour de Londre
Sont d'augustes garans qu'en parlant au Dauphin,
Henri des maux publics ne cherche que la fin.
Mon maître, sur vos bords signalant son courage,
Des vaillans Édouards a consommé l'ouvrage:
Les palmes d'Azincourt le distinguent ici
A l'égal des héros de Poitiers, de Créci;
La France à ses lauriers déjà presque est soumise,
Et la Seine a reçu des lois de la Tamise.
Il lui servirait peu, pour combattre aujourd'hui,
Qu'un fils de Charle encor lui prêtât son appui;
Et s'il daigne lui tendre une main favorable,

C'est pour user du sort en vainqueur honorable.

BOURGOGNE.

Eh ! Seigneur, des partis les piéges dangereux !
Se colorent toujours de motifs généreux.
Qui n'a pas prétexté l'honneur, la paix publique,
Et sous de beaux dehors caché sa politique,
Pour atteindre au succès d'ambitieux travaux,
Changer vingt fois de brigue, et frapper ses rivaux ?
Warwik, épargnons-nous un stérile artifice ;
Mon esprit dans cet art n'est pas assez novice
Pour souffrir qu'une cour dont je fus le soutien,
Avec mes ennemis demande un entretien.
Sans vouloir m'éblouir d'une fausse apparence,
Du Dauphin ou de moi choisissez l'alliance ;
Et vous reconnaîtrez qui du prince ou de moi
Fait pencher la balance au gré de votre roi.
Des efforts d'Albion vanteriez-vous la gloire
S'il m'eût plu d'arrêter le cours de sa victoire !
Si les vengeurs des lis, par ma voix commandés,
Soldats toujours vainqueurs lors qu'ils sont bien guidés,
N'avaient eu pour monarque un mortel en démence ;
Et si, de leur valeur trompant la véhémence,
L'ignorance et l'erreur d'un chef mal aguerri
N'eussent trahi la France et secondé Henri ?
Votre maître acheta, pour livrer ses batailles,
Mon immobilité, funeste à nos murailles ;
Notre seule discorde et nos sanglans procès
Plus que tous vos exploits ont hâté vos succès.
Je n'ai qu'à dire un mot pour que tout se rassemble,
Et que devant Paris Londre elle-même tremble.
Warwik, parlons sans fard : vos lauriers d'Azincour
Ne sont dus qu'au dépit dont m'enflamma la cour ;

Ma vengeance a rendu vos conquêtes possibles,
Et les Français unis sont toujours invincibles.
Engagez donc un roi qui veut régner sur eux
A ménager l'appui de son destin heureux.

WARWIK.

De quel appui, Seigneur, a besoin sa couronne
Henri, trop soupçonné, plus justement soupçonné.
L'accord inattendu qu'après un long courroux
Vous offre le Dauphin en rival moins jaloux:
Surpris qu'à Montereau ses troupes avancées
De vous fuir maintenant ne soient plus empressées
Mon roi voudrait savoir si ce prince, en secret,
Pense à vous détacher du commun intérêt,
Quel projet vous désarme, et sur quelle espérance
Un conseil entre vous règle une conférence.

BOURGOGNE.

Ni le prince ni moi ne tendons à nous voir:
La Reine à tous les deux nous en fait un devo.
De quelque haut crédit que se vantent les prince.
Souvent leur trop d'orgueil révolte les provinces,
Et leur ressentiment doit se dissimuler
Quand le peuple au débat commence à se mêler
De toutes les fureurs Isabelle est capable;
Vous le savez: altière, inhumaine, implacable
Parjure à son hymen, infidèle à l'amour,
Elle emplit de discorde et Paris et la cour.
Pour Louis d'Orléans qu'a puni ma colère,
On connut les horreurs de sa flamme adultère.
Long-tems après sa mort sa haine avec éclat
En punit sur les miens le juste assassinat.
L'ambition depuis, étouffant sa vengeance

Me la concilia pour garder la régence:
Quand ses crimes à Tours la firent reléguer,
Nos différens partis y vinrent se liguer.
Elle-même aux Anglais gagna mon assistance :
Là, de ce cœur pervers je jugeai l'inconstance.
Tantôt sa cruauté, troublant ici la paix,
S'applaudit d'être née étrangère aux Français ;
Et tantôt, oubliant sa race et la Bavière,
De sa couronne en France elle est jalouse et fière.
De tous ses sentimens le plus dénaturé,
Son courroux contre un fils, n'était point abjuré ;
Et voilà que, formant une trame nouvelle,
Aux murs de Montereau sa brigue le rappelle !
Voilà, pour nous unir, que ses puissans efforts
Du royaume agité soulèvent les ressorts !
On fait parler la cour, le conseil et ses maîtres :
On emprunte la voix du monarque et des prêtres ;
Celle du peuple enfin qui, prompt à tout oser,
Soutenu par les grands, n'est plus à mépriser.
Qu'eussé-je opposé seul au torrent qui m'entraîne?
J'attends donc le dauphin pour enchaîner la Reine,
Qui, plus que lui, Warwik, redoutable en ces lieux,
Trahirait notre pacte encor mystérieux,
Et qui, du Roi séduit autorisant sa rage,
D'un arrêt pour ma honte en obtiendrait l'outrage?

WARWIK.

Seigneur, que vous importe un arrêt prononcé
Par ce malheureux roi, par ce Charle insensé,
Vain jouet de sa cour, de son fils, de sa femme?

BOURGOGNE.

On sait mettre à profit l'absence de son ame,

Et, dès qu'elle apparaît, user de ses retours
Pour sceller les édits qu'on lui ravit toujours :
Même on déclare alors que sa sombre manie
N'est qu'un faux bruit semé par une calomnie.

WARWIK.

J'étais loin de ces lieux quand de tous ses transports
Dans l'Europe ont couru tant de vagues rapports.
De grâce, instruisez-moi....

BOURGOGNE.

De ce roi misérable,
Warwik, il est trop vrai, la démence incurable
Ne permet plus à l'art d'apaiser son tourment.
Je fus cause et témoin de son dérèglement.
Quand son père, fameux par l'esprit le plus sage,
Lui transmit la couronne, encore en son jeune âge,
Orléans, et Bourbon, et Berri, ses tuteurs,
Me disputaient ce rang en fiers compétiteurs :
Nos querelles dès lors enhardirent l'audace
Des partis tour-à-tour conjurant leur disgrâce.
La cour, où se formait cet héritier des rois,
Asile de la guerre et de l'oubli des lois,
D'homicides brigands dangereux réceptacle,
N'offrait à ses regards qu'un sinistre spectacle.
Son triste avénement au rang de ses aïeux
Fut précédé des cris de mille factieux :
Tandis que, proclamé du couchant à l'aurore,
Il protégeait les rois de Naple et du Bosphore,
Tandis qu'il s'attirait tous leurs ambassadeurs,
Son peuple et ses parens insultaient ses grandeurs ;
La Reine enrichissait des favoris avides
Qui foulaient ses sujets, dissipaient leurs subsides ;

Les fêtes de la cour mettaient l'Empire en deuil :
Mélange trop commun de misère et d'orgueil.
Ce n'est pas tout ; vengeurs des droits illégitimes,
Nos ducs, en sa présence, égorgeaient leurs victimes.

WARWIK.

Le prince d'Armorique en sa propre maison,
Montfort, au meurtrier du célèbre Clisson,
Pour offenser le trône, osa donner refuge :
Sa fierté féodale en récusa le juge.
Quel prince en ces horreurs eût pu se contenir ?

BOURGOGNE.

Las de tant de licence, il courut la punir :
Ses vassaux le suivaient : sa colère allumée
S'indignait des lenteurs de sa pesante armée :
L'éclat le plus brûlant du soleil de l'été
Fit bouillonner l'ardeur de son front irrité ;
Et son fougueux esprit, dont s'animaient les flammes,
Ne rêvait qu'attentats, que piéges et que trames.
Tout-à-coup, au détour d'un ravin enfoncé,
A travers son cortége un homme s'est lancé,
Hideux, tout revêtu de lambeaux exécrables ;
Et, pour le consterner d'augures formidables,
Ayant saisi les crins de son noble coursier,
« Arrête ! on te trahit, » osa-t-il lui crier.
Un dard tombe avec bruit : Charle ému, plein d'alarmes !
Sur sa troupe et ses chefs tourne en fureur ses armes.
Frappe, immole, et les coups de son glaive sanglant
Devancent son regard de rage étincelant.
On recule : chacun évitant sa poursuite,
Le respect de son rang force tout à la fuite.
Cependant ses amis, intrépides guerriers,

Enchaîment le courroux de ses bras meurtriers:
Charles s'évanouit aux mains de son escorte,
Et pâle, inanimé, leur pitié le rapporte.

WARWIK.

L'infortuné!

BOURGOGNE.

Sorti du plus morne sommeil,
Bientôt il s'étonna de son affreux réveil.
La raison, ce flambeau de la carrière humaine,
Dès lors éteinte en lui, se rallumant à peine,
Ne sut plus le conduire, et sa sombre vapeur
Produit tantôt sa rage et tantôt sa stupeur.
J'en rougis: ce fut moi qui, dans nos jours d'orage,
Voulant de vos Bretons prévenir le naufrage,
Plaçai sur son chemin ce mortel menaçant
Dont la voix le frappa de son lugubre accent.
L'intérêt, qui survit, conserve au gré des princes
Cette ombre de monarque encor cher aux provinces,
Et que font respecter de nos partis jaloux
Les restes d'un esprit qui songe au bien de tous.
Mais, Warwik, j'aperçois la Reine qui s'avance,
Et qui vient du dauphin presser la conférence:
Allez vers Épinay redire à votre roi
Qu'il compte sur nos nœuds, s'il me garde sa foi.

SCÈNE II.

ISABELLE, BOURGOGNE.

BOURGOGNE.

Il est donc vrai qu'enfin l'imprudente Isabelle
Avec son fils coupable abjure sa querelle,

Et prétend qu'aujourd'hui, maigré tous mes sermens,
J'abjure aussi le vœu de mes ressentimens!
Ne vous souvient-il plus que le dauphin rebelle
Vous fit loin de Paris bannir en criminelle,
Qu'il nous hait l'un et l'autre, et que sans mes secours
Vous languiriez encor dans les plaines de Tours?

ISABELLE.

Ah! Seigneur, nos esprits ont épuisé la ruse.
Par ses duplicités soi-même l'on s'abuse;
Et tout perfide cœur, en ses piéges trompé,
Est par un plus perfide enfin enveloppé.
L'art n'a pas de détours qu'un œil perçant n'éclaire:
Nous déguiser tous deux n'est donc pas nécessaire.
Orléans, abattu par des coups inhumains,
M'aidait à retenir le pouvoir en mes mains:
Vous l'avez immolé; j'abhorrai votre crime,
Qui m'ôtait dans l'état un soutien légitime.
Tous ceux dont le courroux se ligua dans ma cour,
Ingrats à mes bontés, m'opprimaient à leur tour:
Vous m'offrîtes la paix, je vous fus indulgente:
Mais vous me vendez cher le titre de régente;
Et, contre vous, mon fils joint au roi mon époux,
M'offre en ce jour l'appui que j'acceptai de vous.
A repousser l'Anglais l'honneur nous intéresse.
L'état demande enfin que la discorde cesse,
Et, si vous nous blessez d'un refus trop altier,
De tous ses ennemis vous croira le premier;
Désarmons du Dauphin l'ambition nouvelle,
Et ne réduisez plus la trop faible Isabelle
A traiter, dans l'effroi du péril qu'elle a fui,
Avec lui contre vous, avec vous contre lui.
C'est trop flotter sans cesse en des partis contraires

Qui nous font accuser des publiques misères;
Et me condamne même * à tenir des Anglais
Un sceptre que je veux ne devoir qu'aux Français.

BOURGOGNE.

Eh bien! Madame, eh bien! si, pour votre couronne,
Des rives de l'Escaut aux rives de la Saône
Il faut dès ce moment armer tous mes sujets,
J'y consens, je vous sers, et j'entre en vos projets:
Mais délivrez mon cœur de la crainte importune
De revoir un caprice ébranler ma fortune,
Et ne me jugez pas si crédule et si prompt
Que de risquer de vous quelque volage affront.
D'un nœud indissoluble enchaînez-vous mon zèle;
Oubliez un époux mis sous votre tutelle,
Que son esprit déchu du trône a fait décheoir,
Fantôme de lui-même, indigne de vous voir;
Ce Charles qui n'est plus, mort avant la mort même,
A perdu le nom d'homme avec le diadême;
Et des autels, s'il faut, les ministres sacrés
Dissoudront vos liens par lui déshonorés.
La France alors verra ma splendeur souveraine
Ajouter à l'éclat de son illustre reine,
Et nos partis ligués, bien mieux que votre fils,
Défendront des Anglais la majesté des lis.

ISABELLE.

Si, pour fixer un terme à la guerre intestine,
Si, pour vaincre l'Anglais fier de notre ruine,
Si, pour punir d'un fils les noires trahisons,
Je dois par un hymen confondre nos maisons,
Des vains discours du peuple affrontant l'injustice,
J'y souscris : mon orgueil vous fait ce sacrifice.

Mais de ce grand projet garantissez la fin :
Prévenez, punissez les brigues du Dauphin.
Quoi! le laisserez-vous s'exhaler en murmures,
Lorsque, déshérité de ses grandeurs futures,
Errant avec audace, et libre en nos cités,
Il bravera nos lois par ses témérités?
L'entendrez-vous encor répandre sur sa mère
Les bruits dont il blessa l'oreille de son père?
Attendrez-vous qu'un jour, fort de notre péril,
Il m'appauvrisse encore et me rende à l'exil?
Non; plutôt vengez-moi : l'honneur vous le conseille.
Ce jour, à Montereau prêtez-lui donc l'oreille,
Et du présomptueux accueillant l'entretien,
Armez votre parti pour captiver le sien :
N'attaquez point ses jours... mais qu'il aille en vos chaînes,
A l'ombre d'un château, pleurer ses fureurs vaines.
Il nous brava tous deux : pour un sang criminel
J'ignore les erreurs du penchant maternel,
Et ma lâche pitié n'immole point l'injure
A ces illusions que produit la nature.
Moins mère ici que reine envers un factieux,
La seule politique est présente à mes yeux.
Vous savez que Henri, notre espoir salutaire,
M'offre aussi bien qu'à vous l'aide de l'Angleterre;
Mais ce vainqueur prudent a lieu de pressentir
Que de son joug, plus tard, nous tendrons à sortir;
Que, si nous écoutons ses frauduleux messages,
C'est pour mieux l'un et l'autre écarter les orages,
Et, dans le trouble affreux de l'état tourmenté,
Ressaisir le pouvoir qu'il aura cimenté.
Il prévoit qu'en ces maux où la guerre nous plonge
Nous mentons aux traités offerts par le mensonge :

Ainsi reconnaissons à nos aveux secrets
Que tout doit resserrer nos communs intérêts ;
Et préférons, Seigneur, ce fondement solide,
Aux droits du faible Charle et d'un enfant perfide.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, TANNEGUY DUCHATEL.

DUCHATEL.

J'accours ici, Madame, annoncer le Dauphin.

ISABELLE.

Je l'attends.

DUCHATEL, à Bourgogne.

Vous, Seigneur, consentez-vous enfin
Qu'au pont de Montereau nous dressions une tente
Pour conclure la paix, objet de son attente ?

BOURGOGNE, à Tanneguy.

Oui, Duchâtel : mon cœur est tout près d'écouter
Les projets d'un accord qu'il me veut présenter.
Mon souhait fut toujours que cette conférence
Servît utilement au bonheur de la France.

ISABELLE, à Duchatel.

Allez.

SCÈNE IV.

BOURGOGNE, ISABELLE.

BOURGOGNE.

Nos grands destins seront donc réunis
Tous nos désirs comblés et nos rivaux punis,
Je vous laisse.

(Il se retire avec sa garde.)

SCÈNE V.

ISABELLE, LE DAUPHIN.

(Les gardes du prince demeurent au fond de la salle

LE DAUPHIN.

Ah! Madame, est-ce à votre prière
Que de Bourgogne enfin cède la haine altière?
S'est-il lassé de voir nos peuples et les grands
Déchirés tour-à-tour, victimes ou tyrans,
Dans le sang des partis où leur fureur se noie
En lions rugissans courir tous à la proie?
S'est-il lassé de voir que ce Henri guerrier,
Anglais qui de nos lis se prétend l'héritier
Envahisse nos bords et le noble apanage
Reconquis par la gloire au prix d'un long carnage.
N'avons-nous plus l'espoir que de mon sage aïeul
Le pacifique esprit, soulevant son linceul,

Reviendra diriger les foudres toujours prêtes
Dont le grand Duguesclin a lancé les tempêtes?
Ces champs dont, avant eux, Philippe-Auguste encor
Dépouilla les Anglais, victorieux par l'or,
Laisseront-ils vomir aux mers de la Neustrie
Ces ramas d'ennemis, fléaux de ma patrie?
Non, non, que votre sceptre, et Bourgogne avec nous,
Concoure à les chasser : ils disparaîtront tous :
Et la France, opprimée en toutes ses provinces,
La France heureuse et libre aura de justes princes.
C'est mon vœu, c'est mon but, me sentant pour l'État
L'ame d'un noble chef et le cœur d'un soldat.

ISABELLE.

J'aime que d'un tel feu votre jeunesse émue
S'irrite des affronts qui consternent ma vue :
Mais votre véhémence, aveugle en ses transports,
Vous cache d'un pervers les perfides ressorts.
Fiez-vous à mon calme, à mon expérience:
Tout feindre est pour régner la première science;
Et Bourgogne, en cet art plus habile aujourd'hui,
Pour un moment d'espoir vous garde un long ennui.
Je vous ai pardonné, mon fils : j'ai voulu croire
Que, lorsqu'on m'arracha mes trésors et ma gloire,
On agit sans votre ordre, et qu'un si noble cœur
N'eût pu contre une mère exercer de rigueur.
Ce qui de votre bouche éclata d'imprudence
Partit des conseillers, dont j'oublierai l'offense :
Oui, je vais le prouver par d'utiles avis
Garans du tendre amour qui m'attache à mon fils :
Qu'à l'avenir, pourtant, votre cœur se souvienne
Qu'en parlant j'ai risqué ma tête pour la sienne.
Bourgogne est implacable; un prochain entretien

Peut de vous accabler lui fournir le moyen.
Quand vos amis, gagnés par ses fausses caresses,
Auront ouvert les mains à toutes ses largesses,
Sur lui présumez-vous qu'on lève encor le fer,
S'il songe à vous trahir n'ayant pu triompher?
Sa politique alors, vous ôtant la victoire,
Vous rendra sans combat l'esclave de sa gloire :
Il vendra nos sujets au tyran d'Albion;
Il l'appelle au secours de son ambition....
Qui sait? ah! je frémis d'un si noir stratagème:
Me ravissant, peut-être, à votre père même,
Lui, bourreau d'Orléans, à qui rien n'est sacré,
De mon lit à son trône osant faire un degré,
Il m'offrira la mort ou l'affront d'un divorce...
Ah! mon fils! à ce monstre opposons notre force,
Et, vengeant tous les coups portés sur vos parens,
Sauvez à Montereau, vous, le peuple et les grands.

LE DAUPHIN.

Sous un voile de paix que lui dressant un piége...

ISABELLE.

Qui plaignez-vous, mon fils! un traître! un sacrilége!
Renoncez à répondre en ce trouble cruel;
Méditez, et vers moi renvoyez Duchâtel.

(Le Dauphin sort interdit.)

SCÈNE VI.

ISABELLE, seule.

Oui, va penser, Dauphin, aux dangers de ta tête :
Et toi, Duc, réfléchis au sort que je t'apprête :

Mes malheurs m'ont appris à tous deux vous armer
Contre vos deux orgueils enclins à m'opprimer.
Vos triomphes tendraient à ma prompte misère,
Et je ne suis pour vous ni parente ni mère.
Trop long-tems balancée entre un pouvoir égal
Que s'arrache à son tour l'un et l'autre rival,
Je veux que l'un et l'autre enfin cessent de vivre,
Et que de son vainqueur l'étranger me délivre.
France! ne te plains pas que je cède à Henri
Le sceptre de tes rois par tant d'âges fleuri:
Cet amour qui s'arrête aux bornes d'une terre,
L'image du pays, cette antique chimère,
Du vulgaire grossier se fait idolâtrer;
Mais mon cœur est plus fier et ne peut l'adorer.
J'ai trop de mon hymen souffert l'ignominie;
Et de Henri superbe admirant le génie,
Des préjugés rampans je veux briser les fers.
Levons à ses côtés mon front sur l'univers.
N'importe où soit son trône, un sentiment lui crie
Que le suprême empire est sa seule patrie.
Eh bien! osons le suivre, atteindre à sa hauteur,
Et faire ici valoir son titre usurpateur.
Oui, resserrant nos nœuds, la main de Catherine,
Ma fille qu'à son lit mon intérêt destine,
Charmant nos nations d'un hymen solennel,
Garantira ma tête et ce pacte éternel.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE DAUPHIN, DUCHATEL.

DUCHATEL.

Noble Dauphin, depuis que je vous ai quitté,
Quel sujet de douleur vous a donc attristé?
Votre ame, qui semblait sourire à l'espérance
D'un accord nécessaire au salut de la France,
A quel profond chagrin cède-t-elle aujourd'hui?

LE DAUPHIN.

O mon père! à jamais ton esprit t'a donc fui!

DUCHATEL.

Nous approchons, Seigneur, du terme favorable
Où l'art des guérisons lui devient secourable:
Consolez-vous.

LE DAUPHIN.

Hélas! ce terme est encor loin.
Il ne doit son repos qu'à mon fidèle soin.
J'ai voulu que, cessant d'affliger son caprice,
La charitable Odelle et sa tendre nourrice,
Qui prêtent à ses pas leur aide accoutumé,
Ecartassent de lui tout surveillant armé,

Par mon ordre du moins, libre en sa solitude,
Il promène à son gré sa vague inquiétude.
Qu'importe, errant à l'ombre, et de tous rebuté,
Qu'exempt de l'appareil de sa captivité,
Il se traîne au hasard près de notre demeure!
Je l'ai vu : quel spectacle!... ô honte que je pleure!
Le dernier des mortels est moins souffrant que moi,
Moins malheureux sans doute... et je suis fils d'un roi!
Tanneguy, son aspect a glacé mon courage.

DUCHATEL.

Lorsque de sa vapeur s'éclaircit le nuage,
Toujours votre présence a calmé ses ennuis.

LE DAUPHIN.

Il aime à me revoir quand il sait qui je suis.

DUCHATEL.

Vous même n'a-t il pu, Seigneur, vous reconnaître?

LE DAUPHIN.

Dans sa chambre introduit, dès que j'osai paraître,
D'un œil morne et sinistre envisageant mes traits,
Il s'est tû devant moi : tremblant, je soupirais.
Il offrait, demi-nu, l'aspect de l'indigence :
De ses cheveux souillés la triste négligence,
Son immobilité, son maintien, sa pâleur,
Étonnèrent mes yeux fixés sur son malheur.
J'étends vers lui les mains, et je l'approche à peine,
Que, le front coloré d'une flamme soudaine,
Maudissant les argus dont il fut entouré,
Il me prend pour l'un d'eux; moi qui, désespéré,
Et d'un cœur filial partageant sa détresse,
Ne venais qu'épier un retour de tendresse,
« Sors d'ici : porte ailleurs ton zèle curieux, »
M'a-t-il dit, transporté d'un accès furieux.

J'en ai frémi : dès lors, en un cruel sourire,
Atroce changement des traits de son délire,
Sur moi son amertume a paru s'exhaler,
Et par sa voix terrible il m'a fait reculer.

DUCHATEL.

Seigneur, est-ce l'instant de vous laisser surprendre
A ces émotions dont il faut vous défendre?
Attendez de ce mois la fin de ses accès,
Prince, et qu'il se réveille au milieu de la paix.
Ce jour à Montereau vous présente à vous-même
L'oppresseur de l'État, jaloux du diadème :
Orléans fut mon maître ; il en fut le bourreau :
Souffrez donc que ma main vous serve à Montereau,
Et que ce coup devance, au gré de notre haine,
Ses sinistres desseins dont m'a parlé la reine.
C'est moi qu'elle a chargé de vous prêter mon bras,
Et mes ressentimens ne vous trahiront pas.

LE DAUPHIN.

Tanneguy pense-t-il qu'imitant ce barbare,
Je l'attire en des lieux où sa mort se prépare,
Et que, voilant mes traits d'une fausse amitié,
Mon criminel abord le trompe sans pitié?
Serait-ce mettre un frein à tant de violences
Que donner par ce meurtre un exemple aux licences?
A qui se fira-t-on, si de tels attentats
Partent des fils des rois et des chefs des états?
Ah! si nous violons toutes lois légitimes,
De quel droit dans nos cours punirons-nous les crimes?

DUCHATEL.

Soyez-donc prêt à voir Bourgogne, en ses projets
Moins scrupuleux que vous, entraîner vos sujets.

Votre insolent rival n'aura pas tant de crainte :
Sa vengeance, Seigneur, méprise moins la feinte.
Ses ministres souvent, au défaut des prisons,
Ont emprunté sans bruit l'arme des trahisons.
En immolant ce chef que le crime renomme,
Pour moi, je ne crois pas verser le sang d'un homme :
Je ne frappe qu'un monstre, horreur du monde entier,
Qui du trône en espoir remplace l'héritier.

LE DAUPHIN.

Captivons ses fureurs; mais, pour notre vengeance,
Qu'un juste tribunal prononce sa sentence.

DUCHATEL.

Des coupables si grands sont à l'abri des lois.

LE DAUPHIN.

Les lois sont au-dessus des fils mêmes des rois.

DUCHATEL.

A leur pouvoir qu'on brave il faut prêter un glaive.

LE DAUPHIN.

Faut-il verser le sang quand on jure une trève?

DUCHATEL.

Si l'avis de la Reine a sur vous du crédit,
Connaissez le complot...

LE DAUPHIN.

Ma mère m'a tout dit.

DUCHATEL.

Souffrez que, malgré vous, mon zéle vous défende.

LE DAUPHIN.

Écoutez, Duchâtel, ce que je vous commande.
Si, dans le pavillon que vos soins ont dressé,
De perfides apprêts le Duc est menacé,

Qu'aussitôt votre bouche aille lui faire entendre
Que, pour nos sûretés, je refuse à m'y rendre :
Si l'on m'y tend un piége, eh bien! j'y tomberai
En martyr innocent de mon honneur sacré.
Pour le bien de la paix, c'est-là le sacrifice
Qu'aura fait ma vertu pure et sans artifice.

DUCHATEL.

Mais, victimes aussi d'un si grand dévoûment,
Vos défenseurs...

LE DAUPHIN.

Tu sais qu'en un soulèvement,
Du sage Desmarêts, qu'entraîna la tempête,
Mon père avec rigueur a fait tomber la tête?

DUCHATEL.

Eh! bien?

LE DAUPHIN.

Depuis ce tems, nuit et jour son regard
Voit dégoûter sur lui le sang de ce vieillard.
Moi, de pareils remords m'épargnant l'épouvante,
Je ne veux point qu'un spectre à mon cœur se présente.

DUCHATEL.

Ces visions d'un père à ses maux condamné,
Seigneur, sont les effets d'un sang désordonné.
En ses raisons d'état, Bourgogne est plus tranquille.
Le sang des Armagnacs fume dans notre ville ;
Le vôtre encor pourrait dans ces murs ruisseler,
Sans qu'un rêve effrayant vînt le faire trembler.

LE DAUPHIN.

Oui, je le sais trop bien, et l'état de mon père
Instruisit ces cruels à fuir toute chimère :

Leurs esprits qu'a frappés l'effet de ses transports,
Sont froids dans leur vengeance et fermés aux remords.
Sans cesse raffermis en leurs dures maximes,
Avec calme, avec ordre, exécutant les crimes,
Ils ne suivent, témoins des maux de ma maison,
Qu'un intérêt glacé qu'ils appellent raison;
Tant d'un père égaré la déplorable vue
A consterné leur cour de son délire émue!
Moi-même, en contemplant son esprit tourmenté,
Des plus nobles penchans j'ai peur d'être agité.
Quand d'infâmes rivaux il faut punir la rage,
J'écoute avec effroi l'avis de mon courage;
Quand sur nos bords l'Anglais nous brave impunément,
Ma valeur se redoute en son emportement.
Si, consultant mon cœur, j'y descends en silence,
Mon repos me paraît stupide indifférence :
Je cède avec terreur, soit faiblesse ou vertu,
Aux contraires conseils dont je suis combattu.
Je crains l'amour, la haine; et, quand leur feu m'anime,
Crois me perdre en moi-même ainsi qu'en un abîme,
Et cherche, épouvanté de tous mes sentimens,
Si la raison humaine a de sûrs fondemens.
Tel est, tel est le doute où me plonge l'image
D'un père demi-mort, ombre errante et sauvage,
Ombre qui, par son nom, par ses arrêts dictés,
Semble être un instrument de nos fatalités.

DUCHATEL.

La Reine vient...

LE DAUPHIN.

Demeure : en mon inquiétude,
Dis-lui que j'ai besoin d'un peu de solitude.

SCÈNE II.

ISABELLE, DUCHATEL.

ISABELLE.

Le prince fuit sa mère!.. Est-il sourd à nos voix?
Souffre-t-il que le Duc usurpe tous ses droits?

DUCHATEL.

Oui, Madame, aux dépens de sa propre puissance,
Sa jeune ame chérit sa première innocence :
Il redoute un forfait: je le présumais bien.

ISABELLE.

Un forfait, dites-vous?

DUCHATEL.

Ce langage... est le sien.

ISABELLE.

Le vôtre, quel est il?

DUCHATEL.

Un serment de répandre
Le sang qu'auront proscrit ceux que je dois défendre.

ISABELLE.

Sans pitié donc, par vous, sans peur sacrifié,
Le Duc serait puni?

DUCHATEL.

Sans peur et sans pitié.

ISABELLE

L'amitié d'Orléans que s'immola ce traître
Vous excite donc bien à venger votre maître?

DUCHATEL.

Si vous me prescrivez de trancher son destin,
Je lui porte la mort, sans l'ordre du Dauphin.

ISABELLE.

L'aspect d'un si grand chef pour vous n'a rien d'auguste?

DUCHATEL.

L'aspect d'un grand coupable irrite un homme juste.

ISABELLE.

Mais d'un meurtre public on souffre à se noircir.

DUCHATEL.

Au meurtre à son exemple il a su m'endurcir.

ISABELLE.

Son rang ne pourra donc le soustraire au supplice?

DUCHATEL.

Quand du ministre affreux des coups de la justice,
Prince flatteur du peuple il a touché la main (*),
C'est au rang d'un bourreau que j'ai vu l'inhumain;
Et j'abhorrai ce roi de discorde civile,
Soulevant sans pudeur les fanges d'une ville.

ISABELLE.

Vous représentez-vous, quand vous l'immolerez,
Quels lieux seront choisis et quels momens sacrés?

DUCHATEL.

S'est-il représenté quels murs sous leurs auspices
Gardaient les Armagnacs et leurs tristes complices,
Quand aux prisons d'état sa voix fit égorger

(*) Le duc de Bourgogne ordonna un massacre dans les prisons, et but avec l'exécuteur public dans un cabaret de Paris.

Tant d'hommes invoquant la loi pour les juger?

ISABELLE.

Quoi! rien n'arrêtera ta vengeance certaine?

DUCHATEL.

J'en atteste le vœu que m'exprime une reine,
La mort d'un premier maître, et tous mes soins constans
Pour déguiser ma rage accrue avec le tems.

ISABELLE.

Fais tes apprêts, punis : ce coup de ta vaillance
Aura pour protecteurs Dieu, ton prince et la France.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

DUCHATEL, seul.

La superbe ose-t-elle invoquer si souvent
Dieu qu'elle méconnait, la France qu'elle vend,
Mon prince qu'elle immole à sa ligue perfide,
Et qui désavoûrait mon service homicide!
De leur faveur suprême ai-je lieu d'espérer
Le salaire du coup que j'ai su préparer?
Bourgogne périra; son aspect m'importune.
Je l'immole à ma haine et non à ma fortune.
Quand la loi, vain jouet de triples factions,
N'ouvre ses tribunaux qu'au feu des passions,
Où la chercher? et quand l'impunité l'offense,
La justice en nos mains n'est plus que la vengeance.
Dès mes plus jeunes ans mon bras fut condamné
A venger par le glaive un frère assassiné :
J'allai des champs bretons aux bords de la Tamise

Poursuivre la victime au châtiment promise.
La Vistule et le Tibre ont vu mon bras armé
A ces sanglans exploits assez accoutumé;
Et je laisserais vivre, en domtant ma colère,
L'ennemi du Dauphin et de Charles son père!
Non, j'en atteste... On ouvre : ah! qu'est-ce que je voi?...
Odelle qui conduit l'ombre pâle du roi...
Humble compagne au moins restée à sa faiblesse,
Il n'a qu'elle en sa cour que le malheur lui laisse.

SCÈNE IV.

CHARLES, ODELLE, DUCHATEL.

ODELLE, donnant son bras au Roi, et s'adressant d'une voix basse à Duchâtel.

Seigneur, de son esprit les maux sont suspendus.
N'approchez point! craignez que vos pas entendus
Ne troublent de ses sens le repos salutaire.

CHARLES, à soi-même.

Le plus infortuné des hommes sur la terre
Est celui qui, traînant son aveugle abandon,
Dans un corps animé survit à sa raison!

DUCHATEL, à part.

Qu'entends-je?... ah? ne peut-il, ignoré de lui-même,
Devenir insensible à sa misère extrême!

CHARLES.

Qui donc vous parle, Odelle?... ah! c'est vous Tanneguy!

DUCHATEL.

(A part.) (Haut.)

Il me reconnaît!... Sire...

ODELLE.

Avancez près de lui.

CHARLES.

C'est vous, je m'en souviens, qui, bouillant de courage,
Quand l'insolent Bourgogne aux horreurs du pillage
Par un rebelle assaut osa livrer Paris,
Dans vos bras généreux emportâtes mon fils.
Eh bien! vos bras, sauveurs d'une tête si chère,
Bientôt vers ses aïeux emporteront son père.

DUCHATEL.

Ah! jusques au cercueil je vous suivrais...

CHARLES.

Oui, seul.

DUCHATEL.

Mon sang paîrait vos jours.

CHARLES.

Tu paîras mon linceul (*).

DUCHATEL.

Eh quoi?...

CHARLES.

L'ambition s'agite en ces murailles....
On ne daignera pas suivre mes funérailles.
Ils m'ont privé de tout; vivant, m'ont délaissé;
Mort, aurai-je leurs pleurs?

ODELLE, à Duchatel.

Son cœur est oppressé.

(*) Ce fut le neveu de Tanneguy qui paya les obsèques du Roi : il ne fut remboursé de ses frais que dix ans après la mort de Charles VI.

N'excitez point en lui d'émotion nouvelle.

CHARLES.

Sans cour et sans trésors je n'ai plus que leur zèle.

ODELLE, à Duchâtel.

Silence.

DUCHATEL, à part, en se retirant.

O de mon roi criminel destructeur,
Bourgogne ! de ses maux tu fus l'horrible auteur ;
Et ma compassion pour le sort qui l'accable
(Il met violemment sa main sur son cœur.)
Grave ici de ta mort l'arrêt irrévocable.

(Il sort.)

SCÈNE V.

CHARLES, ODELLE.

CHARLES.

Il est sorti glacé de mon fatal aspect !

ODELLE.

Loin de vos yeux l'écarte un timide respect.

CHARLES.

Dieu créateur ! qui seul nous fais ce que nous sommes,
Dégrades-tu si bas la majesté des hommes
Pour nous mieux avertir de ne point t'oublier,
Et sous tes châtimens nous mieux humilier ?
Rien n'est donc sûr pour nous sous l'empire céleste ?
A Charles tu pouvais ôter ce qui lui reste,
Comme à tant de mortels lui ravir à jamais
Compagne, enfans, neveux, domaines et palais,

Trésors, trône.... Mais non, ta puissance suprême
Entre tous ses honneurs le prive de lui-même;
De ses sens confondus retirant son esprit,
N'en conserve en sa cour qu'un reste qu'il flétrit,
Et laisse, en prolongeant sa pompe fausse et vaine,
Durer sa vie affreuse en un corps qu'on enchaîne.
Ah! fragiles humains, vous vous épouvantez
Des prompts renversemens de vos prospérités!
C'est peu de voir tomber vos grandeurs, vos fortunes;
Le courage soutient des pertes si communes:
Mais, déchus de raison, implorez le tombeau
Avant qu'ainsi vos pas s'égarent sans flambeau.

ODELLE.

Des jours plus purs, pour vous brillant par intervalles,
Répandront en vos sens des clartés plus égales.
N'avez-vous pas déjà reconnu Duchatel?

CHARLES.

J'ai méconnu mon fils.

ODELLE.

Votre trouble cruel
N'a....

CHARLES.

Faut-il le nier?... Parle vrai, je te prie.
Loin d'un mourant du moins bannis la flatterie.

ODELLE.

Sire, de vos douleurs la France attend la fin:
Ne les aigrissez pas.

CHARLES.

La France est au Dauphin.
Ne me rappelle plus que je fus sur le trône....
Mes droits sont à mon fils.. O mon enfant! pardonne
Si j'ai mal accueilli tes doux empressemens!

Que ne t'ai-je accablé de mes embrassemens !
J'ai cessé d'être roi sans cesser d'être père.
Et toi, ma fille ! ô toi, qui ne m'es pas moins chère,
J'espérais qu'un hymen, des discordes vainqueur,
Donnant la paix à tous et la joie à ton cœur,
Ferait bénir un jour ma présence rendue
Au peuple qui gémit sur ma raison perdue...
Mais siérait-il qu'un spectre allât par ses douleurs
Attrister les autels ornés pour toi de fleurs,
Et, sous l'heureux éclat des flambeaux d'hyménée,
Montrât aveuglément sa pâleur couronnée ?
Hélas ! j'aurais voulu, lui trouvant un époux,
Faire sur les Français luire des jours plus doux.
Émus ainsi que nous des publiques tempêtes,
Leur malheur a besoin de l'ivresse des fêtes.
Le peuple, tu le sais, n'admirant qu'un vain bruit,
Court au faste, au plaisir, dont l'erreur le séduit :
* Mais le meurtre toujours sur nos têtes royales
* Fait peser le fardeau des pompes sépulcrales.
* Ne pouvoir soulever les crêpes du cercueil,
* C'est le sort des Valois opprimés d'un long deuil :
Et la discorde ainsi, se riant de ses crimes,
Condamne et fait haïr ses illustres victimes.

ODELLE.

Pourquoi vers ces objets un si triste retour ?

CHARLES.

Orléans, Armagnac, massacrés tour-à-tour,
Ont péri les martyrs de la guerre intestine....
Ils m'ont tué moi-même en frappant Valentine.

ODELLE.

La veuve d'Orléans !...

CHARLES.

Oui, celle qui, dit-on,
De philtres amoureux me versa le poison.

ODELLE.

J'ai su qui fut l'auteur de ce lâche mensonge.
Elle calmait la peine où le destin vous plonge :
Le rival d'Orléans sur sa veuve en courroux
Des préjugés du siècle usa contre elle et vous.
Sa haine a de magie accusé la princesse.

CHARLES.

Va, crois-moi, la beauté, suprême enchanteresse,
Le consolant amour, l'éclat des jeunes ans,
N'ont que trop sur les cœurs de charmes tout-puissans ;
Et, sans philtre et sans art, leur agréable amorce
Pour troubler le plus sage exerce assez de force.
Charles dans Valentine a cherché la douceur
Que l'oubli de la Reine enlevait à son cœur....
Ses traits me fesaient croire à la foi conjugale....
Mon tourment s'est accru par sa mort trop fatale....
N'est-elle plus que cendre !

ODELLE.

Écartez, écartez
Ces dangereux tableaux de vos adversités.
Vos pleurs font près de vous pleurer votre humble Odelle.

CHARLES.

Je me perdrais sans toi, guide aimable et fidèle !
O femmes ! de vos soins adorables effets !
La vie humaine entière est due à vos bienfaits.
A l'heure du déclin, comme dès la naissance,
Votre sexe est l'appui de notre double enfance ;
Et de nos jours sereins prolongeant le flambeau,

Berce encor nos douleurs aux portes du tombeau.
Vos secours, votre sein, et vos bras nous attendent :
Les consolations de vos lèvres descendent,
Quand nous a fuis l'amour, et même l'amitié,
Dieu pour nous dans vos cœurs met encor la pitié.
Anges de charité dans les pieux asiles,
Qu'au lit des rois souffrans vos vertus sont utiles!

ODELLE.

J'entends du bruit.... rentrez.

CHARLES.

Soutiens mes pas.

ODELLE.

O cieux!
C'est le duc de Bourgogne!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, BOURGOGNE, GARDES DU DUC.

BOURGOGNE.

Eh quoi, Charle en ces lieux!

CHARLES.

Ah! te voilà, proscrit! tu m'affrontes encore!
Homicide public! factieux que j'abhorre!
Depuis que dans Paris tu me vins attaquer,
Ton juste arrêt d'exil, l'ai-je pu révoquer?
Pensais-tu qu'en ma chute, oubliant ton outrage,
Je démêlerais moins les traits de ton visage?
De ma cour désolée infâme empoisonneur,
L'instant vient de payer mon cruel déshonneur.

Tu frappas Orléans, ton émule coupable ;
Tu fis mettre en lambeaux Armagnac ton semblable :
La fureur des brigands à s'entredéchirer
Laisse aux vertus du moins le tems de respirer....
Des justices du ciel mon ame est avertie....
Ta rage en une paix ensanglanta l'hostie :
Sur l'autel des sermens des méchans tels que toi
Répondront par le glaive à ton manque de foi.
D'un roi que tu perdis, moi, déplorable reste,
Je vivrai plus que toi.

BOURGOGNE.

Cet oracle funeste
Part....

CHARLES, avec un rire amer.

Tu mourras bientôt.

BOURGOGNE.

Si Dieu veut mon trépas,
J'y suis prêt ; et vos vœux....

CHARLES, de même.

Oui, bientôt tu mourras.
(Il sort.)

SCÈNE VII.

BOURGOGNE, seul, GARDES vers la porte.

Il sourit.... quel rapport entre son triste augure,
Et l'avis des périls dont un billet m'assure !
La menace qui sort de la bouche du Roi
Peut en un si grand jour mériter quelque foi.
Ces êtres, des vivans simulacres horribles,

Paraissent de l'enfer les organes visibles.
Je ne sais ; on ne peut, sans des frissonnemens,
De la nature en eux voir les renversemens,
Et de leur sombre esprit les lueurs échappées
Lancent d'affreux éclairs dans nos ames frappées.
La mienne, jusqu'ici froide aux illusions,
Tressaille, je le sens, à ses prédictions....
Est-ce par un effet des vengeances suprêmes
Que ce fantôme errant vomit les anathêmes...?
Du comte de Ponthieu l'entretien demandé
Déjà par mon conseil vient d'être retardé ;
D'où naît mon changement? Quelle cause imprévue
M'excite à refuser cette utile entrevue?
Est-ce la seule fois que m'agite un soupçon?
Mon palais fut souvent mon obscure prison ;
Et sous un triple mur je cachais mes alarmes
Dans le sein de Paris, qui redoutait mes armes....
On te nomme Sans-Peur, et tu trembles!... Eh bien!
Pourquoi de Montereau retarder l'entretien?
Te voilà donc pareil au crédule vulgaire
A qui des vains remords les erreurs font la guerre!...
J'hésite, je balance, et n'ose rien régler...
Dois-je suivre mon sort, ou dois-je reculer?
D'un seul regard jadis j'éclairais ma fortune :
D'où me vient aujourd'hui cette crainte importune?
Mes sens ont-ils perdu leur première vigueur?
L'âge en mon cœur déjà porte-t-il sa langueur?
Que fais-je?... Le Français est amant de l'audace :
Qui sait oser lui plaît, qui s'alarme le glace,
Et tant d'événemens ont dû me le prouver,
Que la raison encor me dit de tout braver.
Surmontons, surmontons une indigne faiblesse...

Oui, prompt à soutenir ma ligue vengeresse,
De mes doutes pesans soulevons le fardeau,
Et que le Dauphin tombe au pont de Montereau.

SCÈNE VIII.

DUCHATEL, BOURGOGNE.

(Les gardes du Duc se rapprochent de lui, au moment où Duchatel paraît.)

DUCHATEL.

Souffrez que du Dauphin l'envoyé vous demande
Quelle raison nouvelle exige qu'on suspende
Le moment d'un traité dont tous les cœurs français
Pour confondre Albion attendent le succès.
Mon maître est loin de croire à nulle défiance
Qui vous porte à tromper sa juste impatience;
Mais, si pour votre accord nos soins furent mal pris,
Il consent que par vous les ordres soient prescrits,
Tant il veut de la paix consommer l'entreprise!

BOURGOGNE.

Je me rends à ses vœux; je crois à sa franchise.
Comptez sur ma faveur, vous qui l'accompagnez,
Vous de qui les talens furent trop dédaignés.
Des vassaux tels que vous sont l'appui des provinces.

DUCHATEL, avec fermeté.

Mon zèle prouvera que je sers bien mes princes.

BOURGOGNE.

Tendons tous à la paix.

DUCHATEL.

Comptez sur mon effort.

BOURGOGNE, se retirant avec ses gardes.

Rendons-nous où m'attend votre maître.

DUCHATEL, à part, en sortant.

Et la mort.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ISABELLE, seule.

Nos superbes rivaux sont tous deux en présence,
Et, doutant du combat, je tremble en leur absence.
Si leur égal péril glaçant ces ennemis
Les forçait à signer la paix dont je frémis,
Victime de leur pacte et de leur confidence,
Ma mort serait le fruit de ma fausse prudence...
Non, leur dernière lutte est engagée enfin :
Mais qui triomphera? le Duc ou le Dauphin?
Peut-être, si Bourgogne a mieux pris ses mesures
A mon tour accablée, en butte à ses injures,
Le trépas de mon fils, en me fesant haïr,
L'armera contre moi du droit de me trahir...
Vain souci!... Duchatel fera tomber sa tête :
Homme que nul respect, que nul remords n'arrête,
Farouche cœur, toujours de fiel envenimé,
Instrument de courroux, au meurtre accoutumé,
Né pour offrir son bras à notre ordre sinistre,
Des vengeances des cours c'est un zélé ministre.
Aussitôt le Duc mort, le royaume à grands cris
De l'horreur d'un tel coup accusera mon fils!...
Pourquoi tant de retards?... Cruelle incertitude!
Mon sein est dévoré de son inquiétude...

Mais du double complot s'ils étaient avertis,
Si le hasard trompait tous leurs coups amortis...
Vient-on?..Rien.Quel tourment! Ah! cette heure en vaut mille,
Pour qui désire et craint le tems semble immobile.
Toi, superbe Henri! toi, héros que je sers,
Dis-moi, lorsqu'appelé de par delà tes mers,
Un message suspend ta haute destinée,
Attends-tu sans frémir l'heure déterminée?
Ah! prête-moi ta force utile à ma grandeur...
On vient.. M'exauces-tu? C'est ton ambassadeur.

SCÈNE II.

WARWIK, ISABELLE.

WARWIK.

Au nom d'un conquérant, voici l'instant, Madame,
D'avouer vos traités afin qu'on les proclame.
L'un de vos oppresseurs au pont de Montereau
Est tombé mort : Henri poursuivra son bourreau.

ISABELLE.

Achevez : qui des deux est coupable ou victime?

WARWIK.

Je souffre à vous nommer l'aveugle auteur du crime :
Le Duc n'est plus.

ISABELLE.

Un bruit ne vous trompe-t-il pas?

WARWIK.

J'ai tout su d'un témoin qui marchait sur leurs pas.
Le Dauphin.... Sous ce titre appellerai-je encore

Le comte de Ponthieu qu'un forfait déshonore?
Il se rendit en hâte, escorté par les siens,
Au pavillon dressé pour leurs grands entretiens :
Aucun des traits si doux qu'embellit son jeune âge
Ne laissait éclater la haine en son visage :
Sa noire trahison se masquait de candeur,
Pour mieux perdre un rival crédule à sa pudeur.
Il siégeait gravement sous sa noble bannière.
Le Duc s'avance ; entre eux s'abaisse une barrière :
* Là brillent sous deux croix, vain signe des partis,
* L'écharpe de sa pourpre, et l'écharpe des lis ;
* Double enseigne pareille aux deux couleurs sanglantes
* Qu'arboraient follement nos ligues turbulentes ;
* Talismans de discorde en toutes nations
* Que divise à jamais l'orgueil des factions !
Bourgogne s'inclina le genou sur la terre ;
Ponthieu dans son accueil garde un maintien sévère ;
Leur fierté qui s'offense aigrit leurs prompts discours :
« Prince, tous deux cessons de séparer nos cours,
» Dit Bourgogne : oublions nos mutuels outrages.
» Laissons cette barrière à des tigres sauvages.
» Revenez ; et qu'au moins votre mère et le roi
» Président aux sermens de notre libre foi. »
Le Dauphin tarda peu, Madame, à lui répondre :
« Vous, pour nous réunir, cessez de tout confondre.
» De mon rang, de l'état distinguez mieux les droits :
» C'est au Roi, non à vous, de me dicter des lois. »
Bourgogne alors se lève, et touche son épée :
Un des témoins saisit sa main déjà frappée,
Et l'attire en fureur aux mains de Duchatel
Dont la hache aussitôt l'abat d'un coup mortel.
Les ruisseaux de son sang qui soudain se répandent,

Lui cachent les amis dont les bras le défendent :
Secours trop vain ! il meurt. Tanneguy s'élançant
Emporte hors du lieu votre fils pâlissant.
Lui, pour mieux démentir l'arrêt de sa furie,
Prend Dieu même à témoin contre leur barbarie ;
Mais le peuple effrayé, maudissant sur leurs pas
Leur fausse paix, signal d'autres assassinats,
Les confond dans sa haine, et pleure ce carnage
Qui de meurtres nouveaux lui semble un noir présage,
Tant il sait qu'écrasé dans les luttes des grands,
Leur mort a pour tout fruit de changer ses tyrans !

ISABELLE.

C'en est donc fait !....

WARWIK.

Madame, en régente suprême,
Hâtez-vous de sauver l'État, le trône même.
Faites, en condamnant le crime du Dauphin,
Signer à votre époux cet acte clandestin ;
(Il lui remet en main un papier.)
Et que de votre fille, à Henri mariée,
Vous sorte un successeur par la loi publiée.

ISABELLE.

Instruisez votre maître ; et moi, Warwik, je cours
Évoquer au conseil nos souveraines cours.
(Warwik sort.)

SCÈNE III.

ISABELLE, ODELLE.

ODELLE.

MADAME, un bruit sinistre a fait sortir la foule
Curieuse de voir quel est le sang qui coule;
Ils ont tous à ma garde, en quittant le palais,
Abandonné le Roi qu'alors je surveillais :
Mais lui, soudain saisi d'un objet qui le frappe,
Se lève plein d'horreur, me menace et m'échappe.
J'ai dit à vos soldats, m'autorisant de vous,
De fermer toute issue aux pas de votre époux.
Sombre, errant, aveuglé, sous ces murs il s'égare;
Je l'ai fui : craignez-en l'emportement barbare.
Hélas? de son esprit s'annonçait le retour :
Mais s'il apprend qu'un crime a troublé ce séjour,
Quelque fureur nouvelle attaquera sa vie.

ISABELLE.

En quel moment, ô Dieu! m'en vois-je poursuivie!...
Lorsque sur mille objets mes yeux sont appelés;
Lorsque l'État, les grands, devraient être assemblés;
Lorsqu'il faut que sa main scelle mon entreprise,
Et qu'en un jugement cet acte m'autorise!
N'importe, hors d'ici rien ne peut éclater;
Il faut cacher son trouble, et même en profiter.

ODELLE.

Je l'entends... Ciel!... il vient, conduit par son prestige.

ISABELLE.

Sors.

ODELLE.

Madame, évitez...

ISABELLE.

Moi, craindre!... sors, te dis-je.

SCÈNE IV.

CHARLES, ISABELLE.

CHARLES, dans le plus grand égarement, et sans voir la reine.

* Depuis quand les sujets, depuis quand les soldats
* Bravent-ils leur monarque, arrêtent-ils ses pas?
* Depuis quand osent-ils, lui fermant la barrière,
* Tenir en son palais sa grandeur prisonnière?...
Mais quoi!... m'en étonné-je au milieu d'une cour
De tant de scélérats détestable séjour,
* Où règnent l'étranger, les sombres perfidies,
Où pour m'eux m'avilir cent trames sont ourdies?
Au lacieux!... pourquoi me vois-je désarmé?
Mon bras vous punirait... Suis-je assez opprimé!
On me hait... on m'insulte... et seul on m'abandonne.
Un roi n'a point d'amis, c'est le malheur du trône.
Ah! misérable sort!...

ISABELLE, à part.

Il ne voit ni n'entend...
Quel discours adresser à son esprit flottant?

CHARLES.

Aux heures du sommeil pourquoi me réveillé-je?

La nuit couvre ces murs... qu'elle est sombre!... rêvé-je?
Non, j'agis; non, je marche... ah! j'ignore en quels lieux..
Que mon front est pesant! quel voile est sur mes yeux!

ISABELLE.

Acceptez le secours de ma main conductrice...

CHARLES.

C'est vous!... en ce moment votre aide m'est propice.
Faut-il me laisser seul en cette obscurité?...
Un malheureux doit-il par ses maux agité?
L'heure à pas bien tardifs lui ramène l'aurore...
Vient-elle?... tout ici reste muet encore.

ISABELLE.

Vous êtes près de moi : rendez-vous au repos.

CHARLES.

Du repos!... on trahit la France et mes drapeaux...
Du repos!... on m'outrage, on conspire ma perte...
Ah! si de mon palais la porte était ouverte,
Mon courroux... Mais je sais qui m'ose retenir.

ISABELLE.

Qui donc?

CHARLES.

Le criminel que ma loi fit bannir,
Que tantôt de son sort j'avertis au passage...
Bourgogne... il m'a traité d'aveugle en mon présage.

ISABELLE.

Quoi! sauriez-vous?...

CHARLES.

Lui-même aiguisa les couteaux...
Ces grands bourreaux toujours tombent sous les bourreaux.
Je lis dans l'avenir la justice éternelle,

Croyez-moi, Valentine.

ISABELLE, à part.

Ah! me prend-il pour elle,
Que la mort autrefois ravit à ses regrets?...
Quel songe horrible!

CHARLES.

Dieu m'instruit de ses décrets :
Je ne le dis qu'à vous, ma chére Valentine,
Vous qui me consolez dans ma triste ruine...

ISABELLE.

Sire, reconnaissez Isabelle, et ses soins...

CHARLES.

Elle!... de ses forfaits j'ai de trop sûrs témoins
Pour ne pas la frapper d'aussi fatals augures...
Brunehaut dans sa cour commit moins de parjures :
Les grands qu'elle opposait en coupables rivaux,
Unis enfin contre elle, ont aux pieds des chevaux
Sur des ronces traîné sa dépouille abhorrée,
Qu'en lambeaux tout sanglans le peuple a déchirée...
Noir exemple où du ciel éclate la rigueur!

ISABELLE, à part

La terreur, malgré moi s'empare de mon cœur.
Au Duc il a tantôt prédit un coup funeste;
Le Duc n'est plus : qui sait si le courroux céleste
Ne lui présage pas mon sort plus rigoureux?....
L'absence de son ame est un miracle affreux?
Ce fantôme égaré, qui me contemple en face,
D'horreur me vient saisir, d'épouvante me glace...
Je m'oublie... échappons à ces troubles pressans
Que sa folle vapeur communique à mes sens.

CHARLES.

Eh bien! puisqu'en ces murs ma garde me captive,
Sachons souffrir.

(Il s'assied.)

ISABELLE, à part.

Sa vue enfin plus attentive
Semble me regarder cette fois sans erreur.

CHARLES, contemplant Isabelle.

Ah! devant cet objet déguisant ma fureur...
Montrons-lui prudemment qu'un roi digne de l'être,
De toute ma raison je suis encor le maître...
Le supplice des rois, qu'on abuse toujours,
C'est la nécessité de tout feindre en leurs cours.

(A Isabelle.)

Madame, dites-moi quel parti me redoute,
M'enferme en mon palais... C'est Bourgogne, sans doute.

ISABELLE.

Non, l'espoir de la paix l'avait seul ramené...

CHARLES.

Il veut la paix!... eh bien?

ISABELLE.

Ils l'ont assassiné.

CHARLES.

Assassiné!... Comment? toujours des homicides!
Lorsque son repentir... Quels sont les parricides
Ennemis de la paix * qui seule eût effacé
* Le sang qui ruissela, les forfaits du passé?

ISABELLE.

Ce prince, enfin sensible aux maux de ma famille,
Souhaitait couronner Catherine ma fille,
Votre enfant le plus cher, qui de Henri vainqueur

Eût fait tomber l'épée en lui donnant son cœur.

CHARLES.

O ma fille! ô projet charmant pour ma tendresse!
Mon amour paternel sourit à ta jeunesse...
J'aime à voir tes attraits que n'ont jamais noircis
Des soins ambitieux les fatigans soucis.
J'aime cette innocence en tes grâces empreinte :
Auprès de la candeur on respire sans crainte.

ISABELLE.

Obstacles à nos vœux, les plus noirs attentats...

CHARLES.

Quand je songe à ma fille, ah! ne m'en parlez pas,
Cruelle! au moins souffrez qu'une image si chère
Suspende mes ennuis, mon deuil et ma misère!
De mes plus chers pensers je n'ai que deux objets,
L'amour de mes enfans et l'espoir de la paix...
Mais pourtant nous parlions des malheurs de l'Empire?...
Mon souvenir se perd... qu'avions-nous pu nous dire?

ISABELLE.

Que Bourgogne, en ce jour voulant tout réparer,
Par un assassinat vient ici d'expirer.

CHARLES.

Grand Dieu!... le meurtrier, quel est-il? parle, achève...
Que j'aille dévouer sa tête au coup du glaive...
Quel que soit l'assassin, loin de le protéger,
Fût-il de notre sang, je le ferai juger :
Un roi né pour le trône y doit ce grand exemple.
Venez...

ISABELLE.

En frémissant ma pitié vous contemple.
Jaloux de votre rang où prétend l'assassin,

Sire, ce meurtrier, c'est...

CHARLES.

Qui donc?

ISABELLE.

Le Dauphin.

CHARLES.

O monstre! ô vrais effets du noir sang qui l'anime!...
Il a dans votre sein puisé l'amour du crime.
Parens, épouse, fils, redoutez mes transports,
Vous qui ne m'entourez que d'horreurs et de morts...
Toi, toi, par qui surtout la paix me fut ravie,
Mégère! fuis ma vue, on tremble pour ta vie.

ISABELLE.

Barbare! immolez-moi: frappez, aveugle époux!
Frappez!... Vous puis-je fuir enfermée avec vous?
Du Dauphin, notre roi, veillent les satellites...

CHARLES.

Le traître!... et je l'aimais! et ses traits hypocrites
D'une vertu si pure affectaient la douceur!...

ISABELLE.

Invoquons, invoquons le mari de sa sœur,
Ce soutien étranger, ce Henri magnanime:
Ses offres nous seront un recours légitime...
J'ai ses traités: il faut les signer en secret;
Oui, sous le sceau des rois changez-les en décret;

CHARLES, impétueusement.

Allons!...

ISABELLE.

Vous chancelez!...

CHARLES.

Quelle ardeur violente
Accélère mon sang en ma tête brûlante!...
J'ai perdu la clarté... Je ne me soutiens plus.
(Il retombe.)
C'est à vous de régir mes vœux irrésolus...
Guidez mes pas... mon ame à vos conseils se livre...
Je le sens, malheureux! J'ai peu d'instans à vivre...
Rassemblez ma famille, et réglons mieux son sort.
Bourgogne est dans ces murs... qu'on l'appelle.

ISABELLE.

Il est mort.

CHARLES.

Mort!

ISABELLE.

Je vous l'ai dit.

CHARLES.

Lui!

ISABELLE.

D'une main meurtrière.

CHARLES.

Eh! qu'importe le coup qui borna sa carrière!
La vie est aux humains un pénible fardeau
Qu'ils doivent sans regret déposer au tombeau.
Qu'Orléans soit témoin de mon heure suprême....

ISABELLE.

Dès long-tems il n'est plus.

CHARLES.

Armagnac.

ISABELLE.

Ni lui-même.

CHARLES.

Oui, tous se sont détruits par quelque trahison....
Deux de mes fils encor sont morts de leur poison.

ISABELLE.

Vengez-les, vengez-nous, vengez votre couronne,
En signant pour la paix l'écrit que je vous donne.

CHARLES, avec égarement, et très-affaibli

Pour la paix?... j'y consens.

ISABELLE.

Prenez, signez soudain.
(Elle attire le Roi vers une table, et lui remet une plume.)

CHARLES.

Mes sens troublés....

ISABELLE.

Ma main conduira votre main.

CHARLES, mettant sa main dans celle de la Reine.

Tenez.

(Il s'appuie sur la table, et jette les yeux sur le papier que la Reine lui présente.)

ISABELLE.

(A part.)

Hésitez-vous?... Son visage s'altère....

CHARLES, saisi d'une fureur subite.

Mon héritier banni! mon sceptre à l'Angleterre!...
C'est là, c'est là l'édit que mon seing doit couvrir!
L'arrêt de notre fils, tu me l'oses offrir,
Mère infâme! et ma main, à la tienne livrée,
Proscrivait mon enfant et la France éplorée!

ISABELLE, à part.

Dieu terrible!... il m'échappe!

CHARLES.

Ah! va, porte tes pas
Vers les noirs conseillers de pareils attentats,
Un juge éclairera leurs trames les plus sombres....
Voici que dans l'enfer se confrontent leurs ombres....
C'est moi qui les poursuis.... moi, moi, témoin fatal,
J'y descends.... j'apparais au dernier tribunal....
Vous voilà, meurtriers! proscripteurs sacriléges!
Quel but eut votre rage? où tendaient tous vos piéges?
Du Royaume chacun dévorant les trésors,
Qu'avez-vous enrichi que l'empire des morts?
A quoi bon vous combattre en d'éternelles luttes?
Est il ici des rangs objets de vos disputes?...
De mon peuple écoutez les lamentables cris....
Les tristes orphelins, les veuves des proscrits,
Vous accusent des pleurs dont la France est baignée.
Quel spectacle offrez-vous à ma vue indignée?
Restes qu'on mutila, vil rebut des tombeaux,
Spectres défigurés de corps mis en lambeaux,
Des victimes d'état que vos coups ont atteintes
Jamais vos hurlemens n'étoufferont les plaintes....
Et comment à mes yeux t'oses-tu présenter,
Téméraire Isabelle?... est-ce pour m'insulter?
Est-ce dans le dessein d'arracher aux supplices
Des princes sans honneur, tes féroces complices?...
Si j'en crois tes discours, mon esprit est blessé....
Examine mes traits.... dis, qu'ai-je d'insensé!
Est-il donc étonnant que mon œil soit farouche,
Voyant un monstre affreux qu'aucun remords ne touche!
Quel désordre égaré t'effraie en mon regard?...
Jamais sur les mortels levai-je le poignard?
Si je pleure en ma cour tout le sang qui l'inonde,

Est-ce un dérèglement que ma pitié profonde?
La démence est à ceux qui par leur froid repos,
Excusent l'homicide et taisent les complots....
Mais moi, j'ai bien l'horreur de tes lâches maximes,
Bien l'amour des vertus, bien la haine des crimes....
Quelle est ma déraison? parle.... pourquoi trembler?...
C'est toi, dont la froideur doit faire reculer....
Toi, qui souillas mon lit, qui dégradas mon trône;
Toi, qui vendrais l'État et jusqu'à ma couronne;
Toi, fille de discorde, et qui, par tes forfaits,
Dans l'usage du crime as su trouver la paix!
Va t'asseoir aux enfers, nouvelle Frédégonde:
Là ton arrêt t'attend pour l'exemple du monde.

SCÈNE V.

ISABELLE, seule.

O redoutable accent d'un délire effréné!
Quoi! toujours il m'échappe à sa fougue entraîné!
Suivons ses mouvemens.... laissons passer l'orage;
Au mépris des terreurs sauvons-nous du naufrage:
Et tant d'affronts cruels, fesons-les lui payer
Par le choix de Henri pour son seul héritier.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LE DAUPHIN, DUCHATEL.

LE DAUPHIN.

Téméraire vengeur ! sied-il de te vanter
Du meurtre dont ta main vient de s'ensanglanter ?
Au prix de mon renom défendre ma querelle,
C'est mal servir ton roi, mal te montrer fidèle.
D'un coup si peu prévu, d'un si grand attentat,
Que vont penser la cour, et l'armée, et l'État ?
La cour pleine d'effroi, te voyant mon ministre,
Ne m'envisagera que d'un regard sinistre ;
L'armée, en tous ses chefs n'admirant que l'honneur,
Maudira mes vils coups et mon lâche bonheur ;
Et l'État révolté ne pourra reconnaître
En un sombre assassin l'héritier de son maître.
Le trépas d'un cruel n'aura d'autres effets
Que de me signaler son émule en forfaits,
D'annoncer que, par-là commençant ma carrière,
Je vais de traits de sang la rougir tout entière.
Oui, Duchâtel, voilà le détestable fruit
De ton acte inhumain dont l'opprobre me suit.

DUCHATEL.

Fallait-il, écoutant votre ame généreuse,
Livrer à son bourreau la France malheureuse ;
Attendre que sur vous, notre espoir, notre appui,
Il fît fondre la mort que je tournai sur lui ?
Devant un scélérat garder tant d'innocence,
Prince, c'est moins vertu que défaut de prudence.
Dans son piége mortel sans moi vous succombiez :
Sans sa chute, en un mot, vous-même vous tombiez.
J'ai prévenu le traître et sauvé votre tête :
Je ne m'en repens point, quelque sort qu'on m'apprête.
Sa mort pourra servir d'exemple à ses pareils :
Du meurtre d'autant plus ils goûtent les conseils
Que des nobles proscrits, qu'ils frappent sans alarmes,
Ils ne redoutent pas l'emploi des mêmes armes.
Cette pleine justice instruira leur raison :
Un traître à l'avenir craindra la trahison ;
Et l'homicide au moins, tel que ce duc perfide,
Saura que son audace attire l'homicide.

LE DAUPHIN.

Il ne reste donc plus en aveugles rivaux,
Qu'à saisir de nos mains la hache des bourreaux !
Et tout homme sans frein aura pour sa défense
Son propre tribunal, juge de son offense.
Me préserve le ciel, si je règne une fois,
De tolérer jamais ce triste oubli des lois !
Qu'as-tu dit ? Condamnés par tes erreurs extrêmes,
Un autre meurtrier doit nous frapper nous-mêmes ;
Toi, pour venger soudain Bourgogne exterminé.
Et moi, pour ton forfait dont je suis soupçonné :
Ainsi, de crime en crime engagés par la haine,

Tous suivront des brigands la police inhumaine.
Cependant, que fera l'Anglais notre vainqueur,
Lorsqu'acharnés l'un l'autre à nous percer le cœur,
Nous l'aurons délivré des plus grands adversaires,
A ses fatals progrès obstacles nécessaires?
Si Bourgogne en sa ligue a daigné se ranger.
Peut-être il ne céda qu'à son premier danger :
Peut-être que, rentrant dans notre intelligence,
Il eût de la patrie embrassé la vengeance.
Nous étions deux alors, l'un par l'autre affermis,
Et je demeure seul contre nos ennemis.
Réfléchissez; voyez si c'est à juste titre
Que du destin des grands on s'érige l'arbitre;
Si nul homme a le droit, vengeant quelque attentat,
De ravir par ses coups un chef à tout l'État,
Et d'oser seul, au gré d'intérêts domestiques,
Se charger du fardeau des justices publiques.

DUCHATEL.

Seigneur, j'ai peine encore à me justifier;
Mais ce repos public, qu'on ne peut trop payer,
Bourgogne en vous perdant l'ôtait à nos provinces:
Ce monstre a dépouillé la dignité des princes,
Et mon bras, défenseur d'un enfant de mon roi,
S'est mis pour la loi même au-dessus de la loi.

LE DAUPHIN.

Va, ton inimitié l'avait proscrit d'avance :
Tu servais ton courroux plus encor que la France.
De rage à son aspect j'ai vu rougir ton front.

DUCHATEL.

Vous-même, son abord vous semblait un affront,
Seigneur, et de vos traits la sévérité sombre...

LE DAUPHIN.

D'Orléans sur ses pas j'ai cru voir marcher l'ombre;
Une image funèbre, en les couvrant de deuil,
Pour tous les assassins consterne mon accueil.

DUCHATEL, interdit.

Ce maintien rigoureux sera-t-il mon salaire,
A moi qui vous sauvai par un coup nécessaire;
Moi, qu'en ce jour la Reine avait même averti
Du sort que vous gardait un rival perverti,
Moi, qui, de votre mère écoutant la tendresse,
Ai levé par son ordre une main vengeresse?
Oui, la Reine...

LE DAUPHIN.

La Reine eh! la méconnais-tu?
Elle venge le Duc maintenant abattu;
Elle m'aurait vengé si j'eusse été victime,
Et de l'un ou de l'autre eût condamné le crime.
Que fait-elle à présent? elle emplit le palais
Des ministres jaloux vendus au sceptre anglais,
Des amis irrités de mon rival infâme,
Des chefs de tous les corps dont l'intérêt est l'ame,
Et de ces courtisans dont les flots si nombreux,
Ne tendent qu'au parti du dernier chef heureux.
Vers le camp de Henri déjà court son message :
Et, du nom d'un époux cherchant à faire usage,
Déjà contre son fils prompte à le prévenir,
Des ordres de mon père elle a su se munir.
Juge, juge quel prix je dois à tes services!

DUCHATEL.

Aucun, Seigneur : pour vous j'ai risqué les supplices;
Mais j'aime mieux, puni de mon utile effort,

Mourir en vous sauvant que pl urer votre mort.
Démentez ma fureur dans le sang asssouvie ;
Elle imprime une tache à votre illustre vie ;
Et jugez Duchâtel, implorant à genoux
Le pardon d'un forfait qu'il a commis pour vous.

LE DAUPHIN, avec douceur et gravité.

Relève-toi : n'attends ni châtiment ni grâce
D'un coup porté pour moi, mais dont je hais l'audace.
De mon destin bizarre embarras trop cruel !
Il ne m'appartient point de juger Duchâtel ;
Et mon silence même, à ton salut propice,
Semblera de ma honte un infaillible indice.
Mais, objet redoutable aux regards attristés,
Abstiens-toi de me voir et d'être à mes côtés.
Respecte en moi le rang dont l'honneur pur m'anime,
Dont l'éclat a besoin de la publique estime,
Peut du moindre soupçon aisément se ternir,
Et transmettrait mon nom souillé dans l'avenir.

DUCHATEL.

Sans murmure, Seigneur, je subirai l'absence :
Mais ce jour de péril veut encor ma présence.
Souffrez...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ODELLE.

ODELLE.

Seigneur, le Roi que vous vouliez revoir,
Éprouve un changement qu'on ne peut concevoir.

Sa nourrice, attentive à seconder mon zèle,
Qui partage les soins de sa garde fidèle,
De Charle, en son oubli, plaignant la pauvreté,
Réclamait ce qu'on doit à la nécessité :
Dans une coupe d'or il goûtait un breuvage.
« D'un vain luxe, a-t-il dit, reçois ce dernier gage :
» Sa valeur superflue est le prix de tes soins.
» Le faste nous sied-il au milieu des besoins? »
Ces mots sont le signal de sa raison nouvelle :
Son regard s'éclaircit : il nous voit, nous appelle,
Se reconnaît lui-même, et de ses vêtemens
Fait céder la souillure aux nobles ornemens.
De son retour certain un doux calme est la marque :
Il souhaite en sa cour reparaître en monarque ;
Il mande Des-Ursins, doyen des magistrats :
Et, sachant que la reine évoquait les états,
Que vous-même en ce lieu vous désiriez sa vue,
Veut, pour vous parler seul, avancer sa venue...
Demeurez donc, Seigneur ; il entre en peu d'instans.

LE DAUPHIN.

Plein d'un tendre respect, dis-lui que je l'attends.

SCÈNE III.

LE DAUPHIN, DUCHATEL.

LE DAUPHIN.

Ciel ! vois si ma fortune est assez déplorable,
Puisque la fin des maux d'un père misérable,
Le rendant pour ma perte à toute sa raison,
Me prépare un malheur même en sa guérison !

Ainsi donc cet arrêt qui veut qu'on me bannisse,
Ne lui fut point surpris; il part de sa justice.

DUCHATEL

Non, non, détrompez-vous: l'arrêt ici rendu
Fut ravi par la force au monarque éperdu:
Le seing qu'il y traça ne fut pas volontaire;
Et, pour en diriger le tremblant caractère,
Sa faible main, saisie avec emportement,
Fut des mains de la Reine un docile instrument.
Elle usa de son trouble, à ses complots propice,
Non moins cruellement que la pâle avarice
D'un homme qui s'éteint arrache avec effort
L'héritage envié, dépouille de la mort.
A votre mère ainsi Charle était tout en proie.

LE DAUPHIN.

Faut-il à tant d'horreurs, faut-il donc que je croie?...
J'entends mon père... Sors; veille avec nos amis.

DUCHATEL.

Tout mon sang est à vous.

(Il se retire.)

SCÈNE IV.

CHARLES, LE DAUPHIN.

(Charles est revêtu des habits royaux qu'il vient de reprendre.)

LE DAUPHIN.

Ses pas sont affermis:
Son maintien, son regard, n'annoncent plus de trace....

(A Charles.)

O mon Roi!...

CHARLES.

Viens, mon fils! viens, qu'un père t'embrasse.

LE DAUPHIN.

Que mon cœur est ému des bontés de mon Roi!
Les devais-je espérer?

CHARLES.

D'où te vient cet effroi?
Trop instruit du désordre où souvent je m'égare,
Crains-tu que de mes sens quelque erreur ne s'empare?

LE DAUPHIN.

Non, le ciel à mon Roi rendant sa majesté...

CHARLES.

Eh! pourquoi sous ce titre, avec timidité,
Toujours glacer l'accueil d'un sentiment sincère?...
Rougis tu, mon cher fils, de me nommer ton père?

LE DAUPHIN, se jetant dans ses bras.

Ah! plutôt à la mort me livrer mille fois...
(A part.)
Son oubli dure encore à ce que j'entrevois:
Il ne se souvient plus de l'arrêt qui m'exile.
Respectons de son cœur l'ignorance tranquille.

CHARLES, examinant son fils.

Parle-moi sans détour: tu cherches en mes traits
De mes troubles passés les vestiges secrets,
Et tes yeux dans les miens, avec inquiétude,
De l'opprobre où j'étais font encore une étude:
Mais les miens, à cette heure, éclaircis, pénétrans,
Lisent jusques au fond de tes pensers errans.
Rassure-toi: mon ame à soi-même est rendue.

Je revois les clartés de ma raison perdue.
De son naufrage encor mon esprit est sauvé,
Et ne craint que l'affront de l'avoir éprouvé.
A ton malheureux père épargne ici la honte
De pâlir en tes bras d'un péril qu'il surmonte.
Déjà sont loin de moi ces confus mouvemens
Qui font sur les objets flotter mes sentimens :
Je me retrace entiers les devoirs de l'empire :
Je sais qu'on le ravage et connais qui conspire :
Je me souviens de plus que Bourgogne insolent
T'écartait pour s'asseoir sur mon trône sanglant ;
Qu'il a comblé Paris de morts et de ruines ;
Que ta mère attisait nos flammes intestines ;
Qu'ils m'ont fait révoquer mes jugemens sur eux,
Que la France est trahie et l'Anglais trop heureux.
Ma mémoire plus vive est-elle assez instruite ?
Parle, et de mes malheurs dis-moi quelle est la suite.
D'abord, c'est Des-Ursins, magistrat vertueux,
Dont j'attends après toi les conseils fructueux :
Sa sagesse ressemble à ta pure innocence :
Et j'admire bien plus en nos tems de licence
Un juste inébranlable et de tous combattu,
Que l'honneur du grand nombre en des tems de vertu.
Ne balance donc pas à t'expliquer sans feinte :
Approfondis nos maux : chasse une indigne crainte....
Mon ame est raffermie ; et je puis écouter
Les plus tristes rapports que j'aie à redouter.
De ta candeur, mon fils, prête-moi la lumière,
Toi qui ne peux d'un crime infecter ta carrière.

LE DAUPHIN.

Sire, un juste équilibre est remis dans vos sens ;
Mais vos ressouvenirs ne sont pas tous présens.

CHARLES.

Quoi donc? qu'ai-je oublié dont ta gloire rougisse?

LE DAUPHIN.

Mon honneur peut souffrir blessé d'un artifice;
Mais mon cœur reste pur, malgré le bruit menteur
Qui d'un forfait récent me nomme instigateur.

CHARLES.

Quel forfait?... Ah! des maux auxquels je fus sensible,
Te savoir criminel serait le plus horrible.
Dis si tu l'es : par-là commence à m'éprouver;
Vois si tout mon courage a pu se retrouver.

LE DAUPHIN.

Non, la seule imposture ose flétrir ma gloire :
Mais de vous-même, Sire, un faux bruit s'est fait croire;
J'en vais être victime et contraint d'expier
Un meurtre dont j'ai peine à me justifier.

CHARLES.

Dieu! par quel meurtre encor ma cour ensanglantée?...

LE DAUPHIN.

Entre Bourgogne et moi la paix fut projetée :
Le vœu de cette paix fut un complot mortel.
Mes amis alarmés, conduits par Duchâtel.
Au Duc, malgré moi-même, ont arraché la vie.

CHARLES.

Oui, cette affreuse image est par moi ressaisie....
Et le bandeau fatal retombé sur mes yeux
M'en a voilé l'aspect, qui me fut odieux....
Un souvenir confus m'en retrace l'histoire....
Oui, tantôt,. oui, la Reine en frappa ma mémoire....
Quel nuage accabla mon esprit éclipsé,
Si ce récit terrible en put être effacé!

Gardez d'un autre écueil ma bonté paternelle.
L'apparence du bien peut nous sembler réelle.
Même conviction souvent au fond du cœur,
Comme à la vérité, nous attache à l'erreur.
Ne m'exprimez donc rien que la vérité pure.
Êtes-vous innocent?

LE DAUPHIN.

Dieu m'entend : je le jure.

CHARLES.

C'est assez; je vous crois. * Un prince doit savoir
* Que la foi des sermens est son premier devoir.
Ce duc si criminel, dont tu m'apprends la perte,
Dut avoir aux remords l'ame sans cesse ouverte :
On l'abhorrait : sa fin pourrait-elle affliger
Mes sujets qu'il tenta de vendre à l'étranger?

LE DAUPHIN.

Cependant on le venge, on ligue tous les princes,
On me veut par votre ordre exiler des provinces.

CHARLES.

Qu'ai-je dit? qu'ai-je fait? qu'aurais-je résolu?...
Ou plutôt, vil néant, de moi qu'ont-ils voulu?

LE DAUPHIN.

Eh! comment vous cacher l'édit qu'on vient de rendre?
Au sortir du palais n'allez-vous pas l'entendre,
Cet arrêt publié qui me nomme assassin,
Et qui, signé de vous, bannit votre dauphin?

CHARLES.

Signé de moi!... jamais; et ma main supposée...

LE DAUPHIN.

Non, non, du sceau royal, votre main abusée
Consacra cet édit dont leur complicité
Profite pour me perdre avec impunité.

CHARLES, du ton de l'affliction la plus vive.

Noble enfant! c'est donc moi dont l'aveugle faiblesse
De tes persécuteurs sert la scélératesse!
C'est moi dont la folie, exerçant son pouvoir,
Dans ton cœur vertueux jeta le désespoir!
Ressent-il du courroux contre une ame égarée?
D'un père en ses douleurs l'infortune est sacrée.
De ma fatalité subissant les rigueurs,
Trahi par mes transports, livré par mes langueurs,
Plains-moi! ne me hais pas, excuse un triste père,
Demandant ton pardon, démentant sa colère,
Et priant ta vertu, mon fils, de surmonter
Jusqu'aux secrets mépris qu'il a pu mériter.
Hélas! ainsi qu'à toi m'expliquant à la France,
Que ne puis-je expier la commune souffrance!
Est-elle mon ouvrage?... Ah! quels sont mes forfaits?
De moi-même souvent sais-je ce que je fais?
Souvent d'une blessure et profonde et cruelle
Ma propre main perça ma dépouille mortelle.
Souvent j'abandonnai ce corps déshonoré
Au plus grossier habit en lambeaux déchiré.
Quand aux cieux des étés s'allume une tempête,
Il semble que la foudre ait embrâsé ma tête;
Quand vient l'astre des nuits, ou le vent des hivers,
Mon esprit comprimé se glace au froid des airs.
Que suis-je pour l'État alors que je m'oublie
Au milieu des horreurs de ma mélancolie?
De jour croyant voir l'ombre, et de nuit la clarté:
Connaît-on les fureurs dont je suis emporté?
Tantôt sans voix, tantôt poussant des cris funèbres:
Mais au moment lucide où tombent mes ténèbres,
Qu'on me plaindrait! victime échappée à la mort,

Je descends au dédale où s'égarait mon sort :
Là, d'horreurs en horreurs, chaque pas me découvre
Le deuil qui m'investit, et ma tombe qui s'ouvre;
Et mon esprit, partout de malheurs averti,
Veut rentrer au néant dont il se crut sorti.
Qu'on juge ce désastre inconsolable, extrême,
Et qu'on me laisse au moins quitter le diadême !

LE DAUPHIN.

Considérez vos maux avec plus de froideur,
Mon père, et sondez moins toute leur profondeur.
Quel mortel n'a senti son esprit se confondre
A l'aspect d'un fléau sur lui tout prêt à fondre?
Qui nierait que trop tôt le moindre coup des cieux
Rompt de nos jugemens le fil mystérieux?
Chacun en doit frémir, et chacun doit vous plaindre.
Votre fils vous chérit : vous ne pouvez le craindre.
Ah! dès qu'en ma faveur un tendre sentiment
Vous démentit mon crime à mon premier serment,
Mon cœur en a reçu plus de vive allégresse
Qu'il n'a de vos arrêts éprouvé de tristesse :
Et, dussent m'accabler tous les bruits de la cour,
Vous sembler vertueux suffit à mon amour.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, DUCHATEL, et les GARDES DU PRINCE.

DUCHATEL.

Permettez que, rompant vos entretiens ensemble,
La garde du Dauphin sur ses pas se rassemble,

Excusez-moi tous deux; mais par un seul retard
(Au Dauphin)
Votre tête s'expose au plus fatal hasard.
La Reine et tous les grands, mêlés à son escorte,
Pour vous surprendre ici menacent une porte :
L'autre issue est encor laissée à vos soldats :
Mettez-vous à leur tête, et ne balancez pas.
Votre bannissement, que presse votre mère,
Déjà sert de motifs aux cris de la colère :
L'édit qu'au nom du Roi proclama le conseil
Devance des combats l'homicide appareil.

CHARLES.

Va, cours, ô mon cher fils! assure ton passage....
Mes ordres révoqués préviendront le carnage.
Heureux d'avoir au moins recouvré ma raison
Pour détruire un arrêt mortel à ma maison!
(A Duchâtel.)
Toi, consacre au Dauphin ton ame, ton épée;
Sauve, sauve mon fils, sa puissance usurpée,
Ses droits, sa tête.... Adieu, Charles, mon seul espoir!
Ah! ne me laisse pas mourir sans te revoir!

LE DAUPHIN.

Puisse le ciel payer votre amour paternelle!

DUCHATEL.

Si j'ose à vos adieux mêler ma voix fidèle,
Souffrez qu'ici j'atteste, en l'honneur du Dauphin,
Que j'ai seul d'un cruel hâté la juste fin.
La haine en vain impute un tel meurtre à sa gloire :
Moi seul je l'ai commis, j'en charge ma mémoire;
Mais du sang que ma main versa pour le sauver,
Sous mon vieil étendard je saurai me laver.

(A la garde qui l'entoure.)

Frères d'armes! sauvons et le prince et son père!
Mort à qui les trahit! mort à qui veut la guerre!

(Au Dauphin.)

Est-ce à moi de ramper, Seigneur, dans votre cour?
Non, non, de ma fierté vos camps sont le séjour.
J'y porterai ce bras que le courage anime
A servir la vertu qu'il vengea par un crime;
Et d'un sinistre exploit, par mille coups plus beaux,
J'effacerai le blâme en guidant vos drapeaux.

(Le Roi se retire après avoir embrassé le Dauphin qui sort avec son escorte.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ISABELLE, GRANDS DE LA COUR ET DU CONSEIL.

(La Reine s'assied sous un dais entouré de fauteuils que viennent occuper les personnes de sa suite.)

ISABELLE.

Des intérêts du trône illustres confidens !
Vous, mes plus vrais appuis, seuls conseillers prudens !
Vous qui, désabusés par les maux où nous sommes,
Dégagez votre esprit des préjugés des hommes,
Sachez comment mes soins ont reconquis la paix
Sur le cœur indomté du conquérant anglais.
Il est vainqueur : le sort, contre toute apparence,
Dans les champs d'Azincour fit chanceler la France :
* Nos princes, dont l'effort la pouvait soutenir,
* Se sont tous divisés quand tous devaient s'unir.
Les peuples de nos champs, les peuples de nos villes,
Épuisant leur courage en discordes stériles,
A la licence, au meurtre enfin accoutumés,
Oppresseurs de leurs chefs qui les ont opprimés,

Ont tourné contre nous leur rage et les alarmes,
Ont refusé leurs bras à l'honneur de nos armes.
Tous les parens du Roi périrent tour-à-tour.
Orléans, le premier, égorgé dans ma cour,
Priva le trône en deuil du secours de sa gloire;
D'Anjou, vers l'Italie égarant la victoire,
Ensevelit au loin sa vie et ses trésors;
Berri, toujours flottant, rompit tous nos accords;
Bourbon, seul vertueux, fut l'espoir des provinces;
Mais vieillard gémissant des fureurs de nos princes,
Il exila sans fruit sa paisible équité :
De Bourgogne puissant la seule autorité
Allait faire fleurir mon sceptre respectable,
Quand le Dauphin pour lui se rendit redoutable:
Et tant d'inimitiés, tant de crimes divers;
Ont plus trahi l'État que nos premiers revers.
Le conquérant, habile à s'allier aux brigues,
Entra dans nos remparts que lui livraient nos ligues;
Et la Loire et la Seine, enfin de tous côtés,
Ont vu par les Anglais tous leurs ponts insultés.
Qu'exige du vainqueur l'avide barbarie?
L'Aquitaine et Poitiers, la Flandre et la Neustrie!
Ah! ne vaut-il pas mieux qu'à son titre incertain,
De ma fille bientôt joignant l'auguste main,
Pour légitime prince on daigne reconnaître
Le fils que de ces nœuds la France verra naître?
Et nos états alors, loin d'être partagés,
Contre un démembrement fleuriront protégés.
Quelle raison prévaut contre un pacte si sage?
Un fol orgueil français, un vain droit d'héritage;
La loi salique enfin, qui paraît dédaigner
Que le sang d'une femme ici puisse régner?

Doit-on immoler tout à des maximes vaines?
De grands rois sont sortis du sein d'illustres reines :
L'heureuse Catherine, au gré de votre choix,
Épouse de Henri vous donnera des rois.
Couronnons l'héritier du chef de l'Angleterre,
Qu'ont su légitimer tous les droits de la guerre,
Tous les droits du génie, et l'éclat des hauts faits,
Titres que ceux du sang n'égalèrent jamais.
J'attends l'ambassadeur chargé de sa réponse :
Mais nous, avant qu'au peuple un tel projet s'annonce,
Préparons les esprits, lents à se disposer,
Aux nouveaux changemens qu'on leur veut imposer.
Le salut de ce trône est mon désir suprême :
On le voit, à regret j'en chasse mon fils même;
(Le roi Charles paraît.)
Mon fils qui, de régner est indigne aujourd'hui,
Teint du sang de Bourgogne assassiné par lui.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES.

CHARLES.

Qu'ai-je entendu?....

ISABELLE.

Comment!... ici, lui!...

CHARLES.

Votre maître
En ce conseil, je pense, a le droit de paraître.
J'ai feint par mes langueurs d'être à l'ombre enchaîné
Afin de mieux surprendre un complot soupçonné.

Oui, perdre le Dauphin est le but qu'on propose :
Mais Charles, votre roi, vient protéger sa cause.
L'affreux Bourgogne est mort : de ce meurtre récent
Mon fils qui m'a parlé, mon fils est innocent :
Il a pour, repousser l'Anglais qu'on lui préfère,
Dieu, ses droits, son épée, et la France et son père.

ISABELLE.

Ce discours imprudent peut offenser Henri,
Henri notre vainqueur, sage autant qu'aguerri.

CHARLES.

J'estime d'un héros le noble caractère ;
* Mais roi français, je hais un roi de l'Angleterre *.

ISABELLE.

Charles se connaît-il lorsqu'il veut démentir
L'arrêt que de ses mains nous avons vu sortir,
Où chacun du coupable a lu l'ignominie ?...
Son acte envers l'Anglais prétend-il qu'on le nie ?
Des flots de sang vont-ils, par ce lâche détour,
Se joindre au sang qui fume aux plaines d'Azincour ?

CHARLES.

N'ayant plus rien à perdre à ce point de misère,
Sachons combattre encore en déplorant la guerre ;
Et m'immolant moi-même à l'état plein d'horreur,
Désavouer mon sceau que m'arracha l'erreur.

---

* A ce vers supprimé pour la scène, seule censure convenable, substituez celui-ci :

Mais roi français, je dois combattre l'Angleterre.

ISABELLE.

Suspendons nos desseins : demeurons en silence...
Député de Henri, Warwik déjà s'avance.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, WARWIK,

(Charles reste debout loin du trône.)

WARWIK. à Isabelle.

O vous, qui relevant vos états abattus,
Grande Reine, brillez par vos nobles vertus...

CHARLES, à part.

Ses vertus! ô des grands audacieux langage!

WARWIK.

Isabelle, accueillez mon fortuné message.
Mon maître, que le ciel voulut favoriser,
De ses brillans succès rougirait d'abuser.
Les désirs limités ont réglé sa fortune :
Il n'a point l'insolence aux Édouards commune ;
Et ne veut point à Londre offrir des rois aux fers,
Qu'une pitié superbe opprime en leurs revers.

CHARLES, à part.

Dans ses feintes douceurs quel surcroît d'arrogance!

WARWIK.

Il pourrait, souverain des peuples de la France,
Du titre d'une aïeule à vos yeux se targuer ;
Mais ses modestes vœux sauront le distinguer.
La modération guide les grandes ames.

Envieux d'arrêter le carnage et les flammes,
Henri, dont les vaincus aimeront les bienfaits,
Accepte votre fille, et consent à la paix.

CHARLES s'élançant vers le dais où est Isabelle.

La paix!... Je me rassieds au rang dont je m'honore...
Si l'on parle de paix, je veux régner encore.

WARWIK.

Mon prince, illustre exemple entre les potentats,
D'un dernier ennemi défendra vos états;
Et contre le Dauphin, qui s'arme après son crime,
Servira le courroux qui tous deux vous anime.
De vos murs affranchis, s'il ose y menacer,
Ses soldats à jamais viendront le repousser.

CHARLES.

Qu'entends-je?... Le Dauphin, mon fils, mon espérance,
Repousser sa vertu dont on a l'assurance!

WARWIK.

Votre pacte avec nous le traite en meurtrier;
Mon roi vous doit venger...

CHARLES.

Quoi! sur mon héritier?

WARWIK.

Ce nom n'est plus le sien : un enfant de mon maître
Est le seul héritier que vos lis vont connaître.

CHARLES.

Qui vous l'atteste, ô ciel?

WARWIK.

L'écrit par vous signé.

CHARLES.

Juste Dieu!... pour ma honte ils n'ont rien épargné.

Achevez .. Comblez-moi de douleur et de crainte...
Ouvrez-moi, criminels, cet affreux labyrinthe!

ISABELLE, se levant et quittant le dais royal.

Dissimulez, Warwik, ses cris à votre roi...
(A Charles.)
Calmez, terrible époux!...

CHARLES, à Isabelle.

Téméraire! tais-toi.
Warwik, dans mes écarts, affront que je dévore,
Quel abandon fatal ai-je souscrit encore?
Trop aveugle, c'est peu de proscrire mon sang;
Mes droits, qu'en ai-je fait?

WARWIK.

Vous gardez votre rang:
Régent futur, choisi par vous, par Isabelle,
Henri sera son gendre....

CHARLES, amèrement.

Et moi sous leur tutelle!

WARWIK.

Et de l'épouse, unie à mon roi valeureux,
Naîtront vos héritiers, chefs des Français heureux.

CHARLES.

Ma main a pu signer cet acte abominable!

WARWIK.

Le nommez-vous ainsi, quand d'une paix durable
Ce garant salutaire a confirmé l'espoir?

CHARLES, hors de lui-même.

Je le nomme, Warwik, des larcins le plus noir;
Je le nomme un outrage à mon trône, à l'empire;
Je le nomme un forfait, un traité du délire,

Contre qui hautement tout l'état doit crier,
Et que dans l'avenir rien ne peut expier.

ISABELLE.

Ah! vous verrez pourtant saluer par nos villes
Le vainqueur qui met fin à nos guerres civiles.

CHARLES.

Oui, fils de nos aïeux, en héros fortuné,
Le huitième Louis dans Londres couronné,
Vit une foule abjecte exalter son passage.
En chaque nation le vulgaire est volage;
Mais les vrais citoyens, mais les grands magistrats,
D'un triomphe étranger détournent tous leurs pas.
Que Henri par ma mort commence sa conquête,
Et de Charle ennemi qu'il abatte la tête.

ISABELLE.

De votre tête, hélas! prince trop agité,
Ne craignez bien plutôt que la fragilité....

CHARLES.

Je vous entends, barbare!... il vous convient, sans doute,
Que même en ses retours mon esprit se redoute,
Et que de ma stupeur le silence odieux
Autorise aujourd'hui ce pacte injurieux!
Peut-être il vous plairait que, dans ma véhémence,
Comme aux frivoles jeux créés pour ma démence,
Je jouasse l'état, le peuple, et qu'à jamais
Je livrasse au hasard le sort de mes sujets.... *

---

* Le jeu de cartes fut inventé en France pour distraire le Roi de ses frénésies : il est devenu le délassement des sages de nos siècles.

Non, de mon jugement la lueur trop nouvelle
M'éclaire assez l'horreur que Warwik me révèle.

WARWIK, en se retirant.

Reine, cessons...

ISABELLE.

Quel bruit! qui nous vient approcher?
Le Dauphin!...

(Le Dauphin paraît avec une escorte.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE DAUPHIN, ET SES GARDES.

LE DAUPHIN.

Oui, lui-même ose en ce lieu marcher;
Et du seuil du palais la garde trop peu forte
N'en aurait pu fermer l'accès à mon escorte.
Dois je fuir en banni par des chemins obscurs?
Non, je dois hautement protester dans ces murs,
Contre votre sentence à mon père odieuse,
Contre une paix sinistre à tous injurieuse,
Et vil prix des traités qui vendent à Henri,
Comme un lâche troupeau tout un peuple aguerri.
Je pars; et d'ici même, avec ma faible armée,
Grossie à chaque pas et d'honneur animée,
Je cours joindre un renfort de vaillans Écossais,
Que l'orgueil d'Albion lie au sort des Français.
Trop fier pour me soumettre à l'humble idolâtrie
Qui fait d'un homme heureux le dieu de ma patrie,

L'intérêt du pays, que j'aspire à venger,
Me parle de plus haut qu'un tyran étranger.
Henri, votre héros, malgré tous ses miracles;
Au terme de ses vœux trouvera des obstacles.
Qu'il ne s'y trompe point : son Angleterre un jour,
Pour un trône lointain condamnant son amour,
Saura lui reprocher sa coûteuse victoire,
Semant hors de son sein tout son or et sa gloire;
Ses peuples maudiront son vœu de s'agrandir,
Qui les épuisera pour nous assujétir.
C'est peu : de ses vertus la France détrompée,
Rebelle à sa famille, et de ses coups frappée,
Cherchera des vengeurs en tous ses concurrens.
Et moi, moi, dernier prince entre mille tyrans,
Secondé par Dunois, Saintrailles et Labire,
Du vil jong des Anglais j'affranchirai l'empire.
O mon père! embrassez notre espoir glorieux,
Et daignez suivre un fils hors de ces tristes lieux.

CHARLES.

Pars, mon fils, pars sans moi : mon esprit qui s'accable,
D'éclairer tes desseins ne se sent plus capable.
Le reste de lueur qu'il a paru jeter
S'éteint sous tant de coups qu'on vient de me porter.
Laisse, laisse à l'écart ma honte ensevelie....
Je te serais fatal : ... va, c'est fait de ma vie....
Ton père est mort.

LE DAUPHIN.

Eh bien! sans guide, sans parens,
Suivi du seul honneur, traînons mes camps errans....
Au hasard des combats j'abandonne ma tête.

ISABELLE,

Souffre, jeune égaré, qu'une mère t'arrête...

LE DAUPHIN.

Une mère, Madame, aurait un autre cœur.

ISABELLE.

Si le tien à ce nom brave ainsi ma rigueur,
Songe au moins que je puis parler en souveraine...

LE DAUPHIN.

Perdre l'état, Madame, est cesser d'être reine.

ISABELLE.

Préfère à mon pardon l'exil et le trépas.

LE DAUPHIN.

Je dois au déshonneur préférer les combats.

ISABELLE.

Pressé de toutes parts, que vas-tu faire?

LE DAUPHIN.

Vaincre.

ISABELLE.

C'est orgueil de le croire.

LE DAUPHIN.

Et vertu d'en convaincre.

(Aux membres du conseil.)

Complices, frémissez, tremblez à mes adieux!
Vous apprendrez, pervers! qui, trop silencieux,
Réglez vos trahisons par la prudence extrême,
Que l'amour du pays est la raison suprême.

(Il sort avec ses gardes.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, hormis le Dauphin.

ISABELLE.

VA, fuis!... tomps des états l'unanime concours.
Deux monarques ici vont donc traîner deux cours!
Deux justices, au gré de contraires maximes,
Punissant les vertus, récompensant les crimes,
Nommant loi la révolte, et zèle la fureur,
Par leur double balance inspirer la terreur!
Que de tems verrons-nous, en des luttes sanglantes,
Flotter les droits douteux et les villes tremblantes,
Et les peuples souffrans, victimes des hasards,
Ne savoir où porter leurs vœux et leurs regards!
Hâtons-nous : prévenons une entière ruine.

CHARLES.

Vous seuls avez soufflé cette rage intestine....
Il vous l'a dit, fléaux du royaume et des lois!
Le reste de la France élève aussi sa voix....
A l'honneur qu'on trahit s'il manque des organes,
Grand Duguesclin! je vois se soulever tes mânes...
Écoutez les clameurs de nos illustres morts....
* » Traîtres! vous disent-ils, perdez-vous sans remords
* » Les fruits de notre sang prodigué dans vos plaines?
* » Nous fallait-il subir tant de chocs, tant de peines,
* » Fallait-il tant combattre, et noblement mourir
* » Pour voir de nos neveux la liberté périr?. .. »
* Ces ames des soldats, ces ombres en furie,
* Elles planent sur vous.... j'entends leur sang qui crie...
N'êtes-vous plus Français, et mes pleurs superflus?...

Ah! Français... à ce nom vous ne répondez plus!...
Anglais donc!... l'êtes-vous?... tout est sourd à mon zèle
Tout tremble, en m'écoutant, d'être jugé rebelle....
Eh bien! dépouillez-moi, chargez de fers mes mains;
De mes titres royaux les ornemens sont vains....
J'arrache de mon front ce honteux diadême....

(Il jette sa couronne à ses pieds.)

Promenez dans Paris mon désespoir extrême....
Cette reine entendra ma fureur présager
Qu'horrible aux yeux français, horrible à l'étranger,
Le peuple entier un jour, accusant son ivresse,
De malédictions chargera sa vieillesse.
* Le peuple en me voyant saura que les partis
* Nous dictent nos arrêts, nos traités démentis.
* J'apprendrai par ma chute aux magistrats des villes
* Que les sceptres humains sont des appuis fragiles;
* Que les erreurs des rois, dans leurs adversités,
* Livrent enfin aux grands jusqu'à leurs volontés;
* Et que des justes lois la force impérissable
* Peut seule des états être un fondement stable.
Vous, esclaves muets,.... si mes vives douleurs
Aux yeux que vous baissez arrachent quelques pleurs,
Pleurez!... non les tourmens d'un prince qui succombe,
Mais le spectacle affreux d'un empire qui tombe.

(Charles s'inclinant d'un genou, et défaillant dans les bras de ceux qui l'entourent.)

O grand Dieu qui m'entends, Dieu, sauveur de nos lis,
Dans le temple de Reims couronne un jour mon fils!
Et puissé-je, du sein de la nuit éternelle,
Voir renaître l'éclat de la France immortelle!

FIN DE LA DÉMENCE DE CHARLES VI.

LOUIS IX

EN ÉGYPTE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. LEMERCIER;

Représentée, pour la première fois, au second Théâtre-Français, le 5 août 1821.

PERSONNAGES.

LOUIS IX, roi de France.
OCTAIR, arabe, chef des Mamelus.
ALMADAN, soudan d'Égypte.
JOINVILLE, seigneur français.
ALPHONSE, comte de Poitiers, frère du roi.
AZÉDIN, confident d'Almadan.
ISAIDE, sultane égyptienne, veuve de Mélédin.
ZOIME, nourrice d'Isaïde, Géorgienne.
CHEVALIERS FRANÇAIS.
TROUPES D'ÉGYPTIENS, DE MAMELUS ET D'ARABES.

La scène se passe aux environs de la ville de Mansoure.

LOUIS IX,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place entourée de palmiers : sur l'un des côtés est dressée une tente dont le seuil élevé laisse apercevoir l'intérieur ; sur l'autre côté, et vers le fond de l'enceinte, on découvre des pavillons entourés de gardes, une plaine sablonneuse et des pyramides très-lointaines.

SCÈNE I.

ISAIDE, ZOIME.

ISAIDE.

Zoime, attends ici le retour d'Almadan :
Voici le pavillon qu'a planté ce soudan
Sur la rive du Nil aux chrétiens si funeste ;
L'autre tente renferme un déplorable reste
D'européens captifs, réservés à la mort :
Viens ; détournons nos yeux de leur malheureux sort,
Tendre Zoïme, ô toi, dont le sein m'a nourrie,

O de tout mon destin confidente chérie !
Apprends-moi le sujet qui te rend à mes yeux ;
Je te dirai quels coups on m'apprête en ces lieux :
Il tardait à mon cœur, lassé de ton absence,
De consulter ici ta discrète prudence.

ZOÏME.

Un ordre qu'Almadan a signé de sa main
M'a de son camp nouveau fait prendre le chemin :
Je quittai Babylone et touchai ce rivage.
L'esclave qu'Almadan chargea de son message
Me mena vers lui-même, et son premier aspect
Pénétra tous mes sens de crainte et de respect ;
Alors, en souriant : « Nourrice d'Isaïde,
» Long-tems tu lui servis de compagne et de guide,
» Saurais-tu, m'a-t-il dit, quelle ville, quels bords,
» De mon père expiré recèlent les trésors?
» Mon père, dont l'amour honora ta maîtresse,
» Lui fit avec son lit partager sa richesse.
» Sa mort la laisse veuve ; et je veux l'empêcher
» De dissiper ses dons qu'elle ose me cacher. »
Ma réponse au sultan laisse ignorer encore
Ce mystère important que moi-même j'ignore ;
Mais si votre secret m'eût été confié,
Mon zèle pour le taire eût tout sacrifié.

ISAIDE.

Zoïme, je le sais : aucune violence
Ne t'eût contrainte à rompre un fidèle silence.
Ton cœur n'est point semblable à ces perfides cœurs
Dont l'effroi, l'intérêt sont aisément vainqueurs,
Et qui, sans redouter la peine due aux traîtres,
Vont à qui les achète et tremblent sous deux maîtres.

Almadan eût en vain payé du plus haut prix
Mes secrets lâchement à tes lèvres surpris.
Ta foi n'eût pu trahir l'honneur d'un long service.

ZOÏME.

Pour vous, belle Isaïde, a-t-il tant d'injustice?
Oublierait-il si tôt qu'il vous doit son pouvoir?
Car, si le bruit public me l'a bien fait savoir,
Quand Mélédin son père expira dans l'armée,
Votre soin, devançant la prompte renommée,
Envoya la nouvelle aux champs assyriens,
Du deuil caché par vous à nos Égyptiens;
Et dans le même tems, par ce zèle prospère,
En revoyant le fils on sut la mort du père.
C'est ce qu'à Babylone * on nous a racouté.

ISAIDE.

Oui, son sceptre est un don qu'il tient de ma bonté.
Mon époux, qu'attristait la sombre jalousie,
Exilait son courage aux confins de l'Asie,
De peur que tout d'un coup sa jeune ambition.
N'arrachât de ses mains la domination.
Cependant les Français, et Louis à leur tête,
Des plaines de Massoure achevaient la conquête;
Ce roi chrétien, déjà maître de nos cités,
Eût, en mettant le comble à nos adversités,
Détruit de Mélédin la cohorte ébranlée,
Si sa mort aux soldats eût été révélée.
L'armée était sans chef; le destin protecteur
Aurait pu d'un émir faire un usurpateur.

---

* La Babylone d'Égypte, la ville du *Caire*.

Du poison ou du fer la seule diligence
Sans peine eût d'Almadan prévenu la vengeance :
Je parai tous ces coups ; s'il règne, c'est par moi.
Le croirais-tu ? sa haine est le prix de ma foi.
Tout l'afflige, mon rang, ma première puissance,
Mes services, le poids de la reconnaissance.
Ses chagrins inquiets accusent aujourd'hui
Ce même art séduisant que j'employai pour lui :
Il craint, il hait en moi jusqu'à mon titre même ;
De ce génie ingrat la défiance extrême
Recherche quel profit, corrompant son effet,
D'une noble conduite altère le bienfait ;
Du fardeau qui lui pèse un soupçon le soulage,
Et de sa dette ainsi son orgueil se dégage.
Va, son sort instruira des cœurs plus généreux
A mieux récompenser ce qu'on tenta pour eux.

ZOIME.

C'est doubler vos périls que de son héritage
Vous-même retrancher et céler un partage.

ISAIDE.

Je l'acquis de son père ; il veut me le ravir
Pour attaquer mes droits, me perdre, ou m'asservir.
S'il m'avait dépouillée, il trancherait ma vie.
Tu le vois, sa fureur brûle d'être assouvie
Au sang de ces chrétiens qu'il garde prisonniers.
Il sait qu'il tient leur roi parmi leurs chevaliers ;
Il ne le connaît pas ; aucun ne le déclare.
Le faux bruit de sa mort irrite le barbare ;
Mais il suspend ses coups par un cupide effroi
De perdre la rançon qu'il attend de ce roi.
Comme eux dans sa vengeance avec art je l'arrête ;

De peur qu'avec mon or il ne veuille ma tête.

ZOIME.

De votre résistance enfin las et confus,
Quoi? doutez-vous qu'il tarde à punir vos refus?
Eh! qui vous sauvera du lien homicide?...

ISAIDE.

Qui, Zoïme?... peut-être un guerrier intrépide.

ZOIME.

Nul mortel, au mépris du sultan courroucé...

ISAIDE.

Lis jusqu'au fond d'un cœur que l'amour a blessé.
Tu connais Octaïr, ce fils de l'Arabie,
Si fidèle à la loi que la Mecque a subie,
Qui, des ses premiers ans chéri de Mélédin,
Ainsi qu'à Mahomet lui voua son destin?
Charmé de ses vertus dont il parlait sans cesse,
Le vieillard belliqueux nous vantait sa jeunesse:
Pour prix de mille exploits, ses ordres absolus
L'élevèrent au rang de chef des Mamelus.
Ne te souvient-il pas comme avec complaisance
Mon époux une fois voulut, par ma présence,
Combler le juste honneur si dignement rendu
Au héros fortuné qui l'avait défendu?
Il exigea (pour moi dangereux ministère!)
Que ma main lui ceignît un brillant cimeterre.
J'obéis; et mon bras, doucement avancé,
Détournant un des plis de mon voile baissé,
Sous son ombre je vis cette tête guerrière,
Et de ses yeux levés la perçante lumière.
O surprise! ô pudeur! heureuse que du moins

Le lin m'ait dérobée aux curieux témoins !
Je brûlai ; je rougis ; ma raison fut troublée ;
Le feu de ses regards m'avait presque aveuglée ;
Ma bouche murmura des mots interrompus,
Et mon corps fléchissant ne se soutenait plus.
Octaïr n'avait point ce farouche visage
Que flétrit des combats le dur apprentissage,
Ni ces traits que noircit l'astre de nos climats ;
Mais un front jeune et fier, brillant de doux appas ;
Et de son noble aspect le redoutable empire
M'annonça la valeur que tout son sein respire.
La guerre l'éloigna : j'ignorai quelque tems
Les faits de mon vainqueur toujours plus éclatans ;
Et de sa vue en moi conservant la mémoire,
Honteuse, je n'osais m'informer de sa gloire :
Mais lorsqu'en Mélédin le sort si rigoureux
Trancha d'un même coup et la vie et mes nœuds,
Près du soudan son fils, et dans sa garde même,
Charmant, il reparut. Je suis libre, et je l'aime ;
Et s'il en est besoin, Zoïme, tu verras
S'armer pour ma défense un invincible bras.

ZOIME.

Qu'attendre d'un soldat ?....

ISAIDE.

J'attends tout du courage.

ZOIME.

Sait-il vos sentimens ?...

ISAIDE.

Non, Zoïme, aucun gage
N'assure ce complice encore à mon amour.

Si mon feu déclaré ne l'enflamme à son tour...,
Qu'il tremble.... dans les camps dès l'enfance conduite,
Par leur spectacle affreux mille horreurs m'ont instruite
A ne plus redouter le bruit roulant des chars,
Le meurtre, la vengeance, et les sanglans hasards :
Bientôt de ses mépris ma pudeur indignée
Vengerait ma beauté par l'ingrat dédaignée;
Le Nil engloutirait, à mon premier signal,
Un lâche dont l'aspect me deviendrait fatal....
Mais il est jeune, aimé; quelles sont mes alarmes?
Moi, veuve d'un sultan qui trouvait tant de charmes
A voir ses derniers jours par mes soins s'embellir,
Qu'il semblait, malgré l'âge, oublier de vieillir?
Octaïr, dans l'ardeur de ses tendres années,
En aveugle à mon sort joindra ses destinées.
Mes conseils, mon amour, lui feront tout braver :
Plus haut que tu ne crois j'espère l'élever.
Le soudan que j'ai fait, et dont l'orgueil m'outrage;
Doit trembler que ma main ne brise son ouvrage....
Zoïme, j'en frémis.... oui, peut-être demain
Il faudra que le fer prévienne un inhumain
Dont le jaloux ennui d'avance me condamne,
Et me laisse à regret le titre de sultane.
Il vient.... contraignons-nous : sous un respect forcé
Voilons l'inimitié de mon cœur offensé.
De la soumission l'insidieuse adresse
Cache aux tyrans ici les piéges qu'on leur dresse,
Et la haine dans l'ombre autour d'eux sait ramper
Jusqu'au moment propice à les envelopper.

SCÈNE II.

ALMADAN, AZÉDIN, ISAIDE, ZOIME.

ALMADAN.

Sultane, on vous a dit que ma loi vous ordonne
De remonter le Nil jusques à Babylone.
Ma nef et les zéphirs vous pressent de quitter
Les lieux que mes rigueurs sont près d'ensanglanter :
Les Chrétiens vont périr condamnés par mes armes.
Épargnez-vous l'ennui de leurs cris, de leurs larmes.
Vous sied-il dans nos camps d'exposer mille attraits
Chastement consacrés à l'ombre des palais ?
Souvent il est trop vrai qu'une volage épouse
Offensant d'un époux la mémoire jalouse,
A peine ayant sur lui refermé le cercueil,
Songe à quelque autre amant dans les pompes du deuil :
Ces infidèles cœurs n'ont rien qui vous ressemble.
J'ai fait mander Zoïme : allez, partez ensemble.
Je ne vous tairai point qu'il m'importe d'avoir
Tout l'or que Mélédin mit en votre pouvoir :
Aux trésors paternels j'ai le droit de prétendre ;
Et je veux qu'en partant vous me les fassiez rendre.

ISAIDE.

Seigneur, puis-je sitôt....

ALMADAN.

Isaïde, cessez
D'opposer des lenteurs.... j'ai dit : c'en est assez.
(Isaide se retire en le saluant avec humilité.)

SCÈNE III.

ALMADAN, AZÉDIN.

ALMADAN.

Azédin, le respect qu'elle fait apparaître
S'efforce à déguiser son horreur pour un maître.
L'inimitié, qui tremble et se tait devant nous,
N'osant pas nous braver, conspire à nos genoux,
Ordinaire péril de ma haute puissance!
Elle tombe d'un coup sous la main qui l'encense.
Tu vois cette orgueilleuse à mes pieds s'incliner,
Eh bien! son seul désir est de m'assasiner.
A la cour des sultans ces haines sont communes:
Je n'appris à régner que par leurs infortunes.

AZÉDIN.

Ah! de la défiance évitez les leçons.
Mille attentats sont nés des injustes soupçons:
Et tel qu'on accusa, vivait dans l'innocence,
Qui devint criminel pour sa seule défense.
La sultane envers vous est sincère, et sa main
Vous a remis, Seigneur, le pouvoir souverain.
N'ayant point eu de fils, veuve de votre père,
Son cœur vous adopta, c'est en vous qu'elle espère:
Pourquoi, Seigneur (mon zèle excuse ce discours),
De tant de vains soucis vous alarmer toujours?

ALMADAN.

Quoi donc? sans fondement accusé-je Isaïde
Qui trouble tout mon camp de sa brigue perfide?

Quel objet pour calmer mes chagrins soupçonneux
Qu'une femme qu'agite un cœur ambitieux;
Qui seule, disposant de son sort et du nôtre,
M'ayant nommé soudan peut en nommer un autre!
J'ai de son dévoûment plus d'un garant certain,
Réponds-tu ; juge mieux d'un esprit si hautain.
Elle sait que l'Égypte avec impatience
Eût souffert un outrage au droit de ma naissance,
Et craignant qu'un des chefs ne l'en punît enfin,
Elle appela ton maître au rang de Mélédin.
Par la reconnaissance il lui parut facile
D'enchaîner à son gré ma jeunesse docile.
En son propre intérêt je trouvai mon salut ;
Mais toujours en mes camps son parti prévalut.
Même, il n'est pour ma perte aucun bruit qu'on n'invente :
On répand qu'au milieu d'une fête imprudente,
D'un nectar énivrant me laissant échauffer,
Un flambeau des festins fut tranché par ce fer ;
Et je jurai, dit-on, que mes mains étaient prêtes
A faire des émirs voler ainsi les têtes.
Ce récit dans le peuple a couru contre moi :
Plus un bruit est grossier, plus on y prête foi.
Cependant, Azédin, la coupable sultane
A ces discours menteurs a prêté son organe.
T'avoûrai-je bien plus? je la hais : son aspect,
Importun à ma vue, à mon cœur est suspect.
Je ne sais qui me dit qu'elle m'est dangereuse :
Son bonheur porte ombrage à mon étoile heureuse.
J'ai vaincu les Chrétiens par mes vaillans efforts :
Leur prince est dans mes fers, leurs plus grands chefs sont morts!
N'importe ; la tristesse accablera mon ame
Tant qu'aux bords de Thanis je verrai cette femme.

AZÉDIN.

Elle va les quitter, Seigneur ; qu'est-il besoin
D'affliger votre esprit d'un inutile soin ?
Oubliez les ingrats dont les ames se vendent :
Ne pensez qu'aux vertus des cœurs qui vous défendent.
Parmi quelques mutins parlant de vous trahir,
Un vengeur s'est montré...

ALMADAN.

Son nom est Octaïr :
Je m'en suis informé. Son zèle, sa vaillance,
Méritent de ma part une ample récompense.
Sa fougue impétueuse accabla les Français :
Je dois presque à son bras notre dernier succès.
Sait-il que dans ce lieu ma volonté le mande ?

AZÉDIN.

J'ai couru l'avertir.

ALMADAN.

Oui, je veux qu'il commande
Le corps des Mamelus (*) par ses faits illustré.
Il succède à leur chef sous mes yeux expiré.

AZÉDIN.

Le voici qui s'avance, et cet honneur suprême
Lui sera confirmé par votre bouche même.

(*) Mamelus a été employé, comme plus poétique que Mamelloucks, par Voltaire.

SCÈNE IV.

ALMADAN, OCTAIR, AZÉDIN.

ALMADAN.

Jeune guerrier, ton maître était impatient
De voir l'appui nouveau des fils de l'Orient.
Ma justice te doit le prix de son estime.
De mes fiers Mamelus sois le chef magnanime.
Un guerrier courageux fait devant ses drapeaux
Marcher tous les mortels ainsi que des troupeaux.

OCTAIR.

Seigneur, je fus soldat, j'obéis sans murmure ;
Et du commandement dont votre voix m'assure
Vous ne verrez user le docile Octaïr
Que pour forcer l'armée à vous mieux obéir.

ALMADAN.

On vante hautement ton cœur fidèle et brave.
Es-tu né sur ces bords?

OCTAIR.

Je naquis d'une esclave,
A Médine, parmi des Arabes errans :
Mon père était pasteur.

ALMADAN.

Qui t'a mis dans nos rangs?

OCTAIR.

Le sultan Mélédin, qui traversait nos plaines,
Fut conduit par la soif à des sources lointaines.
Dont je lui découvris les salutaires eaux.

J'avais guidé sa course, abreuvé ses chameaux;
Il daigna m'acheter et me donna des armes.
Enfant, déjà pour moi la guerre avait des charmes.

ALMADAN.

Jeune, on en voit la gloire et non pas les dangers.

OCTAIR.

Des dangers!... en est-il? les brigands passagers
Qui venaient dépouiller ma famille appauvrie,
Sous mon arc ou ma fronde expiaient leur furie.
Quand j'avais défendu mon bercail menacé
D'un monstre rugissant par mes flèches percé,
Souvent je me disais : « Honneur aux mains vaillantes
» Qui des hommes ainsi garantissent les tentes,
» Et d'ennemis nombreux sauvent les nations,
» Comme moi ces brebis de la dent des lions! »

ALMADAN.

J'ouvre à ce grand courage une vaste carrière.

OCTAIR, d'un ton enflammé.

Ainsi s'accomplira ma destinée entière.

ALMADAN.

Que dis-tu?

OCTAIR.

Les devins m'ont jadis annoncé
Que dans le plus haut rang je me verrais placé.

ALMADAN.

Toi!

OCTAIR.

Leur art a dit vrai : mon bonheur se déclare.

ALMADAN, avec défiance et ironie.

Sur la foi des devins l'ambition s'égare.

OCTAIR.

Ah! la mienne, Seigneur, n'aurait jamais conçu
L'espoir du noble rang que de vous j'ai reçu.

ALMADAN, avec gravité.

Tant d'honneur, Octaïr, n'est dû qu'à ma justice.

OCTAIR, avec enthousiasme.

Tout est écrit au ciel; le prix et le service.

ALMADAN, étonné.

Souviens-toi qu'aujourd'hui tu méritas mon choix
Pour avoir des mutins su réprimer la voix.

OCTAIR.

Mon zèle aurait eu peine à souffrir leur licence.
« Aux sultans, ai-je dit, Dieu prête sa puissance.
» Lorsqu'ils sont des tyrans, lui seul doit les juger :
» L'ange exterminateur descend pour le venger;
» Et, jetant ses regards sur la terre où nous sommes,
» Arme à son gré le bras qui délivre les hommes. »

ALMADAN, d'un ton sévère.

Cet ange redoutable est prompt à se saisir
De l'esclave qu'agite un orgueilleux désir,
Et qui se croit plus grand que tous ceux qu'il voit naître
Pour combattre et mourir en défendant leur maître.
Jamais cet insensé, qui court à son malheur,
N'arrive où t'a conduit ta fidèle valeur :
Il meurt anéanti, comme sont sur la terre
Tombés les vils chrétiens devant ton cimeterre.

OCTAIR.

Ce fer qui vous servit, gage d'un heureux sort,
Ne pouvant me trahir dut leur porter la mort.

ALMADAN.

Quel mystère s'attache à cette arme homicide?

OCTAIR.

C'est un don que me fit la sultane Isaïde.

ALMADAN, troublé.

Comment?...

OCTAIR, avec feu.

Et je jurai que ce fer précieux
M'ouvrirait le chemin de la gloire et des cieux.

ALMADAN, bas, à Azédin.

Tu l'entends? Est-ce donc à tort que je m'alarme?
Isaïde en secret les séduit et les arme.
Jette-t-elle au hasard ses dons infructueux?
Ce guerrier est hardi, crédule, impétueux....
Faut-il que je le perde à l'heure où je l'élève?
(A Octaïr.)
La sultane, dis-tu, t'enrichit de ce glaive?
En quel tems? à quel titre? et pourquoi ce présent?

OCTAIR.

Votre père, Seigneur, pour moi si bienfesant,
M'avait de ses coursiers soumis quelques escortes;
Et, de ses pavillons me confiant les portes,
Voulut que la sultane, aux yeux de ses soldats,
M'honorât de ce fer pour prix d'heureux combats:
Depuis ce jour surtout présent à ma mémoire,
Mon bras, mon sang, mon cœur appartint à la gloire:
Sans crainte et redoutable à tous nos ennemis,
Je marchai vers l'honneur à pas plus affermis.
Lorsque, ayant enlevé ce prince à notre hommage,
De Mélédin en vous Dieu nous rendit l'image,
Par les Européens vos camps étaient pressés,

Terrible, je parus et les ai terrassés.
La mort, qui devant moi volait sur cette rive,
Ne me frappera pas que son heure n'arrive.
Au travers du carnage en aveugle emporté,
J'ai redoublé ma foi dans la fatalité.
J'embrasse l'espérance à mon bonheur offerte :
A qui m'attaquerait j'ose assurer sa perte.
De berger devenu chef de vos légions,
Je ne fus point trompé par les prédictions.

ALMADAN, courroucé.

Quoi ? de ta vanité quelle est donc la pensée ?
Est-ce aux augures vains, à ta fougue insensée,
Au glaive qu'une femme autrefois t'a donné,
Que tu dois de tes coups le hasard fortuné ?
Ah ! présume un peu moins de ton destin prospère.
Rends en grâce à ton Dieu ; sers, et tremble, et révère.
Plus humble à l'avenir, songe que le passé
Reçut sa récompense et qu'il est effacé.
Songe qu'un fol orgueil ternirait tout ton lustre ;
Que je puis d'un seul mot borner ta route illustre ;
Et que, pour les Chrétiens si fatal un moment,
Tu n'es de Mahomet qu'un fragile instrument.

OCTAIR.

Nul mortel plus que moi n'adora le prophète :
Si j'ai pu l'offenser, frappez ; voilà ma tête.
(Il se met aux genoux du soudan.)

ALMADAN.

Lève-toi : devant lui tout doit s'humilier.
(A Azédin.)
Cet Arabe est croyant, et je peux m'y fier.
(A Octaïr.)
Octaïr, réunis tous les captifs ensemble :

Dis soudain à Louis qu'il se montre ou qu'il tremble;
S'il se tait et se cache entre tous ses guerriers,
Inconnu, qu'on l'immole avec ses chevaliers.

OCTAIR.

Seigneur, vous obéir sera toute ma gloire.

(On entend au loin le nom d'Octaïr.)

ALMADAN.

Qu'entends-je?...

OCTAIR.

Vos soldats proclamant ma victoire.

ALDAMAN.

(A part.) (Haut.) (A Azédin.)
Sa victoire!... Venez. Que demain nul retard
De la sultane ici n'arrête le départ.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ALPHONSE, JOINVILLE, FRANÇAIS EN-CHAINÉS, GARDES ÉGYPTIENS.

JOINVILLE, sur le devant de la scène.

Quel ordre nous rassemble? et parmi nos chrétiens,
Quel Français vois-je encor chargé d'affreux liens?...
Vous, frère de mon roi! vous, magnanime Aphonse!

ALPHONSE.

Est-ce Joinville, ô ciel! que cette voix m'annonce?
Lui, qu'au nombre des morts je crus enveloppé,
Au glaive, aux Sarrasins, au fleuve est échappé!
Le ciel, auteur des maux où ma force succombe,
Veut-il me consoler sur le bord de la tombe?

JOINVILLE.

Laissez moi, s'il se peut, oublier nos tourmens,
Et goûter la douceur de vos embrassemens!
Ne nous fatiguons pas d'une crainte importune,
Seigneur; la prévoyance ajoute à l'infortune.
Le sort nous fait connaître à des revers soudains
Que pour le pénétrer tous nos regards sont vains.
Qui jamais aurait cru nos palmes incertaines,
Et qu'aux rives du Nil nous traînerions des chaînes?

ALPHONSE.

Eh! comment du trépas fûtes-vous garanti?

JOINVILLE.

Le sais-je? Que les flots ne m'ont-ils englouti
Avant d'être témoin de l'entière ruine
D'un camp d'où nous chassa la peste et la famine!
Les morts nageant sur l'onde, en leur course arrêtés;
Et chargeant de poisons tous les vents infectés;
Les mourans exhalant une homicide haleine,
Leurs lits abandonnés sur la brûlante arène,
Leurs sépulcres ouverts, chaque jour plus voisins,
Furent nos seuls vainqueurs, et non les Sarrasins.
Même encore (ô vertu qu'on aura peine à croire!)
Le Roi sur ces fléaux remporta la victoire.
Nous vîmes couronner par le pieux Louis
Les hauts faits dont l'éclat nous avait éblouis.
Ses ordres saintement du fleuve retirèrent
Les débris des Chrétiens, que nos mains séparèrent
De tout l'impur amas de ces vils musulmans
Repoussés vers la mer loin des ponts écumans.
Là, trempant de ses pleurs le limon qui les souille,
Ton plus cher favori vient laver ta dépouille,
Jeune d'Artois *, héros moissonné dans ta fleur,
Et qu'a puni la mort d'un excès de valeur!
Et moi, faible, épuisé de blessures profondes,
Sur la foi de la nuit, des voiles et des ondes,
Je quittai le monarque... Éloignement cruel!
Ah! pressentais-je alors qu'il dût être éternel!
Ma galère, voguant à l'abri d'un ciel sombre,
Évitait l'ennemi dans l'épaisseur de l'ombre,
Lorsque de Damiette un vent nous écartant,

* Robert.

Au port que nous quittions nous renvoie à l'instant;
Et des feux allumés nous montrent au rivage
Les blessés qu'on égorge et le camp qu'on ravage.
Mon pilote veut fuir, et s'entend menacer
D'un vaisseau dont il voit les rames s'avancer;
Il s'étonne, il pâlit; tout lui présente un piége;
Les deux rives, le Nil, et les airs, tout l'assiége.
L'épée en main sur lui, moi, par un prompt effort,
Je l'écarte à-la-fois du navire et du bord;
Enfin la lutte est vaine, et l'ancre nous arrête.
Du rivage les dards volaient sur notre tête;
Et du fleuve, sur nous jaillissant en éclairs,
Un feu lancé blanchit l'obscurité des airs,
Y serpente, s'élève, et sur l'onde et nos voiles
Tombe en semant le ciel de fatales étoiles.
On atteint ma galère; et, partout effrayés,
Mes défenseurs sont pris, immolés ou noyés.
O ciel! qui nous armas pour ta sainte querelle,
Tu voulus me sauver par un jeune infidèle,
Qui, nageant vers ma nef, saisit ses bords sanglans,
M'embrasse demi-mort, d'un nœud me ceint les flancs,
Et sous les eaux m'attire en une barque immense,
Où de mes compagnons le meurtre recommence.
Le Sarrasin retient le fer levé sur moi,
Et m'annonce aux bourreaux comme un parent du Roi.
Dieu permet donc, malgré les débats de la terre,
Que la pitié partout ait sa loi salutaire!

ALPHONSE.

Est-ce un bienfait, hélas! de prolonger nos jours,
Dont l'esclavage affreux va corrompre le cours?

JOINVILLE.

Vil jouet, on me mène en chaque lieu funeste

Où des Français captifs est renfermé le reste.
Mon œil cherche Louis, qu'on me promet en vain...
Votre frère n'est plus... O digne souverain!
C'en est fait, et du Nil tu fus la triste proie!
Si je l'eusse revu, quelle eût été ma joie!
Ah! poussant à ses pieds mille tendres sanglots,
De mon sang pour le sien j'aurais offert les flots!

ALPHONSE.

Sois prudent,... à ta foi je m'ouvre en assurance,
Cher Joinville...

JOINVILLE.

Auriez-vous un reste d'espérance?

ALPHONSE.

Oui, ce frère, oui, ton roi qu'on crut au rang des morts,
Il vit.

JOINVILLE.

Serait-il vrai?

ALPHONSE.

Réprime tes transports.
Les bruits de son trépas le sauveront, peut-être...
S'il s'offre à tes regards, feins de le méconnaître.
Des Français, l'un par l'autre en secret avertis,
Aucun à son aspect ne nous a démentis.
L'honneur à son salut et le hasard conspire :
Dans les fers d'Almadan ici même il respire.

JOINVILLE.

Quel bonheur plein d'alarme et quels plaisirs amers!
Je retrouve mon roi, mais hélas! dans les fers.

ALPHONSE.

Par la contagion chassés vers Damiette,

Nous partions ; l'ennemi, nous fermant la retraite,
Répandit en nos rangs le tumulte et l'horreur.
Ces flammes, dont l'aspect t'a glacé de terreur,
De nos tristes vaincus éclairaient le carnage.

JOINVILLE

Nul guerrier n'a du Roi protégé le passage ?

ALPHONSE.

Chatillon à sa suite opposait son effort.

JOINVILLE.

Chatillon ! et qui put le surmonter ?

ALPHONSE.

La mort.

JOINVILLE.

Digne éloge, en effet, d'un guerrier magnanime !...
Français, vous pleurerez cette illustre victime ;
Car, j'aime à le penser, vos esprits généreux
Suivent nos pas de loin sur ces bords malheureux :
Nul héros n'est absent aux yeux de la patrie.
Mais, Seigneur, et Sargine, et sa troupe aguerrie
Étaient-ils près du Roi ?

ALPHONSE.

Sargine, le dernier,
De mon frère expirant devint le bouclier :
Il a de ses amis pleuré les funérailles.
Les soldats que Paris vit naître en ses murailles
Ont d'un courage égal ardemment combattu.

JOINVILLE.

Paie, en la consacrant, un prix à leur vertu,

Belle et vaste cité! transmets à la mémoire
Que tes fils avec nous combattaient pour ta gloire.

ALPHONSE

Des ordres de Louis faussement proclamés
Trahissant leur valeur les ont seuls désarmés.
Le sultan est troublé par de confus indices :
Mais nos fiers chevaliers, au péril des supplices,
Se jurent sur l'honneur un mystère sacré.
Voilà tous nos secrets.

JOINVILLE.

Seigneur, je les tairai.
Quel besoin d'un serment? j'ai donné ma parole :
Pour elle, s'il le faut, un chevalier s'immole.

ALPHONSE.

Louis était d'avance au trépas résigné.
Son scrupule à nos vœux a long-tems répugné :
Sa bouche nous aurait confondus la première ;
Mais par son désaveu nous perdions la lumière :
Il consent au silence, et nous dérobe aux coups
De l'avare soudan qui le croit parmi nous ;
Et qui d'entre ses mains jaloux qu'il se rachète
Suspend à cet appât sa vengeance inquiète.

JOINVILLE.

Cette erreur, vain secours, durera peu de tems.

ALPHONSE.

La mort plane sur lui, sur nous, et je l'attends.

JOINVILLE.

Aux murs de Damiette, ô ciel! sauve la Reine ;
Et qu'au sein de Paris ta faveur la ramène!

ALPHONSE.

Sauve, sauve en ses flancs le gage précieux
Que lui laissa Louis du sang de nos aïeux!

JOINVILLE.

Le noble Charle est-il trahi par la victoire?

ALPHONSE.

Ses yeux ne verront plus les rives de la Loire.

JOINVILLE.

Quoi? le comte d'Anjou; votre frère a péri!

ALPHONSE.

Non, mais d'indignes fers j'ai vu son bras flétri.

JOINVILLE.

Et j'arrose de pleurs votre main désarmée...
Rien ne nous reste donc?...

ALPHONSE.

Que notre renommée.

(Il aperçoit Octaïr qui s'avance.)

Joinville, taisons-nous; et gardez vos sermens.

JOINVILLE.

Mon cœur saurait pour eux défier les tourmens.

SCÈNE II.

ALPHONSE, JOINVILLE, OCTAIR, FRANÇAIS ENCHAINÉS, GARDES ÉGYPTIENS.

OCTAIR, aux croisés.

Qui de vous est Louis? que sans crainte il se nomme.
Mon prince est curieux d'admirer ce grand homme.

Désignez votre roi, malheureux chevaliers...

(Les Français restent muets.)

Vous ne répondez point!... Eh quoi? vils prisonniers,
Quel espoir vous séduit? Tremblez pour votre tête.

(Personne ne répond.)

Ce roi vit-il? Parlez, ou cette main est prête...

(Il met la main sur son glaive.)

Dans ce silence altier, quoi? vous vous obstinez!...

(Il tire le glaive à demi et le replace dans le fourreau, après une réflexion qui le modère.)

Près de leurs compagnons qu'en ce lieu ramenés,
A peser leurs destins un moment ils demeurent :
Et s'ils ne livrent pas leur souverain, qu'ils meurent.

(On les emmène, en silence, dans la tente voisine.)

SCÈNE III.

OCTAIR, seul.

Pourquoi notre soudan tarde-t-il à punir
Ces croisés, que la mer eût bien dû retenir,
Et qui de tous les points de l'Europe lointaine
Apportaient la terreur sur la rive africaine?
Quels biens dans nos climats voulaient-ils conquérir?
Ce ciel, qui nous embrâse, et qui les fait périr!
Ces temples, dont partout les muets caractères
Des âges écoulés leur cachent les mystères!
Ces palais de la mort, restés sans habitans,
Où du néant des rois se parlent tous les tems!
Que de peuples l'orgueil des hautes pyramides
Vit passer engloutis dans nos sables avides,
Memphis! sans qu'aucun d'eux, à l'Arabe pareil,

Vainquît ton sol poudreux et ton brûlant soleil!
Pourquoi de l'Occident ces errantes armées
Ont-elles affronté nos plages enflammées?
C'est, sans doute, un arrêt du terrible destin,
De tous nos mouvemens le principe et la fin,
Qui lui seul, préparant leur perte et ma victoire,
Leur fit chercher des fers et m'apporter la gloire;
Qui, moi-même étranger comme elles sur ces bords,
Me voulut agiter de belliqueux transports,
Du jour qu'une beauté, dont me poursuit l'image,
A d'une arme invincible honoré mon jeune âge.
L'aveugle espoir de plaire à ses yeux pleins d'appas
Jusqu'aux bornes du monde entraînerait mes pas...
Mais, d'où vient qu'Almadan, si prompt dans sa colère,
A son nom proféré m'a paru si sévère?
Et d'où vient que l'accent de sa sinistre voix
A fait frémir mon cœur pour la première fois?

SCÈNE IV.

ZOÏME, OCTAIR.

ZOIME.

Une femme, seigneur, par la crainte agitée,
De vous seul en secret voulant être écoutée,
Au moment d'un péril qui menace ses jours,
Du sauveur de l'Égypte implore le secours.

OCTAIR.

Quel est son nom?

ZOIME.

Souffrez que ma bouche le cèle.

OCTAIR.

Son sexe et le malheur ont des droits à mon zèle.

ZOIME.

La voici qui déjà me suit, le front voilé.

(Zoïme se retire lentement.)

SCÈNE V.

OCTAIR, ISAIDE.

ISAIDE, à part, en entrant.

Je tremble ; à son abord tout mon sang est troublé.
(Haut.)
Généreux Octaïr, mon voile à votre vue
Ne cache pas les traits d'une femme inconnue :
Votre œil même, une fois, put lire dans le mien
Pourquoi j'ose à l'écart chercher cet entretien ;
Et si dans votre cœur ce souvenir s'éveille,
Déjà ma voix peut-être étonne votre oreille.

OCTAIR.

Quel art mystérieux vous apprend que mes sens
Sont d'un charme si prompt émus à vos accens ?
D'où vous vient ce pouvoir de lire en ma pensée ?

ISAIDE.

Quelle image à ma voix vous est donc retracée ?

OCTAIR.

Un objet... ô démence ! allais-je déclarer
Le nom de la beauté que je dois révérer,
Et dont un seul regard alluma dans mon ame
Pour elle et pour la gloire une immortelle flamme ?

ISAIDE.

Ton trouble en m'écoutant ne fut donc pas trompeur :
Je pénètre en ton ame et parlerai sans peur.
Cette femme, Octa"r, dont l'image te touche,
Dont tu me tais le nom respecté de ta bouche,
Et dont le souvenir semble régner sur toi,
Elle invoque ton aide et se livre à ta foi.
Son voile, heureux abri qui couvre son visage,
De sa pudeur vaincue enhardit le langage :
Rassure donc sa crainte, ou souffre qu'à jamais
Il te cache le feu qui colore ses traits.

OCTAIR.

Qu'entends-je ?... à mon bonheur la méconnais-je encore ?

ISAIDE.

De qui tiens-tu, dis moi, le fer qui te décore ?

OCTAIR.

De celle à qui mon cœur s'immolerait ici.

ISAIDE.

Eh bien ! qu'oseras-tu pour elle?... la voici
(Elle se dévoile à ses yeux.)

OCTAIR.

Isaïde ! ô torrens de joie inexprimable !

ISAIDE.

Ton joug, heureux vainqueur, m'était inévitable :
Je l'appelais d'avance, et mon cœur s'est rendu
Au bruit que de tes faits la guerre a répandu.
J'aimai, non ta beauté dont j'ignorais les charmes,
Mais ton jeune courage et l'honneur de tes armes.
Tu vins, brillant, terrible, et pourtant gracieux,
Tel que de Mahomet l'ange victorieux.

Voilà son front orné de palmes éternelles,
Son port, son glaive enfin, de qui les étincelles
Épouvantaient au loin l'ennemi du Croissant :
Nul envoyé du ciel n'eut un bras plus puissant.
Quels coups ont-ils portés, qu'ont-ils fait que n'égale
Du vengeur de ces bords la course triomphale ?
Dans un rang sans éclat pourquoi, d'abord caché,
Sous la loi des mortels as-tu long-tems marché ?
Ton sort nous déguisait une grandeur divine.
Notre Égypte sans toi penchait vers sa ruine ;
C'est toi, son digne appui, qui, fait pour commander,
Quand mourut mon époux, devais lui succéder.
Ma raison combattait contre ma préférence ;
J'ai du fils du soudan couronné l'espérance ;
Mais, dès-lors, mon amour, t'assurant sa faveur,
Fit de toi son rival pour se faire un sauveur ;
Et je brave un cruel qui, dès cette heure même,
Voudrait nous immoler s'il savait que je t'aime.

OCTAIR.

Malheur à qui, chargé de son ordre inhumain,
Lèverait contre vous une coupable main !
Moi, né sous les regards du ciel asiatique,
Étranger, si mon zèle a défendu l'Afrique,
Serais-je indifférent au salut de vos jours ?
Seul objet dès long-tems de mes secrets amours,
L'empreinte qu'en mon cœur votre vue a laissée,
Ouvrage d'un moment, ne s'est plus effacée.
Vous m'embrasiez d'un feu vainement étouffé ;
Que dis-je ? en mes combats lorsque j'ai triomphé,
Plein de vous, je cherchais quelque noble entreprise
Dont le bruit pût frapper votre oreille surprise :
Vous changiez en plaisirs mes travaux accablans.

Si le vent du midi, si les déserts brûlans
Épuisaient nos coursiers, mon ame était plus fière
D'affronter l'ennemi, le sable et la lumière.
Oui, l'amour, oui, lui seul en maître impérieux
Tenait de mon destin le fil mystérieux.
Voilà cet ascendant, prédit par un oracle,
Qui devait sur ma route applanir chaque obstacle.
Et notre heureux soudan, loin de vous menacer,
De mes derniers exploits doit vous récompenser.

ISAIDE.

Eh bien! cher Octaïr, cet ingrat, ce barbare....

OCTAIR.

C'est mon maître, Isaïde, et votre esprit s'égare.

ISAIDE.

Lui, ton maître! un Arabe est au prophête Ali,
N'a de joug que le sien, ou serait avili;
Fier et libre, un grand cœur n'obéit qu'à soi-même.
Dispense ta raison de ce scrupule extrême;
Respecte moins un chef que mon sang va souiller,
Et qui de tous mes biens prétend me dépouiller.
Il tient de moi son titre, et le cruel espère
M'ôter jusques aux dons que m'a laissés son père,
Présens cachés, trésors gardés pour t'enrichir,
Si d'un tyran ingrat tu m'oses affranchir.
L'orgueilleux me bannit : crains la même disgrâce;
Bientôt il proscrira ta gloire qui l'efface.

OCTAIR.

Le courroux en effet dans son ame est entré
A l'aspect de ce fer dont vous m'avez paré....
Je conçois à présent que d'un si prompt nuage

Son front se soit couvert à mon libre langage.

ISAIDE.

Quoi! le même trépas nous est-il apprêté?

OCTAIR.

De nos jours et des siens le nombre est arrêté :
Je m'armerai pour vous, si le sort me l'ordonne.

ISAIDE.

Un ordre d'Almadan m'envoie à Babylone.

OCTAIR, impétueusement.

L'insensé! de ta vue il croit priver mes yeux!...
Reste-t-il des mortels assez audacieux
Pour tenter à mes mains d'arracher leur conquête?

ISAIDE.

Les vieux soldats ont vu mon époux à leur tête;
Son fils est odieux aux vaillans Mamelus....
Mes trésors sont à toi.... je n'en puis dire plus.
En quelque extrémité qu'enfin je sois réduite,
Promets que tu suivras ma fortune ou ma fuite.

OCTAIR.

En tous les lieux du monde où vos pas marcheront,
Fils errant d'Ismaël, mes tentes vous suivront;
Et les riches cités, la solitude aride,
Jamais sans Octaïr ne verront Isaïde.

SCÈNE VI.

OCTAIR, ISAIDE, ZOIME.

ZOIME.

Sultane, éloignez-vous; on va faire appeler
Ces Chrétiens, ces Français, dont le sang doit couler.

ISAIDE, émue.

Ma pitié, malgré moi, se fait pour eux entendre....
Du trépas, Octaïr, n'oses-tu les défendre?
Il est beau de les vaincre et grand de les sauver.

OCTAIR.

Soldat de Mahomet, puis-je ainsi le braver?
Ils sont ses ennemis; en préservant leur tête
J'attirerais sur moi le courroux du prophète:
Demeurons, pour lui plaire en nous réunissant,
Fidèles à l'amour comme aux lois du Croissant.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LOUIS, JOINVILLE, ALPHONSE, CHRÉTIENS ENCHAINÉS, GARDES ÉGYPTIENS.

JOINVILLE.

Saints cantiques, portez l'accent de nos douleurs
A l'oreille du Dieu qui tarira nos pleurs;
Qu'il suspende nos maux, ou que nos jours s'achèvent.

ALPHONSE.

Grand Dieu! vers qui notre ame et nos hymnes s'élèvent,
Vois tes soldats vaincus, pareils à des agneaux,
Réunis, séparés au gré de leurs bourreaux.

JOINVILLE.

Nous marchons épiés d'une garde sévère.

ALPHONSE, regardant de loin le Roi.

Je n'ose te parler, ô mon malheureux frère!

JOINVILLE, à soi-même.

De quel effort nos cœurs se sentent opprimer!...
Te voilà donc, grand Roi que je crains de nommer!
Confondu parmi nous, tu souffres en silence....
Paraissons-nous assez ignorer ta présence?
Tu te traînes mourant, sans qu'il nous soit permis

D'appuyer de nos mains tes pas mal affermis....
Ah! d'un signe inquiet redoutons l'imprudence,
Et même d'un soupir la triste confidence.

ALPHONSE, à soi-même.

Peut-être, hélas! peut-être en ces momens cruels
Nos regards se font-ils des adieux éternels!
O sanglante défaite! ô jour irréparable!
Pour de nobles Français quel sort plus déplorable
Que d'avoir, à tout prix achetant des revers,
Si loin cherché l'honneur et trouvé de tels fers!
Expirer sans revoir sa famille chérie,
Et s'accuser du sang qu'a perdu la patrie,
Hélas! et ne laisser que reproche après soi;
Quel poids de maux pour eux!

LOUIS, bas, à part

Et surtout pour un roi!

JOINVILLE.

Tout pleure, tout frémit; un désespoir sinistre
Abat.... Mais du soudan voici l'affreux ministre.

SCÈNE II.

LOUIS, JOINVILLE, ALPHONSE, OCTAIR, MAMELUS A SA SUITE, CHRÉTIENS ENCHAINÉS, GARDES ÉGYPTIENS.

OCTAIR, sortant de la tente des captifs.

Éloignez les Chrétiens que j'ai, dans leur séjour,
En vain interrogés ensemble et tour-à-tour;
A nous cacher Louis leur fol espoir s'obstine,

Et précipitera leur commune ruine.
La mort les attend tous; tenez vos glaives prêts;
L'inflexible Almadan va dicter leur arrêts.

LOUIS, avec inquiétude.

Vos coups vont sans pitié frapper leur foule entière?

OCTAIR, froidement.

Eux et toi. De l'enceinte on ouvre la barrière...
C'est le sultan: sa vue épouvante ton cœur?

LOUIS.

Oui, pour tant de héros dont le sort est vainqueur;
Qui, martyrs de la foi dont ils portent la marque,
S'immolent pour leur dieu, la France, et leur monarque.
(Confidemment à Octaïr.)
Seul, ne puis-je avec vous obtenir de rester?...
Et votre souverain voudra-t-il m'écouter?

OCTAIR.

Ton vœu sera rempli.

ALPHONSE, alarmé, au roi.

Chevalier, ta faiblesse
Cherche-t-elle un soutien à ton corps qui s'affaisse?
Ton invincible cœur n'en eut jamais besoin.

OCTAIR.

Je retiens ce guerrier.
(Il fait signe à la garde d'éloigner les autres.)

ALPHONSE, avec effroi et douleur.

Et l'on nous traîne au loin,
Et lui seul!...

JOINVILLE, bas à Alphonse.

Point d'éclats.

ALPHONSE.

O funeste contrainte!
(On les emmène.)

SCÈNE III.

LOUIS, ALMADAN, OCTAIR, GARDES.

ALMADAN, à Octaïr.

Ces prisonniers enfin cèdent-ils à la crainte ?
Leur orgueil apprend-il qu'un courage imprudent
Sied mal contre un vainqueur, arbitre indépendant ?
Le faible est écrasé du puissant qu'il offense,
Et son humble prière est sa seule défense.

OCTAIR.

Seigneur, nul intérêt n'a pu les ébranler ;
Ils se taisent; un seul demande à vous parler :
Le voici devant vous.

ALMADAN.

Sans doute qu'à sa honte,
Comme tous les humains, la peur ou l'or le domte ?
Sans doute qu'abjurant de périlleux détours,
Il nous vend ce secret d'où dépendent ses jours ?

OCTAIR.

Il ne m'a point instruit de ce qu'il veut vous dire.

LOUIS.

Oh ! que du roi des rois la sagesse m'inspire !
A ma faible raison dois-je ici me fier ?

ALMADAN, au Roi.

Approche : explique-toi, Chrétien, sans t'effrayer.

LOUIS.

Certain que l'Éternel, en qui ma foi se fonde,
Lui seul ôte à nos yeux le jour qu'il prête au monde,

Je ne crains rien de toi qui ne pourrais d'un pas
Allonger ta carrière, ou hâter mon trépas.
Crois que jamais l'aspect d'un homme périssable,
N'imprima dans mes traits un effroi méprisable
Et ne présume rien de leur triste pâleur,
Que mon épuisement, effet d'un long malheur.

ALMADAN.

Ta fierté ne fera qu'appesantir ta chaîne...
Mais parle.

LOUIS.

En mes esprits, que je rassemble à peine,
Rallume quelque ardeur, ô Père des humains,
Et ravis tes enfans à de fatales mains!

ALMADAN.

Viens-tu pour les Chrétiens tenter mon indulgence?

LOUIS.

Dis-moi quel est sur eux l'ordre de ta vengeance?

ALMADAN.

Je fais tomber leurs fers, s'ils me livrent leur roi;
Je leur donne la mort, s'ils lui gardent leur foi.

LOUIS.

Hélas! j'avais pensé que tant de barbarie
Partait de ces esprits dont la lâche furie
Devance quelquefois les rigueurs des sultans
Prêts à les démentir alors qu'il en est tems.
Assez les flots du Nil, recevant nos victimes,
Ont englouti de morts, de débris et de crimes!
Assez, dans les horreurs des plus fougueux transports,
Votre soleil ardent but le sang sur ces bords!
Faut-il hors du combat en conserver la rage?

Faut-il à la victoire ajouter le carnage?
Frapper des supplians, sans armes, dans vos fers?
Les captifs sont sacrés aux yeux de l'univers.
Tu t'offenses d'entendre une troupe captive
Nier qu'à mille maux son monarque survive ;
Mais si Louis est mort, de quoi les punis-tu?
S'il vit, tu dois plutôt, admirant leur vertu,
T'étonner qu'à leur roi tant de sujets fidèles
Bravent pour le sauver tes menaces cruelles.
Ah! redoute des cœurs les pervers changemens,
Si la fidélité reçoit tes châtimens.
Ce roi que tu poursuis fut puissant sur la terre ;
L'amour de ses guerriers consola sa misère :
Tu peux d'un coup du ciel être jeté plus bas,
Sans défense, et trahi de tes propres soldats.

OCTAIR.

Lui!

ALMADAN.

Quoi? dans un captif une audace pareille!
Quoi? d'un présage vain offensant mon oreille,
Ses compagnons et lui pensent-ils retenir
Le fer victorieux levé pour les punir?
Si d'une lente mort le supplice n'arrache
Le secret important que leur fierté me cache,
Le réduit en ira du moins épouvanter
Damiette et ses tours qui m'osent résister.
Là, de punir Louis ma colère jalouse,
Ajoutant à sa mort la mort de son épouse,
Je percerai son sein, et sous mes coups sanglants
J'immolerai le fils qu'elle porte en ses flancs.

LOUIS, prêt à se trahir.

Oh! barbare!

ALMADAN.

Quel cri ! quel intérêt si tendre ?

LOUIS, déguisant son émotion.

Impitoyable cœur, est-ce à toi de m'entendre ?...
Qui ne sait à quel point la reine des Français
Fut chère à son époux... est chère à ses sujets.

ALMADAN.

M'ont-ils voulu fléchir ? n'était-il pas facile
De désarmer mon bras par un aveu docile ?

LOUIS.

Si leur prince à ta haine avait été livré,
Le reste des Chrétiens, tu l'aurais massacré.

ALMADAN.

J'eusse, en les épargnant, comblé de mes largesses
Tout ceux qu'immoleront mes rigueurs vengeresses.

LOUIS.

Ainsi donc cet aveu les peut seul préserver ?

ALMADAN.

Je l'attendais de toi : j'allais te le prouver.

LOUIS.

Quel pacte, quel traité ?...

ALMADAN.

Le plus sacré, sans doute :
Le nom de Mahomet, que l'univers redoute,
Garantit mon serment d'épargner tes amis :
Mais leur roi, mon captif, me doit être remis.
S'ils me l'osent cacher, tous iront au supplice ;
S'il m'est livré vivant, et s'il faut qu'il périsse,
Ses sujets partiront avec honneur conduits :
Louis mourra lui seul.

LOUIS

Sauve-les : je le suis.

ALMADAN.

Toi!

LOUIS, découvrant les ordres royaux sur sa poitrine.

Vois ce signe. Absous leur généreux mensonge.
La terreur qu'en leur sang ton glaive ne se plonge,
Ne forçant plus ma bouche à te rien déguiser,
Je te rends de mon sort maître de disposer.

ALMADAN.

Tu penses m'éblouir à ton beau sacrifice :
Incapable pourtant de trahir la justice,
Je tiendrai ma promesse ; et, changeant mes projets,
C'est peu que d'épargner les jours de tes sujets,
J'assure les tiens même : et ma loi ne t'impose
Que ce que me prescrit la prudence et ma cause.
Sitôt que du Couchant dont se liguaient les rois,
Un bruit vint que Louis nous apportait la croix,
La guerre émut l'Asie et l'Égypte alarmée,
Et la terreur s'accrut comme ta renommée.
Le Nil t'ouvrit ses ports ; et tous nos pavillons
Cédèrent Damiette à tes fiers bataillons.
Ce chef t'a surmonté : notre salut exige
Qu'à respecter nos droits un nœud sacré t'oblige,
Et prévienne des tiens le retour menaçant :
Vos jours vous sont-ils chers? adorez le Croissant.
Révère Mahomet ; et viens dans notre temple,
A tous tes chevaliers donner ce grand exemple.

LOUIS, avec véhémence.

Avant de te trahir et de me parjurer,

Dieu! puissé-je en lambeaux sous ta croix expirer!
Et toi, cruel soudan, qui me tiens ce langage,
Suis-je assez ton jouet dans mon triste esclavage?

ALMADAN.

Je te crois au-dessus des vulgaires croisés
Pour leur culte jaloux d'un vain zèle embrâsés.

LOUIS.

Je me crois au-dessous du monarque suprême,
Et je n'affecte point, au mépris du ciel même,
D'être, en réglant ma foi sur le tems et le lieu,
Au prophète en Afrique, en Europe à mon Dieu.

ALMADAN.

De ton juste intérêt la raison doit t'instruire.

LOUIS.

Va, ton adresse en vain espère me séduire;
Va, sois plus généreux et respecte ma foi:
La mort est le bienfait que j'implore de toi.

ALMADAN.

Cette mort à tes vœux ne sera point donnée.
Empressé que la guerre ici soit terminée,
Aux yeux de Babylone il me tarde d'offrir
Ce roi fameux....

LOUIS.

Cruel! fais-moi plutôt mourir.
Que dis-je? à cet affront son orgueil me réserve:
A parer son triomphe il lui plaît que je serve.
Oui, toujours le malheur qu'on s'exerce à prévoir,
Sous un aspect nouveau frappe le désespoir;
Et lassant nos efforts, jamais il ne nous quitte
Qu'au plus bas des degrés il ne nous précipite.
Eh bien! ma force encor ne succombera pas.

A travers les cités traîne-moi sur tes pas :
Des derniers des mortels me rendant la risée,
Expose à leurs regards ma vertu méprisée :
Spectacle infortuné d'un peuple curieux,
Insulté par ses cris non moins que par ses yeux.
Le front sans diadême, en butte à mille injures,
Privé d'amis, hélas! et soumis aux tortures,
Que j'épuise, en rival des martyrs généreux,
L'amertume et les pleurs de leur calice affreux!
Et la France plaindra le destin qui m'outrage;
Et la France à mes maux mesurant mon courage....
Mais pourquoi m'occuper des regrets des humains?
Roi vaincu, digne objet de leurs cruels dédains,
Prépare, malheureux, tes membres à la flamme,
Tes vertus à l'oubli, ce supplice de l'ame;
Laisse un superbe espoir de finir en héros,
Expire en criminel sous la main des bourreaux;
Sur ton orgueil remporte une sainte victoire;
Meurs, meurs humilié; meurs, pour la seule gloire
Du Dieu qui, te donnant l'exemple de souffrir,
Triompha dans Sion que tu crus conquérir.

ALMADAN.

Je sais que Mahomet lui-même sanctifie
L'enfant de Bethléem que ta voix déifie :
Mais faut-il qu'un grand roi dispute son tombeau?
Celui dont une étable enferma le berceau,
Qui prétendit sans vaincre à la gloire future,
Et dont l'obscure vie eut une fin obscure,
Fut-il, comme Ibrahim, un monarque pasteur?
Fut-il, comme Moïse, un saint législateur?
A-t-il, comme autrefois le vainqueur de Médine,
Par le glaive appuyant sa mission divine,

Asservi sous ses lois des empires entiers,
Et légué l'univers à ses saints héritiers?
Notre prophète armé terrasse qui le brave,
De son humble douceur ne rend point l'homme esclave,
Et du Nil à l'Araxe, et du Tage à l'Indus,
Ses bienfaits et sa gloire au loin sont répandus.
Le Coran nous soumet les trois parts de la terre:
Et si vos Lusignans nous apportent la guerre,
Ils n'ont point pour appât de leur ambition
Les reliques du dieu couronné dans Sion.
Ce roi, que serait-il, si son apôtre même
N'avait après sa mort tissu son diadême?
Des lieux qu'il habita chassant les possesseurs,
Les pontifes romains, nommés ses successeurs,
Arment en son nom Rhode, et Byzance, et Venise,
Que le commerce appelle à leur sainte entreprise.
Ce n'est point son tombeau, sa croix, que vous cherchez;
Mais nos trésors nombreux que vous vous arrachez.
Le désir du butin qui vous attire encore
Couvre de vos vaisseaux le Pont et le Bosphore:
Notre or même, sujet de vos débats jaloux,
Nous venge en soulevant la discorde entre vous;
Et cent fois l'avarice a tourné votre armée
Contre les empereurs de la Grèce opprimée.
Ne m'oppose donc plus ta fanatique ardeur
Pour ta secte sans gloire et ton dieu sans splendeur;
Et rends un juste hommage au plus grand des prophètes
Qu'ont partout signalé la force et les conquêtes.

LOUIS.

Dites un imposteur que le ciel dut haïr,
Un brigand....

OCTAIR, mettant la main sur son glaive.

Téméraire!....

ALMADAN.

Arrêtez, Octaïr.

LOUIS.

Tel est donc des humains l'aveuglement étrange,
Qu'à leurs seuls destructeurs s'attache leur louange!
Leur respect, démenti par la postérité,
Se mesure au succès et non à l'équité.
En vain sur tous vos bords, que la discorde embrâse;
Tant de monstres guerriers sont venus du Caucase;
Vous admirez l'éclat, le bruit des conquérans!
Eh! que n'adorez-vous la foudre et les torrens?
Peu connaissent, mon Dieu! ta parole sublime
Qui sut mieux que le glaive humilier le crime;
Peu de cœurs vraiment purs, sont émus de te voir
Des terrestres honneurs mépriser le pouvoir;
D'un malheur patient retirer tout ton lustre;
Et, d'opprobres couvert, rendre ta honte illustre.
Puissé-je, en t'imitant, consacrer mes revers!
Nous voulions que ta loi régnât sur l'univers,
Dieu de paix! nous voulions désarmer l'ignorance.
Nos pontifes au moins, par leur persévérance,
Défendront l'Occident promis aux fils d'Agar
Par leur sanglant prophète et leur farouche Omar.

ALMADAN.

Osez-vous au calife égaler votre apôtre?
Osez-vous comparer votre prophète au nôtre?
L'un de tous ses rivaux fut l'exterminateur.

LOUIS.

L'autre, des affligés le doux consolateur.

ALMADAN.

L'un promet à nos sens d'éternelles délices.

LOUIS.

L'autre ravit notre ame à d'éternels supplices.

ALMADAN.

Il nous cache la mort, s'il ne peut nous sauver.

LOUIS.

Il nous montre la mort, et nous la fait braver.

ALMADAN.

Il fait les rois du monde.

LOUIS.

Aux cieux il nous couronne.

ALMADAN.

Il commande.

LOUIS.

Il conseille.

ALMADAN.

Il punit.

LOUIS.

Il pardonne.

Enfin, de ses chameaux, ce grossier conducteur,
Ce Mahomet vanté....

OCTAIR, avec emportement.

Tais-toi, blasphémateur.
Au défaut du sultan qui tarde à te confondre,
Le fer que je retiens brûle de te répondre.
Nos prophètes en vain ne sont pas insultés;
Les anges de la mort marchent à leurs côtés.
De Mahomet, d'Hali, la puissance éternelle
Force Almadan lui-même à se courber sous elle;

Et seule, de ta croix dispersant les débris,
Finira ces combats, dont le monde est le prix.

ALMADAN, jetant un regard attentif sur Octair.
(Au roi.)

Terminons ce débat. Vous voyez quelle ivresse
Notre Coran divin inspire à sa jeunesse :
Louis, soumettez-vous aux lois des Sarrasins.

SCÈNE IV.

LOUIS, ALMADAN, OCTAIR, AZÉDIN.

AZÉDIN.

Seigneur, ces vagabonds, redoutables voisins,
Qui, sans nœuds, sans cités, nourris de brigandage,
De tous les camps rivaux poursuivent le pillage,
Du côté de la plaine on les voit s'avancer.

OCTAIR.

Dans leurs sables, Seigneur, mes coups vont les chasser.

AZÉDIN.

Damiette résiste au Croissant qui l'assiége;
Du reste des Français l'audace la protége.
Marguerite, leur reine, envoyait à Louis
Un nouveau messager que nos barques ont pris.
Elle annonce à ce roi que son fils vient de naître.

LOUIS, saisi d'une vive douleur.

Et son père jamais ne le verra, peut-être!...
En quels lieux, en quels tems, as tu donné le jour,
Tendre épouse, à ce fils, espoir d'un chaste amour?
Emporte son berceau, fuis! que la providence

Te rende à ta patrie, aux champs de la Provence!
Et moi, je meurs!

ALMADAN, à Azédin.

Ce roi, qu'en mes fers je retiens,
S'est dévoilé lui-même : instruis-en les Chrétiens.
Dis-leur qu'ils sont ravis au coup qu'on leur apprête,
S'ils vont dans la mosquée implorer le prophète.
(Au Roi.)
Les tentes où mes soins font garder vos Français,
De l'un à l'autre seuil se prêtent un accès;
Méditez avec eux l'arrêt que je prononce;
Avant la fin du jour j'attends votre réponse :
(Aux siens.)
Prince, songez-y bien. Vous, suivez-moi tous deux.

SCÈNE V.

LOUIS, seul.

Toi, qui du haut du ciel vois mon sort rigoureux,
Arbitre souverain des fragiles couronnes,
Conserve à mes sujets le fils que tu me donnes!
Tristan, reçois ce nom conforme à ton malheur,
Et qu'un père captif t'adresse en sa douleur.
De sa naissance, hélas! la nouvelle si chère,
Loin d'apporter la joie, est sinistre à son père.
Ah! la fidélité des bras qui l'ont reçu,
Le courage et les maux du sein qui l'a conçu,
Les vertus de l'épouse à mes transports ravie,
Du rédempteur divin rachèteront sa vie.
Douter que, s'il daignait nous prêter son appui,

Il sauvât cet enfant et moi-même avec lui,
Ce serait méconnaître et borner sa puissance!...
Oui, tu me survivras! peut-être ta naissance
De ma mort qui s'approche est l'avertissement,
Et mon sang en mes fils règne dès ce moment.
En effet, est-ce un roi qu'un captif misérable
Cher à quelques amis, qu'une mort déplorable
Va joindre pour jamais sur ce bord étranger
A tant d'illustres morts qu'il ne peut plus venger?
Mon armée est détruite, et mes mains enchaînées!...
Ah! quels seraient vos cris, veuves infortunées,
Si, rentré dans Paris, et m'offrant seul à vous,
Je ne ramenais pas vos belliqueux époux!...
Où sont-ils? où sont donc leurs palmes, leurs trophées?
Diriez-vous... O douleurs en secret étouffées,
Vous surmontez ma force; éclatez... j'ai besoin
De répandre un moment des larmes sans témoin.
Je pleurs mes soldats, nos captifs, leur misère,
La France où je laissai sur mon trône une mère,
Blanche, reine si sage, et qui dans ses adieux
D'avance déplorait mon dévoûment pieux!...
Ses pleurs de mon martyre étaient donc les prémices....
Allons, consacrons-nous par tant de sacrifices;
Et, mourant sans faiblesse en monarque français,
Donnons à mes revers tout l'honneur des succès.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ALMADAN, OCTAIR.

ALMADAN.

Oui, la flamme du ciel eût été moins rapide
Que les coups qui partaient de ton fer homicide ;
Ces brigands ont appris à redouter ton bras.

OCTAIR.

J'imitais votre audace, et je suivais vos pas.

ALMADAN.

Séché des feux du jour dans la brûlante plaine,
Mon corps enfin lassé ne se soutient qu'à peine.
Nos courses, nos combats, les rayons du soleil,
M'ont accablé... mes yeux demandent le sommeil,
Le sommeil tant de nuits chassé de ma paupière !...
Ce palmier me défend des traits de la lumière ;
Sous son ombre un instant je me veux reposer.

(Le soudan s'assied à l'entrée de son pavillon.)

OCTAIR.

Suspendez les soucis qui vous doivent peser.
Je veillerai, Seigneur, sur vous, sur votre asile...

(Almadan s'endort.)

Déjà son œil se ferme, et son corps immobile.

A de tous les objets perdu le sentiment...
Quel étrange repos l'enchaîne en ce moment!
Quel charme a donc surpris ce mortel formidable?
Est-ce là ce soudan, ce prince infatigable
Qui d'un soin surveillant à toute heure nous suit,
Nous écoute, nous voit, même au sein de la nuit?
Quel oubli de soi-même, ou quelle confiance
Change en calme profond sa triste vigilance?...
N'est-il plus de péril qu'il doive redouter?...
Mais moi, qui m'en étonne, ai-je lieu d'en douter?
Lorsqu'aux dards ennemis sa tête est échappée,
Lorsqu'il sommeille en paix, gardé par mon épée,
D'où vient qu'à mon esprit se retrace l'accueil
Que j'essuyai tantôt de son farouche orgueil?
Pourquoi me rappelé-je Isaïde, ses charmes,
Ses trésors enviés, son danger, nos alarmes,
Les soupçons d'Almadan, son avare fureur,
Et l'avenir brillant dont j'embrassai l'erreur?
Je sens que ma raison se trouble et m'abandonne...
En regardant ce chef, malgré moi je frissonne...
Du destin qui nous pousse effroyable ascendant!...
Et toi... toi, que me livre un sommeil imprudent...
Du carnage avec moi tu sortis sans blessure,
Et de tes jours ici la trame n'est pas sûre!...
Que dis-je?... ah! dors tranquille, et compte sur ton sort:
Ma foi te garantit des piéges de la mort:
Oui, dors sans crainte, dors! la coupable pensée
Que mon ame a conçue et soudain repoussée,
Ressemble en ses horreurs aux fantômes confus
Qu'on chasse en frémissant et qu'on ne revoit plus.
Juste Dieu! qui s'approche?... eh quoi! c'est Isaïde!...
Est-ce un ange propice, ou fatal, qui la guide?

SCÈNE II.

OCTAIR, ISAIDE, ALMADAN, endormi.

OCTAIR.

SILENCE !

ISAIDE.

Il dort... ô ciel !

OCTAIR.

Contemplez son repos.

ISAIDE.

Son navire est tout prêt et m'attend sur les flots.
Je viens, par des adieux, prétexte à ma visite,
T'avertir d'un départ que sa loi précipite.
Les gardes qu'Azédin a pris soin de placer,
Trompés par mes discours, m'ont permis de passer;
Je puis sans imprudence, attendant qu'il s'éveille...

OCTAIR.

Modérez votre voix.

ISAIDE.

En quel calme il sommeille,
Lui, qui livre mon cœur à des troubles si grands !
Les chagrins laissent donc quelque trêve aux tyrans !
Ce cruel reverra la clarté dont ses crimes
Ont inhumainement privé tant de victimes !
Leurs yeux, comme les siens, sont fermés; mais hélas !
Sous un voile éternel qu'ils ne lèveront pas.
Comme elles, s'il était couché sur la poussière
A jamais... tu m'entends ?... Sa haine meurtrière

N'attendrait plus ici le retour des soldats
Qui lui viendront bientôt annoncer mon trépas :
Il ne m'enverrait plus mourir à Babylone.
Et toi, son défenseur, que peut-être il soupçonne ..
Si l'amour ne m'abuse à quelqu'espoir trop doux,
Tu ceindrais son turban, tu serais mon époux.

OCTAIR.

Vous-même, veillez-vous, sultane ? ou quelques songes
A vos esprits émus offrent-ils leurs mensonges ?

ISAIDE.

Non, d'un bandeau vous seul avez les yeux couverts :
Un sommeil léthargique, en nos périls divers,
Vous cache maintenant la mort qui nous menace,
Et ce chef qu'à vos pieds la fortune terrasse.
Peut-être, à son réveil, ce lion dangereux
D'un calme imprévoyant nous punira tous deux.

OCTAIR.

Est-il vrai ?... prévenons ce réveil redoutable...
Franchissons du désert le sable inhabitable.

ISAIDE.

Quoi ? remettre au hasard vos destins et les miens ?
Assurez mieux vos jours.

OCTAIR.

Comment.

ISAIDE

Au prix des siens.

OCTAIR, avec un étonnement mêlé d'effroi.

N'apercevez-vous pas le ciel qui nous éclaire ?

ISAIDE.

J'envisage un mortel étendu sur la terre :

Dans l'ombre et sans défense il semble inanimé...
N'oses-tu l'attaquer ?

OCTAIR.

Non, il est désarmé.

ISAIDE.

Eh ! depuis quand ta main de sang est-elle avare ?

OCTAIR.

La fureur des combats put me rendre barbare ;
Mais en affreux bourreau dois-je l'exterminer ?
Je sais vaincre, Isaïde, et non assassiner.

ISAIDE.

Ainsi ton vain courage et t'expose et me tue !...
Songe à qui d'un seul coup sa puissance abattue
Des suprêmes grandeurs cèderait le chemin.

OCTAIR.

A qui ?

ISAIDE.

Fils d'un pasteur, mets le sceptre en ta main.

OCTAIR.

Moi !...

ISAIDE.

Frappe. On vantera ta main libératrice ;
Et des flatteurs tout prêts béniront ta justice.
Préviens ma mort.

OCTAIR.

Je sens se dresser mes cheveux.

ISAIDE.

Hâte-toi.

OCTAIR.

Je ne puis.

ISAIDE.

Il vivra, tu le veux :

Moi, j'expirerai donc au milieu des supplices...
Adieu!

OCTAIR.

Quoi?... ce tyran... avant que tu périsses...
Ah! mon glaive...

(Il tire son épée.)

ISAIDE.

Retiens ces éclats superflus :
Crains qu'il ne les entende...

OCTAIR.

Il ne m'entendra plus.

(Il court, prêt à frapper Almadan.)

SCÈNE III.

OCTAIR, ISAIDE, ALMADAN, endormi, LOUIS, ALPHONSE JOINVILLE, LES CHRÉTIENS, AZÉDIN ET SA SUITE.

LOUIS.

Éveille-toi, soudan! la mort est sur ta tête.

(Les Chrétiens se jettent sur Octaïr et le désarment.)

ALMADAN, se levant, et s'armant tout-à-coup.

Ah! traître!... quoi! tous deux... soldats, qu'on les arrête.

(Les gardes entourent Octaïr et Isaïde.)

AZÉDIN, entrant.

Seigneur, jusques à moi quel bruit est parvenu?

ALMADAN.

Il allait m'égorger : ce roi l'a retenu.

(A Octaïr.)

Perfide!...

OCTAIR, fièrement.

Épargnez-moi l'injure et le reproche.
Vengez-vous.

ISAIDE, à Octaïr.

C'en est fait ! et notre heure s'approche.

ALMADAN, à Isaïde.

Quel monstre t'a soufflé l'exécrable dessein
D'armer contre mes jours le bras d'un assassin ?
Voilà donc les effets de la haine sinistre,
Dont j'avais pressenti qu'il serait le ministre ?
Et je m'explique enfin quel mouvement d'effroi
Me le fesait haïr en l'approchant de moi.

ISAIDE.

Nos complots sont les fruits de cette ingratitude
Qu'envers moi t'inspira ta lâche inquiétude.
Ta défiance injuste, accusant tous mes pas,
Me forçait d'assurer mes jours par ton trépas.
La peur qui rend toujours les tyrans sanguinaires
De leurs propres amis leur fait des adversaires.
Tu t'alarmais des biens que tu n'as pu m'ôter ;
Ce chef, par trop de gloire, avait su mériter,
Toi-même en fais l'aveu, ta haine et ton envie ;
Nous conjurions ta mort pour sauver notre vie.

ALMADAN.

Je suivrai votre exemple, et, profitant du sort,
J'assurerai ma vie en hâtant votre mort.
(Au chef des gardes.)
Qu'on dresse l'appareil de leur juste supplice,
Et que, par leurs tourmens, ce traître et sa complice
Consternent à jamais les cœurs séditieux.

OCTAIR, tranquillement, à Isaïde.

Nous ne pouvons mourir que par l'ordre des cieux.

(On l'entraîne avec elle.)

SCÈNE IV.

LOUIS, LES CHRÉTIENS, ALMADAN, AZÉDIN, GARDE ÉGYPTIENNE.

ALMADAN.

Sans vous, noble ennemi, j'eusse été sa victime;
Qui put vous inspirer un trait si magnanime?

LOUIS.

Le Dieu que je révère, et qui, par des bienfaits,
Nous prescrit de venger les maux qu'on nous a faits.

ALMADAN.

Rien ne m'acquittera de ma reconnaissance.

LOUIS.

Du ciel et de la mort j'attends ma récompense.

ALMADAN.

Combien je dois bénir l'heure où votre retour
Dut me porter réponse avant la fin du jour!

LOUIS.

Je vous venais ici refuser le parjure
Que vous nous imposiez pour comble de l'injure;
Et notre Dieu, qui seul vous daigna conserver,
S'est servi de ma voix, prince, pour vous sauver.

ALMADAN.

Louis, ne craignez point qu'ingrat à ce service
Je commande à votre ame un honteux sacrifice.

Mettez, mettez un prix à votre rançon.

LOUIS.

Moi!

La France rougirait qu'on rachetât son roi.
Je ne subirai point la loi de l'esclavage.
Délivrez mes guerriers.

ALMADAN.

Je ferai davantage,
Prince; de vos soldats un reste menaçant
Ferme encor Damiette enlevée au croissant;
Qu'à nous rouvrir ses murs un traité vous engage,
Qu'un de vos chevaliers nous demeure en otage,
Soudain vous êtes libre, et les chemins des eaux
Vous rendront à vos bords sur mes propres vaisseaux.

LOUIS.

Grand Dieu, qui conduis tout, ta justice l'inspire!

AZÉDIN, bas, au soudan.

Seigneur, à l'épargner vous daigneriez souscrire!
Et sa vengeance encor ramenant la terreur....

ALMADAN, à Azédin.

Je reprends Damiette, en flattant son erreur:
Quand il l'aura cédée à cet espoir frivole,
Ami, nous pèserons ce que vaut ma parole.
Ôte leurs fers.

(On détache les chaînes des captifs.)

Chrétiens, je vous quitte un moment,
Et vais des conjurés presser le châtiment.

SCÈNE V.

LOUIS, ALPHONSE, JOINVILLE, SUITE DE CHRÉTIENS ET DE SARRASINS.

LOUIS.

Mes enfans, mes sujets, reverront donc leur père!
J'embrasserai mon fils, et ma femme, et ma mère!

JOINVILLE.

Ce seuil de mes foyers qu'au jour de mon départ
Ne put de loin, sans pleurs, contempler mon regard;
Cet antique château, dont les tours m'ont vu naître,
Où ma famille en deuil me regrette peut-être,
Je les reverrai donc, et mon zèle pieux
Baisera saintement le lit de mes aïeux!

ALPHONSE.

Non, les hommes épris de l'oisive mollesse,
Qui sous leur toit paisible attendent la vieillesse,
Qui n'ont pas comme nous, si loin de leur berceau,
Risqué delà les mers, de s'ouvrir leur tombeau,
Jamais n'éprouveront ce qu'une longue absence
A l'amour du pays ajoute de puissance!
Par notre bouche enfin, l'Europe, l'univers,
Sauront comment du sort nous bravions les revers.

LOUIS, sévèrement.

De la captivité Dieu nous retire à peine,
Et l'orgueil vous égare au sortir de la chaîne!
Quoi! sitôt ébloui d'un rayon de bonheur,
Vous songez à défendre un périssable honneur!

Ah! prince, d'un chrétien est-ce là le génie?
Qu'importe à l'humble foi la prompte calomnie!....
Forte de sa vertu, droite en ses sentimens,
Sa gloire attend des saints les tardifs jugemens.
Gardez de tous nos morts l'affligeante pensée;
Elle tempérera votre joie insensée,
Mon frère. Ah! sans prétendre au prix de nos exploits
Ne songeons qu'au retour de la paix et des lois.
Profitez des leçons que mon malheur vous donne.
Vous l'avez vu : sans cour, sans garde et sans couronne,
Un roi semble-t-il plus que tout autre mortel?
Moi-même ici, jouet d'un despote cruel,
J'appris de ses fureurs et du joug où nous sommes,
Combien la tyrannie est exécrable aux hommes,
Et qu'un monarque, épris de trompeuses splendeurs,
N'est rien sans l'équité, source de ses grandeurs.

ALPHONSE.

De cette enceinte encor la barrière est fermée;
Et nous n'échapperons du sein de cette armée
Qu'après avoir remis l'otage demandé
Pour seul garant du pacte à nos vœux accordé.
Sans doute qu'Almadan, pour suspendre la guerre,
Refuse un chevalier qui soit d'un rang vulgaire.

LOUIS, avec compassion.

Eh! sur qui tombera la rigueur de mon choix?
De tant de défenseurs de notre auguste croix
La guerre a moissonné l'élite florissante;
Le reste, qu'a flatté l'espérance naissante
De retrouver l'Europe et de fuir l'Orient,
Attache sur la voile un œil impatient.
A qui, lorsque je pars, ma bouche osera-t-elle

Prescrire sur ces bords une attente cruelle,
Tandis qu'il entendrait nos libres matelots
Chanter leur délivrance en sillonnant les flots?
Tel sait de ses amis partager les misères,
Qui verse, abandonné, des larmes trop amères;
Ou qui, long-tems docile au plus affreux destin,
N'en soutient plus l'horreur s'il crut en voir la fin.
Quand l'espoir a des cœurs relâché la constance,
Le malheur qui renaît abat leur résistance.
Eh! vous dirai-je plus? notre noble équité
Méconnaît l'art trompeur d'éluder un traité;
Mais, hélas! si la mer nous réserve un orage
Qui nous force un moment d'oublier notre otage,
Almadan soupçonneux se vengera dès lors
Sur le triste chrétien enchaîné sur ces bords,
Et qui, restant aux fers quand l'onde nous rappelle,
N'aura pas redouté cette rive infidèle.
Quel guerrier braverait ce nouveau péril?

JOINVILLE, vivement.

Moi.

LOUIS.

Vous!

JOINVILLE.

Moi, prêt à mourir pour vous et pour la foi;
Moi, qui de tous mes maux plaindrai peu la durée,
S'ils rendent nos débris à la France éplorée,
Moi, qui renonce à voir l'astre de nos climats
Si ma captivité délivre nos soldats.

ALPHONSE.

Crois-tu dans ce péril que le roi te préfère,
Joinville? un tel honneur n'appartient qu'à son frère.
Il n'écoutera pas ton généreux désir.

Pour otage en ces lieux c'est moi qu'il va choisir.

JOINVILLE, d'un accent animé.

Grand Roi! ne souffrez pas, chez un soudan barbare,
Que votre frère suive un zèle qui l'égare.
Sauvez-le des périls qu'il se plait à courir;
Prévenez les tourmens qu'il lui faudrait souffrir,
Lorsqu'exposant sa vie et sa haute fortune,
Esclave retenu dans la foule commune,
Aux bras de tous les siens il voudra revoler
Pour jouir d'un bonheur qu'il ose reculer.

ALPHONSE, vivement.

Tous ces maux qu'il vous peint, mon frère, il les envie.

JOINVILLE.

Oui, Seigneur.

ALPHONSE.

Dites-lui que mon ame, ravie
De subir avec gloire un exil rigoureux,
Applaudirait en soi mille efforts généreux;
Et que, dans mes douleurs trouvant ma jouissance,
Un martyre si beau serait ma récompense.

JOINVILLE.

Mais a-t-il des dangers qui soient dignes de vous?

ALPHONSE.

S'il n'en avait pas tant, en seriez-vous jaloux?

JOINVILLE.

O mon Roi! laissez-moi l'honneur d'un esclavage
Que de tous nos guerriers va briguer le courage.

LOUIS, ému de tendresse et d'admiration.

Magnanimes rivaux! noble lutte, où mon cœur
Frémit d'offrir la palme et de nommer vainqueur

Un frère qui m'assure une amitié si belle,
Un ami qui me prouve une amour fraternelle!
O combien de vertus devraient orner un roi
Dont les héros français exécutent la loi!
Du choix d'un triste otage épargnons-nous le crime,
Et laissons au soudan désigner sa victime.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I

LOUIS, JOINVILLE, ALPHONSE, CHRÉTIENS.

JOINVILLE.

Nous faut-il, ô mon maître, encor frémir pour vous?
N'avions-nous pas du ciel épuisé le courroux?
Combien de notre sort la rigueur est extrême,
Si le prompt châtiment de notre ennemi même,
Si la mort d'Almadan, pour nous si dangereux,
De nos périls communs devient le plus affreux!
(A Alphonse, qui paraît.)
Peut-être d'un faux bruit votre oreille trompée,
Prince....

ALPHONSE.

Non, c'en est fait; et sa tête est frappée.
Du lieu de l'attentat mon séjour est prochain.
J'ai tout vu, tout appris. Quel changement soudain!
Des princes d'Orient, ô rapide traverse!
Une heure les couronne, une heure les renverse.
(Au roi.)
Vous savez qu'Almadan, par vous-même sauvé
Du courroux d'Octaïr tenant le fer levé,
Envoyait à la mort cet Arabe intrépide
Qu'unissait la vengeance à la fière Isaïde:
L'apprêt de son supplice émeut tous les soldats

Qu'il rendit contre nous vainqueurs en deux combats.
Le nom de la sultane et l'aspect de ses charmes
Souleva l'intérêt et fit couler des larmes :
On murmura : les chefs qu'Almadan a punis,
Par leurs ressentimens à la victime unis,
Vantèrent son amour pour la loi musulmane,
Accusèrent leur chef d'inconstance profane,
Racontant qu'Octaïr, frappé d'un coup d'état,
Payait son trop de gloire et non son attentat.
Dans les rangs son supplice alors parut sinistre.
Du soudan que l'on hait un perfide ministre,
Azédin, que jamais il n'avait soupçonné,
Rassemble au camp sa garde ; et le cor a sonné :
Un ordre, dont lui-même il se dit l'interprète,
La fait, au même instant, partir vers Damiette,
Qui, des mains des Français reprise dans ce jour,
Du camp, ajoute-t-il, est le nouveau séjour !

LOUIS.

Quoi ! notre seul recours, Damiette est reprise !

ALPHONSE

On l'annonce.

LOUIS.

Ainsi donc tout mon destin se brise !
En est-ce assez enfin ? Et la Reine, et mon fils,
Que sont-ils devenus ?...

ALPHONSE.

Je l'ignore...

LOUIS, avec fermeté.

Poursuis.

ALPHONSE.

Dans l'enceinte où la mort est pour lui menaçante,
D'Isaïde suivi l'Arabe se présente :

Non tel que nos martyrs résignés à leurs maux,
Et marchant, le front humble, au-devant des bourreaux;
Mais de nulle frayeur n'ayant l'ame occupée,
Mais calme, et sans pâlir s'avançant sous l'épée,
Promenant sans la voir des yeux pleins de fierté,
Qu'aveuglait le bandeau de sa fatalité.
Isaïde pourtant, qu'un trouble extrême agite,
Lisant dans tous les cœurs la pitié qu'elle excite,
Exprime en ses regards la douleur de mourir,
Fait un signe : on entend un bruit soudain courir :
Le soudan qu'aussitôt la rumeur épouvante,
Veut s'offrir aux mutins sur le seuil de sa tente :
On s'arme; et d'une flèche il est atteint au bras :
Vers les chefs qu'il croit sûrs il recule d'un pas;
Leur fureur le repousse; il tremble et prend la fuite;
Et de ses meurtriers dirigeant la poursuite,
Son ministre Azédin, plus perfide que tous,
Contre ses défenseurs hâte leurs premiers coups.
Mais, pareil à l'éclair, apparaît dans la foule
Octaïr libre, armé; tout tombe, et le sang coule.
Une fragile tour est l'abri du soudan :
Les chefs de la mosquée appellent Almadan :
Il s'échappe, assailli par la torche et la lance,
Il court, se plonge au fleuve : Azédin, qui s'élance
A travers la fumée, et les cris, et les traits,
Du parti des vainqueurs servant les intérêts,
Frémissant de le voir sortir de la tempête;
Le saisit, le terrasse, et fait rouler sa tête.
Tel fut, dit-on, son sort.

JOINVILLE.

Tels seront nos destins.

LOUIS.

N'en doutons pas; il est puni par ces mutins
D'avoir pu faire grâce aux Chrétiens qu'ils maudissent.
Il est tems qu'au trépas nos ames s'enhardissent.
Juste Dieu! qui me rends aux horreurs du danger,
Ne m'en retirais-tu que pour m'y replonger?
Lorsque de mon bonheur j'accueillais le présage,
Allais-je de mes jours faire un coupable usage?
Ma faible piété, lente à se recueillir,
Laissait-elle déjà mon cœur s'énorgueillir?
Voulais-je remonter au trône par des crimes,
De l'humble Salomon dédaigner les maximes,
Et, comme un vil Achab, dieu de mes courtisans,
Sur tes propres autels usurper ton encens?
De quoi me punis-tu? qu'ai-je en moi qui t'offense?
Je connais ma faiblesse, et je crains ta puissance.
O famille! ô pays! rêves d'un heureux sort!
Disparaissez pour moi, fuyez devant la mort.
De quelque titre vain que le respect me nomme,
En ce moment surtout je sens que je suis homme...
Dieu! Dieu! n'ajoute pas ma honte à mes revers!
O toi, qui nous portas sur des gouffres ouverts,
Qui nous fis sans pâlir chercher tant de batailles,
Veux-tu, d'un père en pleurs déchirant les entrailles,
M'offrant dans ces horreurs l'image de mes fils,
Achever d'amollir mon courage indécis?...
Soutiens-moi!... soutiens-nous... à l'instant du supplice,
Toi-même a repoussé le terrible calice...
Aux pieds de ta croix sainte, où je cours me jeter,
J'obtiendrai la vertu de ne pas te quitter.

(Il sort.)

SCÈNE II.

ALPHONSE, JOINVILLE.

ALPHONSE.

Daigne exaucer, mon Dieu, mon ardente prière!
Mourons chrétiens.

JOINVILLE.

Voici la foule meurtrière...
Notre foi, notre honneur, ne sauraient nous trahir...
J'aperçois les bourreaux du farouche Octaïr,
Ce barbare à la mort n'échappe donc lui-même
Que pour hâter leurs coups et notre heure suprême!

SCÈNE III.

ALPHONSE, JOINVILLE, AZÉDIN, SA SUITE, CAPTIFS CHRÉTIENS.

Azédin, couvert d'un large manteau, et le sabre à la main.

Je marche devancé de l'ange du trépas,
Chrétiens : où votre maître a-t-il porté ses pas?
Je veux l'entretenir.

ALPHONSE.

Sa piété profonde
Implore en cette tente un Dieu maître du monde.

AZÉDIN.

Octaïr est vainqueur; il commande à son tour :

Abjurez donc la croix, ou vous perdrez le jour.
Soyez prêts : redoutez l'arrêt de sa colère.
Gardes, surveillez-les.

(Il passe dans la tente du roi.)

SCÈNE IV.

ALPHONSE, JOINVILLE, LES CHRÉTIENS, GARDE ÉGYPTIENNE.

ALPHONSE.

Sur nous et sur mon frère
La mort va donc enfin précipiter ses coups !

JOINVILLE.

Dans mon sein maintenant l'effroi cède au courroux.
Louis nous donnera l'exemple du courage,
Si le ciel....

ALPHONSE.

En douter c'est lui faire un outrage.
Périssons, périssons plutôt que d'embrasser
Une croyance aveugle où l'on veut nous forcer.
Oublions le pays, nos enfans, et nos femmes ;
Et goûtons ce plaisir sous le fer, dans les flammes,
De montrer qu'en mourant les Français glorieux
Sont de leurs ennemis encor victorieux.

JOINVILLE.

Peut-être, instruits un jour de notre sort tragique,
Nos neveux chercheront nos traces dans l'Afrique,
Et répandront ces pleurs que l'attendrissement
Arrache aux cœurs émus d'un noble sentiment.

ALPHONSE.

Octaïr reparaît.

SCÈNE V.

ALPHONSE, JOINVILLE, LES CHRÉTIENS, GARDE ÉGYPTIENNE, OCTAIR, ISAIDE, SUITE DE MAMELUS, ET AZÉDIN, qui sort de la tente du roi, après les quatre premiers vers de la scène.

OCTAIR.

Votre heure est arrivée,
Chrétiens, si notre loi, de vous encor bravée,
Ne soumet à l'instant Louis et votre orgueil.
Cédez, ou votre mort dépendra d'un coup d'œil.

AZÉDIN, paraissant.

Leur monarque, Seigneur, a d'un traité frivole
Dès mon premier abord réclamé la parole;
Mais moi, l'interrompant au nom de Mahomet,
« Dans la main d'Octaïr le destin te remet,
» Ai-je dit, des tourmens il fuit l'ignominie.
» Tous ceux qui d'Almadan craignaient la tyrannie,
» A l'aspect d'Isaïde, à nos voix mutinés,
» Viennent d'armer les bras par son ordre enchaînés.
» Le superbe n'est plus. Évite donc ta perte :
» Apprends qu'aux Sarrasins Damiette est rouverte;
» Que tes derniers vengeurs n'ont pu nous résister.
» A tes sujets captifs viens donc te présenter :
» Force-les de fléchir sous la loi que j'annonce.

» Crains le sort d'Almadan. » J'ai, sur cette réponse,
Déployé mon manteau, d'où soudain a roulé
La tête du tyran par ma haine immolé.

ISAIDE, saisie d'horreur.

Perfide à l'amitié dans ton cœur étouffée,
De sa tête c'est toi qui t'es fait un trophée!
Tu l'osas pour nous plaire apporter en ces lieux!

OCTAIR.

De ta férocité cet exemple odieux
Fait voir combien ton zèle aux sultans est sinistre :
Malheur à l'insensé qui garde un tel ministre!

(Il fait signe à ses gardes d'entraîner Azédin.)
(Aux Chrétiens.)

Vous, si dans la mosquée enfin vous me suivez....

ALPHONSE.

Nous fuyons en mourant l'erreur où vous vivez.

OCTAIR.

Mourez donc; et le Dieu, cher à votre mémoire,
Qui trois jours dans la tombe en sortit plein de gloire,
Sans doute après la mort ouvrant aussi vos yeux....
Mais votre roi prudent vous éclairera mieux :

(A la garde.)

Il vient. Tirez le glaive, amis; que l'on rassemble
Ces captifs près de lui : que tout l'écoute et tremble.

(Les Mamelus prennent le sabre en main, et s'écartent en deux files pour laisser entrer le Roi qu'on ramène avec ses chevaliers.)

SCÈNE VI.

ALPHONSE, JOINVILLE, CHRÉTIENS, GARDE ÉGYPTIENNE, OCTAIR, ISAIDE, SUITE DE MAMELUS, AZÉDIN ET LOUIS, se plaçant au milieu des croisés.

LOUIS.

Chevaliers, l'Éternel a voulu terrasser
Celui qui sous ses pieds croyait nous abaisser :
Sa bouche, où s'exprimait une menace altière,
Pour jamais est muette et baise la poussière.
Ainsi la mort, brisant nos liens avec lui,
Nous montre en quel roseau nous mettions notre appui.
Tels sont les grands décrets du juge de la terre !
Devons-nous craindre encor un homme, ou sa colère ?

OCTAIR.

Ton juge et ses décrets n'ont point hâté sa mort :
Au livre du prophète était marqué son sort.
J'ai servi d'instrument à sa haute justice
Qui d'un tyran farouche ordonnait le supplice....
Mais sans interpréter les célestes arrêts,
En roi, pour les sauver, commande à tes sujets.

LOUIS.

Est-ce à toi d'invoquer, est-ce à toi de connaître
Le respect des sujets pour l'ordre de leur maître,
Toi, fatal meurtrier, toi, rebelle soldat,
Qui renversas le tien par un assassinat ?

Je plains les nations où tes pareils commandent :
Vous égorgez vos chefs ; les Français les défendent.

OCTAIR.

Le sort a tout conduit... Cessons : il faut choisir
Ta couronne ou la mort, abjurer ou périr.

LOUIS.

Allons! sois donc témoin de leur obéissance.
(D'un ton affectueux et grave, aux chevaliers.)
Mes derniers compagnons, élite de la France,
Si le triste Louis règne encor sur vos cœurs,
Si des attraits du monde ils se sentent vainqueurs,
Dégagés de la terre, épurés de tout crime,
De l'enfer sous vos pieds fermez le noir abîme :
Imitez mon exemple ; et tombant à genoux,
Au nom du roi suprême, ici, prosternons-nous,
Et contemplons la palme et le céleste empire
Que nous montre déjà l'approche du martyre.
(Le Roi met un genou en terre et tous les croisés s'inclinent et s'agenouillent.)
Bourreaux ! frappez.

ISAIDE, se jetant au-devant d'Octaïr et des soldats.

Arrête !.. Ah ! sois plus généreux !...
Ne souille pas tes mains dans leur sang malheureux.

OCTAIR, avec noblesse.

Va, va, j'ai sur leur sort résolu mes pensées :
Ma gloire et ta pitié n'en seront point blessées.
L'ange qui m'inspira ne peut plus me trahir.

ISAIDE, vivement.

Ma prudence, crois-moi, fut l'ange d'Octair.
De l'or que j'ai promis la nouvelle semée

T'assura Mahomet en t'assurant l'armée.
La trompette éloigna les chefs qu'on fit partir
De la tour du soudan, pour le mieux investir :
Le Croissant n'était point rentré dans Damiette ;
Un faux bruit te trompait : que leur sang la rachète.
Et du meurtre à ma voix enfin borne le cours.

OCTAIR.

Leur grandeur les défend autant que tes discours :
Je cède à leurs vertus dont mon ame est surprise.
Damiette en nos mains sera bientôt remise ;
Mais dois-je à leur salut imposer aucun prix ?...
(Au Roi et aux croisés.)
Relevez-vous, Chrétiens, et vivez ! j'y souscris.
(Tous se relèvent en s'embrassant.)
J'aurais honte, Louis, mon cœur vous le déclare,
De n'obtenir de vous que le nom de barbare,
Vous voyant, sous le glaive, incapable d'effroi,
Triompher dans les fers et commander en roi.
Sachez donc que l'Égypte, également charmée
Et de votre courage et de ma renommée,
N'hésite qu'entre nous pour le choix d'un soudan.
Abjurez ; et ma main vous cède le turban.

LOUIS.

Ce que n'a pu l'horreur du fer ni de la flamme,
La vaine ambition ne le peut sur mon ame.
Me voulez-vous pour roi ? devenez tous Chrétiens.

ISAIDE.

De notre loi plutôt gardons tous les liens.

OCTAIR.

Pardonne, Mahomet ! au respect que m'inspire

Ce superbe ennemi que malgré moi j'admire :
Il m'apprend des vertus que je dois imiter
Dans le rang des sultans où tu me fais monter.

(Au Roi.)

Ne redoute de moi nul changement perfide.
J'en jure mon amour pour ma chère Isaïde.
D'un vaisseau, déjà prêt, déployant l'appareil,
Demain vers l'occident vous suivrez le soleil.

(Aux gardes.)

Point d'otage entre nous. Qu'à l'instant on redonne
A ces chefs leur épée, à leur roi sa couronne.

(Les Mamelus présentent à Louis son diadême et son glaive : tous les chevaliers reçoivent aussi leurs armes.)

LOUIS.

O mes loyaux amis! replacez sur mon front
Ce bandeau que ma foi sauva de tout affront.

(Alphonse et Joinville couronnent le Roi de leurs mains, tandis que les chevaliers le saluent de leurs épées nues, en signe d'honneur.)

Grand Dieu! sur qui toujours ma constance est fondée,
Fais-nous d'abord voguer aux champs de la Judée :
De mon royaume enfin nous apprendrons le sort.
Si mes voisins jaloux y tentent quelque effort,
Fais que j'y rentre, ô Dieu, comme de Palestine
Mon immortel aïeul reparut à Bovine ;
Que, ferme appui des lois, mon sceptre souverain
Soit plus soumis au ciel qu'au pontife romain,
Et n'enchaîne jamais, pour une cour avare,
La mitre gallicane au joug de la tiare :
Mais, quand d'un doux repos jouira mon po voir,
Fais que Vincenne encor me voie en paix m'asseoir

Sous ce chêne élevé dont l'ombrage propice
Servit de dais champêtre à ma simple justice;
Et surtout, dans les cœurs rendant mon nom sacré,
Des Français, en mourant, fais que je sois pleuré.

FIN DE LOUIS IX EN ÉGYPTE.

CLOVIS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. LEMERCIER.

PERSONNAGES.

CLOVIS, roi des Francs.
SIGEBERT, roi, parent de Clovis.
CLODORIC, fils de Sigebert.
ÉDELINDE, fille d'Alaric, roi des Visigoths.
AURELLE, Romain, ministre de Clovis.
ADELMAR, confident de Sigebert.
GÉLIMER, chef gaulois.
PEUPLE, SOLDATS, COURTISANS.

CLOVIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

La scène se passe à Cologne, dans une enceinte du palais de Sigebert. L'entrée du palais décore l'un des côtés du théâtre ; l'autre est fermé par des murailles et de grands arbres.

SCÈNE I.

SIGEBERT, ADELMAR.

SIGEBERT.

Ami, Clovis approche ; oui, l'injuste Clovis
Jaloux d'unir mon sceptre à ceux qu'il a ravis,
Vient troubler mes états, et dans Cologne même,
Au triste Sigebert ôter le diadême.

ADELMAR.

Écartez un soupçon pour lui si flétrissant :
Au mépris de sa gloire et des liens du sang,
Pensez-vous que Clovis, dans ses destins prospères,

Ait à vous envier le trône de vos pères ?
Vous compte-t-il, Seigneur, parmi ses ennemis ?

SIGEBERT.

Il nomme ainsi les rois qu'il ne s'est pas soumis.
Tyran ambitieux, a-t-il une famille ?
Ses crimes, peu voilés de l'éclat dont il brille,
Ne t'ont-ils pas appris comme ce conquérant
Se rit des titres saints de frère et de parent,
Comme il reconnaît peu les droits des héritages,
Et renverse à son gré nos antiques usages ?
Cher Adelmar, me puis-je assurer en sa foi ?
S'agrandir est sa règle, et l'intérêt sa loi.
S'il veut sur mon royaume étendre ses limites,
Nos bornes vainement auront été prescrites :
Par la ruse ou la force ébranlant mes soutiens,
Quelque infâme artifice y rallîra les siens ;
Et, prenant contre moi mon peuple pour arbitre,
Il saura même offrir l'apparence d'un titre.

ADELMAR.

Par des titres, Seigneur, avec art supposés,
Vos fidèles sujets seraient-ils abusés ?
Abandonneraient-ils leur prince légitime
Pour vivre sous un maître avili par un crime ?
Lui, ne craindrait-il pas que la ligue des rois
D'un souverain trahi ne vengeât tous les droits ?
Seigneur, oserait-il, vous dressant un vil piége....

SIGEBERT.

Qui montra des autels un mépris sacrilége,
Craint-il de violer les droits des souverains ?
L'homme parjure aux Dieux est parjure aux humains.
Tu le vis attaquer la majesté suprême

Des habitans du ciel, de Jupiter lui-même;
Faire à leurs trépiés d'or succéder un vil bois,
A notre Mars vainqueur le martyr d'une croix;
Et changeant les objets des respects de la terre,
D'un front audacieux défier le tonnerre.
Ni tous nos temples saints affermis par le tems;
Ni de tous nos aïeux les hommages constans;
Ni les succès, garans de victoires futures,
Secondés, obtenus, prédits par nos augures;
Ni les princes armés au nom des Immortels,
N'ont pu de ses fureurs préserver nos autels;
Et son impiété, fière de leur ruine,
Accueille des Chrétiens la naissante doctrine.
Tu le sais; et tu crois que sa témérité
N'oserait de mon rang blesser la majesté!
Il ne s'arrête point au respect des couronnes: ?
Qui brisa les autels sait renverser les trônes.

ADELMAR.

Votre fils Clodoric, soutien de vos États,
S'indignerait...

SIGEBERT.

Mon fils le sert dans les combats;
Et pour s'en défier il n'est point assez sage.

ADELMAR.

De la guerre en ses camps il fit l'apprentissage:
Blâmez-vous Clodoric, fier d'un laurier récent,
De montrer à son guide un cœur reconnaissant;
De ne point concevoir de farouches alarmes
Sur un roi dont vous-même avez suivi les armes?
Vous-même...

SIGEBERT.

Il le fallut : dans quel tems, Adelmar,
De sa gloire guerrière ai-je escorté le char?

ADELMAR.

Alors que des Germains les légions entières
Par torrens inondaient la Gaule et vos frontières ;
Lorsque de flots de sang ce trône environné
Dans la chute de tous allait être entraîné ;
Que de Siagrius déjà vainqueur illustre,
Clovis à ses exploits crut ajouter un lustre
En offrant ses secours aux princes ses parens,
Pour chasser loin de lui des barbares errants.

SIGEBERT.

Leurs courses désolaient nos villes alarmées,
La même cause alors unissait nos armées :
Clovis en mes périls affecta de m'aider ;
Et moi, dans ses efforts j'ai dû le seconder.
Mais, sous la même tente instruits à nous connaître,
Je vis ce qu'il était et ce qu'il voulait être :
Usurpateur avide, impérieux, jaloux,
J'appris qu'il deviendrait formidable pour tous ;
Que la paix n'était pas son but dans la victoire ;
Que pour nous dominer il s'armait de sa gloire ;
Qu'il n'estimait la voix de l'adulation
Qu'en ce qu'elle a d'utile à son ambition,
Et pour qu'elle appuyât sa haute renommée
Qui lui soumet les chefs de la Gaule opprimée.
Je vis son art trompeur se faire confier
Le secret des vertus qu'il voulait châtier ;
Et, lorsque dans son cœur languissait une offense,
La mémoire en revivre au jour de la vengeance.

Enfant d'un siècle horrible, où les frères, les sœurs,
Les pères, les neveux, combattent de noirceurs,
Ce Sicambre, à nos cours soufflant les parricides,
En a gardé les mœurs féroces et perfides.
De ses propres soldats, on a vu l'inhumain
Discipliner les rangs une hache à la main,
Les abattre à ses pieds; et nos longues batailles
Ont aux larmes, aux cris, endurci ses entrailles.
Mille fois son maintien me fit aperçevoir
Ses mépris pour le sang, et sa soif du pouvoir.
Aux bords du Rhin à peine eut-il sauvé la France,
Qu'au peuple de Paris il rendit sa présence :
Son art tissut le nœud qui m'enchaîne à jamais :
Il séduisit mon fils mené dans son palais :
En vain de le quitter s'alarmait ma tendresse;
Mais il se l'attacha par sa flatteuse adresse;
Et prêt contre moi-même à lui servir d'appui,
L'héritier de ton roi n'est qu'un soldat sous lui.
Ainsi donc, fléchissant à ses lois souveraines,
Mon fils ne règnera qu'engagé dans ses chaînes!
Ce sera donc en vain que, monarque prudent,
J'espérai lui transmettre un sceptre indépendant :
C'est donc sans fruit, hélas! que ma main vieillissante
En conserve pour lui la charge trop pesante;
Fardeau que je voudrais et n'ose abandonner,
Quoiqu'un grand âge enfin semble me l'ordonner!

ADELMAR

Votre long âge en vous accroît l'expérience
Qui des événemens donne la prévoyance.
La douceur à la force en votre ame se joint.
Les rènes de l'état ne se relâchent point :

Vos mains, malgré les ans, les tiennent sans mollesse.
Vous savez mieux que tous...

SIGEBERT.

Va, je sais ma faiblesse.
Je sens mille périls chaque jour m'investir,
Et dans les soins pressans mes pas se ralentir :
Ma vigueur n'agit plus; je m'effraie et je doute.
Avec art cependant le fier Clovis ajoute
Aux embarras nombreux dont il faut me tirer,
Et sème tous les bruits que j'entends murmurer.
Des peuples qu'il rangea sous son pouvoir suprême,
On vante le bonheur à mon peuple lui-même :
Les pasteurs des Chrétiens parlent autour de moi
Des bienfaits mensongers de leur nouvelle foi,
Et des Dieux immortels raillant tous les mystères,
Opposent à mes lois leurs triste ministères ;
L'autel contre l'autel s'érige insolemment :
Le crime à ma poursuite échappe à tout moment :
En vain la flatterie, assiégeant mes oreilles,
De ma sage vieillesse exalte les merveilles;
Mon cœur est un témoin qui dément ses discours.
J'ai besoin qu'un appui me prête ses secours.
Triste sort des mortels dont les cheveux blanchissent !
Non moins que leurs regards leurs esprits s'obscurcissent,
Et sous le faix des ans, résignés à mourir,
Leur débile vertu ne sait plus que souffrir.
Plût aux Dieux que mon fils eût moins d'idolâtrie
Pour l'oppresseur qui vient menacer ta patrie !
Mais jeune, plein d'erreurs, se livrant à Clovis,
Qu'en espérer? ses vœux lui sont tous asservis :
Il lui soumet son sort, ses droits et son courage :
C'est de lui qu'il attend jusqu'à mon héritage;

Et, comme à le servir il dévoua son bras,
Il croirait lui devoir son sceptre et ses soldats,
Et devançant le but où l'orgueilleux aspire,
Lui-même à sa conquête il joindrait mon empire;
Heureux, en secondant son superbe projet,
De conserver le nom de son premier sujet!
Et toujours aveuglé sur les noirs artifices
Qui comblèrent de biens ses mains usurpatrices,
N'en doute pas, Clovis, à son œil prévenu
Semble être un demi-dieu de l'Olympe venu,
Pour commander en maître à la terre où nous sommes,
Et ranger tous les rois dans la foule des hommes.
La gloire d'un mortel en tous les tems vainqueur,
Brillante illusion, séduit un jeune cœur;
Et mon fils, ébloui d'un éclat qui le trompe,
Juge mal un tyran voilé de tant de pompe.
Mais, il accourt.... La joie anime tous ses traits.

SCÈNE II.

SIGEBERT, CLODORIC, ADELMAR.

CLODORIC.

A recevoir Clovis, mon père, soyons prêts:
Ce roi, pour consacrer notre union fidèle,
Se détourne des lieux où la guerre l'appelle.
Sur les fleuves divers dont il quitte les bords,
Les peuples ont partout signalé leurs transports:
Il semble qu'à regret et l'Escaut et la Somme
Au Rhin énorgueilli cèdent un si grand homme.
Ce maître des Gaulois, ce vainqueur des Romains,

Va paraître à nos yeux l'olivier dans les mains.
Oui, d'Alaric vaincu la séduisante fille,
Reste cher à mon cœur d'une illustre famille,
Édelinde, en ces murs prompte à le devancer,
Par son ordre suprême accourt vous l'annoncer :
Sa lettre m'en instruit, et m'apprend qu'un message
Vous vient pour ses soldats demander le passage.
Qu'un digne accueil, mon père, au sein de notre cour,
Lui prouve de nos cœurs les respects et l'amour.

SIGEBERT.

Quels respects? Je suis roi, mon sceptre m'en dispense :
Quel amour? De mon sang la funeste alliance
Me ferait-elle aimer ce fier usurpateur,
Des maux de tous les siens infatigable auteur?
Il vient pour consacrer notre union formée,
Me dis-tu : mais comment? suivi de son armée,
Escorté de brigands, effroyable ramas,
Par son ordre attirés des plus lointains climats;
Tout prêt, si ma fierté l'arrête à mes frontières,
A rompre de nos murs les trop faibles barrières.
Me laisse-t-il le choix, ai-je encor le pouvoir
De lui fermer la route, ou de le recevoir?
La faveur qu'il demande est une adroite ruse
Pour punir mes soupçons si je la lui refuse.
Ce perfide voisin, que tu sais mal juger,
Veut qu'un affront reçu le pousse à se venger;
Et que la renommée en publiant ses crimes,
Colore ses forfaits de raisons légitimes.
Il n'attend qu'un prétexte à s'armer contre moi.
Ce n'est donc pas l'amour, le respect, mais l'effroi
Que nous doit inspirer son approche sinistre.
Quel messager l'annonce et lui sert de ministre?

Une triste captive, Édelinde, mon fils,
Dont il sait qu'ardemment votre cœur est épris,
Dernier sang d'Alaric, princesse jeune et belle,
Qu'à la mort condamnait la victoire cruelle,
Et dont, sitôt qu'il vit se former vos amours,
Pour mieux vous enchaîner il épargna les jours.
Mon fils, jugez par-là quelle est sa perfidie!
Il veut, si contre lui ma vieillesse enhardie
Ose de mes États lui fermer tout accès,
En votre aveugle cœur assurer son succès :
Il pense, d'Alaric vous présentant la fille,
Se faire un défenseur dans ma propre famille;
Et, de notre discorde allumant le tison,
Par elle, sans combats, me vaincre en ma maison.
Ce sont là ses projets.

CLODORIC.

Seigneur, où vous entraîne
La déplorable erreur de votre injuste haine,
Si l'honneur qu'un héros vous rend dans votre État,
A vos yeux fascinés semble être un attentat!
Si le soin généreux d'envoyer vers moi-même,
En noble messagère, Édelinde que j'aime,
Vous paraît de ce prince un artifice affreux,
Pour briser en mon cœur le plus sacré des nœuds!
Ah! souriez plutôt à ce tendre présage :
L'amour vient de la paix nous confirmer le gage;
Oui, Clovis, fier des coups qu'il sut toujours frapper,
Est trop noble, est trop grand pour vouloir nous tromper.
Qu'en aurait-il besoin, et qui peut l'y résoudre?
Ce dieu, quand il s'irrite, abat tout de sa foudre :
Rois, princes, en tous lieux nous-mêmes l'encensons :
Et du jour que son bras, sous les murs de Soissons,

Ravit au joug romain cette moitié du monde
Où des Français par lui le royaume se fonde,
Et du jour qu'on le vit, secondé par vos mains,
Aux champs de Tolbiac terrasser les Germains,
Et du jour qu'instruisant ma jeunesse guerrière
De la gloire à mes pas il ouvrit la carrière,
Et de sang engraissa les plaines de Vouglé,
Tout l'Occident muet sous ses lois a tremblé.
Que lui sert dans ses vœux une perfide adresse,
Recours de l'impuissance, arme de la faiblesse?
Lorsqu'il nous accusa, de son sort détachés,
D'unir aux Bourguignons nos intérêts cachés,
Sans feinte et hautement ne nous fit-il pas dire
D'éluder les traités que Gondebaud désire,
Et de ne pas quitter ou servir à demi
Un parent long-tems cher pour un nouvel ami?
Vous daignâtes, Seigneur, soit prudence ou tendresse,
Sur ce point important consulter ma jeunesse :
Dès-lors, vers Gondebaud un message parti
Lui porta le refus d'entrer dans son parti;
Clovis l'apprit soudain, et sa reconnaissance
En accorde à tous deux la juste récompense.

SIGEBERT.

Clodoric, est-ce donc pour la première fois
Que Clovis, pour les perdre, a su flatter les rois;
Et qu'à l'ambition, où son orgueil l'engage,
L'amitié, l'amour même ont prêté leur langage?
Ce même Gondebaud, l'as-tu donc oublié?
Deux fois son ennemi, deux fois son allié,
Par sa nièce Clotilde, en sa cour recherchée,
Crut la foi de Clovis à son trône attachée,
Et voulut qu'un hymen cimentât l'union

Qui devait arrêter son usurpation :
Mais Clovis l'épousa pour en venger le père
Sur Gondebaud jadis meurtrier de ce frère,
Et ne fit à la nièce accueillir ses sermens,
Qu'à dessein de se joindre à ses ressentimens,
De s'armer en son nom, d'entrer dans ses offenses ;
Et l'amour alluma le feu de ses vengeances.
Cet artificieux, cruel au fond du cœur,
D'un dehors de bonté couvre ainsi sa rigueur ;
Et vous charmant d'abord d'une fausse caresse,
A tous vos intérêts se lie avec souplesse.
Ainsi des peuples même il séduit les fureurs,
Et pour se les soumettre embrasse leurs erreurs.
Pour attaquer nos dieux plein d'un zèle hypocrite,
Pour gagner les Chrétiens se rendant néophyte,
Sans rougir d'adopter leur superstition,
Il osa tout trahir, lois et religion :
Sa feinte charité, qui paraît leur sourire,
N'est qu'un soin complaisant pour fonder son empire,
Et bientôt resserrer leurs fers appesantis
Quand les rois à son joug seront assujétis.

CLODORIC.

Non, Seigneur ; de la croix il m'a parlé lui-même.
Pour le Dieu des Chrétiens son respect est extrême.
Tant que de notre Olympe il resta convaincu,
Sous Mars et Jupiter ce héros a vécu,
Et soumis à la foi que suivaient ses ancêtres,
Il mêla son encens à l'encens de nos prêtres :
Mais, depuis que l'aspect des hautes vérités
Le retira, dit-il, de ses crédulités,
Sa raison ne sait plus révérer l'imposture
De ces dieux dont l'erreur a peuplé la nature,

Monstres sourds et muets, à vi
Armés de foudres d'or ciselés p
Idoles de métal aisément renve
Qu'à chaque pas ici le caprice
Nos fleuves, nos forêts et nos
Le sien, présent partout, invis
Des bois, de l'air, des eaux n'e
Auteur de l'univers se montre
Et frappant les esprits de son
Y grave de son nom l'austère
Nos dieux s'offrent aux sens ; l
Et dans le fond des cœurs sa l

SIGEBE

Par leurs prêtres menteurs es-tu
Mon fils?...

CLODO

Vers leur croyance
Je ne m'en cache pas : si Clotil
A du prudent Clovis changé l'a
L'amour sur mon esprit n'a pas
Édelinde...

SIGEBE

O péril que j'avais
Édelinde te charme au point de
Tous les dieux de ton père, et

CLODO

Édelinde, en mon cœur se fesa
Parle d'un Dieu plus grand que
Qui de tous les humains a deva
Et que ne peut borner ni le tem

SIGEBERT.

Si voisin des autels que ma main fait fumer,
Quoi! ta voix fanatique ose le proclamer?
Crains que des Immortels la foudre ne t'atteigne.

CLODORIC.

Nos dieux d'airain n'ont pas de foudre que je craigne.
Alors qu'à Tolbiac, Clovis allait périr,
De ceux que nous servons, qui le vint secourir?
Les horreurs de la mort étaient partout semées :
Il se voua, pour vaincre, au vrai Dieu des armées.
Partout, depuis ce tems, dans la guerre et la paix,
Son royaume affermi s'accrut par les succès.
Le ciel lui sembla même applanir les obstacles :
Il fit en sa faveur éclater cent miracles.
Ses traités ont soumis, par le secours des Saints,
L'Armorique soustraite à ses préfets romains.
Les martyrs que l'Église a rendus si célèbres,
Revêtus de blancheur sous de noires ténèbres,
Sont venus du tombeau glacer ses ennemis.
De Tours en leur cercueil les pasteurs endormis
Ont paru s'éveiller, et les bords de la Loire
Ont entendu leurs voix l'appeler à la gloire.
Toujours où son dieu marche un prodige l'attend;
Et celui de Vouglé fut le plus éclatant.

SIGEBERT.

Est-ce encor de son dieu la puissance infinie,
Qui vient par un revers d'abaisser son génie?
Te souvient-il aussi que nos Dieux immortels
Ont puni ses enfans ravis à leurs autels,
Et que, tous deux frappés d'un sévère anathême,

Laisse, laisse aux Chrétiens, amans des visions,
La magie étaler ses apparitions.
J'ai fait par le grand-prêtre offrir des sacrifices;
Le vol de nos oiseaux, le flanc de nos génisses,
Tout de Clovis présage un crime à redouter;
Et loin d'ouvrir nos murs, il faut l'en écarter.

CLODORIC.

Songez-vous au danger de heurter sa puissance?

SIGEBERT.

D'un motif spécieux prévenons sa présence.
Si ses projets sont droits, nous n'aurons nul débat;
S'ils sont pervers, faut-il lui céder sans combat?

CLODORIC, avec emportement.

Quoi! vous pourriez, Seigneur, lui fermant vos murailles,
Répondre à l'amitié par le cri des batailles?
Ah! cessez d'écouter un soupçonneux chagrin
Aveuglement trompeur où votre âge est enclin.

SIGEBERT.

Qu'entends-je, ô ciel! Mon fils m'insulter de la sorte!
Malheureux!... Aux fureurs où ton ame s'emporte,
Juge déjà combien m'est funeste Clovis!
Il approche, et du père il sépare le fils!...
Eh bien! outrage donc d'une bouche insolente
Ce front blanchi des ans et cette main tremblante;
Et, pour plaire au héros que tu crois généreux,
Prends ma place, et sous lui règne, si tu le peux.

CLODORIC.

Ah! je tombe à vos pieds!... Par la mort la plus prompte,
Mon père, vengez-vous, lavez ma propre honte.

SIGEBERT, le relevant.

Viens plutôt sur ce cœur prêt à te pardonner.

(A son confident.)
Toi, jamais, Adelmar, ne laisse soupçonner
Ce mouvement si court de mésintelligence
Qu'a soudain oublié ma facile indulgence,
De peur que les méchans ne tentent quelque effort
Pour troubler de nos cœurs le salutaire accord.
Mon fils, je gémirais de te rendre victime
D'un tyran implacable à tes yeux magnanime.
De nos augures saints je vais prendre conseil :
Dispose en attendant un superbe appareil,
Et, si pour ton avis s'expliquent nos oracles,
Ma prudence à tes vœux ne mettra plus d'obstacles.

CLODORIC.

Seigneur, dois-je abusant d'un excès de bonté...

SIGEBERT.

Allons : laissons des Dieux agir la volonté.
Notre vaine raison tend parfois à nous nuire :
Nous suivons le destin que nous croyons conduire.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ÉDELINDE, CLODORIC.

CLODORIC.

Oui, le plus grand des maux qu'en ces tems où nous sommes,
La rigueur du destin fasse souffrir aux hommes,
Est, parmi les dangers, de quitter un seul jour
L'objet à qui notre ame attacha son amour!

ÉDELINDE.

Et le plus doux plaisir qui jamais sur la terre
Fasse à de tristes cœurs oublier leur misère,
Est de revoir enfin un objet adoré
Long-tems loin de nos yeux et toujours désiré!

CLODORIC.

Édelinde, est-il vrai que vous m'êtes rendue?
Oui, j'en crois ces transports de mon ame éperdue,
Ce trouble, effet subit du charme de vos traits,
Qu'absent de vos regards je n'éprouvai jamais.
De Clovis, d'un héros messagère adorable,
Ah! que vous me rendez son approche agréable!
Quel bien m'accorderait son immense pouvoir
Qui fût plus cher pour moi que celui de vous voir?

ÉDELINDE.

Ne niez pas, Seigneur, le moyen de tout faire
A ce prince en tous points au-dessus du vulgaire,
Qui, puissant dans sa haine et dans son amitié,
Jamais ne favorise ou ne perd à moitié.
Sachez que, dans Cologne, aujourd'hui sans entrave,
La fille d'Alaric va cesser d'être esclave,
Qu'Aurelle, ce Romain qui me reçut de lui,
Lorsque mon père mort me laissa sans appui,
Monstre à qui j'ai frémi qu'on m'eût abandonnée,
Aurelle enfin consent que je vous sois donnée :
Clovis le lui commande.

CLODORIC.

O prince généreux!
O dernière faveur qui comble tous mes vœux!
Je sens que les héros sont des dieux sur la terre!
Leur bouche, d'un seul mot funeste ou salutaire,
Nous jette dans la crainte et dans l'adversité,
Ou nous porte au sommet de la félicité.

ÉDELINDE.

Écoutez, Clodoric, et vous allez apprendre
Jusqu'où pour vous encor sa faveur doit s'étendre :
C'est peu de commander que l'hymen le plus doux
Au gré de son ardeur joigne Édelinde à vous,
Me dotant des états de la Septimanie,
Il prétend assister à la cérémonie
Où de nœuds éternels on va nous enchaîner.

CLODORIC.

Et c'est lui que tantôt vous osiez soupçonner,
Mon père! Ah! qu'un tel roi mérite sa fortune!
Ah! que son ame est loin de toute ame commune!
Je vous plains; la vieillesse ombrage trop vos yeux

Pour voir de nos beaux jours cet astre glorieux.
D'un service trop court charmante récompense !
Il m'unit donc à vous.... Oui, ma reconnaissance
Est prête sur ses pas à verser aujourd'hui.
Le reste de mon sang que j'exposai pour lui.

ÉDELINDE.

Seigneur, vous le savez, je ne suis point ingrate ;
Et le plus doux espoir dont ce vainqueur me flatte,
Est que le nœud sacré qu'il consent à former
Du titre heureux d'époux me laisse vous nommer.
Même, autant qu'il le peut, c'est ainsi qu'il répare
Sur mon père immolé sa victoire barbare :
Vous dirai-je pourtant que mon ame a reçu
Un peu du noir soupçon par Sigebert conçu ?
La générosité que Clovis fait paraître
Rassure peu mon cœur, injuste encor peut-être :
Mais je l'ai vu de près, Seigneur, depuis le jour
Que le sort m'a réduite à vivre dans sa cour.
Souvent de sa rigueur les exemples sinistres
M'ont dévoilé ce prince et ses cruels ministres :
J'ai senti que parfois l'horreur de son aspect
M'a fait plutôt rougir qu'un timide respect :
Les discours les plus doux sont amers dans sa bouche,
Et, même en se jouant, son sourire est farouche.
Par ses ordres jadis condamnée à périr,
Je lui sers d'instrument pour vous mieux acquérir.
Aurelle, qui d'abord s'attendrit à mes larmes,
Sut, de la politique apaisant les alarmes,
M'obtenir de Clovis, et ce lâche Romain
Pour prix de sa pitié me demanda ma main :
Son maître autorisait qu'elle lui fût livrée,
Pensant que l'Aquitaine, où l'on m'avait pleurée,

Subirait mieux son joug, et même avec honneur
Verrait dans mon époux son nouveau gouverneur.
Moi, repoussant ses feux et sa persévérance,
J'ai, par mes longs refus, lassé son espérance.
Vous parûtes; vos soins charmèrent mon malheur;
L'amour me fit alors oublier ma douleur.
Bientôt notre penchant frappa les yeux d'Aurelle;
Et, bien loin d'élever de jalouse querelle,
Ce flatteur s'honora, pour complaire à Clovis,
De tenir à vos vœux ses penchans asservis,
D'immoler son espoir au feu qu'il voyait naître,
Pour gagner noblement votre zèle à son maître;
Et le brûlant amour qu'il m'avait tant juré,
Cédant à votre ardeur, s'éteignit à son gré.
Que je reconnus bien la servitude infâme
De ceux qui chez les rois vendent jusqu'à leur ame,
Et dont les sentimens, ou de haine ou d'amour,
Suivent les intérêts qui gouvernent la cour!
Aurelle vous laissa jouir de ma présence;
Et son maître applaudit à cette complaisance.
Que pensai-je dès-lors? Tous deux ont espéré
Qu'aux autels de mon Dieu par ma flamme attiré,
Vous conduiriez en moi des rives de la Vienne
Jusques aux bords du Rhin une épouse chrétienne,
Et qu'ici, quelque jour, d'un trône possesseur,
La foi qu'ils défendaient aurait un défenseur.

CLODORIC.

Un tel projet n'a rien que mon cœur appréhende.
Y puis-je apercevoir des piéges qu'on me tende?
Instruit de notre amour, Clovis n'a-t-il pas lieu
D'espérer que mon cœur se rende à votre Dieu,
Et qu'à la vérité qui vous est révélée,

Mon ame en s'éclairant soit par vous appelée?
Oui, votre foi me touche; oui, sans peine je crois
Au Dieu qui vous forma telle que je vous vois,
Qui colora vos traits de pudeur attirante,
Alluma de vos yeux la flamme pénétrante,
Et remplit votre cœur de célestes vertus :
Oui, devant ce seul Dieu, tous nos dieux ne sont plus.
Je sens qu'on obéit à la voix du ciel même,
Lorsqu'on suit doucement la voix de ce qu'on aime.

ÉDELINDE.

En abjurant, Seigneur, vos rites paternels,
Nos nœuds à vos sujets paraîtront criminels;
Et Sigebert, vieilli dans une erreur profonde,
Défendra que son fils à ma flamme réponde.
Ce germe de discorde en vos états semé,
Sert peut-être au dessein que Clovis a formé.

CLODORIC.

Non, je ne doute point que mon père autorise
Mon oubli de ses dieux qu'il sait que je méprise.
Déjà par votre croix il ne peut empêcher,
Son peuple chaque jour de se laisser toucher.
L'idolâtrie est douce et sans intolérance.
Son cœur de nos autels plaindra la différence;
Mais n'exhalera pas de fanatique ardeur.

ÉDELINDE.

Il verra dans mon zèle une même pudeur.
Clovis s'est abusé, s'il pense en vos contrées
Qu'agitant les esprits par mes leçons sacrées,
Perdant votre royaume au nom d'un Dieu sauveur,
De la reine Clotilde imitant la ferveur,
Je m'arme d'une croix redoutable et jalouse,

Comme chez Gondebaud fit son ardente épouse.
Clotilde, en s'attachant au destin du vainqueur,
Portait moins que la foi la vengeance en son cœur,
Et brûlait qu'un grand roi séduit pas ses prières,
De son oncle punît les fureurs meurtrières.
Je n'aurai point comme elle, en ma religion,
Le zèle qui s'accorde avec l'ambition,
Qui souvent des forfaits rend nos désirs complices,
Qui se plaît dans la guerre, et sourit aux supplices,
Force en tous lieux les cœurs par l'effroi des tourmens,
Et qui, prêtant l'oreille aux conseils véhémens,
Montre les traits, l'orgueil, la rigueur despotique,
Non de la piété, mais de la politique.
Est-ce obéir au dieu dont l'équitable voix
Vint rendre sous le ciel le pâtre égal aux rois,
Dont la morale auguste et la pure lumière
Abaisse le palais, rehausse la chaumière,
Et perce chaque jour de rayons enflammés
Les ténèbres des Goths par lui seul désarmés?
Son dogme, favorable aux ames qu'il élève,
Doit régner par l'amour et non pas par le glaive.
Partout appui du faible, il ôte avec douceur
Le joug à l'opprimé, le fer à l'oppresseur;
Il promet un époux à la veuve qui pleure,
Un père à l'orphelin, au pauvre une demeure;
Et bornant les combats du besoin et de l'or,
La justice est sa loi, l'aumône est son trésor.
Par là de nos pasteurs les bouches fraternelles
Annoncent aux mourans des palmes éternelles.
Je veux, en soulageant la triste humanité,
Conduire les esprits vers la Divinité;
Aux charitables soins me dévouer sans cesse,

De Sigebert séduit éclairer la vieillesse,
Vaincre en persuadant, et faire qu'en tout lieu,
Comme nous nous aimons, le peuple aime son Dieu.

CLODORIC.

Oui, pour gagner les cœurs épris de son amorce,
Votre douceur charmante a fait plus que la force :
Ange consolateur de ces tems rigoureux !
Jetez un tendre éclat dans nos jours ténébreux;
Jeune et timide fleur sur nos bords frémissante,
Dans l'orage levez une tête innocente.

ÉDELINDE.

Qui vient à nous ?

CLODORIC.

Aurelle !

ÉDELINDE.

Aurelle, en ces remparts !...
Son roi va donc bientôt paraître à nos regards.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, AURELLE.

AURELLE.

De ce palais, Seigneur, Clovis touche la porte,
Et vient chez Sigebert sans pompe et sans escorte :
Il a voulu, quittant le poids de sa grandeur,
De tout char triomphal éviter la splendeur,
Et plein de confiance et d'amitié sincère,
Goûter le plaisir pur d'embrasser votre père.
Fesons-le prévenir, Seigneur...

CLODORIC.

Dès ce moment,
Je cours l'en informer avec empressement.

ÉDELINDE, à Aurelle.

Permettez donc, Seigneur... par le prince conduite,
Que je sois sans retard chez son père introduite.

AURELLE.

A vous-même bientôt rendue en ce beau jour,
Princesse, vous n'aurez pour maître que l'amour.

CLODORIC.

Venez : j'entends du bruit... Déjà Clovis arrive ..
Allons hâter du Roi la démarche tardive.

(Clodoric sort avec Édelinde.)

SCÈNE III.

CLOVIS, AURELLE, SEIGNEURS FRANÇAIS, ET SOLDATS.

CLOVIS.

SOLDATS! que nos drapeaux flottent dans la cité :
Révélez par vos dons ma générosité.
Que respecté de vous nul habitant ne craigne :
Dans les temples chrétiens que la sainteté règne!
Et dites aux guerriers qui marchent sur mes pas,
D'aller de cette ville honorer les prélats.

(Ils sortent.)

AURELLE.

A ce commandement qui frappe mon oreille,
J'admire une sagesse en tous les tems pareille,

Qui, d'abord avec vous alliant les Chrétiens,
Chez les rois étrangers vous acquiert des soutiens.

CLOVIS.

Demain, de Sigebert les troupes étaient prêtes,
A m'accueillir, dit-on, par de pompeuses fêtes.
Je suis las de m'offrir, à travers les chemins,
En spectacle aux regards des curieux humains;
Et d'essuyer, du prince ou du sénat des villes,
Un long cours importun de harangues serviles.
Au vieux roi Sigebert j'épargne un soin flatteur,
Et me sauve l'ennui d'un éloge menteur.

AURELLE.

C'est sur la vérité que l'éloge se fonde
En louant un héros, l'étonnement du monde.

CLOVIS.

Sigebert, qui me hait, doit parler autrement :
Au elle, tu connais quel avertissement
Rompit chez Gondebaud ses embûches dressées...

AURELLE.

Ainsi que l'univers j'ignore vos pensées;
Et toujours vos desseins, nous frappant de grandeur,
A nos yeux attentifs cachent leur profondeur.
Serait-ce amitié vraie, ou trompeuse apparence,
Qui vous fait d'un vieillard excuser l'inconstance,
Et, cédant Édelinde à son fils Clodoric,
Joindre à ses biens des bords conquis sur Alaric,
Apanage qui suit l'hymen de la princesse,
Et peut de son époux enhardir la jeunesse?

CLOVIS.

A captiver ce prince Édelinde me sert,
Et je prétends qu'il serve à perdre Sigebert.
Sa flamme dès long-tems par moi-même nourrie,

Des faux dieux en son cœur détruit l'idolâtrie ;
Son jeune dévoûment n'attend plus que de moi
La main de sa maîtresse et le titre de roi ;
J'ai donc, pour le forcer à détrôner son père,
Ses feux, l'amour du sceptre, et la croix qu'il révère ;
Et ce zèle fougueux dont il est possédé,
Qui ne balance plus dès que j'ai commandé.
Va, contre Sigebert, quoi qu'ici j'exécute,
Son fils ne pourra pas me noircir de sa chute ;
Et la terre apprendra s'il est encor permis
De rechercher un pacte avec mes ennemis.

AURELLE.

Un écrit en vos mains confirme l'assurance
Qu'il a de Gondebaud rejeté l'espérance,
Et qu'à votre amitié s'attachant désormais,
Son message à ce roi vous garantit la paix.

CLOVIS.

J'en crois moins les sermens que l'intérêt des princes.
Il pense à mon courroux soustraire ses provinces,
Et, faible maintenant, espère m'abuser :
Mais il me trahira dès qu'il pourra l'oser,
Si je ne préviens pas les haines déchaînées
Qui mettraient en péril mes hautes destinées.
Tu sais quel est Clovis.... ma garde est dans ces murs,
Mon nom d'avance y règne.... et mes projets sont mûrs.

AURELLE.

De Sigebert, Seigneur, la vieillesse est aimée.

CLOVIS.

On admire ma gloire, et l'on craint mon armée.

AURELLE.

Son peuple est valeureux.

CLOVIS.

Mon destin est vainqueur.

AURELLE.

Quel prétexte appuirait votre juste rigueur,
Si, le montrant fidèle au nœud qui vous engage,
Gondebaud de ce roi publiait le message?

CLOVIS.

L'homme qu'il en chargea n'a pu le lui porter :
Mes ordres dans le Rhin l'ont fait précipiter.
Cependant Gondebaud à sa première lettre
Répond par un traité que l'on doit me remettre;
Et ce gage vendu, prouvant ses trahisons,
De mon ressentiment fondera les raisons.
J'attends donc l'émissaire accourant le confondre,
Et l'orage amassé sur sa tête va fondre.

AURELLE.

Seigneur, j'ai pressenti, je le dis sans détour,
Que ce coupable roi se perdrait sans retour.
Sa perfide union, qu'il eut bientôt rompue,
D'un autre œil que le vôtre aurait trompé la vue;
La faiblesse crédule eût peut-être excusé
Le mépris d'un lien qu'il a presque brisé;
Mais vous savez prévoir, dès la première injure,
Dans l'amitié présente une haine future,
Et la molle pitié ne peut vous désarmer
Jusqu'à laisser encor les complots se tramer.
Dès long-tems Sigebert, égaré par la haine,
A maudit vos lauriers qu'il contemple avec peine :
Tour-à-tour ses fureurs, pour vous rendre odieux,
Vous nommaient sacrilége ou superstitieux;

Il s'indignait surtout que votre main pieuse
Plantât dans nos cités la croix victorieuse.

CLOVIS.

Oui, le Mars des Germains, l'Hercule des Gaulois,
Aux pieds de leurs autels courbent encor ces rois
Qui languissent plongés dans leurs erreurs grossières,
Quand l'œil des peuples s'ouvre aux naissantes lumières.
Tout âge a son esprit : l'art est de diriger
L'essor nouveau d'un siècle, et non de le changer.
Du tems que Julien, qui régna dans Lutèce,
Essaya de rouvrir l'Olympe de la Grèce,
Tout l'Empire rallia ses prêtres méprisés
Et leurs mensonges vains long-tems divinisés.
Le cri de la raison bravant sa politique,
Dispersait en débris le Panthéon antique.
L'Orient n'adora que le Dieu que je sers;
Mais l'Occident aveugle eut mille autels divers :
Germains, Gaulois, Français, en des bois homicides,
Offraient aux Dieux le sang versé par leurs druides,
Et les Romains vaincus subjuguant leurs vainqueurs,
Cependant à la foi convertissaient les cœurs.
La France, mon pouvoir, et les zélés s'accrurent :
Les rois ne croyaient point; mais les nations crurent :
Et quand je fis payer de la mort d'un soldat
Ce calice brisé réclamé d'un prélat,
D'un butin disputé je vengeai moins l'offense
Que le ministre saint, flatté de ma vengeance.
Dès-lors, à sa doctrine invitant les esprits,
Je méditais de loin tout ce que j'entrepris.
De la guerre long-tems observant le théâtre,
J'opposai le refus d'une armée idolâtre
Au désir des pasteurs qui m'invoquaient pour eux,

Et n'ôtai pas l'espoir aux païens trop nombreux ;
Du paganisme ainsi les prêtres me vantèrent,
Et dans leurs hymnes saints les Chrétiens me chantèrent :
Par là ma renommée, objet de leurs discours,
De tous mes prompts succès facilita le cours.
Que pensaient tous les rois ? ils blâmaient mon exemple,
Le jour qu'aux murs de Reims le peuple, au sein d'un temple;
Fut témoin qu'un évêque en son sévère accueil
M'osa dire : « Sicambre, abaisse ton orgueil. »
Ils conçurent pour moi mille craintes frivoles
D'un crédit que l'Église affecte en ses paroles,
Et dont je me prêtais à consacrer l'erreur
Pour mieux remplir la Gaule et ses chefs de terreur.
Depuis ce tems, l'Europe en tous ses rois frappée
M'a vu porter chez eux la croix plus que l'épée ;
Et de leur secte enfin belliqueux zélateur,
Les peuples m'ont nommé leur saint libérateur.
L'augurait-on d'abord? non, toujours on me nie
Le succès que j'annonce et qu'obtient mon génie.
En vain un sage hymen et des traités suivis
Du titre de barbare ont préservé Clovis ;
Trois batailles en vain d'une triple victoire
A mon nom mémorable ont attaché la gloire ;
Et parce qu'un revers, de la France éprouvé,
Enfle Théodoric, seul roi qui m'ait bravé,
Choc fatal que n'a point essuyé ma présence,
Que le seul Gondebaud subit en mon absence,
Et que peut-être même un si faux allié
Hâta par les effets de quelque inimitié ;
Voilà que des rivaux de ma fortune immense
La haine s'affermit, la brigue recommence ;
Que Gondebaud sans moi s'efforce à s'agrandir !

L'imprudent Sigebert l'ose même enhardir!...
Ah! d'un lion blessé redoutez la colère,
Trop faibles souverains... je suis né pour la guerre.

AURELLE.

Ils ignorent quels coups, Seigneur, vous préparez:
L'Europe se taira dès que vous le voudrez:
Bientôt dominant seul....

CLOVIS, impétueusement.

Il en est tems, Aurelle:
Il faut que sans débats je règne enfin sur elle;
Et je souffre à regret que tant de potentats
Divisent sa grandeur en mobiles États.
Autrefoir réuni, tout l'empire de Rome
Occupait l'univers affermi sous un homme;
Et le tems en deux parts à deux chefs le cédant,
L'Orient fut à l'un, à l'autre l'Occident.
Les peuples dans la paix, en de vastes provinces,
Ne couraient pas sans cesse au joug de nouveaux princes
Et ne s'immolaient pas à des tyrans nombreux,
Jusqu'aux jours où des Goths pesa le sceptre affreux.
Du Gaulois avili le Romain fut esclave:
Le Français, leur vainqueur, fier, libre, et sans entrave
Sut mériter son nom; et mon aïeul enfin
L'illustre Mérovée anoblit son destin.
Je succède à sa gloire: il faut qu'en mes partages
Rentrent de mes parens les étroits héritages,
Et dépouillant les rois, fléaux de leurs voisins,
Qu'enrichi de tributs j'étende mes confins.
Tu le sais; Gondebaud, roi des bords de la Saône,
Du Norique à son frère a su ravir le trône:
Au chef de l'Italie il songe à se liguer

Pour affaiblir mon sceptre et pour me subjuguer.
Fol espoir! tous les deux rendront compte à la France
Du sang dont fut rougi le Rhône et la Durance....
Ma défaite en mon sein allume la fureur.
Contre Théodoric soulevant l'Empereur,
Aux Alpes je m'élance, et veux un jour qu'il tremble
Pressé par l'Orient et l'Occident ensemble.
Anastase à Byzance arme pour m'appuyer :
La pourpre des consuls qu'il vient de m'envoyer,
Les noms accoutumés d'Auguste et de Patrice,
Sont garans du traité dont ils couvrent l'indice.
Sigebert, Gondebaud, tomberont les premiers :
Théodoric suivra, malgré tous ses lauriers.
Seul, du trône français j'affermirai la base.
Je n'aurai sous les cieux de rival... qu'Anastase :
Devant le roi des Huns l'empire chancela ;
S'il m'irrite... Clovis est plus fier qu'Attila,
Et son courroux, du monde effrayant la mémoire,
Peut des rois enchaînés renouveler l'histoire.

AURELLE.

Votre grand avenir à vous seul découvert,
Doit.... Clodoric s'approche et le roi Sigebert.

CLOVIS, après avoir dit quelques mots à l'oreille de son ministre.

Sors, veille à tout.

SCÈNE IV.

CLOVIS, SIGEBERT, CLODORIC.

SIGEBERT.

Clovis aura quelque indulgence
Si je n'ai pu répondre à tant de diligence,
Et des pas d'un vieillard la triste pesanteur
Lui doit de mon accueil excuser la lenteur.
Que n'ai-je comme vous cette ardeur toujours prête
Que dans vos actions nul obstacle n'arrête,
Et qui, lorsqu'il le faut, devance en un instant
L'ennemi qui vous craint, l'ami qui vous attend!
A de justes honneurs fallait-il vous soustraire?

CLOVIS, avec une contenance modeste.

L'appareil fastueux a cessé de me plaire :
Des pompes de l'orgueil maintenant détrompé,
C'est par l'utile éclat que mon œil est frappé :
Il brille en vos vertus à qui je rends hommage.

CLODORIC, avec enthousiasme.

Ah! des vertus, Seigneur, offrez-vous moins l'image,
Vous qu'un noble destin présente à l'univers.

CLOVIS, de même.

Plus on vit mes succès, plus on voit mes revers :
Trop d'encens m'énivra d'une vaine fumée;
Pour la gloire souvent j'ai pris la rénommée.

SIGEBERT, avec réserve.

Non, vos premiers hauts faits ont un lustre éternel :
Si le sort des combats vous fut, un jour, cruel,

Peut-être le ciel veut, par un avis suprême
À borner nos États nous instruire lui-même.

CLOVIS, de même.

Oui, cette ambition, fatale aux conquérans,
M'eût placé, tôt ou tard, au nombre des tyrans;
Et j'aurais par la guerre épuisé mon royaume,
Pour atteindre après tout.... quoi? le sais-je? un fantôme.

SIGEBERT.

Heureux en ses confins qui peut se resserrer,
Et laissant par les lois ses sujets prospérer,
Consacre tous les bras à la terre appauvrie,
En conquiert les moissons, et combat d'industrie!

CLOVIS.

Ce seront mes plaisirs, mes modestes travaux:
Puissent mes humbles soins désarmer mes rivaux!
Hélas! si peu de tems la gloire humaine brille!...
J'aurai devant les yeux mon peuple et ma famille.

SIGEBERT.

J'aime à vous supposer en de tels sentimens.

CLOVIS, avec simplicité.

Prince, je viens ici pour unir deux amans;
Édelinde aujourd'hui va sortir d'esclavage:
Ma libéralité lui cède un apanage:
Votre généreux fils l'adore, en est aimé:
Assurons le bonheur de ce couple enflammé.
Aux autels des Chrétiens souffrez donc qu'il la suive:
Vous savez pour mon Dieu sa foi naissante et vive.

SIGEBERT.

Seigneur, je souhaitais que fidèle à ses dieux
Mon fils suivît la loi que suivaient ses aïeux.

Toute religion porte un saint caractère
Que le doute en nos cœurs et l'examen altère.
Bientôt parmi le peuple elle n'a plus de voix,
Quand l'intérêt humain la change à notre choix.

(Aurelle paraît.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, AURELLE, ET QUELQUES SOLDATS.

AURELLE.

Aurelle avec respect se hasarde à paraître;
Il craint d'être importun : dans les mains de son maître
Cet écrit doit pourtant, remis sans nul retard...

CLOVIS, à Sigebert, après avoir pris le papier.

Seigneur, permettez-moi d'y jeter un regard.

CLODORIC, à son père, pendant que Clovis lit.

Eh bien! prince, votre ame est-elle rassurée?
Ce héros dément-il son amitié jurée?
La calomnie est prompte à noircir tous ses traits :
Jugez de sa candeur en l'observant de près.

CLOVIS, gravement.

Seigneur, en ce moment, quel parti dois-je prendre
Contre un perfide roi, chez qui je viens me rendre
Désarmé, sous l'abri de l'hospitalité,
Et qui tend un vil piége à ma crédulité?

CLODORIC.

Ah! l'opprobre et la mort!...

CLOVIS, montrant le papier au vieux roi.

Jetez ici la vue.
La main de Gondebaud vous est-elle connue,
Coupable Sigebert?

SIGEBERT.

Qu'entends-je?...

CLOVIS.

On m'a livré
De vos pactes secrets ce garant assuré.

AURELLE, à Clovis.

De ceux qui le portaient l'utile confidence
Au soin de votre tête a forcé ma prudence.
Vos gardes sont placés par mes ordres exprès,
Aux remparts, dans les murs, autour de ce palais.

SIGEBERT.

O trahison!... eh bien! mon fils? ta confiance
Accuse-t-elle encor ma juste prévoyance?

CLODORIC.

Quel mystère d'horreur se dévoile à mes yeux!

SIGEBERT.

Que t'avais-je prédit?

CLOVIS.

Monarque insidieux!
Quoi donc? à tel excès le trouble vous égare
Que votre inimitié désormais se déclare,
Et que, de vos traités craignant les châtimens,
Votre aveu m'avertit de vos pressentimens!
Combien à votre cœur dut coûter l'apparence
Du caressant accueil qu'a reçu ma présence!

SIGEBERT.

Cessez à vos fureurs de chercher des raisons,
Clovis, vos attentats confirment mes soupçons.
Si rien peut ajouter au plus affreux des crimes,
C'est en les immolant de railler ses victimes.
Vous n'êtes qu'un barbare, et vos déguisemens
Sont de la cruauté les noirs raffinemens.
Oh! quelle frauduleuse et lâche politique
Employe à s'agrandir votre puissance inique!
Naguère on vous voyait, homicide héros,
Conquérir par le glaive et non par les complots;
Aujourd'hui sans péril Clovis abat les trônes;
Il paraît, son abord fait tomber les couronnes;
Et courbant sous le joug ses parens consternés,
Ravit leur héritage à leurs fils enchaînés.
La guerre, que du moins peut repousser la guerre,
Prête à l'ambition un noble caractère;
Mais, d'une main trompeuse offrir des oliviers
Plus hostiles encor que ses sanglans lauriers;
Mais, d'une nation désarmer la défense,
En proclamant la foi d'une auguste alliance;
Mais, en ami des rois, jusque dans leurs palais
Porter l'invasion sous le front de la paix;
Triompher sans victoire et par une imposture:
C'est aux pactes humains faire une atroce injure,
C'est d'un vil Géryon, d'un serpent tortueux,
Le replis le plus bas et le plus monstrueux.
Puisses-tu, Jupiter! armer quelque autre Alcide
Contre ce nouveau monstre à mes yeux plus perfide!

CLOVIS, d'un ton mystique et menaçant.

N'invoque point tes dieux... le seul Dieu que je sers,

Le seul Dieu de Clotilde, auteur de l'univers,
Confond, en révélant ta trame découverte,
Tes démons imposteurs qui conjuraient ma perte.
Eux seuls t'ont aveuglé dans tes sombres détours;
Lui seul m'éclaire ici les périls que je cours.
Victime, un peu plus tard, d'un fatal stratagème,
Confiant dans ta garde et livré par moi-même,
Devancé dans ta cour des offres d'un hymen,
Ma franchise eût rougi d'un timide examen :
Qu'allais-je devenir, si mon Dieu tutélaire,
M'envoyant du ciel même un avis salutaire,
N'eût préservé ma tête, au sein de vos foyers
Plus dangereux pour moi que les champs des guerriers?
Tu la sauvas, grand Dieu! qui par les soins d'Aurelle
Rassemblas mes vengeurs pour mieux veiller sur elle,
Et qui, dans ces remparts m'amenant sans combats,
Prévins l'effusion du sang de mes soldats.
Sois le témoin sacré qu'en ma douleur profonde
Je ne punis ce roi que pour la paix du monde,
Et qu'à tes lois tout prêt à me sacrifier,
Je lui laisse le droit de se justifier.
La Gaule me verra, te prenant pour arbitre,
Respecter, dans ma cause, et son âge et son titre :
Mais si d'aucune erreur je ne fus abusé,
Frappe cet idolâtre, et son sceptre est brisé.

(Il sort.)

CLODORIC, le poursuivant.

Cruel! ah, penses-tu?..

AURELLE, arrêtant Clodoric, et lui arrachant son épée.

Tremblez pour votre père!...
Excitez sa pitié, mais non pas sa colère.

SIGEBERT, emmené par les soldats.

Applaudis-toi, mon fils ! admire ton héros !
Adieu.

CLODORIC, avec l'accent du désespoir.

Je vous suivrai sous le fer des bourreaux...
Amis ! soldats ! sujets ! défendez votre maître...
Ce héros, ce vainqueur, ce chrétien n'est qu'un traître !

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CLOVIS, AURELLE.

CLOVIS.

D'un juste étonnement un tel récit me frappe :
Est-il vrai? sans retour Sigebert nous échappe!

AURELLE.

Depuis qu'à votre garde on l'a fait enlever,
Tous nos soins vigilans n'ont pu le retrouver.
Du lieu de sa retraite on espérait s'instruire
Par l'aveu du soldat qui s'est laissé séduire,
Et que l'on vient d'atteindre appesanti sous l'or
Qu'avec soin dans sa fuite il emportait encor.
Il ne sait quelles mains lui payèrent son crime :
Il ne sait quel séjour cache votre victime.
Les jours de Sigebert sorti de nos liens
Semblent même sacrés pour tous les citoyens :
Vainement des foyers on a forcé l'asile ;
Vainement l'épouvante a consterné la ville ;
Fidèle à Sigebert, que l'on croit innocent,
Chacun le plaint du cœur, se tait en gémissant :
La crainte au lieu d'aveux n'arrache que des larmes :
On maudit vos guerriers et l'aspect de nos armes ;
Et l'on paraît jouir du trouble véhément
Dont Sigebert sauvé vous cause le tourment.

CLOVIS.

Ils paîront cher leur joie... Oui, l'or ou les supplices
De la fuite du roi nous diront les complices.
La haîne, qui de tous paraît nous séparer,
Se mêle à la surprise, et ne peut pas durer :
Bientôt nous entendrons ce peuple qui menace
D'ingénieux motifs excuser notre audace.
Laissons d'abord la peur ébranler les esprits :
Mais, loin de s'adoucir, par le malheur aigris,
S'ils bravent des tourmens l'approche rigoureuse,
S'ils cherchent des martyrs la gloire douloureuse,
Redoutons cet orgueil, plein de férocité,
Qui brigue un faux honneur par la mort acheté.
Mepriser les bourreaux c'est se rendre invincible :
Le mortel fanatique est le seul inflexible.
Au lieu de la roidir, fais avec art ployer
La constance des cœurs qu'on ne peut effrayer :
Avilis les objets que leur amour révère :
De leur fidélité dégrade la chimère,
Et traitant leur vertu de triste aveuglement,
Sauve-les du péril de leur fier dévoûment.
Peins alors ma grandeur, vante mes récompenses ;
A la raison tentée offre des espérances :
Par ton crédit surtout, par tes dons séducteurs,
Ennoblis, s'il le faut, le rang des délateurs.
Nos lois font des humains les vertus ou les crimes :
Leur conscience change au gré de nos maximes.

AURELLE.

Seigneur, avec regret j'ose vous affirmer
Qu'ici j'ai vu les mains et les cœurs se fermer.
On se rit de la mort, nos dons sont des injures...

CLOVIS.

Quoi ? les séductions, les fers, et les tortures,
Quoi ? de mes vains édits les publiques rigueurs
Ne m'attirent sans fruit que la haine des cœurs !...
Des volontés encor je ne suis donc pas maître !

AURELLE.

Au peuple, aux magistrats, mon zèle a fait connaître
Qu'à vous seul était dû l'honneur de décider
Quel chef à Sigebert va bientôt succéder :
Vous dépeignant orné de plus d'un diadême,
A ce trône ma voix n'appelait que vous-même...

CLOVIS, impatiemment

Eh bien !

AURELLE.

Un froid silence a reçu mes accens
Qu'applaudissaient les mains de vos seuls courtisans.
Les chefs, qu'embarrassaient leurs réponses forcées,
En des termes prudens mesuraient leurs pensées.

CLOVIS.

Les lâches !...

AURELLE.

Ils semblaient craindre de s'asservir...

CLOVIS.

Écoute : de leur roi le fils peut nous servir :
Sans doute Clodoric a percé le mystère
Du séjour ténébreux qui recèle son père...

AURELLE.

Je vous entends.

CLOVIS.

C'est lui qu'il faut interroger.

AURELLE.

Son âge est scrupuleux ; et tout me fait juger
Qu'à livrer Sigebert il aurait quelque honte :
Novice dans les cours, la pudeur le surmonte.
L'opinion du peuple, écho vil de l'erreur,
Touche encor son estime ; il craindrait son horreur.

CLOVIS.

Il ne craindra pas moins que ma haine implacable
Ainsi que le vieux roi lui-même ne l'accable.
Les gages valeureux que m'a donnés son bras,
Ses services passés, l'éclat de ses combats,
Le rang dont le flattait ma faveur peu commune,
Tout enchaîne à ma cour son zèle et sa fortune.
Que dis-je? la couronne a pour lui des attraits ;
Son intérêt l'attache à mes seuls intérêts.
Prétend-il que j'élève à la toute-puissance
Un prince, pour me nuire, armé par la vengeance?
J'ai du trône aisément fait tomber Sigebert ;
J'en précipiterai son fils, s'il ne se perd.
Toutefois, il vaut mieux, apaisant les murmures,
D'un peuple accusateur confondre les injures,
Rendre à ce fils la pourpre, et me l'assujétir
Par des nœuds dont jamais il ne puisse sortir.
Tu m'entends ! et du coup s'il ne se rend complice,
Mon salut veut qu'en lui sa famille périsse.
Il adore Édelinde, esclave de ta loi ;
Il en attend la main, la liberté de toi :
C'est à toi de lui dire à quel prix l'hyménée
Pourrait couvrir de fleurs sa tête couronnée.
Aurelle, sers ton maître, et reviens lui parler.

(Il sort.)

SCÈNE II.

AURELLE, seul.

Tu cherches ce vieillard, Clovis, pour l'immoler.
Instruit par quelques mots, je pressens le salaire
De qui t'épargnerait un ordre sanguinaire,
Et prévenant tes vœux par un meurtre empressé,
T'aurait acquis l'honneur de plaindre un sang versé.
La fortune me rit... en courtisan fidèle,
Surpassons le service attendu de mon zèle.
Déjà Clovis, j'ai lieu de m'en inquiéter,
M'avait caché le coup qu'il a fait éclater :
En quel autre homme a-t-il placé son espérance?...
Je veux dans sa faveur régner sans concurrence.
Quel ministre plus sûr, plus adroit qu'un Romain,
Est mieux fait pour guider ce Sicambre hautain?
Son barbare génie est vide de science :
Sa règle est ma sagesse et mon expérience :
Ce maître impérieux, qui croit tout dominer,
Au gré de mes penchans se laisse gouverner;
Ma souplesse l'enchaîne; et l'Europe qu'il brave,
Fléchit sous un tyran qui n'est que mon esclave....
Mais es-tu moins le sien? L'oseras-tu quitter,
Aurelle, et t'affranchir, quoi qu'il pût te dicter?
De tous ses attentats tu suivis la carrière;
L'intérêt commença ta dépendance entière :
Par tes actes sanglans tu t'es trop fait haïr
Pour cesser de le suivre, et lui désobéir.
Marche avec lui sans peur où le destin l'entraîne....
Mais si l'horreur de tous rend sa chûte prochaine,

Faut-il en ses dangers lui prêtant mon appui,
Me piquer de l'orgueil d'être écrasé sous lui?...
Non, non, il sera tems, au jour de la tempête,
De prévoir sa ruine et de sauver ma tête.
Ses fils, ses vainqueurs même, auront le soin prudent
D'attirer de Clovis l'habile confident :
Mon adresse auprès d'eux me sera plus utile
Que l'altière raideur d'une vertu stérile....
La vertu, songe vain, nous nuit dans tous les rangs;
Rebelle aux yeux des rois, funeste aux yeux des grands,
Opposant à leurs vœux mille refus sinistres,
Sa chimère sans cesse arrête leurs ministres :
Idole du vulgaire, il faut la mépriser.
Ameureux de son joug qu'il eût craint de briser,
Sigebert d'un cœur droit l'a constamment suivie,
On l'arrache du trône, on attente à sa vie;
Proscrit, il la défend par de tristes efforts,
Et Clovis criminel triomphe sans remords.
Plus ce monde vieillit, et plus on le contemple,
Du malheur des vertus plus on y voit l'exemple.
J'aperçois Clodoric.... sans doute un bon destin
Veut raffermir mes pas en leur premier chemin,
Et l'amène à l'instant de peur que je n'hésite
A pousser son courage au but que je médite.

SCÈNE III.

CLODORIC, AURELLE.

CLODORIC.

Aurelle, dans ces lieux je vous trouve à propos.
A mon cœur agité rendez quelque repos;

Dites-moi d'un cruel ce qu'il faut que j'espère :
Poursuivra-t-il encor la tête de mon père?
Ou content de l'avoir exilé de son rang,
Pensez-vous qu'il renonce à demander son sang?
De ma crédulité trop déplorable suite!
Par de fausses grandeurs ma jeunesse séduite,
De Clovis à mon père exaltant les vertus,
Dédaignait ses soupçons follement combattus :
J'insultais à son âge, et l'accusais de croire
Qu'un héros se couvrant du masque de la gloire,
Sous de brillans dehors cachât tant de noirceur,
Et devînt de nos droits l'infâme ravisseur!
Ainsi je l'ai poussé moi-même au précipice.
C'est moi qui, d'un tyran secondant l'injustice,
L'ai livré sans défense et mis sous le couteau
Que pour se l'immoler a levé son bourreau.
Combien l'orgueil nous trompe en nos jeunes années,
Lorsqu'en de vains transports nos erreurs mutinées
Raillant l'autorité des conseils paternels,
Nous rendent le jouet de complots criminels!
Ou plutôt, à quel point l'ambition avide
Égare les mortels qui la prennent pour guide,
Si sa rage aussitôt change un triomphateur
En oppresseur ingrat, en vil usurpateur,
Qui, toujours envieux des sceptres qu'il entasse,
Brise trône sur trône, et s'accroît par l'audace,
Et va, dans sa fureur prompte à se déchaîner,
Plus loin que la raison ne peut l'imaginer!
J'ai mal jugé Clovis; mais quelle ame ennemie
Eût même osé prévoir qu'avec tant d'infamie
Il traitât Sigebert, dont trente ans de valeur
D'une tête blanchie illustrent le malheur,

Et père d'un guerrier de qui la main armée
Du superbe a déjà servi la renommée?

AURELLE.

Je ne m'étonne point de ce premier transport
Que d'un malheureux père excite en vous le sort :
Mais, si bientôt, Seigneur, à Clovis moins contraire,
Vous dépouillez d'un fils la tendresse ordinaire,
En un froid examen pesant ses actions
Vous rendrez mieux justice à ses intentions.
Clovis est conquérant; et par sa vigilance
Entre de grands états soutient seul la balance :
On le hait, on l'attaque; et pour se conserver
Entouré d'ennemis il les doit observer.
Doutez-vous contre lui que tous les rois s'unissent,
S'il n'accablait soudain tous ceux qui le trahissent?
Gardant contre Clovis des sentimens cachés
(Si j'en crois les débats que vous vous reprochez),
Votre père, Seigneur, accusait votre zèle
D'entrer dans ses desseins, de lui rester fidèle :
Et cette inimitié, dont vos aveux font foi,
Dressait à votre insu des piéges à mon roi.
Informé d'un complot que rien ne peut absoudre,
A détourner le mal Clovis dut se résoudre :
Dès-lors prompt à frapper, il n'a plus consulté
Le haut rang du mortel dont il est insulté,
Les égards des parens ni ceux de la vieillesse,
Ni la douce amitié qui vous rend sa tendresse,
Et, monarque au-dessus des sentimens humains,
Il a laissé partir la foudre de ses mains.
Mais pour le crime seul juste autant que sévère,
A-t-il puni le fils des trahisons du père?
Prince, un usurpateur aurait-il respecté

Vos jours, votre innocence et votre liberté?
Il eût pu terrasser Clodoric, sans le craindre,
Du coup dont Sigebert se vit soudain atteindre :
Pourtant vous marchez libre, et ses nombreux soldats
Ne surveillent encor vos projets ni vos pas.
Il ne veut pas souffrir pour maître en vos provinces
Un prince qui s'allie à de perfides princes;
Il est vrai : mais veut-il, Seigneur, vous dépouiller
D'un sceptre que jamais vous ne pourrez souiller?
Non, au juste héritier il est prêt à le rendre.
Il sait de votre cœur ce qu'il a droit d'attendre :
Mais avec Sigebert toute complicité
Retiendrait son penchant de générosité :
Ne lui témoignez pas de terreur qui l'offense :
Confiez votre père à sa noble clémence :
Pour l'honneur de tous deux, courez lui déclarer
En quel lieu son pardon peut l'aller rassurer.
N'attendez pas, Seigneur, que la rigueur des armes
Achète ce secret au prix de flots de larmes,
Et que, pour l'obtenir, mille excès abhorrés
Consternent les sujets sur qui vous régnerez.

CLODORIC.

Quoi? j'offrirais mon père au coup qui le menace!
De ses pas fugitifs j'éclairerais la trace,
Et de sa triste fin je deviendrais l'auteur,
Pour m'acquérir l'appui de son persécuteur!
De Sigebert sans doute, après ce sacrifice,
Clovis n'aurait plus lieu de me croire complice;
Mais héritant par là de tous ses droits ravis,
Les peuples me croiraient complice de Clovis.
Seul, je priai mon père, en mon aveugle estime,
D'accueillir dans sa cour le mortel qui l'opprime

Et plus nos sentimens se sont montrés divers,
Plus on m'accuserait d'avoir forgé ses fers,
Et préparé le piége où ce vieillard succombe,
Pour être, avant le tems, couronné sur sa tombe.
Aurelle, ah! sur mon cœur la gloire a trop de droit;
Oui, la gloire!...

AURELLE.

La gloire est-elle ce qu'on croit?
Ce prestige éclatant dont la foule s'abuse
Se doit aux jeux du sort, à la force, à la ruse,
Et non au vain respect d'un honneur insensé :
Tel pour ses attentats fut le plus encensé;
Et le camp de Clovis en de sanglans spectacles
Vous montre assez quel art produit tous ces miracles.
Le crime et la vertu sont des noms différens
Inventés pour le peuple et non pas pour les grands.
D'innombrables mortels sont justes, mais sans lustre :
Ils mourront inconnus; et vous vivrez illustre
En n'abandonnant plus vos biens, vos droits flottans,
Entre les mains d'un prince affaibli par le tems,
Et dont les pas glacés et les regards débiles,
Ne pouvant plus veiller au salut de vos villes,
Vous rendront à leurs yeux comptable d'épargner
Ce peu de sombres jours qui lui reste à régner.
Le grand Clovis plaindrait ce scrupule frivole
Dont vous...

CLODORIC, avec indignation.

Ainsi, mon père, on veut que je t'immole?
C'est au prix de ton sang qu'il me faut mériter
Le sceptre de ces bords, le droit d'en hériter!
Est-ce pour satisfaire à cette horrible envie
Que j'ai séduit ta garde et protégé ta vie?

AURELLE.

Comment?... contre un héros vous-même conspirez!
Le sort de Sigebert vous lie aux conjurés!
Quoi? la séduction par votre or est semée,
Vous, l'ami de Clovis, vous, chef dans son armée!
Du devoir des guerriers n'êtes-vous plus jaloux?
Favori de mon roi, prévenez son courroux;
Cédez aux volontés dont je suis l'interprète....

CLODORIC.

Sigebert en partant m'a caché sa retraite.
Mon aveugle imprudence, ayant fait son danger,
N'eut pas droit de s'en plaindre et de l'interroger.
J'ignore sous quel toit, dans quel antre il respire,
Et n'ai pas à lutter pour le taire ou le dire.

AURELLE.

Vous résistez... Eh bien! il faut vous découvrir
L'abîme sous vos pas, Seigneur, prêt à s'ouvrir.
Sigebert est noirci d'un complot manifeste.....
Ne le démentez point: prêtez l'oreille au reste.
Votre père est coupable; et Clovis irrité,
Du trône justement l'a donc précipité:
Si le devoir du sang est pour vous une chaîne,
En vous cédant un sceptre on arme votre haine.
Le soupçonneux Clovis craindra de couronner
Le descendant d'un roi qu'il osa détrôner;
Et, privé de vos droits et d'un nom mémorable,
Bientôt vous périrez d'une fin misérable.
Plus sage, de Clovis secondez la rigueur:
C'est donner d'un grand zèle un garant au vainqueur,
C'est lier à jamais par la reconnaissance
Un roi qui vous promet et trésors et puissance.

Il vous livre Édelinde, et m'ordonne en ce jour
De l'affranchir d'un joug contraire à votre amour :
Il lui rend pour vous plaire un fertile domaine :
Cependant sa famille est chère à l'Aquitaine ;
Clovis en eut ombrage, et désira long-tems
Confondre par sa mort les partis mécontens :
En faveur de vos feux il lui permet de vivre....
Tremblez donc qu'à la mort son ordre ne la livre ;
Si, la rendant fatale à son pressentiment,
Vous lui donnez sujet de venger son amant.
Décidez, en un mot, sur le choix qui vous presse ;
Ne perdez point vos droits, le trône, une maîtresse,
Pour un prince ennemi que sauront découvrir
Nos yeux qui sur sa trace en tous lieux vont s'ouvrir,
Et qu'atteindra bientôt un coup trop nécessaire
Qui, porté sans témoin, sans que le jour l'éclaire,
Passera pour l'effet du désespoir trompé
D'un coupable vieillard par soi-même frappé.

CLODORIC.

Tais-toi, monstre !... Je vois ton exécrable attente.
Qu'as-tu dit ?...

(Édelinde paraît.)

AURELLE.

Frémissez pour les jours d'une amante,
Frémissez !... Voyez-la porter vers nous ses pas...
Ses périls, votre amour, ne vous vaincront-ils pas ?
(A Édelinde.)
Princesse, à mes efforts joignez votre prière !...
Songez en quelle cour vous êtes prisonnière.
De son père proscrit il veut cacher le sort :
Arrachez votre amant et vous-même à la mort....

Vous m'entendez, Madame, une bouche si belle
Doit le persuader mieux que la voix d'Aurelle.
(Il se retire.)

SCÈNE IV.

ÉDELINDE, CLODORIC.

ÉDELINDE.

Ah! Seigneur, quel discours!

CLODORIC.

J'en suis plein de terreur.

ÉDELINDE.

Qu'exige-t-on de vous?

CLODORIC.

Le comble de l'horreur.

ÉDELINDE.

A livrer votre père on prétend vous contraindre!

CLODORIC.

Le cruel devant vous n'a pas pris soin de feindre.

ÉDELINDE.

De mes propres dangers il parle en mots confus.

CLODORIC.

Votre mort, m'a-t-il dit, punira mes refus.

ÉDELINDE.

O ciel!.... Espère-t-on que la mort m'intimide
Jusques à vous pousser au plus noir parricide?
Car, tels sont nos tyrans que, si vous révélez
En quel lieu Sigebert a fui, vous l'immolez.

CLODORIC.

Oui, leur noirceur enfin n'a rien qu'elle déguise.
Sur moi d'abord Aurelle essayant la surprise,
M'inspirait, pour sauver mon père malheureux,
De le guider sans crainte à son roi généreux.
Bientôt, reconnaissant ma défiance extrême,
Ce monstre m'a prescrit de l'immoler moi-même!
Offrant de publier que, troublé de remords,
Il s'ouvrit de sa main un sentier chez les morts.

ÉDELINDE, avec une affliction profonde.

En quel tems vivons-nous, innocens que nous sommes,
Parmi les meurtriers et les tyrans des hommes,
Nous, dont les cœurs si purs et non ambitieux,
Par l'amour des vertus inspirés sous les cieux,
Compâtissans pour tous, incapables de haine,
Gémissent en secret des misères humaines?
Combien cette bonté, source de tant de pleurs,
Nous rend affreux l'excès de nos propres malheurs!
Plus notre ame nourrit une pitié profonde,
Plus elle sent d'horreur pour les crimes du monde.
Hélas! c'est encor peu des maux qu'on nous a faits,
On veut que notre sein conçoive des forfaits!
Que vous les promettiez et que je les conseille!
Irons-nous de Clovis importuner l'oreille?
Quelle prière encore émeut ce cœur d'airain?
Trop de larmes aux pieds de ce fier souverain
Ont vainement coulé pour toucher sa clémence:
Chaque jour endurcit sa féroce insolence.
Mais vous engagerai-je à combattre Clovis?
Trop de périls suivraient ce téméraire avis.
Il vous épargne encore: aux premières alarmes,

Il vous accablerait par la force des armes.
Songerons-nous à fuir sur des bords reculés,
Loin des hommes pervers heureux d'être exilés,
Nous consolant l'un l'autre, et pendant ces orages
Sauvant notre vertu du danger des naufrages?
Vain projet! sa poursuite arrêterait nos pas.
Que faire? au prix d'un crime éviter le trepas!...
Ah! que la tyrannie inhumaine, inflexible,
Nous rend, par ses fureurs, l'innocence pénible!
Faut-il voir se souiller ou périr mon amant,
Être de son supplice un fatal instrument,
L'exhorter par mes pleurs, par mes droits sur son ame,
A sortir de la vie, ou bien à vivre infâme?
Que n'ai-je respiré sous un âge plus doux!
O Dieu, qui fis nos cœurs, en quel tems vivons-nous?

CLODORIC.

Ne nous en plaignons pas : ce tems est favorable
A la vertu qui montre une audace honorable,
Et donne à l'avenir des exemples si grands
Qu'il vaut mieux expirer que céder aux tyrans.
Sous des astres sereins, et des siècles tranquilles,
Heureux penchant de tous les vertus sont faciles :
Mais quand on les proscrit, c'est alors qu'il est beau
De hâter noblement ses pas vers le tombeau,
Et d'avoir, sans tremper dans le torrent des crimes,
Traversé sa carrière au nombre des victimes.

ÉDELINDE.

Hélas! Seigneur, le ciel, en notre adversité,
Mesure vos malheurs à votre fermeté :
De vos hauts sentimens la noblesse résiste
A supporter le poids d'une gloire si triste :

Moi, faible que je suis, je m'en sens accabler.
Mon cœur en vos efforts souffre à vous égaler.
Ne croyez pas pourtant que votre digne amante
De sa longue constance aujourd'hui se démente.
Depuis long-tems, hélas! le sort ne m'a souri :
Par le fer de Clovis ma famille a péri :
De mon amant encore il menace la tête;
S'il la frappe, à ses coups la mienne est toute prête.
Je mourrai sans regret, ne pouvant être à vous.

CLODORIC.

Ce jour me promettait le nom de votre époux!

ÉDELINDE.

Ce jour verra changer par les destins contraires
Nos flambeaux d'hyménée en torches funéraires!

CLODORIC.

O regrets trop amers de ma félicité!

ÉDELINDE.

O triste effet, Clovis, de ta férocité!

CLODORIC.

Des yeux si beaux, déjà perdraient-ils la lumière?

ÉDELINDE.

Bornera-t-on sitôt votre illustre carrière?

CLODORIC

Du moins à mes périls un bonheur attaché,
C'est d'ignorer l'asile où mon père est caché.
Libre d'un tel secret, le hasard me dispense
D'affermir mon courage à garder le silence;
Entre mon père et vous je ne pourrais choisir.

ÉDELINDE.

Ensemble nous mourrons; c'est là tout mon désir.

Je ne puis des héros affecter le courage :
La vie offrait encor des biens à mon jeune âge :
Mais j'aime mieux périr pour vous et votre honneur,
Que de la prolonger pour un lâche bonheur.
Ne me plaignez donc pas, et si mon cœur soupire....

CLODORIC.

Que nous veut Adelmar ?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, ADELMAR.

ADELMAR.

Seigneur, puis-je vous dire
Un secret important ?

CLODORIC.

Madame, pardonnez :
Il sait mal que nos cœurs d'un saint nœud enchaînés,
L'un pour l'autre jamais n'eurent aucun mystère.

ÉDELINDE.

Je vous quitte, Seigneur ; mais, si je vous suis chère,
Rejoignons-nous bientôt ; et que du moins vos yeux
M'adoucissent la mort par de tendres adieux.

SCÈNE VI.

CLODORIC, ADELMAR.

CLODORIC.

Parle.

ADELMAR.

Quand de la nuit sonnera l'onzième heure,
Vous attendrez le Roi qui, dans cette demeure,
Devant ce même seuil reviendra vous parler.

CLODORIC.

Mon père!

ADELMAR.

Sans témoins, il doit vous révéler
Ses projets, sa retraite....

CLODORIC.

O ciel! peut-il sans crainte
Marcher dans la cité, pénétrer cette enceinte?

ADELMAR.

Clovis a pour séjour pris un autre palais;
Il vous laisse en ces lieux.

CLODORIC.

Ses gardes sont auprès:
Comment à leurs regards saura-t-il se soustraire?

ADELMAR.

Comme, pour s'échapper, il sut déjà le faire.

CLODORIC.

Où lui porteras-tu ma réponse aujourd'hui?

ADELMAR.

Je n'en puis dire plus: vous saurez tout de lui.

CLODORIC.

Mon horrible infortune est donc enfin comblée!
Ta retraite, ô mon père, à mes regards voilée,
M'épargnait la douleur, en bravant mon arrêt,
D'immoler Édelinde à ton fatal secret:
Voilà que, m'en rendant le seul dépositaire,

Il me faut, justes cieux! le savoir et le taire.
Voir une amante offerte à des couteaux sanglans,
Ou la main des bourreaux saisir tes cheveux blancs,
Amant ou fils cruel, maître enfin d'un mystère
Qui perd ce que j'adore ou ce que je révère,
Te la sacrifier, et peut-être sans fruit!

(A Adelmar.)

Réponds-lui que son fils l'attendra cette nuit;
Et qu'au plus long tourment son ame est préparée
S'il importe au salut de sa tête sacrée.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Il est nuit.

CLODORIC, seul.

Voici l'heure : le ciel est sombre et sans étoiles.
La nuit pour te cacher a-t-elle assez de voiles.
Mon père?.... On veut ta mort; et je frémis, hélas :
Ou de ne pas entendre ou d'entendre tes pas!
Le cœur troublé d'alarme et d'images funèbres,
Tour-à-tour je crois voir les perfides ténèbres
Ou couvrir tes chemins de trop d'obscurités,
Ou pour tes surveillans trop pleines de clartés.
Un tyran nous poursuit : désormais l'innocence
N'aura pour seul abri que l'ombre et le silence,
Et les crimes eux seuls, maîtres dans ce séjour,
Marcheront en levant leurs têtes au grand jour.
Ils vivront sous le dais et ceints du diadême,
Dans l'éclat triomphant qui me trompa moi-même.
Crédule que je fus! mon cœur ami des lois
Pensait que l'honneur seul dût faire les grands rois,
Et je me confiai, dans mon erreur profonde,
Au plus vil des brigands nommés héros du monde!
Insensé! fallait-il à des bourreaux armés

Livrer ton père, hélas! tes sujets opprimés?
Seul, que n'as-tu péri pour ton affreuse idole,
Sans les exposer tous au fer qui les immole.
Ah! j'en suis trop puni. .. Sans doute le soupçon
Veille autour de ces murs devenus ma prison :
Ma prison! Ah! plutôt, si mon père succombe,
Ces murs couverts de deuil ne sont plus que ma tombe.
Il semble que déjà, noir séjour de regrets,
Règne ici de la mort la tristesse et la paix.
Je n'entends plus les voix qui frappaient ces enceintes;
Mais des vents de la nuit les solitaires plaintes,
Qui, pleines de courroux, de momens en momens,
Conforment leurs soupirs à mes gémissemens.
Ciel! fais crouler ces tours sur de coupables têtes....
Palais de nos aïeux, vos portes sont donc prêtes
A s'ouvrir au tyran qui nous a dépouillés!
De son nom criminel vos murs seront souillés :
Vous verrez effacer les titres de vos maîtres,
Et tomber les drapeaux conquis par nos ancêtres :
Vous verrez nos sujets inondant votre seuil
Pour flatter nos bourreaux fouler notre cercueil :
Et nous ne serons plus!.... Dis-moi pourquoi nous fûmes,
O toi par qui tout change, ô tems qui nous consumes,
Et qui n'as séparé que d'un si court destin
L'heure de ma naissance et l'heure de ma fin!
A quoi donc en ce monde a servi mon passage?
Au malheur de ces bords et du roi le plus sage,
Au supplice d'un père, à la prochaine mort
D'une triste princesse attachée à mon sort....
Ne puis-je rien pour eux?... Quoi? ce monstre farouche,
Clovis fait, d'un seul mot prononcé par sa bouche,
Se noyer dans le sang d'innombrables soldats,

Défenseurs d'intérêts qu'ils ne connaissent pas ;
Et moi, qu'un péril presse et qu'un affront dévore,
Vivant, je laisse vivre un homme que j'abhorre.
De la terre aujourd'hui méprisable fardeau,
Pourquoi suis-je sorti d'un illustre berceau ?...
Qui marche dans ce lieu ?

SCÈNE II.

SIGEBERT, CLODORIC, ADELMAR.

ADELMAR.

Votre père et son guide.

CLODORIC, se jetant dans les bras de son père.

Au ! Seigneur !

SIGEBERT.

Ah ! mon fils !

(Adelmar se retire pour observer les alentours.)

CLODORIC.

Oh ! de quel souffle humide
La nuit a pénétré vos habits, vos cheveux !....

SIGEBERT.

C'est le froid des tombeaux d'où nous sortons tous deux.
Il est sous ce palais de souterraines voûtes,
Lieux profonds, dont moi seul je connaissais les routes ;
Où les rois nos aïeux recélaient leurs trésors,
Quand les Goths pleins de rage infestèrent ces bords :
C'est là qu'entre des rocs, privé de la lumière,
J'ai de mes assassins fui la main meurtrière ;
Et c'est là que, vivant, ton père enseveli,

S'est déjà cru plongé dans l'éternel oubli.

CLODORIC.

O mon père !

SIGEBERT.

Adelmar a, dès la nuit obscure,
A mon corps épuisé porté la nourriture.

CLODORIC.

Sur vos secrets, Seigneur, ce digne confident
A gardé pour moi-même un silence prudent.
Votre fils mérita d'ignorer la retraite....

SIGEBERT.

Je n'avais pas, mon fils, cru ta foi moins discrète ;
Et je n'ai redouté dans les premiers momens
Que l'imprudent éclat de tes emportemens.
La bonté trop sincère, ou la rage intrépide,
Livre plus nos secrets que l'intérêt perfide :
D'un cœur prêt à s'ouvrir, toujours avec raison,
On craint l'involontaire et prompte trahison.
Mon sort t'apprend assez ce que peut l'industrie
Du tyran qu'encensait ta folle idolâtrie :
Son art inventera d'ingénieux ressorts
Pour exciter en toi mille fougueux transports,
Et faire à ta tendresse, ou bien à ton audace,
Échapper quelques mots qui découvrent ma trace.
De ces périls divers je te dois avertir.

CLODORIC.

Clovis de toute erreur a su me garantir :
Connaissez le projet de sa haine cruelle :
Il s'en est expliqué par la bouche d'Aurelle ;
Et telle est son horreur, que je vous l'aurais tu
Si l'âge eût affaibli votre mâle vertu,

Et si dans votre sein ne restait un courage
Dont je ne puis douter sans vous faire un outrage.

SIGEBERT.

Qui ne voit pas toujours la tombe sans effroi,
Ne peut vivre et mourir, noble maître de soi.

CLODORIC.

N'êtes-vous pas surpris qu'après cette journée
Ma main encor, Seigneur, ne soit pas enchaînée?

SIGEBERT.

Je ne m'étonne pas qu'on la laisse sans fers,
Elle ne peut s'armer pour venger nos revers.

CLODORIC.

Vous ne soupçonnez pas quel sang on en espère?

SIGEBERT.

Le sang de mes sujets?

CLODORIC.

Non, le sang de mon père!

SIGEBERT.

O Dieux vengeurs! l'excès de cette atrocité
Passe la défiance où Clovis m'a jeté.

CLODORIC.

Salaire trop fatal de ce coup détestable,
C'est ainsi qu'il me rend votre sceptre exécrable:
Il veut le retenir lâchement usurpé,
Ou le mettre en mes mains de votre sang trempé,
Et, d'un nœud criminel attachant ma couronne,
Faire de votre corps un degré de mon trône.
Ce n'est pas tout, Seigneur: si ma rebelle main
N'exécute bientôt son arrêt inhumain,
Sa fureur, en mon sang non encore assouvie,

O vengeance ! ô douleur ! arrachera la vie
A la jeune Édelinde, objet qui sous les cieux
Pour mon cœur, après vous, est le plus précieux.
Mes soins ont en secret interrogé la ville :
Un morne désespoir la retient immobile :
Ceux qui d'abord tentaient des efforts superflus,
Victimes du soldat, maintenant ne sont plus.
Il ne me restait donc pour unique espérance,
Que le secours du glaive et que mon assurance
Pour marcher à Clovis, et pour l'assassiner :
Mais un rempart d'airain semble l'environner.
Je ne dois plus prétendre à revoir son visage
Si votre sang versé ne m'ouvre le passage,
Et, pour le contenter, ne signale à ses yeux
De toute sa noirceur le complice odieux.
A quel prix les tyrans vendent leur lâche estime !

SIGEBERT.

L'honneur de leur abord s'achète par le crime.
Les cours m'en ont instruit : mais ce qui me surprend,
C'est qu'on ose prescrire un attentat si grand.
Ah ! ce n'est plus pour moi qu'il faut que je frémisse,
Mais pour tous nos sujets livrés à l'injustice
D'un tyran, sous ses pieds tout prêt à les fouler...
Quels fastes l'avenir me vient-il dérouler !...
Mon fils, prends les conseils d'une raison suprême ;
Un extrême péril veut un courage extrême.
Hélas ! de peu de jours mon terme est avancé :
Ce sang qui se tarit, dans mes veines glacé,
M'avertit que bientôt ma flottante paupière
Cessera de s'ouvrir aux traits de la lumière :
Je n'ai donc pas voulu, par mes destins trop courts,
A d'heureux citoyens enlever de longs jours,

Et, craintif de troubler la paix de leurs murailles,
Ma fuite de la terre a cherché les entrailles.
Là, reçu dans la nuit où sont entrés les morts,
J'ai des gouffres d'enfer presque entrevu les bords :
Là, sais-tu qu'en secret, confident de l'abîme,
J'ai pris du sort des rois un dédain magnanime ?
Là, sais-tu quel penchant semble attirer les pas
Vers le but qui conduit de la vie au trépas ?
Là, sais-tu que la mort, d'une voix solennelle,
M'a dit que des tombeaux la paix est éternelle ?
Non, le fil de nos jours que sa faux doit couper,
Ne vaut pas tous nos soins qu'un hasard peut tromper.
Sauve donc mes sujets d'un maître impitoyable :
Obéis par mon ordre à son ordre effroyable :
Ravis, en m'immolant, ton sceptre à son courroux ;
Et que je meure en roi pour le salut de tous !

CLODORIC.

Qu'entends-je ? quel forfait m'attire cette injure ?
Suis-je un monstre abhorré de toute la nature ?
Ou le ciel me fait-il, par ce dur châtiment,
Expier envers vous un court égarement ?
Si tantôt du respect j'ai franchi la limite
Pour vanter ce Clovis dont la rage m'invite
A lever sur mon père une barbare main,
Mérité-je son choix pour cet acte inhumain ?
Mérité-je, grands Dieux ! que ce tigre homicide
Ait osé me juger digne d'un parricide ?
Mérité-je surtout que mon père en fureur
Prenant du désespoir un conseil plein d'horreur,
Crût que de l'immoler mon bras serait capable ?
Ciel ! pour tant d'infamie étais-je assez coupable ?
O mon père ! qui ? moi, moi, jamais attenter

Sur vos jours que des miens je voudrais racheter!
Serait-ce là le prix et la reconnaissance
De vos tendres secours pour ma timide enfance?
Percerai-je ce sein que j'arrose de pleurs,
Ce cœur où j'épanchai mes premières douleurs?...
Ah! pressez en vos bras votre fils misérable,
Qui si vous périssiez mourrait inconsolable,
Ou gémirait long-tems, dans ce monde attristé,
De vous devoir le jour qu'on vous aurait ôté.

SIGEBERT.

Eh! moi-même en ce monde où traîner ma misère?
Comme en un froid cercueil vivrai-je sous la terre,
Où mon lit est tout prêt pour le dernier sommeil
Qui seul promet au juste un consolant réveil?
Dans ce triste univers ma carrière est remplie:
Irai-je au loin, montrant ma vieillesse avilie,
Mendier dans les cours les vengeances des rois,
De mes honteux chagrins leur porter tout le poids,
Les lasser des clameurs de ma stérile rage,
Et d'un front sans couronne étaler tout l'outrage?
Que puis-je? A mes sujets dois-je encor demander
Mille efforts que mon bras ne pourrait seconder?
Attendrai-je immobile au lieu qui me recèle
Les fruits de tout leur sang versé pour ma querelle?
Attirerai-je ici la mort dans les foyers
Dont m'auraient protégé les Dieux hospitaliers?
Vieux, chancelant, fuirai-je errant sur nos rivages,
Battu des vents fougueux, et trempé des orages,
Et trouvant sur les monts, dans la fange ou les eaux,
Mon terme inévitable au bout de tant de maux?
C'est à toi, jeune encor, vaillant, infatigable,
D'endurer ces travaux, ce destin qui m'accable,

De sauver ta maîtresse, et, roi dans ce séjour,
D'exister pour mon peuple et la gloire et l'amour.
Toi, dans l'âge où la vie est une erreur plus chère,
Respire la vertu, la force et la colère.
Sur tant de citoyens, qui furent mes enfans,
Ne laisse pas régner des bourreaux triomphans.
Quoi? ne m'as-tu pas dit qu'une garde assidue
T'interdit de Clovis l'approche défendue?
Puisqu'il est accessible à mon seul assassin,
Livre-lui sa victime et perce-lui le sein :
Ou bien, vers ma dépouille attirant ce barbare,
De l'appât d'un trésor flattant son cœur avare,
Conduis sa confiance en mon asile obscur,
Et là, ton coup porté n'en sera que plus sûr.
Celui qui veut d'un fils, dont il séduisit l'ame,
Faire en le couronnant un parricide infâme,
Mérite qu'avec art le trompant à son tour,
Ce parricide armé lui ravisse le jour.
Lave en son sang l'affront d'un ordre qui t'offense.
Que l'univers s'étonne au bruit de ta vengeance;
Oui, pour atteindre et vaincre un tyran monstrueux,
Un grand crime est parfois un effort vertueux.
On saura que Clovis te demanda ma tête;
Et que, sans reculer, quand la mort était prête,
Le père contraignit le fils à se charger
De l'ordre d'un cruel qu'il fallait égorger :
Et le monde apprendra que par les lois suprêmes
Les forfaits des tyrans retombent sur eux-mêmes.

CLODORIC.

Oh! qu'ils sont criminels, s'il faut pour les punir,
Meurtrier, sacrilége, à leurs crimes s'unir!
J'admire en frissonnant ce courage sublime

Qui de ma propre main veut vous rendre victime :
Mais mon cœur est trop faible, et se sent révolté
Contre un si haut excès de magnanimité.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ADELMAR.

ADELMAR.

Vers la porte où conduit cette sombre avenue,
Des soldats ont, Seigneur, inquiété ma vue...

CLODORIC.

Retirez-vous, mon père ; il faut nous séparer.

SIGEBERT.

O terre, dans ton sein il est tems de rentrer !
Que j'y retrouve au moins la paix qu'on m'a ravie !
Je ne veux que la paix : je suis las de la vie.

CLODORIC, embrassant son père.

Quoi ? sitôt m'arracher à ce cœur paternel,
A l'adieu le plus tendre !...

SIGEBERT.

Et, peut-être, éternel !

SCÈNE IV.

CLODORIC, seul.

Cruel jeu du destin ! C'est un roi vénérable
Que l'on contraint à fuir comme un lâche coupable !
Ah ! depuis qu'un tyran dicte ses volontés,

La nuit ni les foyers ne sont plus respectés.
Autour de nos palais sa garde nous assiége...
Peut-être, ô Sigebert! ton refuge est un piége.
Quels maux en ta prison ne vas-tu pas souffrir,
Si, veillés de trop près, ne pouvant te nourrir,
Adelmar ni ton fils n'osent de ta retraite,
De peur de te livrer, percer l'ombre discrète!
Tout plein de vie encor dans la tombe enfermé,
Tu mourras sans secours, solitaire, affamé;
Lorsqu'insultant peut-être à tes plaintes dernières,
Clovis, en ce séjour s'entourant de barrières,
Y fera retentir des chants dont les accords
Iront te désoler jusques au lit des morts;
Où ta douleur, du fond des voûtes sépulcrales,
Entendra de sa cour les fêtes triomphales.
On ne vient point... Nul bruit... Je n'entends point marcher...
Devais-tu soudain rompre un entretien si cher,
Adelmar? eh! pourquoi de si promptes alarmes?
Que n'as-tu respecté le plaisir de nos larmes?

SCÈNE V.

ADELMAR, CLODORIC.

ADELMAR, accourant pâle et effrayé.

SEIGNEUR!....

CLODORIC.

Quel trouble affreux! quels traits épouvantés!
Parle : qui te ramène à pas précipités?

ADELMAR.

Votre père n'est plus!

CLODORIC.

Dieu! quelle main perfide
Osa....

ADELMAR.

La sienne, hélas! commit cet homicide.
A peine sous la voûte étions-nous descendus :
« Prévenons, a-t-il dit, tant de coups suspendus ;
» Sauvons mon peuple entier, mon fils et son amante. »
Il se frappe à l'instant, tombe ; et sa main fumante
Trace, avant d'expirer, ces mots avec le sang
Qui dégouttait du fer retiré de son flanc.

CLODORIC, recevant le billet.

O ciel!

(Il lit.)

« Plains peu, mon fils, la mort que je me donne,
» Venge-là sur Clovis : ton père te l'ordonne. »

ADELMAR.

« Rends, a-t-il ajouté, cet écrit avec soin,
» Et de ton innocence il sera le témoin. »
Pour moi, sans mouvement, sans force et sans langage,
Surpris d'un coup si prompt et d'un si grand courage,
Je l'ai vu dans mes bras se pencher et mourir.

CLODORIC.

Malheureux!

ADELMAR.

Nul moyen n'eût pu le secourir.

CLODORIC.

Porte chez tous les rois ce billet trop funeste.
Des crimes de Clovis ce garant manifeste
Allîra leur colère à mon juste courroux....
Oui, je t'obéirai, mon père ; oui, sous mes coups

Ton ennemi perdra la couronne et la tête.

(A Adelmar.)

Chez les rois mes parens cours sans que rien t'arrête ;
Et que puisse bientôt le bruit de son trépas,
Dans les cours, Adelmar, devancer tous mes pas !
Ton courage, ô mon père, a passé dans mon ame !
Je le sens, ma fureur, comme une ardente flamme,
A séché dans mes yeux mes pleurs prêts à couler :
Sans larmes, je verrais tout ton sang ruisseler !
Ton sang irriterait ma soif de la vengeance....
Mais on vient.... C'est, je crois, Aurelle qui s'avance.
Contraignons-nous.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, AURELLE, ET LES GENS DE SA SUITE portant des torches.

AURELLE.

Seigneur, sortiez-vous de ces lieux,
A cette heure où la nuit couvre d'ombre les cieux ?
Alliez-vous à Clovis porter quelque nouvelle
Du sort de Sigebert ?

CLODORIC.

J'allais lui dire, Aurelle,
Qu'il chercherait en vain Sigebert sur nos bords :
Ce prince est loin.

AURELLE.

Où donc a-t-il fui?

CLODORIC.

Chez les morts.

AURELLE.

Quelle main l'a frappé, Seigneur?

CLODORIC, bas à Aurelle.

Qu'il vous souvienne
De quel coup sans témoins vous chargeâtes la mienne.

AURELLE.

Quoi! votre zèle a pu....

CLODORIC.

Vous vous en étonnez!

AURELLE.

Pourquoi tant de pâleur sur vos traits consternés?

CLODORIC.

On ne peut sans horreur surmonter la nature.

AURELLE.

D'un service si grand quelle preuve assez sûre....

CLODORIC.

Le corps de Sigebert, et le poignard fumant
Convaincront vos regards de tout mon dévoûment.
La garde qui vous suit, déclarez-le sans feinte,
Me venait retenir captif en cette enceinte?
Clovis était bien prompt à soupçonner ma foi.

AURELLE.

Vous étiez prisonnier! vous allez être roi!

CLODORIC.

Conduis-nous, Adelmar, dans ces voûtes funèbres....
Ces flambeaux vous pourront éclairer leurs ténèbres.

AURELLE.

(A Clodoric)

Retirez-vous, soldats. Allons... vous frémissez!

CLODORIC.

Mes cheveux sur mon front, Seigneur, se sont dressés,
Et de mon père mort la dépouille sanglante
Va soulever mon cœur déjà plein d'épouvante.
(A part.)
Soutiens-moi! Dieu du ciel! ô Dieu! ne laisse pas
Défaillir ma constance en ces affreux combats!
(La toile tombe.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Même lieu de scène : un dais royal est dressé sur l'un des côtés du théâtre.

CLOVIS, GÉLIMER, GARDES.

GÉLIMER.

Les grands ont par votre ordre, en face du palais,
Fait pour leur nouveau roi planter ce riche dais.
Ils attendent le chef qu'il vous plaira d'élire.

CLOVIS.

Clodoric est le roi que leur amour désire.
Un fils n'est pas souillé du crime paternel ;
Et je ne punis point qui n'est pas criminel.
La sévère équité distingue un vrai monarque
Plus que les titres vains dont il porte la marque.
Appelez donc les grands : ils verront couronner
Celui que par leur choix Dieu voudra leur donner.

(Gélimer sort.)

SCÈNE II.

CLOVIS, GARDES.

CLOVIS.

Plus envers Clodoric j'affecte d'indulgence,
Moins on soupçonnera le coup de ma vengeance.
Mon salut me contraint à ne plus l'épargner :

S'il m'eût livré son père, il aurait pu régner.
Mais jusqu'où t'emporta le désir de me plaire,
Aurelle, de mes vœux organe téméraire?
Le parricide arrêt à ce prince annoncé,
Mes lèvres seulement l'ont-elles prononcé!
S'il est vrai qu'en mon sein je le conçus d'avance,
De ton œil dangereux quelle est donc la science?
Es-tu si pénétrant que d'avoir pu saisir
Dans le fond de mon cœur mon plus secret désir?
Subtil observateur de tout ce qui m'anime,
S'il suffit d'un regard pour te pousser au crime,
En mes desseins changeans combien dois-je trembler
De trop laisser mes yeux ou mon front te parler!
Trop prompt à suivre un vœu plus prompt à se détruire,
Aujourd'hui tu me sers, demain tu peux me nuire,
Et tu cours le péril d'un juste châtiment
En trompant mes désirs par tant d'empressement.
Tu t'expliques trop tôt ma volonté muette :
Sois mon ministre, Aurelle, et non mon interprète.
Que dis-je? ces forfaits, sitôt exécutés,
Comment sans me flétrir les aurais-je dictés?
Les rois sont trop heureux que d'habiles esclaves
Ignorent de l'honneur les pesantes entraves,
Et qu'une lâche adresse épargne à leur pudeur
De commander le meurtre utile à leur grandeur :
Ainsi d'un attentat, sorti de leur pensée,
La honte après le coup loin d'eux est repoussée;
Et, quand de Sigebert je triomphe aujourd'hui,
Les hommes abusés ne noirciront que lui.
Qui sur tant de degrés éleva ma puissance?
L'intérêt des flatteurs et leur obéissance...
Ah! cachons mes ressorts à la postérité

Sous un noble appareil de magnanimité...
Quoi? d'où vient qu'une voix me dit qu'à la mémoire
Mille témoins vivans accuseront ma gloire,
Et que le sang des rois que j'immole en ces lieux
Souille à jamais mon nom qu'on porte en vain aux cieux?
Que me sert donc un trône, usurpé pour ma honte,
Si le dégoût mortel me saisit quand j'y monte,
Et si de mes travaux corrompant tous les fruits
Mon orgueil ne parvient qu'à combler mes ennuis!

SCÈNE III.

CLOVIS, ÉDELINDE, GARDES.

ÉDELINDE.

Écoutez-moi, Seigneur! qu'une amante éperdue
Soit de vous en secret un moment entendue!

CLOVIS.

Gardes, éloignez-vous.

(Les soldats reculent de quelques pas.)

ÉDELINDE.

Dieu juste! soutiens-moi...

CLOVIS, avec une douceur mêlée d'ironie.

Suis-je donc un tyran pour vous glacer d'effroi?

ÉDELINDE.

Seigneur, si votre approche et votre front sévère
Intimida souvent la cour qui vous révère;
Si de vos fiers soldats les chefs les plus hardis
De crainte à votre aspect rougissent interdits;
Ne vous étonnez pas qu'une femme éplorée
Vous parle ici comme eux d'une voix altérée,

Et n'attribuez pas le trouble de mon cœur
Au noir pressentiment d'une injuste rigueur.
Tremblante devant vous, rassurez mon langage :
Adoucissez un peu ce terrible visage.
Je vous viens implorer, Seigneur, pour mon amant :
Vous savez que toujours un noble attachement
L'entraîna, plein d'honneur, dans la course rapide
Où si loin éclata votre ardeur intrépide,
Et qu'il a secondé vos travaux glorieux,
Fier de vaincre au profit d'un roi victorieux.
Son cœur vous admirait ; et son zèle sincère
Du plaisir de vous suivre a fait son doux salaire :
Mais, s'il vous consacra ses services nombreux,
C'est qu'il vous crut, Seigneur, grand, juste, généreux,
Montrez-vous en effet tel qu'il vous vit paraître :
Ah ! Seigneur, soyez grand comme vous pouvez l'être,
En payant Clodoric de ses travaux passés,
Et de tous ses exploits si désintéressés.
Soyez juste envers lui, si son père est coupable,
Et ne punissez pas son refus honorable
De vous vendre le sang d'un proscrit aussi cher !
Si mes larmes enfin ont droit de vous toucher,
Ah ! soyez généreux, en épargnant la tête
D'un vieillard sans pouvoir, dont la mort toute prête
Doit, avant peu de tems, borner les derniers jours,
Sans vous faire accuser d'avoir hâté leur cours.

CLOVIS.

Eh ! qui vous fait penser que mes rigueurs, Madame,
Des jours de ce vieillard veuillent couper la trame,
Et que d'un roi clément, malgré sa trahison,
Sigebert n'a pas lieu d'espérer un pardon ?
Son fils dont mes conseils ont formé le courage,

S'il aime à me servir, doit-il me faire outrage?
S'il m'eût cru généreux, Madame, il n'aurait pas
Versé l'or corrupteur aux mains de mes soldats.
De son père proscrit déclarant le refuge,
Votre amant de son sort m'aurait laissé le juge.
Est-ce honorer en moi la grandeur, l'équité,
Que de le dérober à mon œil irrité?
Cessez de me vanter un zèle sans constance
Que dément aujourd'hui sa lâche méfiance.
Le refus de m'instruire où son père est caché
Dit assez que de moi son cœur est détaché;
Et dès lors qu'il trahit la foi d'un long service,
L'amitié ne doit plus suspendre ma justice.
Il fallait à ma foi sans peur s'abandonner.
Les rois, dieux de la terre, aiment à pardonner:
Mais leur foudre punit les mortels dont l'adresse
Veut tromper de leurs coups l'atteinte vengeresse.

ÉDELINDE.

Suspendez-les, Seigneur, ces coups prêts à partir!
A mes pleurs, à mes maux puissiez-vous compâtir!
Excusez Clodoric dont les avis d'Aurelle
Ont consterné le cœur, ont effrayé le zèle.
Eh! qui n'eût pas frémi de l'entendre parler?
Sa main, lui disait-il, vous devait immoler
Un père malheureux, fugitif de son trône,
Et de vous, par ce meurtre, acheter la couronne:
Ou, si d'un tel forfait il avait trop d'horreur,
Sur moi-même attirant votre injuste fureur,
Il allait aux bourreaux exposer ma faiblesse,
Et mourir en donnant la mort à sa maîtresse.
Voilà comment Aurelle, ardent persécuteur,
Fut de vos volontés l'interprète menteur:

Voilà quels noirs arrêts son infâme génie
Dicte au nom de Clovis, que sa voix calomnie :
Voilà comment, Seigneur, les grands rois, tels que vous,
Par des ministres vils de leur plaire jaloux
Sont noircis de fureurs que leurs ames ignorent,
Et dont pour tous les tems les bruits les déshonorent!
Ce que vous avez fait, qui vous l'a suggéré,
Seigneur? L'espoir d'un nom plus beau, plus révéré.
Eh bien! souffrirez-vous qu'un flatteur lâche, avare,
Vous montre à l'univers sous les traits d'un barbare?
Après tant de travaux, laisserez-vous ternir
Des faits qui passeront au dernier avenir?
Mais quoi? Tous ces guerriers, compagnons de vos armes,
Desormais leur devoir les remplira d'alarmes,
Si, d'ordres criminels tremblans d'être chargés,
Par de honteux liens vous vous les engagez.
Toute chaîne est fatale auprès d'un maître injuste.
Vous tiendrai-je, Clovis, un discours plus auguste?
Vous parlerai-je au nom du roi de tous les rois
Dont votre foi naissante a proclamé les lois?
Souverain éternel des souverains du monde,
Il veut sur la vertu que leur trône se fonde,
Et son souffle détruit le sceptre des humains
Dont l'aveugle injustice ensanglante les mains.
Vous avez embrassé sa religion sainte :
Les peuples diront-ils qu'avili par la feinte
Un héros se courba, les voulant abuser,
Devant l'autel d'un Dieu qu'il semblait mépriser?
Non, vous êtes chrétien! plein de votre croyance,
Dédaignez l'imposture, et surtout la vengeance,
Et craignez à jamais de souiller en un jour
Tout un règne bientôt écoulé sans retour.

Prévenez, prévenez l'action la plus noire :
Quelquefois un moment sauve un siècle de gloire !...
Vous vous troublez, Seigneur, et je lis sur vos traits...

CLOVIS, avec promptitude.

Sur mes traits ! pensez-vous y lire mes secrets ?
Ne vous en fiez pas à des marques peu sûres :
Parfois mes sentimens trompent les conjectures.
Aurelle qui m'approche et croit m'interpréter,
Dicte en mon nom des lois qui peuvent m'irriter,
Et s'expose à subir la peine légitime
De prétendre à me plaire en ordonnant un crime.

ÉDELINDE.

L'espoir me reste donc de sauver mon amant !...
Il vient... Quelle tristesse et quel abattement !...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, CLODORIC, AURELLE.

(Les soldats s'approchent de Clovis.)

AURELLE.

Seigneur, tout est soumis ; et, devant vous Aurelle
De tous vos défenseurs conduit le plus fidèle.
Après le coup hardi qu'il a porté pour vous,
Il n'est plus de mortels de vos faveurs jaloux
Dont l'orgueil enviât la haute récompense
Que doit à son effort votre reconnaissance.
Un tel discours, grand roi, ne vous surprendra pas
Lorsque, de Sigebert apprenant le trépas,

Vous saurez que sa main, vengeant votre querelle,
N'a pas même épargné la tête paternelle.

ÉDELINDE.

Qu'entends-je?...

CLODORIC.

(A part, apercevant Édelinde, que son trouble l'avait empêché de voir en entrant.)

A sa rencontre étais-je préparé?
Soutiendrai-je l'assaut qui va m'être livré?

CLOVIS, gravement.

Dit-il vrai?

ÉDELINDE.

N'osez-vous démentir son langage?

CLODORIC, d'un ton oppressé.

Je ne puis de ses yeux nier le témoignage.

ÉDELINDE.

Juste ciel!

AURELLE, montrant un fer.

Oui, j'ai vu son père renversé
Sous ce même poignard dans ses flancs enfoncé:
Vers ce triste spectacle il m'a servi de guide,
Et j'ai lieu de louer....

ÉDELINDE, avec indignation et fureur.

Un lâche parricide!
Un tigre dégoûtant du sang le plus sacré!
Un monstre, de mon cœur désormais abhorré!
Certe, il ne prétend pas que je sois le salaire
Du forfait inoui qu'il commit pour vous plaire.
Avec moi, s'il fallait, que n'a-t-il su périr?
Tout l'effroi des malheurs que j'avais à souffrir
De ce coup détestable est une excuse vaine;

Et mon amour se change en éternelle haine.
Plus mon cœur s'aveugla sur sa feinte douceur,
Plus il est effrayé de toute sa noirceur.
Quelle épouse oserait entrer au lit terrible
De l'homme sans pitié qui, d'un œil inflexible,
D'un père qu'il frappa vit le sang à longs flots
Étouffer le reproche et les derniers sanglots,
Et sans aucun remords, tranquille après sa rage,
Vient réclamer le prix de son affreux courage!
Quels sentimens, barbare, attendrait-on de toi,
Toi, l'horrible assassin d'un déplorable roi
Qui te donna la vie, et de qui la tendresse
A mouillé ton berceau de larmes d'allégresse?
Nul amour, nul respect, nul touchant souvenir,
Ses leçons, ses vertus, n'ont pu te retenir,
Vil meurtrier!... ta main, à ton maître engagée,
S'il eût proscrit mon sang, m'eût moi-même égorgée....
Ah! tu surmontes mal ta honteuse douleur!
Va, garde sur ton front cette infâme pâleur
Qui toujours distingua, par des dehors sinistres,
Des criminelles cours les féroces ministres.
Confuse de mon sort et d'avoir pu t'aimer,
Au tombeau pour te fuir je voudrais m'enfermer.

(Elle sort.)

CLOVIS, à Aurelle.

Aurelle, modérez sa douleur indiscrète.
De Sigebert encor tenez la mort secrète.

(Aurelle suit Édelinde.)

SCÈNE V.

CLOVIS, CLODORIC.

(Les gardes entourent Clovis et se placent aux côtés de Clodoric.)

CLOVIS.

Eh quoi donc, Clodoric? Vous semblez éperdu!
Au service éminent que vous m'avez rendu,
Qui n'aurait pas pensé que vous aviez une ame
Moins prompte à s'émouvoir des larmes d'une femme?
La pitié vous saisit; ou, peut-être, un remords
D'avoir poussé vous-même un père chez les morts.
Vous troublez-vous déjà d'un sinistre présage?

CLODORIC.

Sa voix m'a rappelé la déplorable image
D'un vieillard dont l'amour a chéri mon berceau,
Et j'ai cru de son sang revoir le long ruisseau,
Ses yeux fermés, sa bouche entr'ouverte et flétrie,
Exhalant en soupirs les restes de sa vie.

CLOVIS.

Comment? ignorez-vous que ces tristes tableaux
Épouvantent l'esprit des meurtriers nouveaux?
Après avoir commis ce qu'on nomme un grand crime,
Tout repentir est lâche et n'a rien qu'on estime.

CLODORIC.

Du repentir amer je ne sens point le fiel.
Qui commanda le meurtre en rendra compte au ciel.

Je me crois innocent; et veux, par mon courage,
Racheter ma couronne et mon juste héritage.

CLOVIS.

Le désir de régner est donc en vous bien fort,
S'il vous rendit facile un parricide effort?

CLODORIC.

J'ai lieu de m'étonner si votre cœur s'étonne
Qu'un forfait coûte peu pour s'acquérir un trône.

CLOVIS, après un mouvement qu'il réprime.

Prince.... où donc votre père était-il retiré?

CLODORIC.

Sous ce palais, au fond d'un réduit ignoré.

CLOVIS.

Pourquoi refusiez-vous d'abord de m'en instruire?

CLODORIC.

Je l'ignorais : lui-même est venu m'y conduire.

CLOVIS.

Il s'est donc sans frayeur mis en votre pouvoir?

CLODORIC.

Oui! sans frayeur.... et moi, j'ai rempli mon devoir.

CLOVIS.

Il fallait de ses jours me rendre encor le maître.

CLODORIC.

Vos soldats devant vous m'empêchaient de paraître.

CLOVIS.

Sa mort me garantit votre sincère foi.

CLODORIC.

Puissent tous vos sujets vous aimer comme moi!

CLOVIS.

Ce zèle aura bientôt sa digne récompense.

CLODORIC.

Oui, le sang paternel sera payé, je pense.

CLOVIS.

Comptez-y bien : Clovis peut vous en assurer.

CLODORIC.

Un mystère important me reste à déclarer.
(A voix basse et s'approchant un peu plus de Clovis.)
L'enceinte de ce lieu cache un trésor immense ;
Et, pour me conquérir votre auguste alliance,
Je prétends vous livrer le dépôt précieux
Des biens que sous la terre ont gardés mes aïeux.
Aux avides regards j'ai craint de les commettre?
C'est dans vos seules mains que je veux les remettre :
Suivez-moi sous la voûte où mes pas ont marché.

CLOVIS.

En quel lieu descendrai-je?

CLODORIC.

Où mon père est couché.

CLOVIS.

Y pourrez-vous rentrer sans une horreur profonde?

CLODORIC.

J'en sortirai content, et nouveau roi du monde.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, GÉLIMER, TROIS DÉPUTÉS D'ÉTAT, GARDES.

GÉLIMER.

Sur le destin public les grands sont effrayés ;
Et devant vous, Seigneur, ils nous ont envoyés,
Trop inquiets de voir des mains mal assurées
Rassembler de l'État les rênes égarées.
Sigebert n'est plus roi : c'est à vous de nommer
Quel digne successeur nous devons proclamer.
Si le ciel en sa place aujourd'hui vous couronne...

CLOVIS, d'un ton solennel.

Malheur à qui se rend l'usurpateur d'un trône !
Je ne ravirai point, par votre élection,
Un sceptre héréditaire en votre nation.
La justice à mon cœur en ôterait l'envie.
Sachez que maintenant Sigebert est sans vie.

GÉLIMER.

Il est mort !

CLOVIS.

Clodoric est son juste héritier :
(Avec l'accent de la justice indignée.)
Mais prendrez-vous un roi qui fut son meurtrier,
Et dont le front, marqué du sceau de l'anathême,
Mérite un coup du glaive, et non un diadême ?

CLODORIC.

Tyran ! voilà le prix que tu m'aurais gardé,

Si de ma main un père eût été poignardé.
Apprends qu'il s'immola pour éviter ta rage;
Et voulant jusqu'à toi me r'ouvrir un passage,
D'un sang pur et sacré je m'annonçai couvert,
Pour venger par ta mort la mort de Sigebert.
J'espérais sur sa tombe assurer ton supplice.
Ce trésor dont l'appât flattait ton avarice,
De mon piége tendu fut une amorce encor;
Ma vengeance, tyran! était mon seul trésor.
Mais puisqu'à tes soldats je n'ai pu te soustraire,
Reçois ici le coup que te doit ma colère.

CLOVIS.

Holà! gardes!...

(Les gardes se jettent sur Clodoric et le désarment.)

Au loin traînez un imposteur,
De la mort de son père abominable auteur.

CLODORIC, entraîné par les soldats.

O ciel! laisseras-tu, me livrant sans défense,
Sous l'opprobre du crime accabler l'innocence?

CLOVIS.

Soyez sourd à ses cris... frappez cet assassin
Dont la rage aspirait à me percer le sein.

(A Gélimer et aux députés.)

Vous, allez au conseil, où votre loi réside,
Dire comment Clovis punit un parricide.

SCÈNE VII.

CLOVIS, seul.

VA mourir, malheureux ! Joins ton père au tombeau :
Tu serais son vengeur si tu n'es son bourreau :
Innocent, ou coupable, il faut que tu périsses
Puni de ton forfait, ou de tes artifices.
Lorsqu'Aurelle à mes yeux te présenta souillé
Du meurtre de ce roi tristement dépouillé,
J'éprouvais que l'aspect d'un monstre si coupable,
Même à ceux qu'il servit toujours est exécrable.
Peut-être en mes regards a-t-il lu le mépris
De cet acte odieux dont il cherchait le prix ;
Alors, niant son crime et plein d'inquiétude,
Sentant qu'il méritait ma juste ingratitude,
D'un fatal désaveu pensant à se venger,
Le perfide épiait l'instant de m'égorger :
Ou, s'il est pur du sang dont lui-même s'accuse,
Ah ! jugeons de sa rage à sa fatale ruse,
Sacrifions un homme, implacable ennemi,
Qui feint une douceur dont Clovis a frémi.

SCÈNE VIII.

CLOVIS, ÉDELINDE, ADELMAR.

ÉDELINDE.

AH ! d'un prince innocent révoquez le supplice !
J'implore d'un héros la vertu protectrice...

Aux mains de cet ami Sigebert a laissé
Un écrit que sa main de son sang a tracé.
Le voici... Clodoric n'est point un parricide...
(Elle remet l'écrit à Clovis.)
Sauvez, sauvez ses jours, si l'équité vous guide.

ADELMAR.

Le sort de Clodoric, qu'on vient de publier,
M'appelle devant vous pour le justifier.
Seigneur, je fus témoin de la mort de son père,
Et puis répondre à tout d'une bouche sincère.

CLOVIS.

Qu'ai-je lu ?... L'innocence est sacrée à mes yeux...
Arrachez Clodoric aux soldats furieux !
Courez, et ramenez Clodoric à ma vue.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, AURELLE, GÉLIMER, GRANDS, SUITE, PEUPLE.

AURELLE, à Clovis.

Il n'est plus tems : sa tête, hélas! est abattue.

ÉDELINDE.

Ciel! ô ciel!... de la vie on l'a donc fait sortir
Innocent d'un forfait qu'il n'a pu démentir!
Mes imprécations l'ont suivi sous le glaive...
Quel adieu pour nos cœurs... mais toi, barbare, achève,
Perce mon sein... ô Dieu! je succombe...
(Elle s'évanouit.)

AURELLE, à Clovis.

Seigneur,
Tournez, tournez vos yeux vers le public honneur
Que les grands de l'État s'empressent de vous rendre.
A régner sur ces bords nul chef n'ose prétendre.

GÉLIMER.

Ah! montez sous ce dais, et nous donnez des lois,
Vous qui du joug romain sauvâtes les Gaulois.

AURELLE.

Héros de Tolbiac, quels souverains plus dignes
Ont de plus de valeur donné d'illustres signes?

GÉLIMER.

Grand vainqueur de Vouglé, quel plus noble laurier
Ceignit jamais un chef mis sur le bouclier?

CLOVIS, d'un ton d'humilité.

Non, qu'un autre mortel, cher à votre patrie,
Se rende ici l'objet de votre idolâtrie.
Trop de sceptres nouveaux à mes mains ont pesé;
Et d'un fardeau plus lourd je serais écrasé.
Redoutez mes rivaux dont la jalouse rage
Dirait que de vos rois j'envahis le partage,
Et que, de leur ruine espérant profiter,
Leur mort fut un malheur que j'ai pu méditer.

AURELLE.

Périssent les auteurs d'une telle imposture!

GÉLIMER.

Clovis, de tes refus, épargne-nous l'injure.
Arrache notre sceptre aux mains des factions
Qui troubleraient nos murs de leurs divisions.
Règne, de ton repos fais-nous le sacrifice;

Ou de t'avoir choisi crains qu'on ne nous punisse.

(Gélimer et les grands mettent un genou sur la terre.)

CLOVIS.

Je me tais : vos dangers me forcent d'accepter
Le joug nouveau que Dieu me condamne à porter.

(Il monte sur le trône.)

Eh bien donc!.... sous ce dais, je jure en cette enceinte
DE RÉGNER PAR LES LOIS ET LA PIÉTÉ SAINTE,
Et si de ma faiblesse un jour l'État se plaint,
Songez qu'à le régir vous seul m'aurez contraint.

ÉDELINDE, r'ouvrant les yeux.

Quel objet!.... quel spectacle est offert à ma vue!....
Ce monstre est l'héritier des victimes qu'il tue!
Voilà le prix du sang et du père et du fils....
Que le mien fume encore en l'honneur de Clovis.

(Elle arrache l'arme d'un soldat et se poignarde.)

CLOVIS.

Dieu! sauvez-la....

(Il s'élance vers elle.)

ÉDELINDE.

Je touche à mon heure suprême....
De la mort qui te parle écoute l'anathême :
Ta fausse gloire, acquise à force de noirceurs,
Léguera la discorde à tes vils successeurs :
Tes fils s'entretûront : ta courte dynastie....
Exécrable à jamais.... bientôt anéantie....
Fera place à des rois dont les faits généreux
Rendront de tes pareils le règne plus affreux,
Race aux Français prédite.... et de qui la durée
Plongera dans l'oubli ta famille abhorrée.

(Elle expire.)

CLOVIS, à soi-même.

Fatal usurpateur, me voilà condamné
A poursuivre un succès dont je suis consterné !....
N'importe ! à mon bonheur laissons les peuples croire,
Et que mon seul triomphe arrive à la mémoire.

FIN DE CLOVIS.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

NOTICE sur M. Lemercier. 3
AGAMEMNON, tragédie en cinq actes, par M. Lemercier. 15
CHARLEMAGNE, tragédie en cinq actes, par le même. 97
LA DÉMENCE DE CHARLES VI, tragédie en cinq actes, par le même. 195
LOUIS IX, tragédie en cinq actes, par le même. 283
CLOVIS, tragédie en cinq actes, par le même. . . . 361

FIN DE LA TABLE.